

BIOGRAPHIES

ÉVANGÉLIQUES

PAR

Mgr GAUME

Saint-Pierre en Judée.
L'Église d'Antioche. — Les Disciples de Saint-Paul.
Saint-Paul à Jérusalem.
L'Église Romaine. — Les Successeurs de Saint-Pierre.
Les Apôtres des Gaules.

II

PARIS

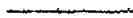
GAUME ET C^{ie}, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1893

Droits de traduction et de reproduction réservés

BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES



II

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Le second volume des *Biographies évangéliques*, que des difficultés imprévues ont longtemps retardé, comprend les Saints Personnages nommés dans les Actes et les Épîtres des Apôtres, c'est-à-dire ceux qui furent leurs disciples, leurs compagnons, ainsi que les Saintes Femmes qui les aidèrent dans leur Apostolat, ou chez qui ils établirent des Églises domestiques.

Quoique généralement moins connus que ceux de l'Évangile, ces Saints ne méritent pas moins notre reconnaissance et notre admiration.

Ils ont victorieusement combattu le paganisme qui nous fait encore la guerre; c'est pourquoi M^{sr} Gaume consacra ses dernières années à nous les faire mieux connaître, admirer et imiter.

C'est la pensée dominante de ce volume. Dès que l'occasion s'en présente, elle lui inspire des mots pleins de foi et de vérité, des exhortations touchantes.

Toutefois cette seconde partie, qui sera utile, nous l'espérons, au Clergé et aux fidèles amis de la Sainte Écriture, traite des sujets trop élevés pour des enfants, qui ne connaissent que de nom les Actes et les Épîtres des Apôtres.

Nous avons donc cru devoir renoncer, suivant le conseil

qui nous en a été donné par des Ecclésiastiques d'une haute compétence, à éditer dans le petit format in-18 des deux premières séries, la troisième série des *Biographies évangéliques*. Nous la publions aujourd'hui en entier dans le format in-8°, format de bibliothèque mieux approprié à la catégorie de lecteurs auxquels elle est destinée.

SAINT ÉTIENNE

I

« En ces jours-là, disent les *Actes des Apôtres*, chapitre vi, versets 1 à 6, le nombre des disciples croissant, il s'éleva un murmure des Grecs contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans la distribution de tous les jours. C'est pourquoi les douze Apôtres, convoquant la multitude des disciples, dirent : « Il n'est pas juste que nous abandonnions la parole de Dieu pour le service des tables. Choisissez donc, frères, sept hommes d'entre vous, d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse, auxquels nous confierons ce ministère. Et nous nous appliquerons à la prière et à la prédication de la parole. »

« Et ce discours plut à toute l'assemblée : et ils élurent Étienne, homme plein de foi et de l'Esprit-Saint, et Philippe, et Prochore, et Nicanor, et Timon, et Parménas, et Nicolas, prosélyte d'Antioche. Ils les conduisirent devant les Apôtres, qui leur imposèrent les mains en priant. »

II

C'était surtout parmi les pauvres que l'Église de Jérusalem, en ces premiers jours, s'était recrutée. Mais les fidèles qui avaient embrassé le christianisme se trouvaient par là

même privés des aumônes qu'ils recevaient des synagogues. Les rivalités qui existaient entre les juifs Grecs d'origine et les Hébreux, dans le sein du mosaïsme, continuèrent même après leur conversion à l'Évangile. Afin de prévenir toutes les réclamations auxquelles donnait lieu la distribution quotidienne des aumônes, les Apôtres choisirent sept diacres, tirés pour la plupart, sans doute, des soixante-douze disciples du Sauveur, et les chargèrent de cette fonction.

III

Pourquoi sept diacres, et non pas six ou huit? Le nombre sept est un nombre mystérieux qui revient souvent dans l'Écriture. Comme il y a dans le ciel sept Anges, d'un ordre supérieur, qui assistent au trône de Dieu dont ils sont les principaux ministres, le nombre sept fut choisi par les Apôtres, afin que l'Église militante devint en cela, comme en tout le reste, l'image de l'Église triomphante.

IV

En effet, les sept diacres dont la dignité approcha de celle des Apôtres furent leurs premiers ministres. De là vient que, dans l'origine, Rome, fidèle gardienne des symboles chrétiens et des traditions apostoliques, eut sept diacres appelés *Régionnaires*, chargés entre autres fonctions d'accompagner l'évêque lorsqu'il prêchait, comme témoins de l'orthodoxie de sa doctrine. Avec le temps, le nombre des fidèles ayant augmenté, il fallut aussi augmenter le nombre des diacres.

V

Saint Étienne, le chef des sept diacres apostoliques, et le premier des martyrs, était un magnifique jeune homme,

plein d'ardeur et fort instruit dans les Écritures ; il avait puisé cette précieuse science à l'école du vénérable docteur Gamaliel, où il avait eu pour condisciple Saul, son cousin germain, depuis l'apôtre saint Paul ; saint Barnabé et plusieurs autres. Docile à la grâce, Étienne s'était converti au christianisme, dont il prêchait les salutaires doctrines avec la double éloquence de la parole et des miracles. Il en résulta qu'un grand nombre de prêtres se convertirent, et que le nombre des fidèles augmentait de jour en jour.

VI

Les succès du jeune prédicateur et la popularité dont il jouissait donnèrent lieu à une violente persécution. Elle fut suscitée par quelques membres de la Synagogue, appelés des *Affranchis*, des *Cyrénciens*, des *Alexandrins*, des *Ciliciens* et des *Asiatiques*. Ces hommes voulurent entrer en dispute avec Étienne, mais ils ne purent résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait par sa bouche.

Il faut savoir qu'il y avait à Jérusalem environ quatre cent quatre-vingts synagogues ou chapelles, où se réunissaient les juifs des différentes parties de la terre venus dans la ville sainte pour les grandes solennités. C'était à peu près comme aujourd'hui encore à Rome. A côté du Vatican, la métropole de la chrétienté, chaque nation a son église ou sa chapelle particulière.

VII

Les affranchis étaient des juifs romains, dont les ancêtres, emmenés comme esclaves en Italie sous Pompée, avaient été ensuite affranchis par leurs maîtres, et s'étaient établis en grande partie à Rome, où ils obtinrent droit de cité des

empereurs Auguste et Tibère. Le juif est une race faite pour dominer. Dans l'antiquité, Joseph, Mardochée, Daniel en sont la preuve; aujourd'hui même, tout le monde connaît la puissance de l'enfant d'Israël.

A Rome leur nombre s'était tellement accru que plus de huit mille d'entre eux purent se joindre aux députés qui étaient venus de Judée, après la mort d'Hérode, pour demander que son fils Archélaüs fût exclu du trône. Cicéron même atteste la haute influence qu'ils exerçaient dans les assemblées du peuple romain, et il n'ose parler contre eux qu'à voix basse de peur de se compromettre.

VIII

Les Cyrénéens étaient les descendants des juifs qui avaient été transportés en Égypte et en Lybie par le premier des Ptolémées. Les Alexandrins étaient une partie de ces mêmes juifs qui s'étaient établis à Alexandrie. Ils avaient su gagner la faveur d'Alexandre, et obtenir des rois d'Égypte de grands avantages. Quant aux juifs des provinces de Cilicie et d'Asie, aujourd'hui la Turquie, ils étaient dans une position semblable.

La présence des juifs dans le monde entier, avant l'avènement de Notre-Seigneur, avait une raison providentielle. L'ancien peuple de Dieu devait être le préparateur du nouveau, en faisant connaître aux gentils et le culte figuratif du vrai Dieu et les Saintes Écritures. Malheureusement pour les juifs, la plupart ne comprirent rien à ce conseil de miséricorde et devinrent de sérieux obstacles à l'établissement de l'Évangile. Saint Paul les rencontra dans presque toutes les villes d'Asie, suscitant contre lui des émeutes et le faisant chasser et lapider. Les *Actes des Apôtres* en donnent de nombreuses preuves.

IX

Une des premières fut l'opposition opiniâtre qu'ils firent à saint Étienne. Pour le perdre ils ne reculèrent devant aucun moyen. Les uns eurent recours aux faux témoignages, et Saul lui-même oublia les liens du sang. Un jour donc que le jeune diacre prêchait avec son ardeur et ses succès ordinaires, ils se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent et l'amènèrent au Sanhédrin, l'accusant d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse. Étienne se défendit victorieusement. Après s'être justifié, il attaqua ses ennemis et leur reprocha, ainsi qu'aux juifs en général, leur endurcissement et leur opposition à la vérité, manifestée par tant de miracles.

X

« Vous avez reçu, ajouta-t-il en terminant son écrasant plaidoyer, vous avez reçu la loi par le ministère des anges, et vous ne l'avez point gardée. » A ces mots, ils furent transportés de rage, et ils grinçaient des dents contre lui. Or, lui, plein du Saint-Esprit et portant ses regards vers le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus à la droite de Dieu. Alors, élevant la voix et criant, et se bouchant les oreilles, ils se jetèrent sur lui tous ensemble.

« Et l'entraînant hors de la ville ils le lapidèrent, et les témoins mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Et ils lapidaient Étienne, qui priait et disait : « Seigneur Jésus, recevez mon âme. » Et s'étant mis à genoux, il cria d'une voix forte : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Après cette parole il s'endormit dans le Seigneur. Or, Saul avait consenti à la mort d'Étienne. »

XI

L'illustre diacre fut martyrisé hors de Jérusalem, de peur que la ville ne fût souillée par la mort d'un blasphémateur. La place où on lapidait les criminels était à peu près à deux mille coudées du temple, dans la vallée de Josaphat, intermédiaire entre le mont des Olives et Jérusalem, et au fond de laquelle coule le torrent de Cédron.

Jusqu'à notre époque la place consacrée par le sang de saint Étienne est demeurée en grande vénération, et la porte de Jérusalem, qui ouvre sur cette vallée, est appelée la porte de Saint-Étienne. Pendant l'exécution la sainte Vierge et saint Jean demeurèrent en prières, sur un fragment de rocher, objet de la vénération particulière des anciens pèlerins. Au lieu même où mourut le jeune martyr, l'impératrice Eudoxie fit construire une splendide basilique. C'est ainsi que le divin Maître procure à ses amis mêmes une gloire temporelle qui brave le cours des siècles.

XII

Lorsque le jugement était régulier, et non, comme en cette circonstance, tumultueux et désordonné, les juges restaient assemblés dans le tribunal, pendant qu'on emmenait le condamné au supplice. Un homme se tenait sur le seuil de la salle, ayant à la main un mouchoir. Un cavalier stationnait à quelque distance de lui, de sorte néanmoins qu'il pût en être vu. S'il se présentait un homme qui eut quelque chose à dire pour la défense de l'accusé, celui qui était à la porte du tribunal donnait un signal au cavalier, et l'on ramenait le condamné devant les juges. Celui-ci pouvait également, même pendant qu'on le conduisait au sup-

plice, demander un nouvel interrogatoire. Mais s'il ne se présentait plus de témoins en sa faveur, il s'en allait pour la dernière fois.

XIII

Cependant, pour satisfaire jusqu'au bout au droit de la justice, un crieur public précédait la marche, en criant : « Voici son nom et son crime ; que celui qui veut le défendre se présente. » A dix pas du lieu de l'exécution, on recevait la confession du pauvre pécheur, afin d'assurer le salut de son âme ; car, d'après le Talmud, celui qui avant de mourir confesse ses péchés avec repentance participe à la vie éternelle.

XIV

Lorsqu'il était arrivé à quatre pas du lieu du supplice, on lui ôtait ses vêtements jusqu'à la ceinture, et on lui donnait à boire le breuvage des suppliciés. Puis, après lui avoir lié les pieds et les mains avec des cordes, on le lapidait. Les exécuteurs de la sentence étaient les témoins à charge.

Voilà pourquoi nous lisons dans les *Actes des Apôtres* : « Les témoins déposèrent leurs habits aux pieds d'un jeune homme appelé Saul, et ils lapidèrent Étienne : et Saul consentit à son exécution. » Or, Saul était cousin germain de saint Étienne, et son condisciple à l'école de Gamaliel ! Ainsi l'amitié de l'enfance, les liens même du sang disparurent devant le fanatisme du jeune pharisien ! Voilà pourquoi Saul, devenu saint Paul, s'accuse d'avoir été le plus grand des pécheurs.

XV

Les paroles du texte sacré : *Saul consentit à son exécu-*

tion, signifient que Saul avait voté la mort de saint Étienne, et qu'il assista à son supplice, comme commissaire du Sanhédrin. Telle est la raison pour laquelle les témoins déposèrent leurs vêtements à ses pieds. C'était une manière d'exprimer que c'était de lui, comme représentant du grand conseil, qu'ils tenaient le droit de le lapider. Saul n'était donc pas là en simple spectateur ou pour garder les habits des témoins, ainsi qu'on pourrait le croire. Pourquoi d'ailleurs les aurait-il gardés? Était-ce pour empêcher qu'on ne les dérobât? Mais l'exécution se faisait en public, et personne d'ailleurs ne pouvait être bien tenté de voler les habits d'un bourreau.

XVI

Il est vrai que Saul est appelé *adolescent*. Si ce mot avait eu chez les juifs la même signification qu'il a chez nous, on ne concevrait guère comment Saul aurait pu siéger parmi les juges de saint Étienne. Mais chez les anciens on était considéré comme adolescent ou jeune homme jusqu'à trente et quelques années. Au reste, ce qui prouve qu'il avait vraiment à cette époque l'âge que la tradition lui donne, c'est que trente-cinq ans plus tard, dans sa lettre à Philémon, il s'appelle vieux; et qu'au témoignage de saint Chrysostome il fut décapité à l'âge de soixante-huit ans, la treizième année du règne de Néron.

XVII

La mort du premier martyr dut certainement laisser d'assez profonds souvenirs dans le pays, pour qu'on ne l'oubliât pas. Elle eut donc lieu, d'après la tradition constante de l'Église, le 26 décembre de l'an 33, et la conver-

sion de Paul, le 25 janvier de l'an 34 après Notre-Seigneur. Comme on voit, la prière du saint martyr ne tarda pas à produire son effet, et son sang eut bientôt suscité l'homme qui devait le remplacer.

XVIII

Deux autres traditions relatives à la mort de saint Étienne sont rapportées, l'une par le vénérable Père Melchior de Helmont, franciscain, et l'autre par saint Augustin. Le premier, qui vivait au commencement du xvii^e siècle, et qui avait longtemps habité Jérusalem, dit qu'on voyait encore de son temps la pierre sur laquelle saint Étienne était, en expirant, tombé à la renverse, et que cette pierre portait la trace de la tête et des épaules du saint martyr : il affirme l'avoir vue. Pourquoi le bon Maître n'aurait-il pas fait, pour glorifier son premier témoin, un miracle semblable à celui qu'il fit lui-même, en laissant imprimée, au sommet du mont des Olives, la trace de ses pieds sur la pierre de laquelle il s'éleva au ciel?

XIX

Saint Augustin dit dans un de ses sermons que la pierre qui frappa le coude du martyr fut recueillie par un pieux chrétien et apportée à Ancône, en Italie, où elle a opéré beaucoup de miracles. Le fait est que de temps immémorial la ville célèbre la fête de cette vénérable pierre, le 3 du mois d'août, jour auquel tomba plus tard la fête de l'invention de saint Étienne : de là vient que les deux solennités se font le même jour.

XX

Ici encore rien d'étonnant. D'une part, il faudrait déchirer toutes les pages de l'histoire pour nier les miracles opérés par les objets qui ont appartenu aux saints, et même qui ont touché à leurs reliques.

D'autre part, tout le monde sait que depuis le martyr du Sauveur sur le Calvaire, jusqu'au martyr de ses enfants, à Rome, en Orient, en Occident et même aujourd'hui, au Tonkin, en Cochinchine et en Chine, de courageux chrétiens recueillent avec un soin religieux et le sang des martyrs et les instruments de leurs supplices.

XXI

Ce sang répandu pour Jésus-Christ a une vertu divine qu'il communique aux objets qui l'ont fait couler. La lance qui perça le côté sacré du Sauveur est appelée la sainte Lance et vénérée par l'Église presque à l'égal de la Croix.

Ce culte dû aux reliques des martyrs remonte aux premiers jours du christianisme. Dieu le récompense par les miracles; souvent même il le provoque par des révélations comme il fit pour saint Étienne et beaucoup d'autres martyrs, ainsi qu'on le verra dans la biographie suivante.

Voir : Baron., an. 34, n. 303 et suiv.; id., *Annotat. ad Martyrol. Rom.*, 3 aug.; S. Aug., *Serm. 31 de Sanctis* et 32 *de diversis*; Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. II, c. vi et vii; Numer. xxiv, 14; S. Chrys., *Homil. de princip. app.*; Drach, *Harmonie de l'Égl.*, etc.; Cor. a Lap. in *Act. Ap. c. vi integrum*, etc., etc.

GAMALIEL

I

« En ce temps-là, disent les *Actes des Apôtres*, une grande persécution s'éleva contre l'Église qui était à Jérusalem ; et tous excepté les Apôtres furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie.

« Cependant des hommes craignant Dieu prirent soin d'Étienne et firent sur lui un grand deuil (1). »

La tradition nous apprend que le chef de ces hommes Dieu était un pharisien, disciple secret de Notre-Seigneur, un membre du Sanhédrin, un docteur de la loi qui avait été le maître de saint Étienne et de saint Paul ; il s'appelait Gamaliel ; et avant de rapporter ce qu'il fit pour saint Étienne il convient de rappeler comment il avait sauvé la vie aux Apôtres.

II

C'était donc quelques jours à peine après la Pentecôte ; et le grand conseil des juifs avait fait arrêter les Apôtres et les avait traduits à sa barre pour leur défendre, sous les peines

(1) *Act.* VIII, 1, 2.

les plus graves, de prêcher au nom de Jésus. Comme toujours, saint Pierre prit la parole, et au nom de ses collègues dont il était le chef, répondit, ainsi que nous le lisons au chapitre v, verset 29, des *Actes des Apôtres* : « Il faut obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en l'attachant à une croix. C'est lui que Dieu a élevé par sa main, comme prince et sauveur, pour apporter le repentir à Israël, et la rémission des péchés. Et nous sommes témoins de ce que nous disons, nous et l'Esprit-Saint, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent (1). »

III

« A ces paroles, ils étaient transportés de rage, et délibéraient de les mettre à mort. Or, un des juges, un pharisien, nommé Gamaliel, docteur de la loi, honoré de tout le peuple, se levant dans le conseil, ordonna qu'on fit sortir les Apôtres un moment. Ensuite il dit : « Hommes d'Israël, prenez bien garde à ce que vous ferez à l'égard de ces hommes, car il y a peu de temps que Théodas parut, se disant un personnage, et environ quatre cents hommes s'unirent à lui ; et il a été tué, et tous ceux qui avaient cru en lui ont été dissipés et détruits.

IV

« Après lui se leva Judas, Galiléen, aux jours du dénombrement, et il attira une grande multitude après lui ; et celui-là aussi a péri, et tous ceux qui avaient cru en lui

(1) Les miracles opérés par les Apôtres et par les premiers fidèles, sous les yeux mêmes des juifs, confirmaient de la manière la plus authentique les paroles de saint Pierre.

ont été dispersés. Et maintenant donc je vous dis : Ne vous mêlez point de ces hommes et laissez-les en liberté : car si cette entreprise ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite ; mais si elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire, et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même. »

« Ils acquiescèrent à son avis, et, rappelant les Apôtres, ils leur défendirent, après les avoir fait battre de verges, de parler aucunement au nom de Jésus, et ils les renvoyèrent. »

Les *Actes* ajoutent que les Apôtres s'en allèrent contents d'avoir souffert. Sur quoi saint Grégoire de Nazianze émet cette belle pensée : « Semblable au fer incandescent qui se durcit sous l'eau froide, l'âme du chrétien devient plus généreuse par les souffrances et s'endurcit aux périls (1). »

V

Le discours de Gamaliel sauva les Apôtres. La peine de mort à laquelle le Sanhédrin voulait les condamner fut changée en celle de la flagellation. Si même les membres du grand conseil avaient été moins aveuglés par la haine, cette dernière peine leur eût été épargnée ; car le raisonnement de Gamaliel était sans réplique. Pour arriver à sa conclusion, et sans avoir l'air de prendre la défense des Apôtres, le vénérable docteur commence par citer des faits récents et connus de tout le monde.

Théodas, dont il rappelle l'exemple, était un imposteur qui se donnait pour un personnage extraordinaire et probablement pour le Messie, libérateur des juifs. A cette époque rien n'était plus facile que de tromper les juifs en leur par-

(1) « Philosophi animus ex eo quod passus est generosior redditur, atque ut candens ferrum frigida aspersione, ita ipse periculis obdurescit. » Orat. XX, *in laud. Heronis.*

lant du Messie. D'une part, ils savaient que le temps de sa venue, prédit par les prophètes, était accompli ; d'autre part, ils voyaient de leurs yeux le sceptre sorti de Juda, ce qui était, d'après la célèbre prophétie de Jacob, le signe certain que le Messie était venu ou qu'il allait venir. Enfin, ils supportaient en frémissant le joug des étrangers.

VI

De là, le grand nombre de faux Messies qui parurent en ce temps, et qui finirent par entraîner les juifs dans leur guerre désastreuse contre les Romains. Voici ce que l'historien Josèphe nous apprend de ce Théodas : « En Judée parut un imposteur (un charlatan, *prestigiator*) qui persuada à une grande multitude de peuple d'emporter avec eux tout ce qu'ils possédaient et de le suivre jusqu'au Jourdain (1). Se donnant pour un prophète, il leur promettait de séparer d'un seul mot les eaux du Jourdain et ouvrir un facile passage au travers du fleuve. Cette promesse en séduisit un grand nombre. Mais le gouverneur romain Fadus envoya un corps de cavalerie qui tomba à l'improviste sur cette multitude, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers, entre autres Théodas, dont la tête fut apportée à Jérusalem. »

VII

A cet exemple, Gamaliel ajoute celui de Judas le Galiléen, qui parut à l'époque de la *Profession*, c'est-à-dire du dénombrement. Afin de se rendre compte des richesses, des forces et du nombre des habitants de l'empire, l'empereur Auguste

(1) C'était dans le but de les soustraire à la domination romaine.

avait ordonné un dénombrement général. Il avait pour but d'asseoir l'impôt par tête ou la capitation, que nous appelons aujourd'hui l'*imposition personnelle*. En venant s'inscrire, chaque individu faisait profession d'être sujet de César. En signe de sujétion il payait l'impôt et donnait à César le moyen de connaître ses revenus.

VIII

Or, les juifs ne supportaient pas cette mesure. Judas leur disait qu'il était indigne que les enfants d'Abraham, les serviteurs du vrai Dieu, libres jusqu'alors, fussent soumis à un prince païen, dont il n'était pas permis, ajoutait-il, de reconnaître l'autorité, en lui payant le tribut. De là naquit une insurrection redoutable, mais qui ne tarda pas à disparaître, anéantie autant par des divisions intestines que par les armes romaines.

IX

Le prudent Gamaliel conclut en disant que le Conseil doit laisser les Apôtres tranquilles. De deux choses l'une : ou leur entreprise est l'œuvre des hommes, et elle avortera comme les autres ; ou elle est l'œuvre de Dieu. Dans ce cas vous ne pouvez avoir la prétention de la détruire. Le vénérable conseiller savait bien que l'entreprise des Apôtres venait de Dieu ; mais il ne le dit pas ouvertement. S'il l'avait dit, il aurait irrité des juges passionnément hostiles aux Apôtres, et, en manifestant sa foi, perdu sa cause. On voit que le Saint-Esprit dirigea sa langue.

X

Lorsque Gamaliel prononça son discours, était-il déjà

chrétien ? La tradition répond affirmativement. Elle ajoute que les Apôtres lui avaient dit de ne pas se déclarer afin d'être plus utile aux fidèles, en demeurant membre du Sanhédrin, où sa science et sa vertu lui donnaient une grande autorité. Mais le moment ne tarda pas à venir, de montrer ce qu'il était. Maître en Israël, il avait eu pour élèves saint Étienne, saint Barnabé, et saint Paul, qui se félicité d'avoir été à son école. Or, le premier de ces trois illustres disciples, saint Étienne, fut lapidé par les juifs. Sa mort eut un grand éclat dans Jérusalem et devint le signal d'une terrible persécution.

XI

Comme la mort de Notre-Seigneur avait inspiré un courage héroïque à Nicodème et à Joseph d'Arimathie, la mort de saint Étienne produisit le même effet sur Gamaliel. Sans craindre les conséquences de sa conduite, lui-même se mit à la tête de la sépulture solennelle qui fut donnée à saint Étienne, l'enterra dans son propre tombeau ; et, en récompense de sa courageuse charité, mérita l'honneur de révéler au monde les reliques de l'illustre martyr. Confirmée par les plus éclatants miracles, cette révélation est un des faits les plus intéressants de l'histoire. Comme elle est peu connue, nous allons la rapporter dans tous ses détails.

XII

Au commencement du v^e siècle, l'an 415, sous les empereurs Honorius et Théodose, vivait dans une campagne appelée Caphargamala, au territoire de Jérusalem, un saint prêtre nommé Lucien. C'est là que Gamaliel avait son tombeau. Voici de quelle manière il le fit connaître

au serviteur de Dieu. Écoutons Lucien lui-même nous le dire avec la candide simplicité d'un saint.

XIII

« Lucien, qui a besoin de la miséricorde de Dieu et qui est le dernier des hommes, prêtre de l'Église de Dieu, qui est dans la villa de Caphargamala, non loin de Jérusalem, à la sainte Église et à tous les saints qui sont en Jésus-Christ dans l'univers entier : salut dans le Seigneur.

« Voici la vision que Dieu a envoyée trois fois à ma petite, touchant les reliques du bienheureux et glorieux protomartyr Étienne, le premier diacre de Jésus-Christ ; de Nicodème dont parle l'Évangile et de Gamaliel, qui est nommé dans les *Actes des Apôtres*. Aux instantes prières et même par l'ordre du vénérable serviteur de Dieu, mon père, le prêtre Avitus, je me vois obligé, comme un fils obéissant, de dire toute la vérité sans m'excuser, avec une entière bonne foi et en toute simplicité.

XIV

« Donc un vendredi, troisième jour avant les nones de décembre (1), sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose, empereurs augustes, la nuit étant venue, je me couchai dans mon lit, près du saint baptistère où j'avais coutume de dormir, afin de garder les choses qui servent au saint ministère. A la troisième heure de la nuit, qui est la première des veilles, je me trouvai comme en extase à demi éveillé, et je vis un vieillard de haute taille, prêtre vénérable, à cheveux blancs, avec une longue

(1) 12 décembre.

barbe, vêtu d'une aube blanche, ornée de perles dorées, et gravées du signe de la croix, et le vieillard vénérable tenait une verge d'or à la main.

XV

« Il s'approcha et, debout à ma droite, il me toucha de sa baguette, m'appela trois fois par mon nom : « Lucien, Lucien, Lucien ; » et me dit en grec : « Allez dans la ville qu'on appelle Elia (1) et qui est Jérusalem, et vous direz à Jean, qui en est évêque : Combien de temps resterons-nous enfermés, sans que vous nous ouvriez, d'autant que c'est aux jours de votre sacerdoce que nous devons être révélés ? Hâtez-vous de nous faire ouvrir le tombeau où la négligence laisse nos reliques, afin que par nous le Père, le Fils et le Saint-Esprit ouvrent sur le monde la porte de la clémence. Car le monde est menacé de grands maux, à cause de ce qui s'y passe tous les jours. Je ne parle pas tant pour moi que pour les saints qui sont avec moi et qui sont dignes de grands honneurs. »

XVI

« Et je lui répondis : « Qui êtes-vous, seigneur, et quels sont ceux qui sont avec vous ? » Et il me répondit : « Je suis Gamaliel, qui ai élevé et instruit dans la loi Paul, l'apôtre de Jésus-Christ, à Jérusalem. Celui qui est avec moi, dans la partie orientale du monument, c'est Étienne qui fut lapidé par les juifs et par les princes des prêtres à Jérusalem, pour la foi du Christ, hors de la porte Septentrionale, appelée la porte *Ad Cedar*. Il resta là exposé un jour et une

(1) C'est le nom que l'empereur Adrien avait donné à Jérusalem.

nuit avec défense de lui donner la sépulture, afin que, suivant l'intention des prêtres impies, son corps fût dévoré par les bêtes. Par la volonté du Seigneur, aucune ne le toucha, ni animal carnassier, ni oiseau, ni chien. Moi Gamaliel, compatissant au ministre du Christ, je m'empresai d'avoir la récompense promise par le Seigneur et une part aux mérites du saint homme de foi.

XVII

« Pendant la nuit, j'envoyai prévenir tout ce que je pus de religieux chrétiens, fermes dans la foi du Sauveur Jésus, habitant Jérusalem parmi les juifs. Je les encourageai, je leur fournis les choses nécessaires, et leur persuadai d'aller secrètement enlever le corps, de le placer dans ma voiture et de le porter dans ma maison des champs : c'est-à-dire à Caphargamala, ce qui signifie : villa de Gamaliel, distante de vingt milles de Jérusalem. Là je lui fis faire des funérailles qui durèrent soixante-dix jours, et le déposai dans mon sépulcre neuf, dans la tombe orientale. Je donnai ordre à mes gens de fournir à mes dépens tout ce qui serait nécessaire pour les funérailles.

XVIII

« Dans une autre tombe est placé le seigneur Nicodème, qui vint auprès du Sauveur Jésus pendant la nuit ; qui entendit de sa bouche ces paroles : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume des cieux ; » et qui fut baptisé par les disciples du Christ. Ce que les juifs ayant connu, ils le destituèrent de sa charge, l'excommunièrent et l'obligèrent à quitter la ville. Comme il avait souffert persécution pour Jésus-Christ, moi, Gama-

liel, je le reçus dans ma villa, je le nourris, je le vêtis jusqu'à la fin de sa vie et l'enterrai auprès du seigneur Étienne.

XIX

« J'en fis de même pour mon très cher fils Abibon, qui fut baptisé avec moi par les Apôtres et qui mourut à l'âge de vingt ans : il repose dans la troisième tombe la plus élevée, dans laquelle moi-même j'ai été placé. Quant à ma femme Anna, et à mon fils aîné, Ledemias, n'ayant pas voulu embrasser la foi de Jésus-Christ, ils furent enterrés dans une autre villa appartenant à ma femme et qui porte le nom de Capharsemelia (1). »

« Moi Lucien, humble prêtre, je l'interrogeai, en disant : Où faudra-t-il vous chercher ? » Il me dit : « Au milieu du champ qui est tout près de la villa et qui est appelé Delagabri, ce qui veut dire *champ des hommes de Dieu*. »

XX

« Et je m'éveillai et je priai le Seigneur, disant : « Seigneur Jésus-Christ, si cette visite vient de vous, et n'est pas une illusion, faites qu'elle m'apparaisse une seconde et une troisième fois, quand vous voudrez et comme vous voudrez. « Je commençai à jeûner d'un jeûne rigoureux, jusqu'au vendredi de la semaine suivante. Le seigneur Gamaliel m'apparut une seconde fois dans la même forme et avec les mêmes vêtements que dans la dernière vision, en me disant :

(1) Afin de comprendre ce que dit Gamaliel, il suffit de savoir que les tombeaux des Hébreux étaient des chambres creusées dans le flanc des montagnes, et percées, à droite et à gauche, d'ouvertures suffisantes pour recevoir un corps. Le même système se voit encore à Rome, dans les Catacombes.

« Pourquoi avez-vous négligé d'aller trouver le saint évêque Jean et de lui dire ce qui vous est arrivé ? » Je lui répondis : « Je me suis gardé, seigneur, d'aller et de parler aussitôt après la première vision, dans la crainte d'être pris pour un imposteur, mais j'ai demandé au Seigneur, si vous venez de sa part, que vous m'apparaissiez une seconde et une troisième fois. »

XXI

« Il me dit : « Soyez en paix, soyez en paix. » Et il ajouta : « Puisque vous vous êtes informé des reliques de chacun, afin de savoir comment et où elles sont placées, écoutez-moi et faites bien attention à ce que je vais vous montrer. » Et je lui répondis : « Oui, seigneur. » Et il me présenta quatre vases : trois d'or et un d'argent. Trois étaient pleins de roses, deux de roses blanches et le troisième de roses rouges couleur de sang. Le quatrième vase, qui était d'argent, était plein de safran odoriférant : il les plaça devant moi. Et je lui dis : « Seigneur, quelles sont ces choses ? » Et il me répondit : « Ce sont nos reliques.

XXII

« Celui qui a les roses rouges ; c'est le seigneur Étienne ; il est placé à droite du côté de l'Orient, en entrant dans le sépulcre. Le second vase, c'est le seigneur Nicodème : il est placé en face de la porte. Le troisième, c'est moi-même. Le quatrième, qui est d'argent, c'est mon fils Abibon, qui est sorti de ce monde sans avoir souillé la robe de son innocence. C'est pour cela qu'il vous est montré sous la forme d'un vase d'argent. Ne vous apercevez-vous pas que le safran qu'il contient répand un excellent parfum ? Sa tombe,

placée dans la partie supérieure du sépulcre, est jointe à la miennne, comme étant inséparables. » A ces mots, il disparut de nouveau. »

XXIII

On voit que le saint prêtre ne croit pas facilement. Suivant la recommandation du divin Maître, à la simplicité de la colombe il joint la prudence du serpent : c'est un beau type.

Il continue : « Lorsque je fus éveillé, je rendis grâce au Dieu tout-puissant, et je me remis à jeûner jusqu'à la troisième révélation. Or, dans la troisième semaine, au même jour et à la même heure, parut le même personnage, mais avec un air menaçant et courroucé, et il me dit : « Pourquoi n'avez-vous pas obéi et n'êtes-vous pas allé rapporter à l'évêque Jean ce qui vous a été dit et montré? Quelle excuse aurez-vous devant Dieu, et quel pardon de ce mépris pourrez-vous espérer au jour du jugement? Est-ce que vous ne voyez pas quelle grande sécheresse et quelles calamités désolent le monde entier? et vous négligez d'agir! Ne savez-vous pas qu'il y a dans le désert beaucoup de personnages meilleurs que vous? Et nous les avons laissés de côté, parce que nous voulons être révélés par vous? Levez-vous donc et allez, et dites à l'évêque de nous ouvrir, de faire ici un lieu de prières, afin que par notre intercession le Seigneur ait pitié de son peuple. »

XXIV

« Je l'écoutai sans ouvrir la bouche, et, quand il eut fini de parler, je lui dis : « Je n'ai pas été négligent, mon seigneur, mais j'attendais votre troisième visite; maintenant dès

demain j'irai et je dirai tout ce que vous m'avez confié. » Lorsque je fus éveillé, je bénis le Seigneur et m'acheminai vers la ville pour aller trouver le saint évêque Jean, à qui je fit part de tout ce qui m'était arrivé. Mon récit le fit pleurer de joie, et il s'écria : « Béni soit le Seigneur Jésus, fils du Dieu vivant. Si, comme vous le dites, mon très cher, les choses sont telles que vous les rapportez et si c'est une révélation divine, il me faut faire transporter ici le bienheureux Étienne, protomartyr et archidiaque du Christ, qui le premier combattit contre les juifs les combats du Seigneur ; qui, encore sur la terre, vit Dieu dans sa majesté, et le Fils de l'homme à sa droite, et lui-même apparut comme un ange au milieu du Sanhédrin.

XXV

« Allez, ajouta le saint évêque, creusez dans le monticule qui est au milieu du champ, et si vous trouvez, avertissez-moi. « Je lui dis : « J'ai parcouru le champ et j'ai vu, au milieu, un monceau de pierres, où j'ai supposé qu'ils étaient. — Je vous l'ai déjà dit, continua l'évêque, allez et creusez ; et si vous trouvez, restez à la garde du lieu, faites-moi prévenir par un diacre, afin que j'aïlle moi-même (1). »

XXVI

« De retour à la villa, j'envoyai prévenir tous les habitants de se lever de bonne heure et de venir creuser le monticule. Or, pendant la même nuit, le seigneur Gamaliel apparut,

(1) Il faut remarquer que ce n'est point par suite d'une révélation divine que l'évêque parle ainsi du monticule que Lucien suppose être le tombeau des saints ; mais suivant la coutume des Hébreux, qui marquaient par un tas de pierres les tombes des morts.

dans la même forme qu'à moi, à un saint religieux nommé Nygétius et lui dit : « Allez dire au prêtre Lucien : C'est en vain que vous creusez le monticule. Ce n'est pas là que nous sommes maintenant. Nous y fûmes déposés au moment des funérailles, suivant la coutume des anciens ; c'est en témoignage de ce fait que le monticule a été formé, mais cherchez-nous dans un autre endroit appelé en syriaque *Dabatalia*, ce qui veut dire le lieu des hommes forts. »

XXVII

« De grand matin m'étant levé pour le chant des hymnes, je trouvai le religieux prêchant à tous les frères. Le chant fini, je me mis à dire : « Allons creuser le monticule. » Quelques-uns me répondirent : « Écoutez d'abord ce que dit Nygétius. » L'ayant appelé, je lui demandai ce qu'il avait vu, il me répondit qu'il avait vu le seigneur Galamiel, tel que je l'avais vu moi-même, et qu'il avait aperçu du côté du levant un champ, où se trouvait un monument négligé à moitié ruiné, dans lequel il avait vu trois lits d'or, dont l'un plus haut que les autres contenait deux personnes, un vieillard et un jeune homme, les deux autres n'en contenaient qu'une.

« Celui qui était dans le grand lit le plus élevé me dit : Allez dire au prêtre Lucien : Ce champ nous a appartenu. Si donc vous voulez trouver le Grand et le Juste (saint Étienne), il est placé à l'Orient. » Et moi Lucien, entendant ces choses de la bouche du religieux, je louai Dieu, parce qu'il s'était trouvé un autre témoin de la révélation.

XXVIII

« Nous allâmes donc au petit monticule, que nous creusâmes sans rien trouver : nous nous rendîmes au monument

désigné à Nygétius pendant la nuit. L'ayant creusé, nous y trouvâmes trois tombes, ainsi qu'elles m'avaient été représentées sous la forme de trois vases. A une certaine profondeur, nous découvrîmes une pierre, sur laquelle était gravée en très grands caractères l'inscription suivante : CELIEL, ce qui veut dire serviteur de Dieu, et APAAN, DARDAN, ce qui signifie Nicodème et Gamaliel. Telle est l'explication qui en fut donnée en ma présence par le saint évêque Jean.

XXIX

« Sur-le-champ j'envoyai informer de notre découverte l'évêque qui était au synode de Lydda. Il prit avec lui deux autres évêques, Éleuthère de Sébaste et Éleuthère de Jéricho, qui se rendirent sur les lieux. A peine eurent-ils ouvert la tombe de saint Étienne, que la terre trembla, et qu'il s'exhala une odeur si suave, que nul d'entre les hommes ne se souvient d'en avoir jamais senti une pareille : c'est au point que nous nous croyions au milieu des délices du paradis. Une grande multitude était avec nous, entre autres beaucoup de malades atteints de différentes infirmités. Sur-le-champ, par l'odeur de ce céleste parfum, soixante-treize personnes furent guéries : les unes de la goutte, les autres de l'épilepsie, les autres de fièvres opiniâtres; des possédés furent délivrés; et il y eut beaucoup d'autres guérisons qu'il serait trop long de raconter.

XXX

« Après avoir baisé les saintes reliques, les évêques les renfermèrent, et au chant des hymnes et des cantiques portèrent les reliques du bienheureux Étienne à la sainte église de Sion, dont il fut archidiacre. Ils nous laissèrent

quelques parcelles de ses ossements ; mais nous conservâmes, comme d'immenses reliques, la terre et la poussière où sa chair avait été consumée.

« Les reliques du saint martyr furent transférées le 7 des calendes de janvier (25 décembre 415), au moment où régnait une sécheresse désastreuse. Mais à l'heure même il tomba une grande pluie dont la terre fut abondamment abreuvée. Et tous les habitants glorifièrent le Seigneur dans son illustre martyr, et aussi en reconnaissance de la bonté avec laquelle il avait ouvert, en faveur du monde en péril, le trésor de sa paternelle miséricorde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.* »

XXXI

Le cardinal Baronius fait suivre cette belle lettre des réflexions suivantes : « Voyez par combien de témoins fut attestée l'invention des reliques du premier martyr : à la mort de Notre-Seigneur, toutes les créatures s'unirent pour attester sa divinité, avec la même unanimité elles rendirent un semblable témoignage à son premier témoin. Toutes proclament la sainteté et l'identité de ses reliques.

« Gamaliel l'affirme en apparaissant à deux témoins, Lucien et Nygétius, ce qui, suivant la parole de l'Évangile, suffit pour donner la certitude d'un fait. La terre l'affirme en tremblant jusque dans ses profondeurs. Le ciel l'affirme en donnant tout à coup une pluie inespérée et vainement demandée depuis longtemps. Les hommes l'affirment, dans la personne de soixante-treize malades de tout genre subitement guéris. Les démons l'affirment, forcés de quitter en hurlant les corps qu'ils possèdent. »

XXXII

Cependant, si nombreux et si éclatants qu'ils soient, tous ces miracles sont peu et même rien, comparés à ceux qu'ont opérés en Occident les reliques du bienheureux protomartyr (1). Ils eurent lieu par un de ces profonds conseils de la Providence qui fait chaque chose en son temps. C'était l'époque où la foi de plusieurs s'affaiblissait, attaquée par les blasphèmes des païens. « Votre religion, disaient-ils, ne peut être bonne, puisque c'est sous son règne que le monde est accablé de calamités et que Rome elle-même a été prise par les Barbares; tandis qu'au temps où elle adorait les dieux, elle vivait tranquille et commandait aux Barbares.

XXXIII

Tout à coup, un peu de poussière, quelques ossements d'un seul chrétien, mort depuis près de quatre cents ans, opèrent tant de miracles qu'ils suffiraient à eux seuls, à défaut de toute autre preuve, pour affermir la foi des chrétiens chancelants et pour convertir au christianisme tous les païens non obstinés. Ce nouveau genre de combat, Jésus-Christ l'a toujours employé pour confondre ses ennemis.

Gloire donc et amour au divin Rédempteur du monde, qui, pour la conservation de la foi, a voulu que dans tous les siècles on suivit l'Église catholique, son incorruptible épouse, à la trace de son sang et à l'éclat des miracles.

Voir : *Actes des Apôtres*, c. v, 29 et suiv. : Cor. a Lap., *ibid.* ; et *in Math.* xxvii, 59; Joseph, *Antiquit.*, lib. XX, c. ii; S. Greg. Nazianz. *Orat.* xxv; Petrus Equilin. *Catalog. SS.*, lib. IV, c. iii; Metaphrast. *die 2 aug.*; Lipom., t. VI; Surius, *Vit. SS.*, t. IV; Bar., an. 34, n. 277, 280, 324; et an. 145, n. 318; an. 416, n. 16, 30, etc., etc.

(1) L'histoire en est pleine. Saint Augustin en rapporte un grand nombre dont il fut témoin.

ANANIE

I

C'était l'an 35 de Notre-Seigneur, peu de temps après le martyre de saint Étienne. Le sang de l'illustre diacre n'avait pu éteindre la haine qui brûlait au cœur de Saul, son cousin, contre le christianisme naissant. Voici, en effet, ce qui est écrit, et ce que tous les siècles lisent au chapitre huitième, verset premier, des *Actes des Apôtres* :

« Saul, respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, vint trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour des synagogues de Damas, afin que s'il trouvait quelques hommes ou quelques femmes de cette religion, il les amenât prisonniers à Jérusalem. Et comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, soudain une lumière du ciel l'environna, et, tombant à terre, il entendit une voix du ciel qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur dit : « Je suis Jésus que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Tremblant et effrayé, il dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et le Seigneur dit : « Lève-toi, et entre dans la ville ; on te dira là ce qu'il faut que tu fasses. »

II

« Et Saul se leva de terre, et, ouvrant les yeux, il ne voyait point. Ses compagnons le prirent par la main et le conduisirent à Damas. Et il y fut trois jours sans voir, sans boire et sans manger. Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : « Ananie ! » Et il répondit : « Me voici, Seigneur. »

Le Seigneur lui dit : « Levez-vous, et allez dans la rue appelée la *rue Droite*, et cherchez dans la maison de Jude un nommé Saul de Tarse ; car il prie... » Et Ananie s'en alla, et entra dans la maison, et lui imposant les mains, dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui s'est fait voir à vous dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin de vous rendre la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. »

« Et aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue ; et, se levant, il fut baptisé. Et lorsqu'il eut pris de la nourriture, il fut fortifié, et il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Et aussitôt il prêcha dans les synagogues que Jésus était le Fils de Dieu. »

III

Le loup changé en agneau ; de persécuteur acharné de l'Église, Saul devenu en un clin d'œil l'apôtre intrépide de cette même Église qu'il combattait à outrance : tel est le miracle qui brille parmi les miracles comme le soleil parmi les astres du firmament. Cet événement à jamais mémorable s'accomplit sur la route de Jérusalem à Damas. La chute de saint Paul eut lieu sur le chemin même qu'il parcourait à cheval.

IV

Ce lieu est à dix minutes environ de la ville du côté de la porte actuelle du Midi. Il est maintenant occupé par le cimetière des chrétiens. Autrefois on y avait construit une église, il n'en reste plus qu'une douzaine de tronçons de colonnes, tous couchés dans le même sens. Ce lieu, qui est à côté de la route, est un peu élevé. Les chrétiens s'y rendent chaque année processionnellement, le jour de la conversion de saint Paul. De là, Saul entra dans la ville et alla dans la rue appelée alors la *rue Droite*, et aujourd'hui *Saltanat*, ou *rue Impériale*.

V

Maintenant que nous connaissons le lieu où fut terrassé le grand persécuteur du Sauveur Jésus, il reste à donner une idée de la ville où, devenu l'apôtre des nations, Paul fut baptisé. Damas est une des plus anciennes villes du monde, puisqu'elle est déjà nommée dans la Genèse. Cent fois il en est fait mention, aussi bien dans l'histoire sainte que dans l'histoire profane. Elle appartient successivement aux rois de Perse, à ceux de Syrie, aux Romains, aux Arabes et aux croisés.

Longtemps elle fut célèbre par ses fabriques d'armes blanches et d'acier, appelées *damas*. Bâtie sur le fleuve Barady, Damas est appelée par les Turcs *Demecho*. Avec ses vieilles murailles, ses tours, son château fort, et surtout grâce au paysage au milieu duquel elle est assise, Damas offre un coup d'œil ravissant au voyageur.

VI

Damas est la seconde ville sainte des mahométans. Chaque année, les caravanes pour la Mecque s'y réunissent au nombre de cinquante mille pèlerins. Jusqu'à ces derniers temps, un chrétien ne pouvait entrer à cheval dans la ville. « Il ne convient pas, disaient les musulmans, qu'un giaour soit plus haut que nous. — Eh bien, répondit Ibrahim pacha, montez sur des chameaux. »

VII

Paul s'était donc rendu chez Ananie, de qui il reçut le baptême; il avait alors trente-quatre ans, et c'était la seconde année après la mort de Notre-Seigneur. En sorte qu'il avait persécuté l'Église environ dix-huit mois. En expiation, Ananie lui prédit tout ce qu'il aurait à souffrir pendant son apostolat qui fut d'environ trente-quatre ans. Quant à Ananie, le saint prêtre, il ne fut pas lui-même exempt de persécutions.

VIII

Voici ce qu'on lit dans le *Martyrologe romain*, au 25 janvier : « A Damas, naissance de saint Ananie, qui baptisa saint Paul. Après avoir prêché l'Évangile à Damas, à Éleuthéropolis et ailleurs, il fut, sous le juge Lucilius, meurtri et déchiré à coups de nerfs de bœuf; et enfin, accablé de pierres, il consumma son martyre. »

IX

Quelle belle expression : *il consumma son martyre ! Martyre*

veut dire témoignage. Ainsi consommer son martyre, c'est consommer son témoignage, le rendre parfait, authentique et irrévocable, en apposant au bas une signature de sang.

X

La tradition de l'Église orientale nous a conservé d'intéressants détails sur le martyre de saint Ananie. Un monument primitif nous apprend que cet homme vénérable, comme parle saint Augustin, d'une grande vertu, d'une vie irréprochable, et à qui tous les juifs eux-mêmes rendaient un excellent témoignage, allait prêcher l'Évangile en divers lieux de la Palestine et de la Syrie. Il jetait le filet de la parole divine, et amenait un grand nombre de personnes à la connaissance du vrai Dieu et de son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). Pendant qu'il s'occupait ainsi de l'œuvre du Seigneur, il fut saisi par les agents du gouverneur de la Judée, Licinius, ou plutôt Lucilius Bassus.

XI

Ce Lucilius était l'ennemi mortel non seulement des juifs, dont il fit massacrer trois mille dans le bois de Jardès, où ils s'étaient réfugiés, mais encore des chrétiens qu'il confondait avec les juifs. Contre nos pères, il décrétait, dans toutes les parties de son gouvernement, des édits, afin de contraindre les fidèles à sacrifier aux démons, ou de les livrer aux plus cruels supplices, aux bûchers, aux bêtes, à la mer et à divers autres genres de tourments. Lucilius présidait aux spectacles du cirque, lorsque ses satellites lui amenèrent leur vénérable prisonnier. A la vue d'Ananie, il fut pris d'un sentiment

(1) « Ananias, vir secundum legem, testimonium habens ab omnibus cohabitantibus Judæis. » *Quæst.*, t. II, c. XL.

d'admiration. Silencieux, il considérait cette figure resplendissante d'un éclat surhumain, ce maintien grave et naturel, reflet de mœurs pures et saintes, cette bouche d'où coulaient des flots de grâce et d'éloquence.

XII

Maîtrisé par cette impression avantageuse, il prend le masque de la bienveillance, et sous des dehors de mansuétude il cache sa férocité naturelle. « Croyez-moi, dit-il à Ananie. Croyez celui qui désire votre bien : embrassez le culte de nos dieux, et renoncez au Crucifié que vous prêchez. Ne faites pas que cette belle et noble physionomie que vous avez soit défigurée par les supplices.

« — J'adore le vrai Dieu, répondit Ananie; lui seul est l'objet de mon culte ; rien au monde ne m'est aussi cher que lui. J'ai été son ministre en rendant la vue à Paul, afin qu'il vit dans quel abîme d'ignorance il était plongé, et comment, par la foi de Jésus de Nazareth, il parvenait à la connaissance de la vérité. »

XIII

Lucilius reprit : « Confiant dans votre force, vous semblez vouloir braver les supplices. Votre sagesse s'est changée en folie. » Le docteur de la vérité leva alors les yeux et les mains au ciel et dit : « Seigneur Jésus, Dieu tout-puissant, que mon ennemi ne me prenne pas dans ses filets. Mais qu'il me soit donné de souffrir pour vous, que je puisse obtenir la grâce qui a été accordée à Paul. »

Telles étaient les paroles qu'Ananie adressait au Seigneur. Mais sa prière fut accueillie par des coups rudement appliqués sur ses épaules nues. « Obéissez aux ordres du gouverneur !

criaient les satellites. Sacrifiez à nos dieux puissants. » Ananie remuait alors les lèvres sans exprimer hautement ses prières.

XIV

Le saint se montrant supérieur aux tourments, on les suspendit ; et le renard, je veux dire le juge, eut de nouveau recours aux caresses : « Maintenant du moins, dit-il au martyr de Jésus-Christ, rentrez en vous-même, épargnez votre vie ; car de plus grands supplices vous attendent. J'en jure par les dieux ! »

Mais Ananie méprisa hautement les menaces du gouverneur et lui dit : « Jamais je ne sacrifierai aux démons ; au contraire, je donnerai tous mes soins pour convertir le plus grand nombre possible de personnes à la foi de Jésus-Christ. Ne rougissez-vous pas, malheureux ! de recourir tantôt à la force brutale, tantôt à la perfidie des caresses afin de me séduire, comme on ferait à l'égard d'un enfant craintif et délicat ? »

XV

A ce langage, Lucilius, outré de colère, ordonne qu'on dépouille le saint prêtre de ses vêtements ; qu'on le déchire avec des ongles de fer, et qu'on le brûle avec des torches ardentes. Mais le martyr ne faisait pas plus attention à ces supplices, que si c'eût été un autre qui les eût éprouvés. Cette tranquillité ne faisait qu'augmenter la fureur du tyran. « Jusques à quand, s'écria-t-il, refuserez-vous d'obéir aux décrets des empereurs, et refuserez-vous d'honorer les dieux qu'ils adorent ? »

XVI

« — Pourquoi, répliqua le martyr, m'obligez-vous de redire les mêmes choses à chaque instant, comme font ceux qui répètent un refrain dans les concerts de musique? Sachez donc, et sachez-le bien : rien au monde ne m'ébranlera, ni vos supplices, ni vos présents, ni quoi que ce soit. Je déplore souverainement votre sort ; non seulement vous vous perdez, vous êtes encore un sujet de ruine pour plusieurs, soit en les invitant, soit en les contraignant à adorer les idoles. Comment ne savez-vous pas que vos dieux ne sont que de l'airain, du bois, de la pierre façonnée par la main de l'homme? N'est-il pas absurde que l'ouvrier adore l'ouvrage de ses mains, lui offre des prières et lui demande des faveurs? »

XVII

A ces mots, Lucilius entre dans une sorte de rage satanique, et se voyant incapable de lutter avec l'athlète du Christ, il ordonne qu'il soit lapidé hors de la ville. En allant au supplice, le martyr du Sauveur Jésus prononça ces paroles contre les faux dieux : « Que les dieux qui n'ont point créé le ciel et la terre périssent! » Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'exécution, et que déjà il recevait une grêle de pierres, le vénérable prêtre éleva les mains au ciel et dit : « O Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs, recevez le sacrifice que je vous fais de ma vie; c'est pour vous rendre témoignage que je suis maintenant lapidé. »

XVIII

En même temps, il alla près de Jésus-Christ, dans le royaume éternel, recevoir la couronne qui lui était préparée.

C'était le premier jour du mois d'octobre, vers l'an 70 de Jésus-Christ. C'est le 1^{er} octobre que l'Église orientale célèbre la fête de saint Ananie, tandis que l'Église latine l'a fixée au 25 janvier. Après le départ des licteurs, des disciples allèrent enlever le corps du bienheureux Ananie, lui rendirent de grands honneurs, et l'ensevelirent dans un héritage paternel, situé au pays de Damas, rendant gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, à cette unique et indivisible Trinité, à qui soient l'honneur et l'empire, la majesté et la magnificence, maintenant et dans tous les siècles ! *Amen.*

Et nous aussi, dans les épreuves inséparables de la vie, disons comme le saint martyr : Seigneur, c'est pour vous rendre témoignage que je souffre avec douceur les peines que vous m'envoyez.

Voir : Bolland. *Act. SS.*, 25 janv. ; L. Dexter. *Chron.*, an. 70 ; Baron., an. 35, n. 5 ; id., an. 36, n. 1-6 ; Cor. a Lap. *in Act. Ap.*, c. ix, 1-20 ; Joseph. *De bell. judaic.*, l. XXVI et XXIX ; Petr. Equilin., *Catal. SS.*, etc., etc.

SAINT PHILIPPE
SAINT PROCHORE, SAINT NICANOR
SAINT TIMON, SAINT PARMÉNAS

I

Le murmure des Grecs, c'est-à-dire des juifs nés hors de la Palestine, contre les Hébreux, c'est-à-dire les juifs nés dans la Terre-Sainte, donna lieu à l'institution des sept diacres : nous l'avons vu dans la biographie de saint Étienne. Ce qu'il importe de remarquer ici et qui prouve la charité des premiers chrétiens, ce sont les noms des sept élus. Tous ces noms sont grecs, même celui de saint Étienne, qui en grec signifie *couronne*. Afin de faire cesser tout mécontentement, les bons fidèles, qui ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, choisirent tous les diacres parmi les Grecs, c'est-à-dire, comme il vient d'être indiqué, parmi les juifs étrangers à la Palestine.

II

Le premier nommé après saint Étienne est saint PHILIPPE. Voici ce que nous lisons de ce nouveau diacre dans les *Actes*

des Apôtres, chapitre VIII, versets 1 et suivants : « Après le martyre de saint Étienne, une grande persécution s'éleva dans l'Église, qui était à Jérusalem; et tous, excepté les Apôtres, furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie.

« Or Philippe, descendant dans la ville de Samarie, prêchait Jésus-Christ. Et ce peuple était attentif aux paroles de Philippe, l'écoutait avec une même ardeur, voyant les miracles qu'il opérait. Car les esprits impurs sortaient du corps de plusieurs possédés, jetant de grands cris, et un grand nombre de paralytiques et de boiteux furent guéris; et une vive joie se répandit dans cette ville... Quand les habitants eurent cru à la parole du royaume de Dieu, que Philippe leur annonçait, ils furent baptisés, hommes et femmes, au nom de Jésus-Christ.

III

« Cependant un ange du Seigneur parla à Philippe, et lui dit : « Pars, et va du côté du midi sur la route qui conduit de Jérusalem à Gaza, celle qui est déserte. » Il sortit aussitôt et y alla. Dans le même temps un Éthiopien eunuque, l'un des premiers de la cour de Candace, reine d'Éthiopie, et gardien de tous ses trésors était venu à Jérusalem pour adorer le vrai Dieu, puis retournait assis sur son char, et lisait le prophète Isaïe.

« Or, l'Esprit dit à Philippe : « Avance et approche-toi de ce char. » Philippe accourant entendit l'eunuque qui lisait le prophète Isaïe, et lui dit : « Croyez-vous comprendre ce que vous lisez ? » L'eunuque répondit : « Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me l'explique ? » Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir près de lui. »

IV

Philippe lui expliqua le passage du prophète et lui annonça le Sauveur Jésus, désigné par Isaïe. « Et après qu'ils eurent marché quelque temps, ils vinrent en un lieu où il y avait de l'eau ; et l'eunuque dit : « Voilà de l'eau : qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » Philippe dit : « Cela se peut, si vous croyez de tout votre cœur. » Et il répondit : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. »

« Et il ordonna qu'on arrêtât son char ; et tous deux descendirent dans l'eau, et Philippe baptisa l'eunuque. Dès qu'ils furent remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus ; mais il allait dans son chemin plein de joie. Et Philippe se trouva dans Azot, et il annonçait en passant l'Évangile à toutes les villes, jusqu'à ce qu'il vint à Césarée. »

V

Notre-Seigneur avait dit : « Je suis venu apporter sur la terre, non la paix, mais le glaive. » Contre lui le premier glaive fut tiré, et depuis il n'est jamais rentré dans le fourreau. Pourquoi cette guerre éternelle ? Satan s'était emparé du monde, le royaume de Dieu, son ouvrage, sa propriété. Le Sauveur est venu pour chasser le voleur, reprendre son bien et délivrer ses sujets. Le démon n'a pas voulu lâcher prise ni se laisser vaincre sans combats. Secondé par les passions humaines, il a tenu et il tient encore tête à tous les envoyés du légitime propriétaire. Contre eux il arme ses soldats et par tous les moyens il les persécute.

VI

Ce qu'il fait de nos jours, il le fit contre l'Église à son berceau. Mais ses persécutions ressemblent aux tempêtes qui portent au loin les objets déplacés par l'impétuosité de l'orage ; de même les ouragans suscités contre l'Église portent au loin les sermons de la bonne doctrine, et l'Église gagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. Ainsi il en a toujours été, ainsi il en sera toujours, et ce n'est pas le moins éclatant des miracles.

VII

Obligé de quitter Jérusalem, le diacre Philippe descendit dans la Samarie. Le texte sacré est d'une parfaite exactitude géographique : Jérusalem est beaucoup plus élevée que Samarie, dont elle est éloignée d'environ seize lieues. Capitale de la province Samaritaine et métropole du royaume d'Israël, Samarie, sous le règne d'Hérode l'Infanticide, perdit son nom. Pour faire sa cour à l'empereur Auguste, le royal bourreau changea le nom de cette ville en celui de *Sébastè* ou *Augusta*. Par les cirques, les théâtres, les palais qu'il y construisit, il en fit une ville païenne, comme aujourd'hui les révolutionnaires italiens travaillent stupidement à faire de Rome une ville moderne.

VIII

Les *Actes des Apôtres* nous apprennent que saint Philippe opéra à Samarie un grand nombre de miracles, suivis de nombreuses conversions. Les miracles étaient les lettres de créance des Apôtres. Rien n'est moins étonnant qu'ils les

aient produites, toujours et partout. Le plus étonnant des miracles serait la conversion du monde sans miracles.

IX

Cependant le diacre thaumaturge fut appelé à une nouvelle conquête. Le Saint-Esprit lui ordonna de se rendre immédiatement, du côté du midi, sur la route qui venait de Jérusalem à Gaza. Cette dernière ville, éloignée de Samarie d'une dizaine de lieues, est appelée *déserte*. En effet, après qu'Alexandre le Grand se fut emparé de Tyr, il mit le siège devant Gaza. Ce siège dura deux mois, et le vainqueur irrité fit de la ville un tombeau éternel.

X

Or, celui que saint Philippe était appelé à convertir était un grand seigneur d'Éthiopie, trésorier général de la reine Candace. Comme beaucoup de Gentils, il était venu à Jérusalem pour adorer le vrai Dieu, et tel était son désir des instruire de la religion, qu'il lisait, assis sur son char, le prophète Isaïe : mais il ne le comprenait pas. Ce qui arrive à tous ceux qui veulent lire l'Écriture sans guide et sans commentaire.

Saint Philippe lui explique le passage du prophète, et l'explique si bien qu'il démontre clairement la divinité de Notre-Seigneur, annoncée par Isaïe. Subitement éclairé, le prince éthiopien demande aussitôt le baptême. Pendant l'entretien le char arrive près d'une fontaine, et le baptême est conféré.

XI

Depuis cet événement la fontaine prit le nom de *fon-*

taine de l'Éthiopien. Elle se trouve à mi-chemin entre Jérusalem et Gaza, près de Bethsura. Elle sort du pied d'une montagne et ne tarde pas à disparaître sous terre. La conversion de l'Éthiopien a cela de remarquable, qu'elle est l'accomplissement littéral d'une prophétie faite par David, mille ans plus tôt. « L'Éthiopie, dit-il, viendra la première vers Dieu : *Æthiopia præveniet manus ejus Deo* (1). » En effet, le prince éthiopien est le premier Gentil converti par les Apôtres.

XII

Aussi les Éthiopiens se glorifient, encore aujourd'hui, d'avoir été la première nation entrée dans le bercail du divin pasteur : *Nos ferme prius cæteris christianis omnibus, baptismum ab eunucho Candacis reginæ Ethiopiæ, accepimus* (2).

Leur tradition constante porte que le grand trésorier convertit la reine, et celle-ci tout son royaume. Elle ajoute que le zélé néophyte reçut, dans la ville de Nadaber, l'apôtre saint Mathieu lorsqu'il vint prêcher en Éthiopie, et que lui-même, devenu apôtre, évangélisa l'Arabie Heureuse, les contrées voisines, et couronna sa prédication par le martyre.

XIII

Quant à saint Philippe, il eut à peine administré le baptême que le Seigneur le transporta en un clin d'œil dans la petite ville d'Azot, distante de la fontaine d'environ quatorze lieues. Ce miracle, semblable à celui qui transporta le prophète Habacuc à Babylone, pour porter la nourriture à

(1) Ps. 67, 32.

(2) Damien-Goes, *De mor. æthiop.*, c. xvi.

Daniel dans la fosse aux lions, eut pour but de montrer au trésorier que celui de qui il avait reçu le baptême était un homme divin. Tout cela eut lieu la seconde année après l'ascension du Sauveur.

XIV

D'Azot le saint diacre se rendit à Césarée de Palestine, située entre Dora et Joppé ; il y possédait une maison, dans laquelle il habita avec ses quatre filles, glorieuses prémices des vierges chrétiennes, et toutes douées du don de prophétie. Saint Paul, se rendant à Jérusalem, descendit chez le diacre Philippe et y séjourna. L'habitation qui eut le bonheur de donner l'hospitalité au grand apôtre existait encore au temps de saint Jérôme et fut visitée par l'illustre sainte Paule, lors de son voyage en Palestine.

XV

Le *Martyrologe romain* s'exprime ainsi au sujet de saint Philippe : « Le 6 juin, à Césarée en Palestine, naissance de saint Philippe, qui fut un des sept premiers diacres. Célèbre par ses prodiges et ses miracles, il convertit Samarie à la foi de Jésus-Christ, baptisa l'eunuque de Candace, reine des Éthiopiens, et mourut enfin à Césarée. On inhuma près de lui trois vierges prophétesses, ses filles. Sa quatrième fille mourut à Éphèse, remplie du Saint-Esprit. »

XVI

Le troisième des sept diacres fut saint PROCHORE. Nous avons vu, et nous verrons encore que le ministère des sept diacres ne se bornait pas aux soins matériels des veuves et

des pauvres. Comme les Apôtres, remplis du Saint-Esprit, ils répandaient au dehors le feu divin dont ils étaient animés. A l'exemple de saint Philippe, saint Prochore se rendit célèbre par sa foi et par ses miracles. Il était neveu de saint Étienne, et s'attacha à saint Jean l'Évangéliste. Il le suivit dans sa prédication en Asie et demeura longtemps avec lui dans la ville d'Éphèse. L'histoire nous a conservé une particularité qui montre l'intimité qui régnait entre lui et l'apôtre de la dilection.

XVII

Lorsqu'en vertu des ordres de l'empereur Domitien, saint Jean fut obligé d'aller en exil dans l'île de Pathmos, il prit avec lui saint Prochore, pour lui servir de secrétaire. Comme Moïse, debout au sommet d'une montagne, les mains élevées au ciel, l'Apôtre est ravi en extase. Au moment où il reçoit ses sublimes révélations, que se passe-t-il ?

Des foudres, des tonnerres, des éclairs, des bruits formidables annoncent que la montagne est un nouveau Sinaï, où le Seigneur va rendre des oracles, bien supérieurs à ceux dont Moïse fut le dépositaire. Prochore, effrayé et la face contre terre, était à demi mort, ne pouvant soutenir un pareil spectacle. Au dernier coup de tonnerre, retentit clairement cette immortelle parole : *In principio erat Verbum*, au commencement était le Verbe.

Prochore voyait la lumière qui descendait du ciel, mais il n'entendait aucune voix humaine, jusqu'à ce que, remis de sa frayeur, il écrit d'une main tremblante ce qui lui était dicté par l'apôtre.

XVIII

Après être revenu à Éphèse avec saint Jean, dans l'inti-

mité duquel il vécut longtemps, il fut établi par saint Pierre évêque de Nicomédie, cette ville à jamais célèbre dans les annales sanglantes de la primitive Église; il y convertit un grand nombre de personnes. On sait que c'est à Nicomédie que les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule signèrent les édits de la dernière persécution générale qui, pendant dix années, ensanglanta l'Orient et l'Occident de sang chrétien.

De Nicomédie, Prochore fut envoyé à Antioche pour y exercer le ministère de la prédication. C'est là qu'il termina sa vie par le martyre, et c'est dans cette ville que furent déposées ses saintes reliques. La ville de Bologne en possède quelques-unes. Ainsi parle de lui le *Martyrologe romain* : « A Antioche, au 9 avril, saint Prochore, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant rendu célèbre par sa foi et par ses miracles, reçut la couronne du martyre. »

XIX

Sur le pays d'origine du quatrième diacre apostolique, saint NICANOR, sur son âge et sa profession, l'histoire est muette. Ce que nous pouvons affirmer en toute assurance, c'est que les éminentes qualités qui brillaient en Nicanor, surtout sa foi vive et courageuse, lui méritèrent les suffrages de toute l'Église de Jérusalem.

XX

Le très ancien historien des soixante-douze disciples, saint Dorothee, rapporte que le glorieux diacre Nicanor fut martyrisé le même jour que saint Étienne, et avec eux deux cents chrétiens. Une autre tradition veut qu'il ait été martyrisé dans l'île de Chypre, la septième année du règne

de Vespasien et la soixante-seizième de Jésus-Christ. Ces deux récits se concilient facilement si l'on admet, ce qui est très probable, que le saint diacre souffrit le martyre de saint Étienne, mais sans mourir; et qu'il consumma enfin son sacrifice quarante ans plus tard dans l'île de Chypre.

XXI

Quant à ce que dit saint Dorothée des nombreux chrétiens mis à mort par les juifs avec saint Étienne, rien n'est plus croyable. D'une part, les *Actes des Apôtres* nous apprennent qu'il s'éleva alors une violente persécution contre l'Église de Jérusalem. Or, il est impossible d'admettre qu'une violente persécution n'ait pas fait un certain nombre de martyrs.

D'autre part, saint Paul lui-même, qui à cette époque ravageait l'Église, ne fait pas difficulté de le reconnaître. Dans son plaidoyer en présence de Festus et d'Agrippa, il avoue avoir jeté dans les prisons un grand nombre de fidèles, et les avoir recherchés avec ardeur, et fait exécuter.

« J'ai fait jeter en prison un grand nombre de chrétiens, et, lorsqu'ils étaient condamnés à mort, c'est moi qui signifiais la sentence (1). »

XXII

Deux choses étonnent dans le récit de cette grande persécution : la première, qu'on ne trouve parmi les victimes aucun des Apôtres; la seconde, qu'ils restèrent tous à Jérusalem, pendant que les diacres et les disciples, sans exception, furent dispersés au loin. Quel est ce mystère ?

(1) « Multos sanctorum ego in carceribus inclusi, a principibus sacerdotum potestate accepta, et cum occiderentur detuli sententiam. » Act., xxvi, 10.

On peut répondre que la mission des Apôtres n'était pas finie. Appelés à porter le flambeau de la foi dans toutes les parties de l'univers et jusqu'aux extrémités du monde, suivant l'expression de Notre-Seigneur lui-même, ils ne pouvaient pas, ils ne devaient pas mourir aussitôt après la descente du Saint-Esprit.

XXIII

On peut ajouter que leur séjour à Jérusalem, au foyer même de l'incendie, et la tranquillité relative des principaux bergers au milieu des loups, pendant la dispersion de tout le bercail, est un acte miraculeux d'obéissance à leur divin Maître. De plus, le théologien Apollonius, cité par Eusèbe, rapporte que Notre-Seigneur avait donné ordre aux Apôtres de ne pas quitter Jérusalem avant douze ans (1) : cet ordre emportait comme conséquence la certitude d'une protection qui les mettrait à l'abri du danger. Tout est admirable dans l'histoire de l'Église.

XXIV

Saint Nicanor évangélisa l'île de Chypre, et comme ses compagnons dans l'apostolat, il eut la gloire de sceller de son sang les vérités qu'il annonçait. Voici en quels termes parle de lui le *Martyrologe romain* : « Le 10 janvier, en Chypre, fête de saint Nicanor, l'un des sept premiers diacres qui, s'étant rendu admirable par l'éminence de sa foi et de sa vertu, mérita une couronne immortelle de gloire. »

Cette effusion de sang, qui termine presque toutes nos biographies, rappelle ce qui a été dit de l'Église, notre mère,

(1) Salvatoremandatum delisse apostolis, ne usque ad duodocim annos Hierosolymis discederent. Apud Euseb. Hist., lib. V, c. xvii.

l'épouse du Dieu du Calvaire : « L'Église a été fondée dans le sang, elle a crû dans le sang, elle se répandra par le sang, elle finira par le sang :

Sanguine fundata est Ecclesia, sanguine crevit,
Sanguine succrescit, sanguis finis erit.

XXV

Tous les anciens *Martyrologes* parlent de la même manière de saint TIMON, le cinquième des diacres apostoliques. Le *Martyrologe romain* tient le même langage et s'exprime ainsi : « Au dix-neuf avril, fête de saint Timon, l'un des sept premiers diacres, qui fut d'abord docteur à Bérée, et ensuite, continuant à reprendre la parole de Dieu, vint à Corinthe, où, selon la tradition, il fut, par les juifs et les Grecs, jeté dans le feu ; mais, n'en ayant reçu aucune atteinte, il fut attaché à une croix, sur laquelle il accomplit son martyre. »

XXVI

Ce récit abrégé est complété par d'autres monuments de notre vénérable antiquité. Ils nous apprennent qu'après avoir été pendant quelque temps évêque de Bérée, le saint diacre porta l'Évangile dans l'île de Chypre. Quand saint Barnabé arriva dans cette île, il y trouva Timon et Tristion, deux ministres du Seigneur. Or, Timon était en proie aux ardeurs d'une fièvre violente. Barnabé lui imposa les mains, lut sur lui l'Évangile de saint Mathieu ; et la fièvre cessa à l'instant par l'invocation du Christ Notre-Seigneur et Sauveur. Timon se trouva si parfaitement guéri, que, rempli de joie, il se mit immédiatement à la suite de l'apôtre Barnabé.

XXVII

Après le martyre de saint Barnabé, Timon alla porter l'Évangile dans l'Asie et jusque dans l'Arabie. Les idolâtres de ce pays l'ayant persécuté et jeté dans les flammes, parce qu'il confessait glorieusement le nom du Seigneur Jésus ; il sortit du feu sain et sauf, et se rendit en Grèce, puis à Corinthe, où il obtint la palme du martyre.

Les juifs et les païens qui habitaient cette grande ville, ne pouvant souffrir que l'intrépide prédicateur achevât de détruire dans cette cité les restes du judaïsme et du paganisme, après avoir circonvenu la puissance proconsulaire, obtinrent la permission de le faire mourir. Ils le saisirent et le jetèrent au milieu des flammes d'un bûcher. Le feu, par un effet de la protection divine, l'ayant respecté, ils le crucifièrent comme son maître, et lui procurèrent ainsi la gloire de confirmer par sa mort la vérité qu'il avait annoncée durant sa vie.

XXVIII

Suivons le saint diacre dans quelques-unes de ses courses apostoliques. Obligé, comme tous les autres, de fuir de Jérusalem, après la mort de saint Étienne, nous le trouvons à Bérée, qu'il évangélise en qualité d'évêque. Cette ville encore existante aujourd'hui, sous le nom d'Alep, appartient aux Turcs qui s'en emparèrent en 1517. Son nom primitif était Chalibon, à cause de l'acier qu'on y fabriquait et qui était une branche considérable du commerce.

XXIX

D'Alep, Timon porte le flambeau de la foi dans l'Arabie,

peuplée de bonne heure par les descendants d'Ismaël. Ce vaste pays, situé au levant de la mer Rouge, se divise généralement en trois parties : l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte et l'Arabie Heureuse. Laquelle fut évangélisée par notre diacre ? l'histoire ne le dit pas. Nous voyons seulement que ni les chaleurs brûlantes des immenses plaines de sable, ni la multitude des animaux féroces ou venimeux, ni la barbarie des habitants, n'arrêtèrent les premiers ouvriers de l'Évangile. Tous disaient, comme saint Paul : « Je n'aime pas ma vie plus que mon âme, m'arrivera ce qu'il pourra, pourvu que s'accomplisse ma course et le ministère de la parole qui m'a été confié ! »

XXX

Si les peuples auxquels ils portaient la lumière de la vérité étaient assez malheureux pour refuser cet inappréciable bienfait, ils secouaient sur eux la poussière de leur chaussure, et allaient à la recherche d'autres pays plus disposés à les entendre. Obligé de quitter l'Arabie, saint Timon passa dans la Grèce et se rendit à Corinthe. Sous tous les rapports, cette ville fameuse était digne de son zèle. Bâtie sur deux golfes, le golfe de Lépante et le golfe d'Athènes, elle avait deux ports, où abordaient de nombreux navires, chargés de marchandises et de richesses.

XXXI

Les mœurs de ses habitants étaient d'une dissolution proverbiale. Ils en étaient redevables à leur richesse même, mère du luxe et de la mollesse, ainsi qu'à l'adoration de la plus impudique des divinités. Frappée, comme toutes les anciennes capitales de la cité du démon, des châtiments

mérités par ses crimes, Corinthe est morte de mort violente. Elle est réduite aujourd'hui à une bourgade, et porte le nom de *Kordos*; on y compte à peine quelques milliers d'habitants.

XXXII

Comme elle était, aux premiers jours du christianisme, une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure, elle fut l'objet d'un zèle exceptionnel de la part de l'Apôtre des nations. Saint Paul y résida dix-huit mois, y forma une Église fervente, à laquelle il adressa ses deux immortelles épîtres. Cette bonne semence, tombant dans une terre fécondée par le sang des martyrs, et de saint Timon en particulier, produisit longtemps les plus belles moissons de foi et de sainteté.

XXXIII

Le sixième diacre apostolique fut saint PARMÉNAS.

Raban Maur, savant archevêque de Mayence, au VIII^e siècle, rapporte dans sa *Vie de sainte Madeleine*, qu'au temps de la persécution des chrétiens à Jérusalem, le diacre Parménas fut embarqué sur la Méditerranée, avec sainte Madeleine, sainte Marthe, Lazare, Marcelle leur servante et saint Maximin, un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Pendant que cette glorieuse colonie d'Apôtres évangélisait les côtes de Provence, Marseille, Vienne, Aix, Arles, Avignon, Parménas travailla dans les contrées méridionales des Gaules, avec d'autres ouvriers évangéliques, à la propagation du règne de Jésus-Christ.

XXXIV

Comme tous ceux qui avaient eu l'insigne faveur de voir le divin Maître, d'avoir eu des rapports divers avec lui, et surtout d'avoir vécu à son école, Parménas était possédé de la noble passion de le faire connaître. Après avoir, pendant un temps plus ou moins long, évangélisé l'Occident, il retourna en Orient et s'arrêta dans la ville de Philippes, en Macédoine.

Dans l'histoire profane, Philippes est fameuse par la bataille que perdirent, aux environs, Brutus et Cassius contre Octave, et qui mit fin à la république romaine. Dans l'histoire chrétienne cette ville n'est pas moins célèbre par sa foi, sa piété et son attachement filial pour le grand apôtre. Elle fut une des premières villes de l'Asie Mineure qui embrassèrent le christianisme. La ferveur de ses habitants leur valut une des belles épîtres de saint Paul.

XXXV

Selon toute apparence, l'Apôtre fut suivi, plus tard, dans cette chrétienté bénie, par le diacre Parménas, puisqu'il l'arrosa de son sang. Il la soutint, la développa, la sanctifia de plus en plus, jusqu'à ce que par sa mort il rendit témoignage à la foi qu'il lui avait enseignée. Son martyre eut lieu sous Trajan, vers le commencement du II^e siècle. Voici en quels termes le rapporte le *Martyrologe romain*, au 23 janvier :

« A Philippes, en Macédoine, saint Parménas, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant abandonné à la conduite de la grâce divine, s'appliqua avec une entière fidélité au ministère de la prédication, que les Apôtres lui avaient confiée, et parvint sous Trajan à la gloire du martyre. »

XXXVI

Puisque l'occasion s'en présente, disons un mot de cet empereur romain, beaucoup trop vanté, et dont le nom revient assez souvent dans l'histoire de nos pères. Comme tous les Césars, Trajan était un prince horriblement débauché. A ce titre il devait être l'implacable ennemi d'une religion qui commandait la pureté des mœurs. Aussi fut-il l'auteur de la troisième persécution. Sans doute, il ne signa pas de nouveaux édits, mais il persécuta et laissa persécuter en vertu des précédents édits de Néron et de Domitien. Sa lettre à Pline le Jeune autorisa le massacre des chrétiens en Bithynie. Sous le règne de cet empereur libertin, et par ses ordres directs, eut lieu le martyre du grand saint Ignace d'Antioche, la plus belle figure de martyr, parmi toutes celles qui brillent dans les annales sanglantes de la primitive Église.

Il est bien glorieux pour le christianisme de n'avoir jamais eu pour ennemis que des hommes aux âmes corrompues.

XXXVII

Nous ne dirons rien du septième diacre, Nicolas d'Antioche, sur lequel a plané un soupçon injurieux. Plusieurs Pères de l'Église l'ont justifié, et Baronius admet leur justification. Néanmoins, pour cette seule raison, on ne l'a jamais compté au nombre des saints, et l'on n'a rendu aucun honneur à sa mémoire, ni dans l'Église grecque ni dans l'Église latine.

Voir pour S. Philippe : Baron., an. 35, n. 7, 8, 12; an. 58, n. 113; Cor. a Lap. *in Act. Ap.*, c. vi et 21 passim; S. Jérôme, *in Epitaph. Paulæ*;

dom Calmet, *Dict. de la Bible*; S. Doroth., *De 72 discipulis*. — Pour S. Prochore : L. Dexter, *Chron.*, an. 94, n. 3; Petr. de Natal., *Catalog. SS.*, L. XVIII, c. xxix; id., lib. II, c. 7, Beda, Usuard., Ado, *Martyrolog.*; Baron., an. 44, n. 11; Cor. a Lap. *in Act. Apost.* vi, 5, — Pour S. Nicanor : Baron., an. 84, n. 324; M. Maistre, *les Témoins du Christ*, p. 135; Corn. a Lap. *in Act. Apost.* vi, 5; S. Doroth., *in Synopsi de 72 discip.*; Chronic. Alex. *in biblioth. Patrum*, t. XV, p. 3. — Pour S. Timon : Corn. a Lap. *Præf. in l'Epist. ad Corinth.*; id. *in Act. Apost.*, vi, 5; Boll., *Act. SS.* 11 junii; dom Calmet, *Dict. de la Bible*; S. Doroth., *in Catal. discipul.* — Pour S. Parménas : *Martyrolog. Rom.*, 23 Jan.; Bar., an. 109, n. 35; *Menolog.* a Casinio édit.; M. Faillon, *Monuments inédits sur l'apostolat*, etc., édit. Migne; Petr. de Natal, lib. III, c. xiv; *Annot. ad Martyrolog. rom.* 23 jan.; Bar., an. 68, n. 9 et suiv., etc.

TABITHA

I

La miraculeuse conversion de saint Paul, suivie de ses courageuses prédications, multipliait rapidement le nombre des fidèles dans la Judée, dans la Galilée et dans la Samarie. En qualité de chef suprême de l'Église, saint Pierre visitait les chrétientés naissantes. Toutes rivalisaient de ferveur, de sainteté et de charité. Dans un de ses voyages, disent les *Actes des Apôtres*, chapitre ix, verset 32 (1), il vint à Lydda, où il guérit un paralytique, nommé Énée. Il y avait à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabitha, en grec *Δορκάς*. Sa vie était remplie de bonnes œuvres, et elle faisait beaucoup d'aumônes. Or, il arriva qu'étant tombée malade, elle mourut ; et après qu'on l'eût lavée, on la mit dans le *cenaculum*.

II

« Comme Lydda était près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir jusque chez eux. Et Pierre se levant, vint avec eux, et quand il fut arrivé on le conduisit dans le *cenaculum* ; et là toutes les veuves s'assem-

blèrent autour de lui, pleurant et lui montrant les tuniques et les robes que Dorcas leur faisait.

III

« Pierre ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria; et, se tournant vers le corps, il dit : « Tabitha, levez-vous, » et elle ouvrit les yeux; ayant vu Pierre, elle se mit sur son séant. Alors Pierre, lui donnant la main, l'aida à se lever; et ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante. Ce miracle fut connu dans toute la ville de Joppé, et plusieurs crurent au Seigneur. Et Pierre séjourna assez longtemps à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon. »

IV

Lydda, où saint Pierre opéra le premier des deux miracles que nous venons de rapporter, était une ville de Palestine, située au bord de la mer, entre Jérusalem et Joppé. Quand les gentils, grecs ou romains, se furent introduits dans la Terre-Sainte, ils profanèrent le nom de cette ville, et la nommèrent *Diospolis*, ville de Jupiter.

Elle est célèbre dans l'histoire chrétienne comme étant la patrie du glorieux martyr saint Georges, en l'honneur duquel l'empereur Justinien fit bâtir une magnifique église. Aujourd'hui, comme la plupart des villes de ces contrées, Lydda n'est plus qu'une ombre d'elle-même. On en voit les ruines à une lieue de Ramla, station bien connue des pèlerins de Terre-Sainte.

V

Il est dit qu'on lava le corps de Tabitha, et qu'on le mit

dans le cenaculum. Rappelons d'abord que le nom de Tabitha, en grec Dorcas, signifie *Biche*. Les commentateurs de l'Écriture disent qu'elle portait ce nom à cause de sa beauté, de son amabilité, de sa charité, de sa fuite du monde et de son zèle, pour sa perfection : qualités qui trouvent leur analogie dans le gracieux animal que nous connaissons.

Chez les vrais chrétiens, il a toujours été d'usage de laver le corps des défunts par un respect pour notre corps qui a été le temple vivant du Saint-Esprit et qui doit ressusciter glorieux et immortel. Le cenaculum était la pièce la plus élevée de la maison. Elle servait de lieu ordinaire de réunion, souvent de salle à manger et de salon. Il savait qu'on pouvait y monter sans passer par les appartements.

VI

Bien plus connue que Lydda est la ville de Joppé. Bâtie en amphithéâtre par Japhet, fils de Noé, elle s'élève sur un promontoire, couronné par une citadelle, aujourd'hui ruinée. Joppé rappelle une foule de souvenirs chrétiens et profanes : c'était le port de Jérusalem et de toute la Judée. C'est là qu'étaient amenés sur des radeaux les cèdres du Liban destinés à la construction du temple de Salomon. C'est là que le prophète Jonas, désobéissant au Seigneur, s'embarqua pour Tharsis.

Judas Macchabée, pour venger la mort de deux cents de ses frères, que les habitants de Joppé avaient fait mourir par trahison, vint mettre le feu au port, brûla les navires, et fit périr par le glaive les meurtriers qui avaient échappé au feu.

VII

Aujourd'hui Joppé porte le nom de Jaffa et compte environ six mille habitants, tures, catholiques, grecs et arméniens. Comme Lydda, bâtie en amphithéâtre, et située à 19 lieues de Jérusalem, Jaffa est le rendez-vous des pèlerins qui vont dans la ville sainte. C'est là qu'on quitte les navires et qu'on prend les montures pour achever le pèlerinage. Des jardins délicieux remplis d'arbres fruitiers donnent aux environs de Jaffa un aspect charmant.

Aux nombreux souvenirs que rappelle l'antique cité, il s'en ajoute un d'une date récente et qui nous touche particulièrement. En 1799, les Français, commandés par Bonaparte, s'emparèrent de la ville après un long siège et une résistance acharnée; mais la peste obligea les vainqueurs à s'éloigner en abandonnant leur conquête.

VIII

A peine arrivé à Joppé, saint Pierre se vit entouré d'une foule de pauvres veuves, pleurant leur bienfaitrice et montrant les vêtements que sa charité leur avait procurés, ou que ses mains avaient confectionnés. Vivement touché de ce spectacle, saint Pierre se fit conduire au lieu où était déposé le corps de la charitable défunte, et, priant avec confiance le Maître de la vie et de la mort, il la rendit pleine de vie à ses intéressantes protégées.

IX

Pour se rendre à l'habitation de Tabitha, l'Apôtre dut parcourir une partie de la ville, car il était descendu et il

logéait chez un corroyeur, nommé Simon, dont la demeure, de très peu d'apparence, était bâtie au pied d'un rocher, sur le bord de la mer, et assez éloignée des autres habitations ; chose qui se fait encore aujourd'hui. A cause des odeurs désagréables qu'elles répandent, les tanneries ne sont jamais placées au centre des villes, mais dans les faubourgs plus ou moins fréquentés.

X

Les Pères de l'Église admirent l'humilité et la modestie de saint Pierre qui, vicaire du Fils de Dieu et chef de l'Église universelle, choisit pour loger non la maison des riches et des grands, mais l'humble habitation d'un pauvre ouvrier. Cependant Dieu élève toujours celui qui s'humilie. Dans la suite, en mémoire de son Apôtre, Notre-Seigneur voulut que la maison de Simon fut changée en une église dédiée à saint Pierre.

XI

L'histoire de la charitable Tabitha nous offre à nous-mêmes et à tous les siècles un autre sujet d'admiration. Réhabilitée par le christianisme, la femme nous apparaît, sur tous les points du globe, avec deux brillants caractères, complètement inconnus, non seulement des peuples païens de l'ancien et du nouveau monde, mais encore de toutes les nations qui ont cessé d'être catholiques. Ces deux caractères sont le courage et la charité.

XII

Le courage : Quand on étudie l'histoire de la Passion, on

voit que le seul beau rôle appartient à la femme. C'est elle qui avertit Pilate de ne pas verser le sang du Juste ; elle qui accompagne dans la voie des douleurs le Divin Condamné ; elle qui essuie son adorable visage souillé de sang ; elle qui, malgré les juges et les bourreaux, se tient debout au pied de la croix ; elle qui reçoit le corps de l'adorable victime : elle qui achète à grand prix les aromates pour l'embaumer, et qui, malgré les fatigantes émotions de la veille, arrive au lever de l'aurore pour lui rendre ce devoir de piété filiale.

XIII

Au Calvaire, dans la personne de Marie, de Madeleine et de leurs compagnes, commence la glorieuse lignée de ces femmes héroïques qui a traversé les siècles, et dont les arrière-petites-filles ont fait, pendant nos persécutions d'Europe et continuent de faire en Chine, au Japon, au Tonkin et partout, pour les Confesseurs et les Martyrs, ce que leurs aïeules firent au Golgotha pour le Roi des Martyrs. Sans craindre ni les railleries, ni les coups, ni les persécutions, ni la mort, on les a vues, on les voit encore, s'approcher intrépides des échafauds et recueillir soit dans des vases précieux, soit dans des linges, le sang des Martyrs, emporter leurs corps et leur donner une honorable sépulture.

XIV

La charité : Où la femme n'est pas, dit le Saint-Esprit, le pauvre est malheureux : *Ubi non est mulier, ingemiscit egens* (1). Qui pourrait compter les millions de Tabitha, qui,

(1) Eccl. xxxvi, 27.

à l'exemple de la sainte femme de Joppé, ont consacré et consacrent encore leur argent, leur temps, leurs talents à confectionner des vêtements pour les pauvres ; hommes, femmes, enfants et vieillards ?

Aujourd'hui même leur zèle ne se renferme plus dans les limites des villes qu'elles habitent, ni même dans les frontières de l'Europe. Catholique comme leur foi, leur charité traverse les mers et va répandre ses bienfaits sur tous les points du globe.

XV

J'ai nommé ces admirables dames françaises, membres de l'*Œuvre apostolique*. Cette grande œuvre, complément nécessaire de la *Propagation de la foi* et de la *Sainte-Enfance*, poursuit un triple but : *fournir* aux missions du monde entier les objets nécessaires au culte divin ; *favoriser* les vocations indigènes ; *racheter* les esclaves. Dans la personne des missionnaires, elles poursuivent, en quelque sorte, Notre-Seigneur, en Chine, au Japon, en Afrique, en Amérique et partout, afin de le vêtir et de lui donner les linges sur lesquels doit reposer son corps adorable, les vases qui doivent recevoir son sang, et tous les objets capables de lui concilier le respect et l'affection des nouveaux chrétiens.

XVI

Depuis Tabitha jusqu'à nous, cette glorieuse tradition de charité n'a jamais été interrompue : magnifique chaîne d'or dans laquelle nous voyons briller comme des rubis les plus illustres exemples. Qui ne connaît les noms immortels de sainte Marguerite, reine d'Écosse, de sainte Élisabeth de

Hongrie, de sainte Élisabeth de Portugal, de tant de princesses et de nobles dames dont, à l'exemple de la femme forte, les mains délicates prirent le fuseau et filèrent la laine et le lin pour vêtir les membres souffrants de Celui qui fut deux fois leur Rédempteur ?

XVII

Terminons par un mot sur la résurrection de Tabitha. Ni les saints ni les damnés ne ressuscitent : *Nec de numero damnatorum, nec de Beatis quemquam suscitari*. Tabitha était donc en purgatoire ; ou, si elle n'avait rien à expier, sa béatitude était suspendue, parce que Dieu avait l'intention de la renvoyer sur la terre, à la prière de l'Apôtre. L'histoire des saints offre plusieurs exemples de pareilles résurrections.

XVIII

Saint Salvius, qui fut évêque d'Albi, étant mort, arriva soudain à la porte du ciel. Mais il entendit la voix de Dieu qui disait : « Qu'il retourne sur la terre ; car il est nécessaire à l'Église. » Le saint s'écria en gémissant : « Malheur à moi, malheur à moi ! Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous montré vos biens, puisque je ne dois pas en jouir ? Vous me rejetez de votre face, vous voulez que je retourne dans le monde plein de périls et que je ne revienne plus ici. De grâce, Seigneur, n'éloignez pas de moi votre miséricorde ; mais permettez-moi, je vous supplie, de demeurer ici, de peur que si j'en quitte je ne me perde. » Et la voix qui parlait, lui dit : « Allez en paix ; je vous garderai jusqu'à ce que vous reveniez en ce lieu. »

(1) Cor. a. Lapid. in Act. Apost., c. ix, 41.

Des portes du Ciel le saint évêque redescendit dans la vallée des larmes, où il continua d'enrichir sa couronne en gagnant des âmes au bon Maître.

XIX

Nous lisons la même chose dans la *Vie de l'admirable sainte Christine* : Après sa mort, Dieu lui fit voir les peines horribles que souffrent les âmes du purgatoire et lui dit : « Je vous laisse le choix, ou de demeurer éternellement avec moi dans la gloire, ou de retourner sur la terre afin, d'une part, d'adoucir les peines de ces âmes et de les en délivrer ; d'autre part, afin de contribuer efficacement, par vos pénitences et vos exemples, à la conversion des pécheurs ; après quoi vous reviendrez ici comblée de mérites. »

La sainte n'hésita pas à répondre qu'elle retournait sur la terre : elle y souffrit d'incroyables douleurs, accompagnées de rudes pénitences, puis retourna glorieuse dans le ciel.

Tel est l'héroïsme de la charité chrétienne. Quelle est la nôtre ?

Voir : Mgr. Mislin, *les Lieux Saints*, t. I, c. 17 ; Grég. de Tours, *Hist. Franc.*, lib. VII, c. 1 ; Surius, 10 et 23 juin, c. III ; Cor. a Lap. *in Act. Ap.* c. IX, 32-43, etc., etc.

LE CENTURION DE CÉSARÉE

I

Nous lisons au chapitre x des *Actes des Apôtres* : « Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centurion d'une cohorte de la légion appelée *Italique*, religieux et craignant Dieu ainsi que toute sa famille, faisant de grandes aumônes au peuple et priant Dieu sans cesse, et il vit manifestement dans une vision, environ vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui, disant : « Corneille ! » Et Corneille le regardant, saisi de frayeur, lui dit : « Que voulez-vous, Seigneur ? » »

L'ange reprit : « Vos prières et vos aumônes sont montées en présence de Dieu, et il s'est souvenu de vous. Et maintenant, envoyez quelques-uns de vos serviteurs à Joppé, et faites venir un homme appelé Simon et surnommé Pierre. Il est chez un corroyeur nommé Simon, dont la maison est près de la mer, il vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. »

II

« Et lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses serviteurs et un soldat qui craignait Dieu, parmi ceux qui servaient sous lui. Et après leur avoir tout

raconté, il les envoya à Joppé... Ayant trouvé saint Pierre, ils lui dirent : « Le centurion Corneille, homme juste et craignant Dieu, a reçu d'un saint ange l'ordre de vous appeler chez lui et d'écouter vos paroles. » Saint Pierre partit avec eux, et le jour suivant il arriva à Césarée. Corneille les attendait, avec ses parents et ses amis les plus intimes... et saint Pierre les baptisa. »

III

Le vertueux centurion est le premier gentil converti par les Apôtres. Par les *Apôtres*, car le prince éthiopien l'avait été par le *diacre* Philippe. C'est lui qui ouvre la voie glorieuse dans laquelle tant d'autres le suivront. Ce n'est ni saint Jean, ni saint André, ni aucun autre Apôtre que Dieu appelle à l'introduire dans l'Église. L'honneur en est réservé à Pierre.

IV

C'est ainsi que, jusque dans les circonstances les plus petites en apparence, l'Évangile a soin de faire ressortir la suprématie de saint Pierre. Le premier, après Notre-Seigneur, il parle aux juifs ; le premier aux gentils. Pasteur de toute l'Église, sa mission était de réunir dans le même bercail les gentils et les juifs, qui tous ensemble devaient le reconnaître, le vénérer, l'écouter comme leur chef et leur père commun.

V

Le texte sacré rapporte en détail l'histoire du baptême du brave centurion ; mais sur sa vie il garde un silence absolu. Est-il impossible de lever un coin du voile qui cache une

existence si glorieusement privilégiée ? Nous allons le demander à la tradition. Rappelons-nous d'abord que Dieu, quand il appelle à lui par des faveurs éclatantes, montre la grandeur de ses desseins sur ceux qui en sont l'objet. D'après ce principe, on est en droit de conclure que le centurion Corneille a dû tenir une place importante dans la primitive Église.

VI

Nous savons que Cornélius était un gentil craignant Dieu ; qu'il était un homme de guerre ; qu'il était en garnison à Césarée ; qu'il était centurion d'une cohorte romaine, et que cette cohorte s'appelait *Italique*. Ces données forment la base de son histoire.

VII

Cornélius était un gentil craignant Dieu, c'est-à-dire, suivant le langage des juifs, un *prosélyte de la porte*. Pendant le règne de la loi de Moïse, il y avait deux sortes de prosélytes : les prosélytes de la porte, *proselyti portæ*, et les prosélytes de la justice, *proselyti justitiæ*.

Les premiers étaient des gentils qui manifestaient le désir d'embrasser la religion juive, mais qui ne participaient ni à la circoncision, ni aux cérémonies, ni aux mystères de la loi. Ils s'obligeaient seulement à ne rien dire contre Moïse, et à ne rien faire contre les préceptes du Décalogue. Dans le temple de Jérusalem, un lieu particulier leur était réservé, qui s'appelait le *parvis des Gentils*.

Les seconds recevaient la circoncision, vivaient selon la loi de Moïse, et participaient aux cérémonies et aux mystères de Jérusalem. Deux choses les distinguaient des juifs d'ori-

gine, le nom de prosélytes et l'exclusion des charges publiques.

VIII

Au moment de sa conversion, Cornélius se trouvait à Césarée de Palestine. Bâtie en l'honneur d'Auguste, par Hérode I^{er}, sur l'emplacement de l'ancienne forteresse, appelée la tour de Straton, Césarée était une ville très importante, à une journée de chemin de Joppé, aujourd'hui Jaffa.

IX

Par sa situation sur le bord de la Méditerranée, elle était la clef de la Palestine. Aussi, les Romains en firent une place de premier ordre, dans laquelle ils entretenaient une nombreuse garnison. Convertie au christianisme, Césarée devint la métropole de la Palestine et eut le pas sur Jérusalem. Cette prééminence lui fut conservée jusqu'au milieu du vi^e siècle. Au concile de Constantinople, en 553, le pape Vigile soumit l'église de Césarée à celle de Jérusalem, qu'il érigea en siège patriarcal. Aujourd'hui Césarée, tombée au pouvoir des Turcs, a perdu son importance et changé son nom en celui de *Kaisarieh*.

X

Quel était le grade de Cornélius? Sous les Césars, la légion romaine était partagée en dix cohortes de six cents fantassins et de soixante cavaliers. A son tour la cohorte se divisait en centuries ou compagnies de cent hommes.

Comme son nom l'indique, le centurion Cornélius commandait-il à cent hommes seulement, ou, comme on pour-

rait le conclure du texte évangélique, était-il le chef de toute la cohorte? C'est une question secondaire, à laquelle nous ne voulons pas nous arrêter. Dans le premier cas, le grade de Cornélius aurait répondu à celui de capitaine. Dans le second, à celui de colonel ou de chef de bataillon.

XI

Passant sur ce détail, arrivons au point capital de nos recherches : Qui était le centurion Corneille? quel était son pays et qu'est-il devenu après son baptême?

XII

Il est certain que Cornélius est un nom patronymique romain. C'est le nom de la *gens* ou race Cornélie, la plus illustre de Rome. Nous l'avons dit dans notre *Biographie du centurion du Calvaire*.

XIII

De là un rapprochement qui est loin de déplaire. L'Enfant-Dieu avait appelé à son berceau les rois de l'Orient, comme prémices de la gentilité. Saint Pierre, son lieutenant, conduit à la foi, comme prémices de son apostolat parmi les gentils, un homme de l'Occident dont la race ne le cédait, ni en puissance, ni en gloire, à aucune dynastie royale.

De quel pays était l'homme privilégié de la Providence? La tradition la plus autorisée le fait naître en Espagne : Venons aux preuves. La cohorte dont faisait partie Cornélius s'appelait *Italique* : *Centurio cohortis quæ dicitur italica*. Quelle était cette cohorte et d'où venait-elle? Il était d'usage

que les cohortes, comme les légions, prissent le nom du pays où elles avaient été levées (1). Quelquefois leur bravoure, leurs exploits leur méritaient un surnom particulier : *Ferrea*, *Pia*, *Fidelis*. Ainsi, nous avons la *Scythique*, la *Gauloise*, la *Germanique*, etc.

XIV

Au temps dont nous parlons, plusieurs légions romaines servaient en Syrie. Tacite nomme la III^e légion la Gauloise ; la IV^e la Scythique ; la V^e la Macédonienne ; la VI^e la Ferree ; la XII^e la Foudroyante ; la XV^e l'Apollinaire (2). Les médailles syriennes de la même époque sont d'accord avec Tacite.

Or, une des cohortes de la XV^e légion s'appelait la cohorte *Italique*. Nous le savons avec certitude par l'inscription suivante : « A Lucius Maesius Rufus, fils de Lucius, de la tribu Pallia, procurateur d'Auguste, tribun militaire de la XV^e légion l'Apollinaire, tribun de la cohorte militaire *Italique*, volontaire, *qui est en Syrie*, préfet des artisans pour la seconde fois (3) ».

On prétend que la cohorte *Italique* était la première de la légion. En cette qualité, elle avait la garde de l'aigle, était plus forte que les autres cohortes et marchait à leur tête.

XV

Voici un document non moins précieux. Dion Cassius nous

(1) Nec dubium ejus nationis illos fuisse milites ex qua cohors tota erat denominata... Erantque cohortium nomina sicut et legionum, quæ etiam denominatæ sæpe reperiuntur a provinciis, ex quibus milites delecti essent. *Bar. an.* 41, n. 3 ; *Dio Cass., Hist.*, lib. V et lib. VI.

(2) *Annal.*, lib. XV, c. 6 ; *Hist.*, lib. II, c. 74 ; lib. II, c. 1 ; Akerman, dans les *Annales de phil. chrét.*, 1850, p. 96 et suiv.

(3) Gruter, *Corp. inscript.*, p. 434.

apprend que la VI^e légion, la légion de fer ou la Ferrée, occupait la Judée (1). Cette légion est renommée dans l'histoire, pour sa bravoure et sa fidélité, et elle nous intéresse par le lieu où elle séjourna durant de longues années. Établie en Judée par Auguste, elle y resta jusqu'au règne de Néron, qui la fit partir pour la guerre d'Arménie. Au retour, elle reprit ses premières garnisons, elle les tint jusqu'au moment où Mutianus la conduisit en Italie contre Vitellius.

XVI

Ce n'est pas tout : Goltius rapporte une inscription qui appelle en propres termes la VI^e légion, *legio Hispanica*, légion espagnole (2). Ainsi nous avons, au témoignage des auteurs profanes, une cohorte appelée *Italique* et une légion appelée *Espagnole*, l'une et l'autre séjournent en Syrie et même en Palestine, au temps des Apôtres. Nous verrons bientôt combien sont précieuses ces indications.

En attendant, ce n'est pas sans une vraie jouissance qu'on voit la concordance de l'Évangile avec l'histoire profane. Une fois de plus, on prend en pitié les petits mécréants qui voudraient faire de Notre-Seigneur un mythe et des faits évangéliques des fables, sans rapport avec les faits de l'histoire générale.

XVII

Pour connaître la patrie de Cornélius, reste à trouver la signification du mot *Italique*. Veut-il dire d'*Italie*? quelques-

(1) Sextae (Legiones) duæ, una in inferiori Britannia, Victrix; altera in Judæa, Ferrata; *Hist. lib. LV, p. 494, édit. in-fol. Hambourg, 1752.*

(2) *Thesaur. rer. antiq.*, p. 95.

uns le prétendent. Lucius Dexter et son très savant commentateur Bivarius, sont d'un avis contraire. Ils soutiennent que le mot *italica* veut dire d'*Italique*, ville d'Espagne. Tout porte à croire qu'ils ont raison.

XVIII

1° Le mot *italicus* veut si bien dire *de la ville d'Italique*, que le célèbre poète Silius Italicus, qui fut consul sous Domitien, s'appelait *Italicus*, du nom de la ville d'Italique d'où il était originaire.

2° Que le mot *italicus* s'emploie assez rarement dans le sens d'*Italien*, comme le prouvent de nombreux exemples ; les auteurs disent plus volontiers *Italus*.

3° Qu'il était d'usage de donner aux légions le numéro d'ordre qui correspondait à celui de la province romaine où elles avaient été levées, suivant Tive-Live ; la sixième province romaine était l'Espagne ultérieure, c'est-à-dire la partie de l'Espagne située au delà du Bétis ou Guadalquivir, *Provinciu sexta Hispaniæ ulterioris*.

4° Que l'Espagne ultérieure était, en Europe, la province la plus éloignée du centre de l'empire. Or, nous savons encore par Tive-Live (2), que les légions étaient d'ordinaire envoyées à une distance de Rome qui correspondait à la distance même de la province où elles avaient été recrutées. Ainsi les légions Gauloise, Espagnole, Germanique, étaient choisies de préférence pour servir aux extrémités de l'empire, c'est-à-dire en Orient. C'est encore ainsi que la XVI^e cohorte, la *Séquanaise*, servait en Cappadoce.

5° Que la question est tranchée par ce fait que la VI^e légion, présente en Judée, s'appelait l'*Espagnole*.

(1) *Hist.*, lib. LIII.

(2) *Ibid.*

XIX

Si les détails précédents ne nous donnent pas encore le sens précis du mot *Italique*, ils nous aident puissamment à le trouver. En effet, dans l'Espagne ultérieure, patrie de la VI^e légion, se trouvait une ville célèbre, fondée par Scipion l'Africain, et nommée *Italica* (1). C'est aujourd'hui Séville la Vieille, *Sevilla Vieja*. Devenue fameuse entre toutes les villes de la péninsule Ibérique, Italica donna le jour à deux empereurs, Trajan et Adrien, et au consul Silius Italicus.

XX

La cohorte nommée *Italique*, dont Cornélius était le centurion, avait donc été levée dans cette ville, composée tout entière, *chefs et soldats*, comme c'était l'usage, d'habitants de la même ville; et, par cette raison, Cornélius avait eu la même ville pour berceau. « Ce n'est pas, dit Baronius, de la légion dont elle faisait partie, mais du pays où elle avait été recrutée, que la cohorte Italique tirait son nom (2). »

XXI

Son nom romain ne fait pas objection. D'une part, comme nous l'avons dit ailleurs, la ville d'Italica avait été fondée par Scipion, qui était lui aussi de la *gens Cornelia*. Serait-il étonnant que des membres de la même famille fussent venus s'établir dans une cité qui devait son origine

(1) Plin., *Hist.*, lib. III, c. 37; Ptolem. *Geograph.*, lib. II, c. 4.

(2) Non a Legionē, sed a natione inditum est cohorti nomen, ut Italica diceretur. *An.* xli, n. 3.

à un de leurs ancêtres, ou qu'ils y résidassent en qualité de fonctionnaires ? Pour jouir de la considération publique, peut-être pour avancer leur fortune, pouvaient-ils être mieux placés ? D'autre part, nous savons qu'il y avait des Cornélius en Espagne. Sénèque cite, comme son contemporain, un célèbre orateur espagnol du nom de Cornélius (1).

XXII

Une chose, d'ailleurs, est certaine ; il y avait alors en Palestine de nombreux soldats espagnols, comme le prouve la présence de la VI^e légion. A cette légion, ou à la cohorte d'Italica, appartenaient peut-être ces étrangers, qui demandèrent à l'apôtre saint Philippe de voir Notre-Seigneur : car on tient qu'ils étaient Espagnols. Ne serait-ce pas également à la sollicitation des Espagnols, présents en Judée, que l'apôtre saint Jacques partit comme un trait, et, sans s'arrêter nulle part, se rendit directement en Espagne ?

XXIII

D'ailleurs il n'y avait pas alors en Judée que des Espagnols et des soldats espagnols : Hérode I^{er} avait pour gardes du corps une compagnie de Gaulois. Tous ces faits et d'autres encore s'expliquent sans difficulté et s'admettent de même. En ce temps-là, au rapport d'Eusèbe, la Palestine se remplissait de multitudes innombrables, venues des contrées les plus éloignées du globe, pour voir les choses prodigieuses qui s'y accomplissaient.

(1) *Onomast. rom. Litt.*, C, p. 279.

XXIV

Enfin, saint Jérôme nous semble confirmer nettement ce qui vient d'être dit sur la patrie de Cornélius. Répondant à Lucinius, originaire de l'Espagne ultérieure, et y résidant : « C'est vraiment en vous, lui dit-il, et dans le Cornélius, le centurion de la cohorte Italique, que se sont vérifiées ces paroles du Seigneur : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et reposeront dans le sein d'Abraham. » Le centurion Cornélius préfigurait la foi de mon cher Lucinius (1). »

Mais en quoi la préfigurait-il? était-ce seulement par sa fidélité à la Grâce? Le texte de saint Jérôme dit bien plus que cela. C'était surtout parce que, originaire du même pays que Lucinius, il était venu à l'Évangile des extrémités de l'Occident. Si on adoptait un autre sens, les paroles de saint Jérôme manqueraient d'exactitude, puisqu'au moment de sa conversion, le centurion Corneille n'était ni aux extrémités de l'Orient, ni aux extrémités de l'Occident, mais à Césarée, non loin de Jérusalem.

Le but des recherches auxquelles nous venons de nous livrer, n'est pas seulement de faire connaître le centurion, de Césarée, mais encore d'autoriser la tradition concernant les deux autres centurions nommés dans l'Évangile.

(1) Vere nunc in te (o Lucini Boetice). Sermo Dominicus completus est : Multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent in sinu Abrahae. Cornelius Centurio cohortis Italicae, jam tunc Lucinii mei præfigurabat fidem. Apostolus Paulus scribens ad Romanos : Cum, inquit, in Hispaniam proficisci cœpero, spero quod praeteriens videam vos. et a vobis deducar illuc. Tantis fluctibus approbavit, quid de illa provincia quaereret. T. I, *Epist. ad Lucin. Boet.*

XXV

Lucius Dexter fixe à l'an 40 de Notre-Seigneur le baptême de Cornélius, Baronius à l'année suivante. La raison qu'il en donne est que pendant l'année 40, saint Pierre fut occupé à Lydda (1) où il guérit Énée le paralytique; puis, à Joppé (2), où il ressuscita la bonne Tabitha, et où il demeura de longs jours avant de revenir à Césarée. Aux yeux mêmes de Baronius, cette raison n'est pas décisive (3).

XXVI

Quoi qu'il en soit, après son baptême, Cornélius quitta l'état militaire et devint le disciple bien-aimé du prince des Apôtres, qui l'ordonna évêque de Césarée. Soit pour donner un éclat nouveau à la conversion de l'illustre néophyte, soit pour montrer par un fait public la substitution de la gentilité à la synagogue, saint Pierre créa Césarée métropole de la Palestine, avec prééminence sur Jérusalem.

XXVII

Cependant, aux jours de l'Église naissante, les évêques étaient, comme les Apôtres, des missionnaires. On les voit assez souvent passer d'une province à une autre, pour courir à de nouvelles conquêtes; il serait étonnant que le digne évêque de Césarée, Romain et soldat, n'eût pas donné un semblable exemple. Aussi la tradition nous le montre tour à tour en Phénicie, en Chypre, à Antioche. Éphèse même le reçut.

(1) Aujourd'hui *Loddo*.

(2) Aujourd'hui *Jaffa*.

(3) An. 40, n. 18.

Là, ayant rencontré Timothée, il apprit que la ville de Scepsis, dans la Mysie (1) était plus que toute autre adonnée au culte de Jupiter et d'Apollon, Cornélius se décida à aller attaquer le démon dans sa forteresse. Sans perdre un instant il part pour Scepsis. Le gouverneur de cette ville était Démétrius, espèce de philosophe rationaliste qui ne croyait à rien, sinon à l'obligation de haïr la vérité.

XXVIII

Apprenant l'arrivée de Cornélius, il le fait aussitôt appeler et lui demande qui il est, d'où il vient et pourquoi il vient ? Avec une franchise toute militaire, Cornélius lui répond : « Je suis le serviteur du Dieu vivant, et je viens pour vous tirer des profondes ténèbres dans lesquelles vous êtes enseveli, et faire luire à vos yeux la lumière de la vérité. »

Ne comprenant rien à ce langage, Démétrius lui dit : « Je te demande une chose et tu m'en répons une autre ! Par tous les dieux, si tu ne me dis pas en détail quels sont tes desseins et qui t'envoie, tu le payeras de ta tête ! »

XXIX

« Je suis centurion, lui répond Cornélius ; et après lui avoir raconté son histoire il ajoute : Ayant appris que vous étiez, vous, votre femme et tous vos administrés dans les ténèbres de l'idolâtrie, je suis venu pour vous faire connaître le vrai Dieu.

— Tu radotes, lui dit Démétrius, et j'aurai pitié de toi. Trêve de tes billevesées, et commence par sacrifier aux dieux.

(1) Contrée de l'Asie Mineure, appelée aujourd'hui *Kavassi*, comptait parmi ses villes Scepsis, qui existe encore, et où furent, dit-on, retrouvés les ouvrages d'Aristote longtemps perdus.

— A quels dieux? demanda Cornélius.

— A quels autres, dit Démétrius, si ce n'est Jupiter et Apollon. Si tu refuses, tu seras traité comme un sacrilège; et nous verrons s'il y a un autre Dieu qui puisse te délivrer de mes mains.

— Oui, il y en a un qui non seulement peut me délivrer de vos mains, mais réduire vos dieux en poussière et faire évanouir la confiance que vous mettez en eux.

— Je t'ai déjà juré, si tu ne sacrifies pas aux dieux, de te livrer aux supplices, et tu ne me crois pas!

— Démétrius, écoutez-moi; je ne sacrifie pas à des dieux sourds et muets; car il est écrit : Tu adoreras un seul Dieu et tu le serviras lui seul; au reste, montrez-moi vos dieux. »

XXX

Démétrius prend cette demande pour une disposition à sacrifier. « Qu'on ouvre, dit-il, le temple de Jupiter et d'Apollon, et qu'on y conduise cet étranger. » Le bruit de ce qui va passer se répand dans la ville et le peuple en foule accourt au temple, précédé de Démétrius, de sa femme Eventia et de son fils Démétrius.

Arrivé dans le temple, Cornélius, suivant la coutume des chrétiens, se tourne vers l'Orient et fait cette prière :

« O Dieu qui faites trembler la terre; qui bouleversez les profondeurs de la mer; qui, au temps de David, avez détruit le temple de Bel, tué le dragon et enchaîné les lions, renversez ce temple et brisez toutes les idoles, afin que ce peuple connaisse la puissance de votre bras! »

XXXI

Sa prière finie, Cornélius sort du temple, dont les colonnes

s'agitent sur leurs bases ; des craquements se font entendre : chacun s'empresse de fuir. Le temple s'éroule et les idoles sont brisées en mille pièces. Sous les ruines demeurent ensevelis la femme et le fils du gouverneur.

Plein de colère, Démétrius fait arrêter le thaumaturge. Le vieux capitaine ne s'effraye pas pour si peu. D'un pas ferme il s'avance vers le gouverneur, et lui dit en souriant : « Où sont maintenant vos grands dieux ? — C'est par tes secrets magiques, que tu as détruit notre temple et brisé les statues de nos dieux ; mais tu me le payeras cher ! » Puis, se tournant vers les soldats de sa garde : « Qu'on le conduise en prison ; qu'on le suspende par les pieds et par les mains liés ensemble, et qu'on le laisse dans cette position pendant toute la nuit ! » L'ordre est exécuté sur-le-champ.

XXXII

Cependant un domestique de Démétrius, nommé Téléphon, arrive hors de lui-même, et lui dit : « Ma maîtresse et votre fils ont péri dans les ruines du temple. » Démétrius ne se connaît plus ; il accuse ses dieux d'impuissance ; leur reproche de s'être laissés vaincre par un étranger ; et, enfin ordonne de chercher au plus vite sous les décombres le corps de sa femme et de son fils.

A la nouvelle de ce malheur, les principaux habitants de la ville accourent chez le gouverneur pour le consoler. Le palais en était rempli, lorsque le prêtre des idoles, chargé de présider au déblayement, vint dire aux domestiques de Démétrius : « On entend de dessous les décombres la voix d'Eventia et de son fils, qui crient : « Grand est le Dieu des chrétiens qui nous a sauvés de ce péril, à la prière de son serviteur ! Démétrius, Démétrius, adorez-le avec nous et avec

toute notre famille ; et dites à son serviteur de venir nous délivrer. »

XXXIII

Ivre de joie, le gouverneur court à la prison. Cornélius se présente à lui, délivré de ses liens par les anges, comme saint Pierre l'avait été, se promenant et louant Dieu. Démétrius tomba à ses genoux en s'écriant : « Il est grand le Dieu de Cornélius, qui a sauvé ma femme et mon fils dans les ruines du temple ! Serviteur du plus puissant des Dieux, nous croirons au Crucifié que tu prêches, moi et tous ceux qui sont avec moi, si tu viens retirer vivants mon fils et ma femme, des décombres sous lesquelles ils sont ensevelis. »

XXXIV

La proposition est acceptée. Debout parmi les ruines du temple, Cornélius fait à haute voix, en présence de la multitude, cette belle prière : « Seigneur, Dieu des vertus, dont un regard ébranle la terre, fond les montagnes et dessèche les abîmes de la mer, exaucez les gémissements des enchaînés, et retirez de la terre Eventia et son fils, pour la gloire de votre nom. »

XXXV

Aussitôt les décombres s'entr'ouvrent et laissent sortir pleins de vie la femme et le fils du gouverneur. De leurs lèvres s'échappe aussitôt ce cri répété par tout le peuple : « Il est grand le Dieu des chrétiens, qui nous a délivrés de la mort par son serviteur Cornélius ! » Sur-le-champ deux cent sept personnes demandèrent le baptême, elles furent

imitées par le gouverneur, sa femme, son fils, et la ville entière.

XXXVI

On regrette que l'histoire n'ait pas conservé d'autres traits de la vie du brave centurion ; car tout porte à croire qu'elle fut digne de sa miraculeuse vocation. Quoi qu'il en soit, après cette éclatante conversion, le vénérable évêque revint à Césarée, où il mourut le 2 du mois de février, jour auquel l'Église latine célèbre sa fête. En quelle année? nous ne le savons pas.

XXXVII

Ce que nous savons, c'est que la maison de Cornélius fut changée en église, et devint peut-être sa cathédrale. Cette vénérable église, berceau de la gentilité, existait encore à la fin du iv^e siècle, ainsi que d'autres monuments du premier âge de la foi. Racontant son voyage avec saint Paul : « Le lendemain, dit saint Luc, nous vinmes à Césarée, et entrant dans la maison de Philippe, un des sept diacres, nous logeâmes chez lui. Il avait quatre filles vierges, toutes prophétesses (2). »

Sur quoi saint Jérôme, décrivant l'itinéraire de sainte Paule, de Rome à Jérusalem, nous dit que la petite-fille des Scipions, par conséquent la parente du centurion Cornélius, débarqua à Césarée et visita la maison de Cornélius devenue une église ; la demeure du diacre Philippe et les chambres de ses quatre filles », et ailleurs : « les quatre filles furent les prémices des vierges parmi les gentils, afin que Césarée,

(1) *Martyrol. Rom. et Annotat.*

(2) Act. Ap., c. xxi, 8, 9.

berceau de la foi des nations, devint aussi le premier parterre de la virginité chrétienne (1). »

XXXVIII

La plupart des intéressants détails qu'on vient de lire se trouvent dans la *Grande Vie des Saints* de Surius, l'ami intime du pape saint Pie V, qui l'avait en affection et en estime particulière, à cause de sa science et de sa vertu. A son tour, Surius traduit souvent Métaphraste. Comme les hypercritiques se sont acharnés à dénigrer ce grand homme, qu'on peut appeler le *Bollandiste de l'Orient*, c'est pour nous un devoir d'opposer à leurs négations injustifiées l'autorité d'un savant de premier ordre, et célèbre apologiste de la Religion, le vénérable cardinal Bellarmin.

XXXIX

Né à Constantinople, au ix^e siècle, d'une illustre famille, et élevé par son mérite aux plus hautes charges de l'empire, Siméon Métaphraste joignait à l'ardeur de l'étude la sainteté de la vie. A la prière de l'empereur Léon le Philosophe, il écrivit les *Vies des Saints*, tirées des anciens monuments : il fit en Orient ce que, par ordre de Louis XIII, Dussausay fit plus tard en Occident. Ministre de l'empereur et écrivant par ses ordres, il est indubitable que toutes les archives lui furent ouvertes et que même on dut s'empresser de lui fournir tous les documents désirables.

XL

Ces documents durent être très précieux et très nombreux.

(1) Adr. Jorin, lib. I.

Pour deux raisons : la première, à cause du grand nombre de monastères qui se trouvaient dans les différentes provinces de l'empire : la seconde, parce que l'Orient est par excellence le pays de la tradition. Ainsi, d'une part, personne ne fut jamais aussi bien placé que Métaphraste pour connaître les monuments religieux de l'Église orientale ; et, d'autre part, la science et la sainteté de Métaphraste répondent que ces monuments furent consciencieusement étudiés. Si, dans sa collection, il se rencontre des erreurs de détail, quel est l'ouvrage de longue haleine qui en soit exempt ?

XLI

« Métaphraste, dit Bellarmin, a écrit les Vies des Saints et les Conversions des païens, en si grand nombre qu'elles paraissent incroyables ; de même beaucoup de miracles arrivés à la chute des temples et des idoles dont il n'est fait aucune mention dans les anciens historiens ; mais il a pu trouver, dans les bibliothèques qu'il a fouillées, des manuscrits fidèles, dont il s'est servi pour mettre au jour des choses auparavant inconnues. Il ne faut donc pas accuser facilement de fausseté un si grand et si saint homme (1). »

XLII

L'histoire merveilleuse du centurion Cornélius nous montre qu'il y avait parmi les païens des hommes craignant Dieu

(1) *Metaphrastes scripsit Vitas Sanctorum et conversiones paganorum cum tanto numero ut incredibiles videantur ; denique miracula plurima in eversione templorum et idolorum, quorum mentio nulla est apud veteres historicos. Sed habere potuit ex Bibliothecis quas perscrutatus est, manuscripta fidelia rerum antea occultarum, quibus usus fuerit : unde non facile tantus et tam sanctus vir falsitatis insimulari debet. De Scriptor. Eccles. lib. I.*

et qui remplissaient leurs devoirs envers lui aussi bien que le permettait la mesure de grâces et de lumières dont ils étaient favorisés. Ainsi, le salut n'a jamais été impossible à personne et nul ne sera damné que par sa faute. Nous croyons même que, en général, les peuples païens valaient mieux que les prétendus grands hommes qu'on nous fait admirer. Ce n'est pas contre le pauvre peuple, mais contre les savants païens, les philosophes païens, que saint Paul lance les terribles accusations qu'on lit au chapitre 1^{er} de l'Épître aux Romains.

Voir : Mamachi, *Origin. et Antiquit. christ.*, t. I, lib. I, c. 1, p. 78, in-4°, Rome, 1749; *Onomast. Rom. litt.* C. p. 253; Cor. a Lap. *in Act. Ap. c. x*, 1; Bar., an. 41, n. 3; Dio Cass. *Hist.* lib. 5 et 55; Tacit. *Annal.* lib. XV, c. 6; *hist.* lib. 2. c. 74; et lib. 8. c. 1; Akerman, dans les *Annales de phil. chrét.*, 1850, p. 96 et suiv.; Onuphr. Panvin., *Rei public. Rom. Commentar. imper. Rom.*, p. 170 et 179; Galtius, *Thesaur. Rer. antiq.*, p. 95; *Litt. Cohort.* 6; Titus Liv. *Hist.* lib. 35 et 53; Plin., *Hist.* lib. III, c. 4; Ptolem., *Geograph.*, lib. II, c. 4; Bivarius, *in Chroni. L. Dexter.*, an. 34, 40, etc. S. Hierony., t. I., *Epist. ad Lucinium*; Surius. *Vit. SS.*, 13 septemb.; *Martyrol. Rom.*, 2 februar., cum *adnotat.*; Petrus de Natalib. episc. Equil., *Catalog. SS.*, lib. 3, p. 43; S. Hierony., *Adv. Jovin.*, lib. I; Bellarm. *De Scriptor. Eccl.* lib. I, etc., etc.

ARÉTAS

I

Lorsque saint Paul écrivit sa première lettre aux Corinthiens, l'an 53 de Notre-Seigneur, la treizième année de saint Pierre à Rome et la première du règne de Néron, il était au moment de quitter Éphèse, où il avait fait un assez long séjour.

II

A la fin de cette lettre, comme de toutes les autres, son cœur se dilate et il fait les plus tendres recommandations à ses enfants bien-aimés. « Vous connaissez, mes frères, la maison de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïque ; vous savez qu'ils ont été les prémices de l'Achaïe et qu'ils se sont consacrés au service des Saints ; je vous conjure d'avoir beaucoup de déférence pour de tels hommes, et pour tous ceux qui coopèrent et travaillent à l'œuvre de Dieu.

« Je me réjouis de l'arrivée de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïque, parce qu'ils ont suppléé à ce que vous ne pouviez pas faire vous-mêmes ; car ils ont consolé mon esprit aussi bien que le vôtre. Honorez donc de tels hommes. »

III

Pour nous aussi, il serait consolant de pouvoir les honorer, en lisant l'histoire de leurs travaux pour l'établissement de l'Évangile, auquel nous devons tout ce que nous avons, et tout ce que nous sommes de plus que les infidèles. Malheureusement un profond silence règne sur leur vie. En attendant qu'elle nous soit révélée dans le ciel, adorons les conseils de Dieu qui a voulu qu'elle fût cachée en lui.

IV

Dans sa seconde lettre aux Corinthiens, écrite de Nicopolis, en Macédoine, un an après la première, saint Paul nomme un personnage, à qui, en le nommant, il a donné un brevet d'immortalité : c'est Arétas.

Roi de l'Arabie Pétrée, dont Damas faisait alors partie, Arétas était représenté dans cette ville par un pacha ou gouverneur qui voulut saisir saint Paul, immédiatement après sa conversion.

On demande d'où venait cette hostilité, car Arétas n'a jamais passé pour un persécuteur ? L'histoire profane vient ici en aide à l'histoire sacrée.

V

Hérode, tétrarque ou suzerain de Galilée, fils d'Hérode I^{er}, avait épousé la fille d'Arétas, avec laquelle il avait vécu longtemps. En faisant un voyage à Rome, il passa chez son frère Philippe, prince de la Trachonitide. Pendant son séjour, il conçut une violente passion pour Hérodiade, femme de son frère. Cette malheureuse répondit à ses avances

et ils convinrent qu'au retour de Rome, Hérode renverrait sa femme, et la remplacerait par Hérodiade.

VI

La fille d'Arétas apprit ce qui s'était passé. Son mari étant revenu, elle dissimula et lui demanda la permission d'aller faire une promenade au château de Machéron.

Ce château, qui appartenait alors à Arétas, était situé sur la frontière même de l'Arabie. Hérode y consentit, croyant qu'elle ne savait rien du complot. Celle-ci de son côté avait prévenu son père qui disposa tout pour l'heureux succès de son voyage.

Le gouverneur du château la reçut avec honneur. Un corps de soldats arabes l'accompagnèrent jusqu'au palais de son père, où elle arriva en peu de jours.

VII

Elle l'informa de l'outrage que lui faisait Hérode. Pour venger l'honneur de sa fille et le sien, Arétas déclara la guerre à Hérode, dont l'armée fut taillée en pièces. Telle ne fut pas la seule punition de ce prince adultère. Nous avons vu, dans sa *Biographie*, qu'il fut détrôné, privé de tous ses biens et qu'il vint mourir à Lyon dans la misère.

VIII

Sa conduite à l'égard de sa femme était d'autant plus coupable que Philippe, son frère, était sans contredit le plus honnête homme de sa famille. « C'était, dit l'historien Josèphe, un prince d'un caractère doux et modeste. Il résidait toujours dans ses États. S'il se mettait en voyage, il se faisait accom-

pagner d'un petit nombre de personnages choisis. Sa litière suivait le cortège, et de là il rendait la justice.

« Quand, pour une affaire pressante, on venait invoquer son autorité, il descendait aussitôt de sa litière, prenait connaissance de la cause, et sur-le-champ punissait le coupable ou absolvait l'innocent (1). »

VIII

Hérode cependant voulut se relever de sa défaite. On ne sait sous quel prétexte il dénonça Arétas à Tibère. Celui-ci envoya ordre à Vitellius, gouverneur de Syrie, de prendre Arétas ou de le faire mettre à mort.

Les juifs, ennemis de saint Paul, saisirent cette occasion de dénoncer l'apôtre au gouverneur de Damas. Ils lui dirent que, sous prétexte de prêcher une nouvelle doctrine, il agitait la multitude, et, en l'éloignant de la religion des gentils, il la détachait d'Arétas.

« Il se pourrait bien, ajoutaient-ils, que ce Paul, livrât Damas à Hérode et à Vitellius. » Le timide et crédule gouverneur donna dans le piège et voulut faire arrêter saint Paul ; mais Dieu veilla sur l'apôtre qui, lui-même, écrit aux Corinthiens de quelle manière il fut délivré par les chrétiens.

IX

Il dit : « Dieu, qui est le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens point. A Damas, celui qui était gouverneur de la province au nom du roi Arétas faisait garder les portes de la ville pour me saisir ; mais on me descendit dans une cor-

(1) *Ant. jud.*, lib. XVIII, c. 6.

beille, par une fenêtre, le long de la muraille, et j'échappai ainsi de ses mains. »

X

Dans cette biographie d'Arétas, nous voyons deux choses importantes. La première c'est la confirmation des faits évangéliques par l'histoire profane. Au commencement du christianisme, la société païenne et la société chrétienne sont comme soudées ensemble. Les faits de l'une rendent témoignage aux faits de l'autre.

De là il résulte que, pour nier le récit des auteurs chrétiens, il faut nier celui des auteurs païens. Cela veut dire qu'il faut tout nier. Or nier tout, c'est la dernière faiblesse de l'esprit, c'est une *niaiserie*, car nier vient de niais ; ou niais vient de nier : c'est à choisir.

XI

La seconde, c'est l'acharnement des juifs contre le christianisme. Pour le combattre tout leur est bon. Le mensonge, la calomnie, la violence, la haine sous toutes les formes, sont les armes qu'ils emploient partout où ils sont en face des Apôtres, et ils sont partout.

Avoir triomphé de pareils ennemis, n'est pas un moindre miracle que d'avoir triomphé des gentils. Mais ces deux miracles réunis élèvent au plus haut point d'évidence la divinité du christianisme. Ne l'oublions pas aujourd'hui, où notre foi est en butte à un déchainement de haine inconnu dans l'histoire des peuples baptisés.

Voir : Baron., an. 31, n. 45, 46, 47, 48, 49 ; Joseph. *Antiq.* lib. xviii, c. 7 ; lib. xvii, c. 13 ; Hegesippe, *De exilio hierosol.* lib. ii, c. 4 ; Hier. *in Math.* c. xiv ; Cor. à Lap. *in II ad Cor.* c. xi, 33, etc., etc.

HÉRODE AGRIPPA L'ANCIEN

I

« En ce même temps, disent les *Actes des Apôtres*, le roi Hérode commença à persécuter quelques-uns de l'Église. Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Et voyant qu'il plaisait aux juifs, il fit arrêter Pierre. C'étaient les jours des azymes. Quand il l'eut arrêté, il le jeta en prison, le confiant à la garde de quatre bandes de quatre soldats chacune, voulant le faire mourir publiquement après la Pâque. Pierre était donc gardé dans la prison, et les prières de l'Église s'élevaient sans cesse à Dieu pour lui.

II

« Or, la nuit avant le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes ; et des gardes placés devant la porte gardaient la prison. Et voilà qu'un ange du Seigneur parut ; et la lumière brilla dans la prison, et l'ange, frappant Pierre au côté, l'éveilla et lui dit : « Levez-vous promptement, » et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : « Prenez votre ceinture, et mettez votre chaussure à vos pieds. » Il fit ainsi et l'ange lui dit : « Prenez votre vêtement et suivez-moi. »

III

« Et Pierre sortant le suivait, ne sachant pas que ce qui s'était fait par l'ange fût réel; car il croyait avoir une vision. Or, après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit elle-même devant eux; et, sortant, ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue, et l'ange s'éloigna de lui.

« Pierre revenant à soi, dit : « Maintenant, je vois que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de tout ce qu'attendait le peuple juif. » Et réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs étaient assemblés, et priant. » Dans la crainte d'être surpris, saint Pierre ne fit qu'y passer.

IV

« Le jour venu, un grand trouble s'éleva parmi les soldats pour savoir ce que Pierre était devenu. Hérode l'ayant fait chercher ne put le trouver, et après avoir soumis les soldats à la question, il ordonna qu'on les menât au supplice, et il descendit de Judée à Césarée, où il demeura.

V

« Hérode était irrité contre les Tyriens et les Sidoniens, mais eux d'un commun accord vinrent vers lui, et Blastus, chambellan du roi, ayant été gagné, ils demandèrent la paix. parce que leur pays tirait sa subsistance des terres du roi. Or, au jour marqué, Hérode revêtu de ses habits royaux s'assit sur son trône et les harangua. Et le peuple s'écriait :

« C'est la voix d'un dieu et non pas d'un homme ! » En ce moment, un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu, et il mourut dévoré par les vers(1). »

VI

Hérode Agrippa, surnommé l'Ancien, *Senior*, était fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode I^{er}. Sa mère était Bérénice, fille de Salomé, sœur d'Hérode I^{er}. Aristobule avait un frère nommé Alexandre. Accusés l'un et l'autre d'avoir conspiré contre leur père, ils furent par lui-même traduits au tribunal d'Auguste. Ce prince ne voulut pas les condamner, mais il permit à Hérode de les faire juger par d'autres.

VII

Revenu de Rome, Hérode fit saisir ses deux fils et, ayant formé à Béryte, aujourd'hui Bayrout, un tribunal où siégeaient plusieurs Romains de distinction, entre autres Saturninus et Volumnius, il se fit l'accusateur de ses enfants et demanda leur tête. Elle lui fut refusée ; mais il la voulait à tout prix.

N'écoutant que sa fureur et son ambition de régner seul et sans compétiteur, il ordonna de conduire ses deux fils à Samarie, où il les fit étrangler. Pendant la nuit, leurs corps furent portés à Alexandrion, où était le tombeau de leur famille.

VIII

Aristobule laissait un fils appelé *Hérode Aristobule*, du nom de ses pères, et *Agrippa*, en souvenir du gendre d'Auguste.

(1) Actes, XII, 1-23. •

à qui les Hérodes devaient en grande partie leur élévation au trône de Judée.

Peu de temps après la mort d'Hérode, son grand-père, Aristobule, que nous nommerons désormais Hérode Agrippa, vint à Rome avec sa mère Bérénice. La mère se lia d'amitié avec Antonia, mère de Drusus, et le fils avec Drusus, fils de Tibère. L'affection dépravée dont il passe pour avoir été l'objet de la part de cet empereur, l'a fait connaître d'une manière peu favorable. Sa jeunesse fut livrée aux débauches de toute espèce.

IX

Bérénice étant morte, Hérode continua de se livrer à de folles prodigalités. Son ami Drusus étant mort aussi, Tibère ne voulut plus voir les compagnons de son fils, dont la présence renouvelait sa douleur. Dénué de ressources et d'appuis, Hérode se vit obligé de revenir en Judée. Son oncle, Hérode, le tétrarque de Galilée, meurtrier de saint Jean-Baptiste et moqueur de Notre-Seigneur, lui donna un emploi dans la ville de Tibériade, avec une forte somme d'argent. On sait de quelle manière il en témoigna sa reconnaissance.

X

Bientôt tout fut dissipé et Agrippa tomba dans l'indigence. Afin d'échapper à ses créanciers, il ne trouva rien de mieux que de se rendre à Rome avec de l'argent emprunté ou plutôt escroqué. Il aborde à Pouzzoles, passe à Caprée, où il est reçu par Tibère.

Dès le lendemain arrive une lettre de Herrenius Capito, procurateur romain à Samnie, qui accuse Agrippa d'avoir soustrait une somme considérable au fisc impérial. En con-

séquence, Tibère lui fait défendre de reparaitre devant lui. Agrippa s'adresse à Antonia, l'amie de sa mère, qui lui prête de quoi rembourser le fisc, ce qui le fait rentrer dans les bonnes grâces de Tibère.

XI

Peu de temps après, Agrippa étant en voiture avec Caligula, manifesta l'espoir que Tibère mourrait bientôt et laisserait l'empire à Caligula. Le propos fut entendu par le cocher d'Agrippa, nommé Eutyclus. Celui-ci étant plus tard impliqué dans une affaire de vol, déclara qu'il avait quelque chose d'important à dire à l'empereur.

Tibère ne voulut pas d'abord écouter cet homme, mais, à la fin, il se rendit aux instances d'Agrippa même. Le délateur entendu, Tibère ordonne d'arrêter immédiatement Agrippa. Il est saisi au milieu du cirque, en présence de cent mille spectateurs, chargé de chaînes et conduit en prison.

En vain, il rappelle à Tibère leur ancienne affection et l'amitié de Caligula. L'ordre est exécuté dans toute sa rigueur. Agrippa demeure en prison jusqu'à la mort de Tibère, arrivée six mois plus tard, l'an 38 de Notre-Seigneur.

XII

Cet événement changea complètement la position d'Agrippa : de prisonnier il devint roi, un des premiers soins de Caligula, devenu empereur, fut de délivrer son ami. Il le fait venir au palais; lui fait changer de costume, lui met le diadème sur la tête, lui donne les deux tétrarchies de Philippe et de Lysanias (1), et le proclame roi. En souvenir de sa

(1) Il y ajouta plus tard celle d'Hérode Antipas, par conséquent toute la Galilée et les pays au delà du Jourdain, avec les biens personnels d'Hérodiade.

captivité, il lui fait présent d'une chaîne d'or, du même poids que la chaîne de fer qu'il avait portée en prison.

XIII

La seconde année du règne de Caligula, c'est-à-dire l'an 40 de Notre-Seigneur, Hérode Agrippa vint prendre possession de son royaume. Mais pour les ambitieux tout n'est pas rose : Hérode ne tarda pas à en avoir une nouvelle preuve.

Son ami Caligula, prince à moitié fou, s'était mis en tête de se faire reconnaître, dans tout l'empire, pour Jupiter. Déjà les principaux temples de l'Occident et de l'Orient lui étaient dédiés. Il ne restait que le temple de Jérusalem. A tout prix il voulait qu'il renfermât sa statue et portât sur le frontispice l'inscription suivante : *TEMPLUM NOVI JOVIS ILLUSTRIS CAIUS* : Temple du nouveau Jupiter, l'illustre Caius.

XIV

Pour empêcher une pareille profanation et les sanglants conflits qui en seraient les suites inévitables, une députation de juifs partit pour Rome, ayant à sa tête Hérode lui-même.

Caligula la reçoit à Baïes et l'écoute distrait et indifférent : mais ne dit pas un mot à Hérode. Celui-ci remarque seulement le regard courroucé de l'empereur. Il en tombe malade, et il faut lire dans Philon les transes que ce prince, si despote à l'égard de ses inférieurs, éprouve en face de son maître.

XV

La mort de Caligula, arrivée peu de temps après, leva la difficulté. Hérode, revenu en Judée, régna sept ans, qu'il

employa, en partie, à persécuter l'Église naissante. Avant d'entrer dans le détail de ses actes sanguinaires, rappelons un fait qui montre une fois de plus combien l'histoire évangélique est mêlée à l'histoire profane de ce temps.

Caligula meurt assassiné, après trois ans de règne. A cette nouvelle, Agrippa se rend à Rome, persuade à Claude d'accepter l'empire, et, de ses conseils, l'aide à s'affermir sur le trône. En récompense, il reçoit de Claude toutes les provinces qui avaient composé l'empire du premier Hérode. La donation se fait solennellement au milieu du Forum.

XVI

L'an 42 de notre ère, Hérode Agrippa reprend le chemin de la Judée, précédé des lettres de Claude qui ordonnent à tous les gouverneurs de province de recevoir le roi des Juifs, avec tous les honneurs dus à sa dignité. Ces détails font connaître l'exactitude des écrivains sacrés qui donnent invariablement le nom de roi et non pas alternativement, comme pour Hérode Antipas, celui de roi et de tétrarque.

Arrivé à Jérusalem, Agrippa suspend dans le temple la chaîne d'or que lui avait donnée Caligula; il fait et défait les grands prêtres et entreprend de fortifier Jérusalem; mais il en est empêché par Claude, sur le rapport de Marsus, gouverneur de Syrie.

XVII

Hérode régnait depuis environ trois ans, comme roi de toute la Judée, lorsque, pour se rendre populaire, il se mit à persécuter les chrétiens de Jérusalem, vers la fête de Pâques de l'an 44 de Notre-Seigneur. Il envoie saisir l'apôtre saint Jacques, frère de saint Jean, et lui fait trancher la tête. Ce

genre de mort était inconnu des anciens juifs. Mais, depuis la domination romaine, on le voit employé par Hérode Antipas et par Hérode Agrippa : le premier, à l'égard de saint Jean-Baptiste; le second, à l'égard de saint Jacques.

XVIII

Remarquons en passant que saint Jacques fut le premier Apôtre martyrisé et saint Jean le dernier. Ouvrant et fermant la voie douloureuse, ils sont, sous le rapport du martyre, comme l'alpha et l'oméga du collège apostolique. Il semble que leur parenté avec N.-S. le roi des Martyrs, sa prédilection pour eux et la promesse qu'il leur fit de les abreuver à son calice, méritait cette glorieuse prérogative : Noblesse oblige.

XIX

L'abîme appelle l'abîme; le sang demande du sang. Hérode, voyant que la mort de saint Jacques avait plu aux juifs, voulut leur trouver un nouveau plaisir du même genre. Quelques jours après le martyre de saint Jacques, il fait arrêter saint Pierre.

Pourquoi saint Pierre plutôt qu'un autre membre du collège apostolique? Parce que Pierre avait toujours paru le premier, qu'il était de tous les Apôtres, à cause de ses discours et de ses miracles, le plus connu dans Jérusalem, et qu'étant le chef de l'Église sa mort entraînait la ruine de l'Église elle-même.

XX

On touchait aux fêtes de Pâques. Soit afin de ne pas les souiller par l'effusion du sang, soit afin de couronner ces jours solennels par un spectacle désiré des juifs, Hérode retint

saint Pierre en prison, avec l'intention de le faire mourir aussitôt après les Azymes. Seize soldats, divisés en quatre pelotons, furent chargés de la garde du prisonnier, afin qu'il y en eût toujours quatre de faction, pendant les trois veilles de la nuit.

XXI

Cette précaution ne suffit pas à Hérode. Comme il était notoire dans la ville que Pierre faisait des miracles et qu'une fois déjà il était sorti mystérieusement de prison, il le fit attacher avec deux chaînes fixées, suivant l'usage des Romains, aux bras des gardiens. Ainsi le prisonnier ne pouvait faire le moindre mouvement qui ne fût aperçu.

XXII

De plus, au lieu d'envoyer l'Apôtre dans la prison de la ville, Hérode le fit enfermer dans les cachots de son palais. Ces cachots étaient situés sous la plate-forme qui environnait le palais et où se tenaient les gardes du prince. Plusieurs portes les séparaient d'une première porte en fer qui ouvrait sur une place de la ville. Dans l'intervalle étaient échelonnés deux corps de garde. Quatre obstacles semblaient donc rendre l'évasion impossible : la prison, les corps de garde, les chaînes, les gardiens. Ainsi le voulait la Providence, afin de faire briller, de tout son éclat, le miracle qui allait mettre l'Apôtre en liberté.

XXIII

Éveillé par l'ange, qui frappe de léthargie les gardiens et les soldats, comme autrefois de cécité les habitants de

Sodome, Pierre arrive à la porte de la maison de Marie, mère de Marc, où il savait que des fidèles veillaient et priaient (1) pour obtenir sa délivrance. Il frappe pour se faire ouvrir, et il frappe encore. Il entre, mais ne fait que passer.

XXIV

Soit par crainte d'être découvert, soit par tout autre motif, il va chercher ailleurs un asile, en recommandant d'avertir de sa miraculeuse délivrance saint Jacques, évêque de Jérusalem. Tout cela s'était passé dans la nuit qui précédait le jour où le chef de l'Église devait être mis à mort.

XXV

A leur réveil les soldats ne trouvent pas leur prisonnier. Toutes les portes sont fermées; les deux chaînes qui liaient l'Apôtre demeurent encore attachées aux bras des deux soldats de garde. On peut juger du trouble qui régnait dans la prison : plus grand encore était celui qui remplissait le palais. Apprenant la fuite de son prisonnier, Hérode entre en fureur. Il ordonne de le rechercher activement : vains efforts. Dans son désespoir, il s'en prend aux soldats ; ordonne de les mettre à la question et finit par les faire étrangler.

XXVI

Dignes émules, dans leur effusion pour les Apôtres, des

(1) Ici se présente une remarque qui n'est pas sans importance. Plusieurs fois les Apôtres ont été mis en prison, et jamais on ne voit toute l'Église prier pour leur délivrance. La raison de cette conduite est dans la primauté reconnue de saint Pierre.

futurs chrétiens de Rome, les fidèles de Jérusalem trouvèrent le moyen d'obtenir les chaînes de leur bien-aimé Père. Précieusement conservées à Jérusalem, jusqu'au v^e siècle, elles furent, à cette époque, données par le patriarche Juvénal à l'impératrice Eudoxie, fille de Théodore le Jeune, venue en pèlerinage à Jérusalem. La pieuse impératrice partagea cet inestimable trésor. Une des deux chaînes fut gardée à Constantinople; elle envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien. Digne par la piété de son auguste mère, la jeune impératrice fit bâtir, au mont Esquilin, une superbe basilique pour y déposer la vénérable chaîne du Vicaire de Jésus-Christ.

XXVII

Comme elle la montrait au Pape, celui-ci, à son tour, lui montra la chaîne dont saint Pierre avait été chargé, à Rome, par ordre de Néron. A peine approchées l'une de l'autre, les deux chaînes s'unirent miraculeusement, et se soudèrent ensemble de manière à n'en faire qu'une. Chaîne plus précieuse que les colliers des rois, objet toujours nouveau de la vénération des siècles, arrosée des larmes et couverte des baisers brûlants de tant de millions de pèlerins, jamais nous n'oublierons qu'il nous a été donné, après tant d'autres, de vous prendre entre nos mains et de vous mettre à notre cou!

XXVIII

Après sa délivrance, saint Pierre quitta Jérusalem, parcourut librement tout le pays de Tyr et de Sidon, établissant des évêques, guérissant les malades et prêchant l'Évangile. Hérode en fut informé et jura de se venger des Tyriens

et des Sidoniens qui n'avaient pas arrêté son prisonnier.

Lui-même ne tarda pas à quitter Jérusalem pour se rendre à Césarée de Palestine, où il séjourna jusqu'à la septième et dernière année de son règne. Sur la proposition et en partie aux frais d'Élionée, nouveau grand prêtre de sa création, il résolut de donner des jeux publics à Césarée, pour la conservation de l'empereur.

XXIX

Disons en passant que beaucoup ont pris le change sur le caractère des spectacles publics chez les païens. Les courses du cirque, les combats de gladiateurs, les hécatombes humaines de l'amphithéâtre étaient des fêtes religieuses, des *ex-voto* offerts à des dieux buveurs de sang, soit comme supplication ou expiation, soit comme tribut de reconnaissance. Une preuve entre mille, c'est qu'on appelait les dieux à les présider. Solennellement descendues des temples, les statues étaient couchées sur la *spina* du cirque, dans des lits d'ivoire et de pourpre et y restaient pendant toute la durée des jeux.

XXX

Pour assister à ceux d'Hérode, toute la Judée était venue à Césarée. Les préparatifs surpassaient en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Le second jour, Hérode sort du palais de bonne heure, afin de recevoir en audience solennelle et haranguer les habitants de Tyr et de Sidon, qui étaient venus lui faire leur soumission. Hérode portait une toge tissée d'argent d'un travail admirable. Frappé des premiers rayons du soleil, le vêtement royal éblouissait les spectateurs, dont Hérode excitait l'enthousiasme par son discours.

XXXI

Aussitôt les milliers de flatteurs de s'écrier : « C'est un Dieu qui parle et non pas un homme : *Dei voces et non hominis*; sois-nous propice ! Jusqu'ici nous l'avons respecté comme un homme, désormais nous l'honorons comme un être surhumain (1). » C'était le temps où l'homme faisait les dieux. Au lieu de repousser cette apothéose sacrilège, Hérode s'y complait. A l'instant même il est frappé de la main d'un ange, et se sent pris de douleurs atroces occasionnées par une fourmilière de vers qui lui sortent de tout le corps et qui le rongent tout vivant. Il n'a que le temps de s'écrier : « Voilà votre dieu qui meurt (2) ! »

XXXII

Ainsi mourut, à l'âge de quarante-cinq ans, le premier roi persécuteur du premier Pape. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que se vérifie le mot rajeuni ces années dernières : *Il a mangé du Pape, il en crèvera*. On a remarqué, en particulier, que de cette maladie pédiculaire, honteuse et cruelle entres toutes, sont morts un grand nombre de blasphémateurs, d'iconoclastes, de persécuteurs de l'Église, et surtout d'orgueilleux assez osés pour ambitionner les honneurs divins : Tels furent, aux jours anciens, Hérode Agrippa et Antiochus Épiphane.

(1) Deum appellantes dicentesque ; propitius nobis esto, et licet hactenus te veluti hominem reveriti sumus, in posterum vero se eum mortali sorte majorem habituros. Joseph, *Ant. Jud.*, XIX, 8.

(2) Ecce Deus ego vester cogor nunc e vita discedere. *Ibid.*

XXXIII

Au châtement divin se joignit la vengeance des hommes. A peine les habitants de Césarée et de Samarie eurent-ils appris la mort du prétendu dieu, qu'ils se livrèrent à toutes sortes de manifestations injurieuses contre lui et contre ses enfants. Réunis à des tables servies dans les rues, ils vociféraient leurs railleries, se portaient des toasts joyeux et buvaient à la santé de Charon, qui était venu prendre Hérode sur sa barque, pour le transporter aux enfers.

XXXIV

Afin qu'on vit clairement la main de Dieu sur cette triste famille, Hérode Agrippa avait, de son vivant, subi un traitement analogue à celui que son oncle Hérode Antipas avait infligé à Notre-Seigneur, qu'il avait, pendant sa Passion, traité en roi de théâtre.

Comme il venait prendre possession de son royaume, il voulut débarquer à Alexandrie. Flaccus, gouverneur de l'Égypte, le vit avec peine étaler son faste royal dans sa province. Les juifs d'Alexandrie profitèrent de cette disposition de Flaccus pour ridiculiser Agrippa.

XXXV

Il y avait dans leur ville un idiot, appelé Carrabas, assez doux de caractère et qui était le jouet des enfants. Ils le prirent, le conduisirent au gymnase, le placèrent sur une éminence, d'où il pouvait être vu de tout le monde. Sur la tête, ils lui mettent une couronne de papier; à la main un roseau en guise de sceptre; sur les épaules un manteau de jonc.

Ainsi transformé en roi de théâtre, des jeunes gens, armés de bâtons, se rangent autour de lui en façon de gardes du corps. La foule approche; les uns mettent genou en terre et le saluent; les autres viennent le prier de leur rendre justice; ceux-là le consultent sur les affaires publiques.

La cérémonie dérisoire se termine par des acclamations unanimes. Tous les assistants s'écrient : *Marim! Marim!* mot *syriaque* qui signifie « seigneur et roi ». En l'employant ils faisaient une allusion directe à Hérode, né en *Syrie* et roi d'une partie de ce pays.

XXXVI

Flaccus était témoin de cette scène, dont il connaissait le but. Son devoir était de faire enfermer Carrabas : c'était le moyen d'empêcher les injurieuses démonstrations du peuple, adressées à un roi ami de César et honoré par le Sénat romain des insignes de préteur. Il n'en fit rien.

Ainsi Hérode Agrippa dut boire jusqu'à la lie et sans adoucissement l'amer calice que son oncle avait préparé au Fils de Dieu. Pour que rien ne manque au rapprochement, Carrabas est probablement le même nom que Barrabas : le B changé en C, commè cela se voit souvent dans les langues anciennes, et même dans plusieurs langues modernes. Voilà donc Hérode, le dernier roi des juifs, moqué par les juifs dans la personne de Carrabas, comme Notre-Seigneur, leur vrai roi, l'avait été dans la personne de Barrabas : peine du talion.

XXXVII

En lisant cette biographie, un rapprochement se présente à l'esprit. Comme saint Pierre, le Pape est en prison. Les

chrétiens de la primitive Église priaient jour et nuit, *sine intermissione* pour la délivrance de saint Pierre : et ils l'obtinent. Imitons nos pères dans la foi. Prions, prions bien, prions beaucoup et nous serons exaucés. Le Pape rendu à la liberté c'est l'ordre social restauré, autrement attendons-nous à marcher de révolutions en révolutions et de précipices en précipices.

Voir : Cor. a Lap., *in Act.*, xii, 1-13 ; *Act. Apost.*, v. 19 ; Adrichom., *Theatr. Terr. Sanctæ Jerusalem* ; Joseph, *Antiq. Jud.*, xviii, 6, 7 ; Philo, *in Flaccum*, p. 751, *Legat. ad Caium* ; Joseph, *Ant.*, xix, 4 et 8 ; Bar., an. 40 et seqq. ; Metaphrast., 29 junii ; *Annales de phil. chrét.* Sur les chaînes de saint Pierre, an. 1876. Nous avons suivi la tradition commune.

MARIE, MÈRE DE MARC ET RHODE

I

Ainsi que nous l'avons vu, le XII^e chapitre des *Actes des Apôtres*, versets 1^{er} et suivants, est une des pages les plus intéressantes de ce livre divin, elle contient le nouvel emprisonnement de saint Pierre, par ordre d'Hérode Agrippa l'Ancien ; la délivrance de l'Apôtre par l'ange du Seigneur et son refuge dans la maison de Marie, mère de Marc.

II

Nous la lisons avec d'autant plus d'intérêt, que les faits accomplis il y a dix-huit cents ans se passent aujourd'hui sous nos yeux : Pierre est en prison. Les Hérodes modernes se sont ligués contre lui et le tiennent captif, désirant sa mort, ou tout au moins disposés à user d'indulgence à égard de ses assassins. L'Église du 1^{er} siècle priait nuit et jour pour la délivrance de son père et de son chef : ainsi doit faire l'Église des derniers temps. La page dont nous allons reproduire quelques lignes n'est pas une histoire seulement : c'est une leçon.

III

« En ce temps-là, le roi Hérode commença à persécuter quelques membres de l'Église. Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Et voyant qu'ils plaisait ainsi aux juifs, il fit arrêter Pierre. » Nous ne rapporterons pas ici la suite du chapitre. On peut la relire dans la *Biographie* précédente.

IV

L'Hérode qui est ici nommé n'est ni le premier Hérode, surnommé l'Ascalonite, qui fit massacrer les enfants de Bethléem, ni Hérode Antipas, son fils, qui fit mourir saint Jean-Baptiste et tourna Notre-Seigneur en dérision, ni Hérode Agrippa le Jeune, mari de la fameuse Bérénice : c'est Hérode Agrippa l'Ancien, petit-fils d'Hérode I^{er}.

Ainsi quatre Hérodes forment la dynastie hérodiennne : Hérode I^{er}, Hérode Antipas, Hérode Agrippa le Jeune et Hérode Agrippa l'Ancien, dont nous avons donné la biographie.

V

La nouvelle persécution contre les chrétiens de Jérusalem eut pour auteur Hérode Agrippa, digne petit-fils du bourreau des Innocents. Il avait été retenu en prison, à Rome, sous Tibère ; mais il en avait été tiré par Caligula, et avait obtenu le titre de roi. Or, saint Jacques, frère du disciple bien-aimé, s'était attiré par ses miracles la haine des scribes d'Israël, et le roi Agrippa, qui cherchait avant tout

la faveur populaire, le sacrifia à leur jalousie. Voyant qu'il s'attirait par là la considération des juifs, il alla plus loin. Il fit prendre saint Pierre pour le faire mourir de la même manière après la fête de Pâque. Le saint Apôtre fut attaché nuit et jour à deux soldats par une double chaîne, ce qui prouve que la prison militaire *custodia militaris*, à laquelle saint Paul fut soumis à Rome, était alors en usage dans tout l'empire romain.

VI

Et celui qui traitait ainsi saint Pierre était ce même Agrippa qui, sous Tibère, avait été enchaîné pendant six mois à un soldat, à cause d'une parole malveillante, et qui n'avait dû sa délivrance qu'à la mort de cet empereur, et à la bienveillance de son successeur, Caligula.

VII

Miraculeusement délivré, saint Pierre vint chez Marie, sœur de Barnabé, mère de saint Marc et cousine de saint Paul. Après la mort du Sauveur, Marie avait offert sa maison aux disciples, et c'est chez elle qu'ils s'assemblaient et célébraient le Saint Sacrifice. Comme ces faits ne pouvaient être ignorés des juifs, on s'explique pourquoi saint Pierre ne fit que passer dans la maison de Marie et s'en alla chercher un autre refuge. Tout cela avait lieu aux fêtes de Pâque de l'an 44 de Notre-Seigneur.

VIII

Voici maintenant ce que la tradition nous apprend au su-

jet de la maison de Marie. Cette maison était située sur le mont Sion. Dans le cénacle, c'est-à-dire dans la salle supérieure de cette maison, Notre-Seigneur mangea la Pâque avec ses disciples et institua l'Eucharistie.

C'est là qu'après sa Résurrection il apparut à saint Thomas ; là, qu'au retour du mont des Olives, après l'Ascension du Sauveur, se mirent en retraite les Apôtres et les disciples, au nombre de cent vingt, parmi lesquels étaient Marc et Barnabé, l'un fils de Marie, et l'autre son cousin, et de plus la Très Sainte Vierge et quelques-unes des saintes femmes.

C'est là que, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit descendit sur l'auguste assemblée (1). Là, que saint Jacques fut créé, par les Apôtres, premier évêque de Jérusalem ; que les sept diacres furent ordonnés ; que fut célébré le Concile de Jérusalem, le premier de tous ; et qu'avant de se séparer, les Apôtres rédigèrent le Symbole.

IX

Faut-il être étonné si l'impératrice sainte Hélène fit bâtir en ce lieu, unique au monde, une magnifique église, dans le portique de laquelle fut enfermé le vénérable Cénacle. Au moyen âge, ce Cénacle devint une partie du couvent des Franciscains ; aujourd'hui, maîtres de Jérusalem, les Turcs ont chassé les Franciscains, et du monastère se sont fait un palais, ou plutôt un sanctuaire, dans lequel ils n'entrent jamais sans ôter leurs sandales.

(1) On croit que ce fut au moment où saint Pierre célébrait la Sainte Messe. Voir *Traité du Saint-Esprit*, t. II.

X

Au nombre des personnes réunies en prières dans la maison de Marie, lorsque, au milieu de la nuit, saint Pierre délivré vint frapper à la porte, se trouvait une jeune fille nommée Rhode (en grec Rose). Vive, alerte, l'oreille au guet, elle entend frapper; elle court à la porte et demande qui est là: « C'est moi, » répond saint Pierre, dont elle reconnaît la voix. Mais, folle de joie, elle n'ouvre pas; et, laissant saint Pierre à la porte, elle court annoncer à l'intérieur que Pierre est là.

XI

Mais eux lui dirent: « Vous avez perdu l'esprit! » Elle assurait que c'était lui. Et ils disaient: « C'est son ange. » Cependant Pierre continuait de frapper, et lorsqu'ils eurent ouvert, ils le virent et furent dans la stupeur. Mais lui, de la main leur faisait signe de se taire, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de prison, et il dit: « Annoncez cela à Jacques et aux prêtres, » et il alla dans un autre lieu.

XII

Voyez-vous la naïve candeur de la jeune Rose? n'est-ce pas la nature prise sur le fait? Au lieu d'ouvrir, ce qui était très urgent, elle laisse Pierre dans la rue, au risque d'être arrêté de nouveau. Sa joie l'empêche d'y songer. Elle n'a qu'une préoccupation, c'est de faire part de son bonheur aux chrétiens, ses frères. Après quelques instants d'hésitation, on vient s'assurer de la vérité du message. Pierre est reconnu: il entre. Dieu! quelle scène dut se passer dans cet heureux moment!

XIII

Sur la candide Rose ajoutons un détail conservé par la tradition. Rose de nom, Rose d'angélique beauté, l'intéressante jeune fille mérita l'unique bonheur d'empourprer de son sang sa robe virginale. Obligée de fuir de la Judée, comme la plupart des chrétiens de Jérusalem, elle vint, avec plusieurs, dans l'île de Sardaigne, où elle reçut la couronne du martyre, sous l'empire de Trajan (1).

XIV

Cette charmante Rose commença la collection nombreuse des Roses non moins belles que l'Église catholique a vues naître dans le jardin de son divin Époux.

C'est sainte Rosula, petite Rose éclosée au soleil d'Afrique, qui, sous l'empire de Valérien, remporta la double palme de la virginité et du martyre.

C'est sainte Rosalie de Palerme, l'orgueil et l'amour de la Sicile.

C'est sainte Rose de Viterbe, dont le corps virginal conserve encore, après six cents ans de sépulture, la flexibilité de ses membres et la vivacité de ses couleurs.

C'est sainte Rose de Lima, la plus gracieuse fleur du nouveau monde.

XV

Si, comme le dit un ancien, la Rose est la reine des fleurs,

(1) Rhode, quae Rosalia dicta est, in persecutione Trajani passa est pro fide, cum aliis Martyribus in Sardinia. Helecas, Epist. Caesar. Aug. in *Addit., ad Chron., L. dextr.*

le sourire de la terre, la pourpre du jardin, le saphir des parfums, l'œil d'avril, le phénix du printemps, la pompe de la nature, il faut avouer que nul autre nom ne pouvait mieux caractériser les Roses vivantes, embellies de tous les charmes d'une jeunesse virginale, rehaussée des dons surnaturels de la Grâce.

XVI

Je demande si on peut trouver, dans n'importe quel livre, rien de plus vrai, rien de plus naïf, que la conduite de cette jeune fille ? N'est-ce pas, nous le répétons, la nature prise sur le fait ?

Sainte Rose, priez pour nous.

Voir Sepp : *Vie de N.-S. J.-C.*, t. II, c. 18; Adrichom., *Descript. Terr. S. Jérusalem*, n. 6; Alexand., *in Vit.*; S. Bernard., *Cor. a Lap. in Act. Apost.*, c. I, 13; et XII, 13, etc., etc.

JEAN, SURNOMMÉ MARC

I

Après avoir reçu la consécration épiscopale, saint Paul et saint Barnabé avaient évangélisé une partie de l'Orient. De retour à Antioche, ils durent monter à Jérusalem pour la question de la circoncision. La question tranchée par le Concile de Jérusalem, ils revinrent à Antioche, où se passa le fait que nous lisons au chapitre xv^e des *Actes des Apôtres*, versets 35 et suivants.

II

« Quelques jours après, Paul dit à Barnabé : « Retournons et visitons les frères dans toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, pour savoir en quel état ils sont. » Et Barnabé voulait prendre avec lui Jean, qu'on appelait Marc. Mais Paul disait que c'est lui qui les avait quittés depuis la Pamphilie; et que n'étant point allé avec eux pour cette œuvre, il ne devait pas les accompagner.

Et il y eut un débat entre eux, en sorte qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, et que Barnabé, prenant Marc, fit voile vers l'île de Chypre. Et Paul, ayant choisi Silas, partit, confié à la grâce de Dieu par les frères. Et il traversa la Syrie et la

Cilicie, affermissant les Églises, et leur ordonnant d'observer les préceptes des Apôtres et des prêtres. »

III

Qui était Marc, cause du débat entre les deux Apôtres? Sur quoi portait le débat? Pourquoi la Providence le permit-il? Que devint Marc après la séparation de Paul et de Barnabé?

Marc était cousin de saint Barnabé, juif de naissance et fidèle disciple de l'Évangile; il était fort riche et possédait à Jérusalem une belle maison, toujours ouverte aux Apôtres et aux chrétiens, surtout pendant les persécutions. C'est à la porte de cette maison que saint Pierre vint d'abord frapper, en sortant de la prison d'où il avait été miraculeusement délivré.

IV

Plein de zèle, Marc avait accompagné Paul et Barnabé dans une partie de leurs courses évangéliques, dans les contrées orientales. Peu contents de ce qu'ils avaient fait, les infatigables Apôtres voulurent passer en Pamphylie. Marc refusa de les suivre. Soit fatigue, soit crainte de la persécution, soit désir de revoir sa mère, il partit pour Jérusalem.

La Pamphylie était une province de l'Asie Mineure, sur la Méditerranée, entre la Lycie et la Cilicie; aujourd'hui elle appartient aux Turcs, et fait partie de l'Anatolie.

V

Cependant Paul et Barnabé étaient revenus à Antioche, où Marc lui-même était descendu. C'était l'an 51 de Notre-

Seigneur, et la neuvième année du règne de l'empereur Claude. Comme ils se disposaient à repartir pour continuer leurs lointaines et laborieuses missions, ils voulurent se faire accompagner par quelques disciples fidèles.

Barnabé, dont le nom signifie Fils de la Consolation, proposa Marc, son cousin, dont il avait oublié la défection. D'un caractère plus ardent et plus énergique, Paul s'y opposa. De là une contestation entre ces deux grands saints. Telle en fut la vivacité qu'ils se séparèrent. Barnabé prit Marc avec lui et fit voile pour l'île de Chypre. De son côté, Paul se fit accompagner de Silas et partit pour la Syrie et la Cilicie.

VI

Croire que cette contestation altéra en rien la charité qui unissait ces deux grands cœurs, serait une erreur. Tous deux avaient la même pensée et tendaient au même but, savoir la gloire de leur divin Maître, seulement ils différaient sur les moyens. D'où venait cette diversité? de la différence de leurs caractères. « C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que nous trouvons dans les Prophètes des manières de voir et des mœurs différentes. Élie était austère, et Moïse doux. Ici Paul se montre plus sévère que Barnabé. Voyez cependant sa douceur. Sans doute il ne voulait pas que celui qui les avait abandonnés en Pamphylie redevint leur compagnon. En cela il agit comme le général intelligent et paternel qui ne veut pas qu'un soldat soit toujours lâche et paresseux (1). »

(1) *Homil. xxxiv.*, in *Act. Apost.*

VII

Nous voyons, en effet, que la contestation et la séparation qui en fut la suite contribuèrent à la perfection de Marc et à la diffusion de l'Évangile. Exclu en quelque sorte de l'armée par le grand Apôtre, Marc reprit courage, et dans la suite on le vit, toujours tendrement aimé de saint Paul, combattre aux premiers rangs et se dévouer pour l'Apôtre avec une inébranlable fidélité.

VIII

Paul est à Rome chargé de chaînes. De sa prison, il écrit à ses chers disciples de Colosses : « Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue, et Marc, cousin de Barnabé, sur lequel on vous a écrit, s'il va chez vous, recevez-le bien (1). » Et à son cher Timothée, qu'il engage à venir le voir à Rome, dans sa prison, il dit : « Prenez Marc et amenez-le avec vous, car il m'est utile dans le ministère (2). »

IX

Ne semble-t-il pas que, par tous ces témoignages de confiance et d'affection, le grand Apôtre veut faire oublier à Marc la sévérité dont il avait usé en l'empêchant de l'accompagner dans ses premières missions ? Le cœur de saint Paul eut jusqu'à la fin une place privilégiée pour le cousin de saint Barnabé.

Déjà vieux et toujours prisonnier, il écrit à Philémon la lettre admirablement paternelle que tous doivent connaître,

(1) Colos., iv, 10.

(2) II, Tim., iv, 11.

et il la termina en disant : « Épaphras, qui est comme moi prisonnier pour Jésus-Christ, vous salue, ainsi que Marc, Aristarque, Démas et Luc, mes coadjuteurs (1). »

X

La fermeté de saint Paul ne fut pas utile seulement à Marc; elle fut très profitable à l'Église. Si les deux Apôtres étaient toujours demeurés ensemble, comme leur tendre amitié semblait le désirer, la prédication de l'Évangile eût été la moitié moins active. Au contraire, en allant chacun de son côté, plusieurs contrées recevaient en même temps la bonne nouvelle.

Il devait en être ainsi. Le divin Maître de Paul et de Barnabé avait prédit qu'avant la ruine de Jérusalem la religion aurait pris possession du monde entier.

XI

Pour accomplir cette étonnante prédiction, nous connaissons les immenses travaux, les voyages prodigieux, d'Orient en Occident, et d'Occident en Orient, de l'Apôtre des nations. Quant à ceux de saint Barnabé, voici ce que l'histoire nous en apprend.

Après avoir visité une seconde fois l'île de Chypre, confirmé les frères et tout ordonné dans l'Église, il s'embarqua pour l'Italie, fonda l'église de Milan, évangélisa les contrées voisines au loin et au large, prêcha dans le pays de Gênes avec un heureux succès, puis repassa dans l'île de Chypre où il mourut.

(1) Phil., 24.

XII

Entre lui et l'Évangile ce fut à la vie et à la mort; et même après sa mort, dans son tombeau fut placé, sur sa poitrine, l'Évangile de saint Matthieu écrit en langue hébraïque, et copié de la main de saint Barnabé; ce divin *vade mecum* fut trouvé lorsque, sous l'empereur Zénon, on ouvrit le tombeau du saint Apôtre.

XIII

C'est dans les termes suivants que le *Martyrologe romain* résume sa vie : « Le 11 juin, naissance de saint Barnabé, originaire de Chypre. Ordonné par les disciples, avec saint Paul, Apôtre des nations, il parcourut beaucoup de pays en prêchant l'Évangile suivant la mission qu'il en avait reçue; enfin, il revint en Chypre où il couronna son apostolat par un glorieux martyre. D'après sa propre révélation son corps fut trouvé sous le règne de l'empereur Zénon, avec l'Évangile de saint Matthieu écrit de sa main. »

XIV

Et nous aussi, prêtres ou fidèles, gardons l'Évangile à la vie et à la mort, nous rappelant la noble parole de saint Cyprien : « Le prêtre de Jésus-Christ, tenant l'Évangile et le mettant en pratique, peut être tué, mais non vaincu : *Sacerdos Christi Evangelium tenens et præcepta custodiens occidi potest, vinci non potest.* »

Voir : Cor. a Lap., in *Act. Apost.*, XIII, 1 à 39; Bar., an. 51, n. 18, 19; an. 41, n. 16, 17, 18, etc.

AGABUS

I

Aux *Actes des Apôtres*, chapitre xi, versets 26 et suivants, nous lisons : « Paul et Barnabé demeurèrent un an entier à Antioche, et ils enseignèrent une grande multitude, en sorte que ce fut à Antioche que les disciples reçurent le nom de chrétiens. Or, en ces jours, des prophètes vinrent de Jérusalem à Antioche. Et l'un d'eux nommé Agabus, se levant, prédit par inspiration qu'il y aurait une grande famine dans toute la terre, laquelle arriva sous Claude. Et les disciples résolurent d'envoyer, chacun selon son pouvoir, quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée. Ce qu'ils firent en effet, les envoyant aux prêtres par les mains de Barnabé et de Saul. »

II

Le même livre saint, au chapitre xxi, versets 8 et suivants, fait une seconde mention du prophète Agabus, dans une circonstance mémorable, que saint Luc rapporte en ces termes : « Le lendemain étant partis (Paul, ses compagnons et moi), nous vinmes à Césarée ; et entrant dans la maison de Philippe l'Évangéliste, l'un des sept diacres, nous logeâ-

mes chez lui. Il avait quatre filles vierges qui prophétisaient et comme nous séjournâmes quelques jours, il arriva de Judée un prophète nommé Agabus, qui, étant venu nous voir, prit la ceinture de Paul, et se liant les pieds et les mains, il dit : « Voici ce que prophétise le Saint-Esprit : Les juifs lieront ainsi dans Jérusalem l'homme à qui est cette ceinture, et ils le livreront aux mains des gentils. »

III

« Ayant entendu ces paroles, nous conjurons Paul, nous et ceux qui habitaient en ce lieu, de ne point monter à Jérusalem. Alors il répondit : « Que faites-vous en pleurant et en affligeant mon cœur ? Car je suis prêt non seulement à être enchaîné, mais encore à mourir dans Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus. » Et ne pouvant pas le persuader, nous ne le pressâmes pas davantage, et nous dîmes : « Que la volonté du Seigneur soit faite ! »

IV

Antioche est une des plus anciennes et des plus célèbres villes d'Orient. Bâtie sur le fleuve Oronte, elle est à huit lieues d'Alep et appartient aux Turcs. Dans l'antiquité, elle était la troisième ville de l'empire romain et la capitale de l'Orient. Déchue de sa grandeur, Antioche voit sa population actuelle réduite à moins de vingt mille habitants, dont trois mille chrétiens ; tandis qu'au temps de saint Chrysostome, son illustre enfant, elle comptait plus de cent mille âmes.

V

L'an 35 de Notre-Seigneur, la première année du règne de Caligula, saint Pierre établit son siège à Antioche, qui de-

vint ainsi la métropole de l'univers. L'Apôtre gouverna cette florissante Église pendant sept ans, jusqu'à ce qu'il pût prendre possession d'un autre siège plus important encore. A raison de son origine, le siège d'Antioche est un des trois grands patriarchats connus de toute antiquité dans l'Église.

Ces trois patriarchats sont : Rome, Antioche et Alexandrie. Par ces trois patriarchats, Rome étendait sa puissante juridiction sur les trois parties du monde alors connues : Rome elle-même, sur l'Europe ; Alexandrie sur l'Afrique ; Antioche sur l'Asie. Avec le cours du temps, à ces trois patriarchats primitifs, s'ajoutèrent celui de Constantinople et celui de Jérusalem.

VI

Ce fut l'an 43 de Notre-Seigneur, la première du règne de l'empereur Claude, qu'Agabus descendit de Jérusalem à Antioche, et annonça l'épouvantable famine qui se fit sentir dans le monde entier. Comme le don des langues et des miracles, le don de prophétie était très commun dans la primitive Église. Tous ces dons divins étaient nécessaires pour certifier la doctrine évangélique.

VII

La famine prédite par Agabus eut lieu en effet la seconde année de Claude, un an après la prophétie. On l'a toujours regardée comme la juste punition des sacrilèges extravagances de Caligula, prédécesseur immédiat de l'empereur Claude. Ce prince, à moitié fou de débauche et d'orgueil voulut se faire passer pour l'égal de Jupiter Olympien, sous le nom de Jupiter Latialis. Partout il se fit élever des temples et des sanctuaires, où chaque jour on sacrifiait en son

honneur des victimes choisies, des faisans, des paons, des flamants.

VIII

Afin de punir cette universelle idolâtrie, Dieu se leva dans sa colère, et, défendant à la terre de nourrir ses habitants, il montra que Caligula ne l'avait point détrôné et qu'il était et qu'il sera toujours le Tout-Puissant vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. A Rome, dit Suétone, la famine fut telle, que le peuple se souleva. L'empereur ayant paru au Forum, fut accablé d'injures et poursuivi avec des croûtes de pain, tellement qu'il put à peine se sauver en toute hâte dans le palais impérial d'où il s'empressa de donner les ordres les plus pressants, pour faire arriver des vivres, non seulement à Rome, mais dans les autres parties de l'empire (1). »

IX

A cette première prophétie, Agabus eut l'occasion d'en ajouter une seconde, quelques années après, c'est-à-dire l'an 58 de Notre-Seigneur, deuxième année de Néron. Comme il a été dit, saint Paul se rendant à Jérusalem, s'était arrêté à Césarée, chez le diacre Philippe. C'est là qu'Agabus vint le trouver, et prédit ce qui l'attendait à Jérusalem. A l'exemple des anciens Prophètes, Isaïe et Ézéchiël, qui s'étaient montrés en public chargés de chaînes, pour apprendre aux juifs le sort qui leur était réservé, Agabus prit la ceinture de Paul avec laquelle il se lia les pieds et les mains, et ensuite lia saint Paul lui-même.

(1) Suet. in *Claud.*, xviii.

X

Cette prophétie par action était beaucoup plus claire et faisait une impression beaucoup plus vive qu'une prophétie en paroles. Comme la première prophétie d'Agabus s'était littéralement accomplie, les fidèles de Césarée firent leur possible pour empêcher saint Paul de monter à Jérusalem. On connaît la réponse de l'intrépide Apôtre.

XI

Les Grecs assurent que saint Agabus fut martyrisé à Antioche et ils célébrèrent sa fête le 8 mars. L'Église latine l'a fixée au 13 février, comme on le voit dans le *Martyrologe romain*, dont voici les paroles : « A Antioche, naissance de saint Agabus, prophète, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des Apôtres*. »

A part les deux circonstances rapportées dans cette notice, l'histoire est muette sur la vie du prophète Agabus. Nous savons seulement qu'il est un saint.

Que personne non plus ne parle de nous, pourvu que nous soyons des saints : cela suffit.

Voir : Baron., an. 44 ; n. 62 ; id. an. 58, n. 116 ; Cor. a Lap., in *Act. Apost.*, xi, 28 ; et xxi, 10 ; Annot. ad. Martyr. Rom., 13 febr., etc., etc.

SIMON LE NOIR, LUCIUS DE CYRÈNE, MANAHEN⁽¹⁾

I

Le XIII^e chapitre des *Actes des Apôtres*, commence ainsi : « Il y avait dans l'Église d'Antioche des Prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé, Simon qu'on appelait le Noir, Lucien de Cyrène, Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, et Paul.

« Or, pendant qu'ils sacrifiaient au Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : « Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Alors jeûnant et priant ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. »

II

Nous ne parlerons pas de saint Barnabé dont la vie, liée longtemps à celle de saint Paul, nous est suffisamment connue par la *Biographie* précédente.

(1) Aujourd'hui 3 mars 1876, je reprends mon travail biographique, interrompu le 25 janvier 1876, par la mort de ma bien-aimée sœur Éléonore, décédée à Fuans (Doubs). Je demande pour elle un *Ave Maria*, aux personnes qui liront cette *Biographie*.

On ne trouve dans l'histoire ni l'origine, ni la condition, ni la profession, ni la vie, ni la mort, de SIMON LE NOIR. Suivant la tradition conservée par saint Dorothée, martyr, il fut évêque de Bosra, dans l'Idumée.

Cette contrée, limitrophe de la Palestine, était habitée par les Iduméens ou Édomites, descendants d'Ésaü. Elle s'étendait au nord de la mer Rouge et au sud de la mer Morte. Sa capitale était Bosra, qui veut dire ville fortifiée, attendu qu'elle était bâtie sur une montagne rocheuse.

III

Les Iduméens possédaient sur la mer Rouge deux ports célèbres, qui devinrent la possession de David, lorsqu'il eut fait la conquête du pays : c'étaient Éloth et Asiongaber. De ce dernier port, partaient les flottes d'Hiram et de Salomon, pour aller chercher l'or d'Ophir, que plusieurs croient avoir été le Pérou. La durée de chaque voyage, qui était de trois ans, est une des raisons sur lesquelles ils appuient leur sentiment (1).

IV

Le nom de Bosra figure avec éclat dans le magnifique passage, où le plus éloquent des Prophètes, Isaïe, dépeint les triomphes du Messie : « Quel est, dit-il, celui qui vient d'Édom, les vêtements teints, de Bosra ? Splendide dans son vêtement, et marchant dans la multitude de sa force ? — C'est moi le prédicateur de la justice et le guerrier sauveur du monde.

« — Pourquoi donc votre robe est-elle rouge et vos vête-

(1) Voir une longue et savante dissertation de Bivar, dans les *Chroniques* de L. Dexter, an. 66, n. 22.

ments comme ceux des hommes qui foulent le pressoir? — C'est que moi seul j'ai foulé le pressoir, et nul parmi les nations ne m'a aidé. Je les ai foulées dans ma colère, je les ai broyées dans ma fureur et leur sang a rejailli sur mes vêtements. Tous en sont souillés (1). »

Dans ce poétique dialogue, Édom et Bosra sont pris pour le monde païen, avec Rome sa capitale, que Notre-Seigneur est venu, au prix de son sang et du sang de ses martyrs, délivrer de la tyrannie du démon.

V

Simon est surnommé le Noir à cause de la couleur de sa peau. Était-il de race africaine? Il n'y a rien d'impossible. D'une part, l'eunuque de la reine d'Éthiopie était de cette race et de cette couleur; d'autre part, Notre-Seigneur était venu appeler au bienfait de l'Évangile tous les hommes, sans distinction de couleur et de race.

Quoi qu'il en soit, pour que, dans son rapide récit, saint Luc ait fait mention de Simon le Noir, il faut qu'il ait été un des hommes les plus considérables de la primitive Église. Comme ses collègues d'Antioche, doué du don de prophétie, non seulement il expliquait authentiquement les divines Écritures; mais, en outre, annonçait comme Agabus, les choses à venir, qui concernaient le monde et principalement l'Église.

Quelles furent ces prophéties? nous l'ignorons; contentons nous de savoir qu'elles eurent pour but la gloire de Dieu, et tirons-en cette conclusion que toutes nos œuvres doivent tendre au même but.

(1) Quis est hic qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra? Iste formosus in stola sua, gradiens in multitudine fortitudinis suæ, etc. *Is.*, LXIII, 1.

VI

LUCIUS DE CYRÈNE, qui se trouvait à Antioche avec Simon le Noir, ne nous est guère mieux connu. Le 6 du mois de mai, le *Martyrologe romain* parle de lui en ces termes : « A Cyrène, saint Lucius, évêque, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des Apôtres*. » Plusieurs hagiographes, entre autres le savant évêque d'Equilium, Pierre de Natalibus, disent qu'il fut ordonné par les Apôtres, premier évêque de Cyrène, une des villes de la Pentapole de Lybie.

VII

L'ancienne Lybie, aujourd'hui royaume de Barca, était une vaste contrée d'Afrique, qui comptait cinq villes principales, d'où son nom de *Pentapole*. Ce pays des lions et des panthères s'étend le long de la Méditerranée et dans la régence de Tripoli. La partie occidentale est assez fertile; mais l'intérieur est un vaste désert qui se confond, vers le Midi, avec le grand désert de Sahara (1).

VIII

On voit que, dès l'origine, l'Évangile pénétra dans toutes les parties du monde. Les Apôtres de la bonne nouvelle sont toujours les mêmes. Ni les distances, ni les glaces du Nord, ni les brûlantes chaleurs du Midi, ni les lions, ni les

(1) C'est de la Lybie que les Romains tiraient en grande partie ces multitudes vraiment incroyables d'animaux féroces pour les jeux de l'amphithéâtre. Dans ceux que Pompée donna au peuple, il fit paraître cinq cents lions! Aujourd'hui on parle d'inonder le désert de Lybie, en y faisant arriver les eaux de la Méditerranée.

bêtes féroces, ni les mers de sable, ni les peuplades sauvages, plus féroces quelquefois que les tigres, rien ne les arrête. Sur les traces de saint Lucius, aujourd'hui même, nos missionnaires vont allumer dans cette terrible Afrique le flambeau de la foi. Disons de saint Lucius ce que nous avons dit de Simon le Noir, qu'il fut, parmi tant d'autres, un des personnages illustres de la primitive Église.

IX

MANAHEN, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, est peut-être plus illustre encore. Ce n'est pas en vain que saint Luc nous apprend qu'il était frère de lait d'Hérode le Tétrarque. Il a voulu faire savoir à la postérité que Manahen était d'une grande famille et que l'Évangile recrutait ses disciples non seulement parmi les pauvres, mais encore parmi les riches, bien que les uns fussent moins nombreux que les autres, suivant le mot de saint Paul : Pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles : *non multi potentes, non multi nobiles.*

X

L'historien Josèphe rapporte que le père de Manahen était essénien. Au temps de Notre-Seigneur, florissait en Palestine, à côté des pharisiens, des sadducéens et des hérوديens, la secte des esséniens. Elle se composait d'hommes d'une conduite généralement irréprochable. Ils demeuraient dans les villages et évitaient les villes, à cause de l'immoralité qui y règne ordinairement parmi les habitants.

XI

Ils cultivaient la terre, élevaient du bétail et menaient une vie éminemment pratique. Ils croyaient à l'existence de

Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses futures. Ils ne tenaient pour révélés que les écrits de Moïse, qu'ils interprétaient à leur manière, en comptant sur l'assistance du Saint-Esprit.

XII

Ils n'offraient point de sacrifices dans le temple de Jérusalem, parce qu'ils avaient, disaient-ils, un culte plus saint. Ils évitaient les plaisirs des sens comme un mal et s'abstenaient même du mariage. Pour se perpétuer, ils adoptaient des enfants étrangers, quand ceux-ci étaient encore susceptibles d'instruction et en faisaient leurs disciples.

Il y avait cependant une seconde classe d'esséniens, qui, tout à fait d'accord dans leur vie, leurs usages et leurs lois avec les premiers, s'en séparaient quant au mariage. A cette seconde classe appartenait le père de Manahen.

XIII

Voici, d'après Josèphe, quelle fut l'origine de sa fortune. Ayant rencontré le vieil Hérode, lorsqu'il était encore enfant et qu'il allait à l'école, il lui prédit qu'un jour il serait roi. Cette flatteuse annonce lui mérita les faveurs du prince. Nommé président du Sanhédrin avant Hillel, il partagea plus tard, pendant quelque temps, avec celui-ci, le souverain pontificat, mais il ne tarda pas à se retirer du grand conseil; il abandonna même la secte des esséniens pour passer dans le parti du roi.

XIV

Comme il jouissait d'un crédit considérable, Hérode, reconnaissant de ses services, fit élever son fils avec ses

propres enfants. En effet, c'était la coutume dans l'antiquité, comme on le voit par l'histoire de Sésostris et de Cyrus, que les fils des familles nobles fussent élevés avec ceux des rois. Ainsi le jeune Manahen avait suivi la cour d'Hérode en Galilée et s'était attaché intimement à lui, comme à son compagnon d'enfance. Mais, à l'époque de la mort de saint Jean-Baptiste, il quitta la cour pour devenir disciple du Sauveur.

XV

A raison de sa naissance et de son intimité avec Hérode, le jeune Manahen pouvait espérer une grande fortune et une brillante position sur la terre. Il préféra la pauvreté et la croix de Jésus, et s'attacha généreusement à son service. Le doctorat chrétien auquel il fut élevé répondait à ce que les juifs appelaient la dignité de *rabbin* ou de *maître* dans la synagogue.

XVI

En cette qualité il présidait aux assemblées chrétiennes. Dès lors, les nombreux disciples de l'Évangile avaient des lieux d'assemblée dans les grandes villes, surtout à Antioche. Manahen continua de gouverner la florissante Église de cette ville, sous la dépendance néanmoins de saint Pierre, de saint Évode, de saint Ignace, qui en furent les premiers évêques, ce qui ne l'empêchait pas d'aller, avec les autres disciples, annoncer dans les contrées voisines le royaume de Dieu.

XVII

Ses courses évangéliques terminées, il revenait à Antioche, où il mourut en paix après avoir rempli fidèlement les

fonctions de son apostolat. La date de sa bienheureuse mort est incertaine; mais le *Martyrologe romain* en fait mention, au 24 mai : « A Antioche, saint Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, docteur et prophète de la loi de grâce, mort dans cette même ville. »

Si cet illustre témoin du Sauveur n'a pas versé son sang pour confirmer son témoignage, c'est que l'occasion du martyre lui aura manqué. Le sacrifice qu'il a fait de sa magnifique fortune et de sa position considérable dans le siècle, vaut ici le témoignage de sang.

XVIII

Dans le texte des *Actes* que nous avons cité, il est dit que Simon appelé le Noir, Lucius de Cyrène et Manahen prièrent, jeûnèrent et imposèrent les mains à Paul et à Barnabé qu'ils laissèrent partir. Toutes ces circonstances, minutieusement rappelées, font croire qu'il s'agit d'une ordination ou plutôt d'une consécration épiscopale. Telle le sentiment des plus savants commentateurs de l'Écriture.

XIX.

On ne voit nulle part, excepté dans cette circonstance que saint Paul et saint Barnabé, aient reçu la consécration épiscopale. Aussi, après le fait d'Antioche, on les voit immédiatement exercer l'autorité des évêques, en établissant des prêtres dans les villes où ils passaient.

Suivant Baronius, cette ordination eut lieu l'an 45 de Notre-Seigneur, où saint Paul avait été ravi au troisième ciel : en effet, il convenait que Paul, au moment de devenir le doc-

(1) Nusquam legimus Paulum et Barnabam ordinatos fuisse episcopos nisi hic. — Cor. a Lap., in *Act.* xiii, 3.

teur des nations, fut élevé au ciel et qu'il en descendit comme Moïse du haut du Sinaï; et, comme dernière main mise à sa mission, reçut la consécration épiscopale.

XX

Il résulte que les trois personnages dont nous venons d'esquisser la biographie étaient évêques; car pour faire un évêque il faut des évêques. Remarquons en passant combien sont vénérables les cérémonies de nos ordinations. Le Saint Sacrifice, les jeûnes, les prières, l'imposition des mains, pratiqués aujourd'hui, étaient déjà en usage aux premiers jours de l'Église naissante.

Ces précieux détails nous révèlent encore l'éminente sainteté de ceux qui furent choisis par le Saint-Esprit lui-même, pour être les consécrateurs de saint Paul et de saint Barnabé, et leur donner la mission évangélique.

XXI

Enfants des saints et des martyrs, que notre unique étude soit de marcher sur les traces de nos pères. Malgré les moqueries sacrilèges de l'ignorance et de l'incrédulité, respectons tout ce que fait la sainte Église notre mère, nous rappelant le mot de sainte Thérèse : *Je me ferais couper le cou pour la plus petite cérémonie de l'Église.*

Voir : Sepp., *Vie de J.-C.*, t. I, p. 482; M. Maistre, *les Témoins du Christ*, p. 148, 296, 305; Petrus, a Natalib. *Catalog. SS.*, lib. V, c. 34; Josèphe, *Antiq. Jud.*, lib. XV.; D. Calmet, *Dict. de la Bible; Encyclop. théolog.*, art. ESSÉNIENS; Cor. a Lap. in *Act. App.*, c. XIII, 1 à 3; Baron., *App.*, iv, n. 10; id. p. 14, n. 58; id. au 64; n. 516, 8, 10, etc., etc.

SILAS

I

La cinquantième année de notre Seigneur et la onzième du règne de l'empereur Claude, les Apôtres avaient tenu le Concile de Jérusalem, présidé par saint Pierre, comme l'ont été par ses successeurs tous les Conciles généraux, dans la suite des siècles. Afin de notifier aux fidèles d'Antioche les décisions du Concile, les vénérables Pères leur écrivirent en ces termes (*Actes*, chapitre xv, versets 27 et suivants) : « Après vous être rassemblés dans un même esprit, nous avons jugé à propos de vous envoyer des personnes choisies avec nos chers frères Barnabé et Paul.

« Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui vous feront entendre les mêmes choses de vive voix.

» Ayant donc été envoyés de la sorte, ils vinrent à Antioche, où ils assenblèrent les fidèles et leur rendirent cette lettre, qu'ils lurent avec beaucoup de consolation et de joie. »

II

Quelque temps après Jude retourna à Jérusalem, mais Silas demeura à Antioche et se fit le compagnon de l'apostolat de saint Paul. Pleins de zèle, ces deux citoyens ro-

mains partirent ensemble pour évangéliser la Syrie et la Cilicie, confirmer les Églises naissantes et leur apprendre à garder les réglemens des Apôtres. Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et la Galatie, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie proconsulaire.

III

Avant d'aller plus loin, quelques mots d'explication. Dans les biographies précédentes, nous avons fait connaissance avec la Syrie et la Cilicie. Reste à parler de la Phrygie et de la Galatie. La Phrygie, province de l'Asie Mineure, était voisine du Pont-Euxin, qui en baignait les frontières. Au temps de saint Paul, cette contrée appartenait aux Romains et était comprise dans la province d'Asie.

IV

La Galatie était limitrophe de la Phrygie. Son nom lui vient des Gaulois et des Grecs, qui s'emparèrent du pays vers l'an 278 avant Notre-Seigneur. Les villes principales étaient Ancyre et Pessinante. Ancyre, aujourd'hui Angora, est célèbre par trois faits, de nature différente, mais également immortels.

En 1402, la défaite de Bajazet, sultan des Turcs ottomans, par Tamerlan, qui enferma son redoutable prisonnier dans une cage de fer et le traîna ainsi à la suite de son armée.

Dans le siècle passé, la découverte d'un temple d'Auguste, où se lit une inscription importante pour la chronologie : elle est gravée sur six colonnes et porte le nom de *Monument d'Ancyre*.

V

Le Concile d'Ancyre, tenu en 314, qui décréta vingt-quatre canons, approuvés en 325, par le Concile œcuménique de Nicée. Le plus grand nombre règle la conduite à tenir à l'égard de ceux qui avaient eu le malheur de tomber pendant l'effroyable persécution de Dioclétien.

Le Concile s'assembla à Ancyre, parce que cette ville, placée sur la grande route de Byzance, formait comme le centre des Églises les plus éminentes de Cappadoce, du Pont, d'Arménie, de Cilicie et de Syrie. Ancyre est aujourd'hui le siège du pacha et de l'évêque arménien catholique.

VI

Il reste à examiner l'étonnante défense que le Saint-Esprit lui-même fait à Paul et à Silas d'annoncer l'Évangile dans l'Asie proconsulaire. D'abord, il ne leur défend pas de prêcher dans toute l'Asie Mineure, mais seulement dans la province voisine d'Éphèse; ensuite, ce n'est qu'une défense momentanée, puisque nous voyons, quelque temps après, saint Paul lui-même et saint Jean porter dans cette province le flambeau de la foi. Quant à la raison de cette défense : c'est le secret de Dieu.

Toutefois les Pères de l'Église en donnent plusieurs explications. Les plus vraisemblables sont, d'une part, que les habitants de cette contrée n'étaient pas mûrs pour recevoir la semence évangélique, et qu'il fallait se garder de jeter les perles devant les pourceaux. Ne saurait-on pas dire que cette raison demeure encore valable, relativement à certaines peuplades de nos jours? D'autre part, les Apôtres devaient aller au plus pressé. Telle était la Macédoine, où les attendait, comme dit saint Paul, une abondante moisson.

VII

Les deux Apôtres s'embarquèrent donc dans un port de la Troade, allèrent droit à Samothrace et le lendemain à Néapolis, et de là à Philippes, qui est la première ville colonie de cette partie de la Macédoine. Ils y demeurèrent plusieurs jours. Avant de rapporter les deux épisodes mémorables qui signalèrent leur passage dans cette ville, faisons connaître en quelques mots les lieux qui viennent d'être nommés.

VIII

La Troade, d'où partirent Paul et Silas, était une petite contrée de l'Asie Mineure, entre l'Hellespont, la mer Égée et le mont Ida. Troie était la capitale de cette province, devenue fameuse par la guerre, réelle ou fabuleuse, des Grecs contre les Troyens. Deux fleuves également chantés par les poètes, le Simois et le Scamandre, en fertilisaient les campagnes. Samothrace était la capitale de l'île du même nom. Tombée au pouvoir des Turcs, elle s'appelle aujourd'hui *Fernendraki*.

IX

Dans l'antiquité la Samothrace, habitée tour à tour par les Thraces, par les Cariens, par les Pélasges, fut célèbre par le culte mystérieux des Cabires. Les Cabires, ou dieux associés, étaient au nombre de quatre qui portèrent successivement différents noms. Leur culte, qui devait venir du haut Orient, avait des mystères, même pour les initiés. Le grand prêtre du culte cabirique recevait la confession

de ceux qui se faisaient initiés. Après avoir subi les plus terribles épreuves, l'initié était assis sur un trône éclatant de lumière, le front couvert d'un voile, couronné d'un rameau d'olivier et ceint d'une écharpe, tandis que tous les prêtres se tenant par la main exécutaient autour de lui des danses symboliques. C'est à peu près ce que font encore, en Orient, les derviches tourneurs.

X

Néapolis était une ville située sur les confins de la Thrace et de la Macédoine. Aucun événement remarquable ne signale son existence. On sait seulement qu'au moyen âge elle s'appela Christopolis.

Nous connaissons déjà Philippe, qui conserva le nom de son fondateur, le roi Philippe de Macédoine, père d'Alexandre, le vainqueur de Darius. C'est dans cette ville que nous allons retrouver nos deux missionnaires.

XI

Comme ils traversaient les rues de la ville pour se rendre à la synagogue, ils rencontrèrent une jeune fille, possédée d'un esprit de Python, et qui rapportait à ses maîtres un grand profit par ses divinations : l'esprit de Python, ou du serpent Python, était le démon lui-même. Par la bouche de cette jeune fille, Satan faisait ce qu'il faisait à Delphes par ses prêtresses appelées pythonisses. Il rendait des oracles qui n'étaient pas toujours faux, et qui, pour cela, captivaient la confiance des malheureux païens, comme ils la captivent encore aujourd'hui dans tous les pays idolâtres.

XII

Écoutons les Apôtres eux-mêmes nous raconter ce qui leur arrive : « Cette fille suivit Paul et nous. Elle criait à haute voix : « Ces hommes sont des serviteurs du Dieu Très-Haut, et ils vous annoncent la voie du salut ! » Elle fit de même durant plusieurs jours. Or Paul, affligé tout à la fois du sort malheureux de cette fille et de la ruse du démon, se retourna et dit à l'esprit : « Je te commande, au nom de « Jésus-Christ, de sortir de cette fille ! » Et il sortit aussitôt.

Le démon est quelquefois forcé de rendre témoignage à Dieu et à ses saints, sans qu'il cesse pour cela de vouloir tromper et de faire le mal. En louant Paul et Silas il voulait leur nuire, soit en inspirant de la défiance contre eux par son témoignage même, soit en se posant comme leur égal, mais surtout en les faisant chasser, comme destructeurs de son empire : il y réussit.

XIII

Les maîtres de la jeune fille, voyant qu'ils perdaient ainsi l'espoir de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas, et les conduisirent sur la place publique, devant les magistrats. Ils les leur présentèrent disant : « Ces hommes sont des juifs qui troublent notre ville, et qui enseignent des pratiques qu'ils ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. »

XIV

Rien de plus perfide que cette accusation. Autrefois comme aujourd'hui, même tactique. Les premiers torts

viennent toujours des chrétiens. En disant que Paul et Silas étaient juifs et qu'ils annonçaient un nouveau Dieu et une nouvelle religion, leurs accusateurs étaient certains d'exciter le mépris et la haine des magistrats. Le mépris parce que, aux yeux des païens, les juifs étaient un peuple vil et grossièrement ignorant. La haine, parce que proposer le culte d'un Dieu non reconnu par le sénat, c'était aller contre les lois de l'empire.

XV

Aussi le peuple accourut contre eux. Et les magistrats, ayant fait déchirer les vêtements des Apôtres, les condamnèrent à être battus de verges. Après les avoir couverts de plaies, ils les jetèrent en prison, ordonnant au geôlier de les garder soigneusement. Le geôlier, ayant reçu cet ordre, les enferma dans un cachot, et enchaina leurs pieds dans des ceps. On sait que les ceps étaient des madriers en bois, percés de trous, dans lesquels on introduisait séparément les pieds des condamnés.

XVI

Or, vers minuit, Paul et Silas se mirent à prier, chantant les louanges de Dieu, et ceux qui étaient en prison les entendaient. Ces détails sont précieux. Ils nous apprennent que les premiers chrétiens étaient dans l'usage de prier pendant la nuit. De là encore le nom de *nocturnes* donné à différentes parties de l'office. Cet usage était commun, non seulement aux prêtres, mais encore aux simples fidèles, hommes et femmes de toute condition, et même aux enfants.

D'excellentes raisons, qu'il serait trop long de rapporter,

justifiaient ce saint usage. Entre toutes, on voulait imiter notre divin modèle, qui travaillait le jour et qui priait la nuit. De plus, on tenait à honorer les principaux mystères de sa vie : sa naissance à Bethléem et ses souffrances dans le palais de Caïphe. Ils nous apprennent encore la joie des Apôtres, qui rendaient grâces à Dieu de les avoir trouvés dignes de souffrir pour son nom.

XVII

Voyons maintenant la puissance de la prière, qui tour à tour fait tomber la pluie, trembler la terre et voler en éclats les portes, les chaînes et les serrures des prisons.

oudain il se fit un grand tremblement de terre, et les fondements de la prison furent ébranlés, et toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Et le geôlier s'étant éveillé, voyant les portes de la prison ouvertes, tira son épée et voulut se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient enfuis. Mais Paul lui cria, à haute voix : « Ne vous faites point de mal, car nous sommes tous ici. »

Le geôlier, ayant demandé de la lumière, entra, et se jeta tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas. Après les avoir fait sortir de leur cachot, il leur dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Ils lui répondirent : « Croyez au Seigneur Jésus et vous serez sauvé, vous et votre famille. »

Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison, et, en cette heure de la nuit, il les prit et lava leurs plaies, et aussitôt après il fut baptisé, lui et toute sa famille. « Et, les ayant conduits chez lui, il leur servit à manger et il se réjouit avec toute sa famille d'avoir cru en Dieu. »

XVIII

Dans ses *Commentaires sur l'Écriture*, OEcuménius, abrégiateur de saint Jean Chrysostome, rapporte que l'heureux geôlier de Philippes est Étienne, que saint Paul dit avoir baptisé avec sa famille, et dont il parle en ces termes dans la Première Épître aux Corinthiens : « Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai baptisé aucun de vous, sinon Crispus et Caius, afin que personne ne dise que vous avez été baptisés en mon nom. J'ai encore baptisé la famille de *Stéphanas*, et je ne me souviens pas d'en avoir baptisé d'autres... Vous connaissez, mes frères, la maison de *Stéphanas* et de *Fortunat* et d'*Achaïque*; vous savez qu'ils ont été les prémices de l'*Achaïe*, et qu'ils se sont consacrés au service des saints(1). »

A cette tradition on oppose que le baptême d'Étienne eut lieu à Philippes en Macédoine, et non en Achaïe. Mais rien n'empêche d'admettre que le saint geôlier, originaire de l'Achaïe, soit venu à Philippes, où il eut le bonheur d'être converti par saint Paul. Est-ce que les fonctionnaires publics ne se trouvent pas souvent, et encore aujourd'hui, transportés loin de leur pays d'origine?

XIX

Soit que le tremblement de terre ait été ressenti non seulement dans la prison, mais dans toute la ville, comme on le croit; soit que le geôlier ait eu soin de publier ce qui s'était passé, aussitôt qu'il fit jour, les magistrats envoyèrent à Étienne l'ordre de relâcher les Apôtres.

(1) C. I, xiv et suiv., xvi, 15.

Plein de joie celui-ci courut leur dire : « Les magistrats ont envoyé dire qu'on vous mit en liberté. Sortez donc maintenant, et allez en paix. » On voit par ce détail que saint Paul, après avoir mangé chez le geôlier, était rentré en prison avec Silas, afin que les magistrats, les y trouvant, reconnussent leur innocence et les rendissent à la liberté.

Ici se révèle le grand caractère de saint Paul. Il refuse de sortir de prison, à moins que les magistrats eux-mêmes ne proclament son innocence et cela publiquement; accusé faussement en présence de toute la ville, il veut une justification publique.

XX

Il dit donc aux licteurs, c'est-à-dire aux soldats des magistrats : « Après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous *citoyens romains*, les magistrats nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir secrètement? Il n'en sera pas ainsi; mais qu'ils viennent et nous délivrent eux-mêmes! » Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats, qui furent saisis de crainte, en apprenant que leurs prisonniers étaient citoyens romains. Ils vinrent donc les supplier de sortir de prison et leur demandèrent de s'éloigner de la ville. Sortis de prison, les deux Apôtres s'en allèrent chez Lydie, et après avoir vu les frères, ils les consolèrent et partirent.

Grâce à l'énergie de saint Paul, voilà ses juges transformés en suppliants : avec raison, car il y avait peine de mort pour qui aurait fait battre de verges un citoyen romain.

XXI

Puisque l'occasion s'en présente, disons comment saint Paul, juif d'origine, se trouvait citoyen romain. C'est un détail peu connu et qui ne manque pas d'intérêt. Il en est ainsi de tout ce qui rapporte à l'Apôtre des nations, près duquel les prétendus grands hommes de l'antiquité ne sont que des pygmées. Saint Paul était né à Tarse, métropole de la Cilicie. Cette province de l'Asie Mineure avait pour limites, d'une part la Cappadoce, d'autre part la Méditerranée et la Syrie. Tarse, Issus, Anazarbe étaient les villes principales de cette importante contrée, qui fait aujourd'hui partie du pachalik d'Adana.

XXII

Dans les guerres qui eurent lieu entre César et Pompée, Auguste et Antoine, des habitants de Tarse prirent courageusement le parti de César et d'Auguste. En récompense de leur fidélité, ils furent honorés du droit de cité romaine, avec tous les privilèges attachés à ce titre.

Comme noblesse oblige, Paul fut soigneusement instruit dans les lettres grecques, qui s'enseignaient alors dans sa ville natale avec un grand éclat (1). Ses études d'enfant achevées, il se rendit à Jérusalem, où, sous la conduite de Gamaliel, il se livra avec ardeur à l'étude des Écritures. Il y fit de tels progrès, qu'au témoignage de Tertullien personne ne connaissait mieux *la moelle*, c'est-à-dire le vrai sens des textes sacrés.

(1) Tout en apprenant à faire des tentes. Exemple qui devrait être suivi dans les maisons d'éducation, surtout dans les petits Séminaires. Inutile d'en dire la raison.

XXIII

De Philippe les deux Apôtres se rendirent à Thessalonique, en passant par Amphipolis et par Apollonie. Située sur le golfe Thermaïque, Thessalonique, aujourd'hui *Saloniki*, a été glorieusement immortalisée par les deux lettres que saint Paul écrivit à ses habitants. Dès ses premières prédications un grand nombre d'hommes et de femmes de qualité abandonnèrent le culte des idoles, et formèrent une fervente chrétienté, à laquelle le grand Apôtre porta constamment la plus vive affection.

XXIV

Amphipolis, ville de Macédoine, ainsi nommée parce que, bâtie sur un isthme, elle était toute entourée d'eau, aujourd'hui elle s'appelle *Samboli* et appartient aux Turcs. Il en est de même d'Apollonie, voisine de Thessalonique. Comme la précédente, cette ville est déchue de sa grandeur, et figure dans l'empire dévastateur du Coran, sous le nom très peu poétique de *Paléo-Chori*.

XXV

Les succès de Paul et de Silas excitèrent la haine des juifs de Thessalonique. Comme ceux de Philippe, ils se mirent à vociférer qu'ils étaient les perturbateurs de la ville, ils émurent le peuple et voulurent arrêter les Apôtres. Mais, pendant la nuit, de courageux néophytes les firent partir pour Bérée. Cette ville de Macédoine se trouvait non loin de Pella, patrie d'Alexandre. Après avoir porté différents noms, elle s'appelle aujourd'hui *Veria*.

XXVI

A peine arrivés, les infatigables missionnaires se rendirent à la synagogue des juifs. Or, les juifs de Bérée avaient des sentiments plus nobles que ceux de Thessalonique et ils reçurent la Parole avec la plus grande avidité. Plusieurs d'entre eux et beaucoup de femmes *grecques* (1) de qualité, ainsi qu'un grand nombre d'hommes crurent en Jésus-Christ.

XXVII

Quand les juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi prêché la parole de Dieu à Bérée, ils vinrent pour émouvoir et soulever le peuple. Aussitôt les frères le firent partir pour Athènes, où il prononça, en présence de l'Aréopage, l'immortel discours, qu'on lit au chapitre xvii des *Actes des Apôtres*. Après trois mois de prédication, Paul, voyant que l'Évangile ne faisait aucun progrès dans cette ville d'épicuriens et de sophistes, en sortit pour se rendre à Corinthe.

XXVIII

C'est là que Silas vint le rejoindre. Il travailla avec lui et l'aida à évangéliser cette cité, fameuse entre toutes par son opulence et par sa corruption. Leurs efforts furent couronnés de succès. Obligé de porter ailleurs le flambeau de la foi, Paul laissa Silas à Corinthe en qualité d'évêque, pour gouverner cette Église naissante, devenue très nombreuse, c'est la dernière fois que l'Écriture parle de Silas. La tradition nous apprend qu'il mourut en Macédoine.

(1) C'est-à-dire païennes.

XXIX

Le *Martyrologe romain*, qui mit sa fête au 13 juillet, parle de lui en ces termes : « En Macédoine, naissance du bienheureux Silas qui, étant un des premiers entre les frères, fut destiné par les Apôtres pour les Églises des gentils, avec Paul et Barnabé. Rempli de la grâce de Dieu, il s'acquitta avec ardeur du ministère de la prédication ; par ses souffrances, glorifia Jésus-Christ et enfin arriva au repos. » Ces dernières paroles semblent indiquer que saint Silas finit sa vie par le martyre. Tel fut, aux premiers jours de l'Église, le sort très ordinaire des ouvriers évangéliques.

Nous serions bien heureux si Dieu nous réservait la même faveur. Du moins, si nous ne sommes pas les martyrs de la guerre nous sommes les martyrs de la paix : *habet et pax Martyres suos*.

Voir : *Act. Apost.* c. xv, xvi, xvii, xviii ; Bar., an. 51, n. 14 et suiv. ; n. 56 et suiv. ; n. 64 et suiv. ; Cor. a Lapid. *in Act. Ap.*, ibidem ; *Chronic. Alexand.* p. 62 ; S. Hyppol. *De 72 discip.* ; Dom Calmet, *Diction.* ; Petr. *De Natalib. Catal. SS.* ; S. Dorothe. *in Synopsi* ; M. Maistre, *les Témoins du Christ*, p. 364 et suiv., etc., etc. Dio Cassius, *Hist.*, lib. 47 ; Strab. lib. 14 ; Tertull. *Contr. Marcion.* lib. 5.

Suivant saint Jérôme, saint Silas est le même que saint Sylvain, dont le nom se trouve en tête des deux lettres de saint Paul aux Thessaloniens : « Sciendum Silam collegam Pauli lingua hebræa apostolum dici, qui cum eo nonnullas epistolas scribit : et vitiose Silvanus legitur pro Sila, cum Silvanum in apostolorum Actis non legamus. *Epist. 143, in fin.*

S'il en est ainsi, c'est le corps de saint Silas, que le Souverain Pontife Pie IX a envoyé à l'église de Rumengol, diocèse de Quimper. « Cette année, 1856, dit l'*Ami de la Religion* (19 avril), le Saint-Père a témoigné sa grande affection pour l'église de l'Auguste Patronne des Bretons, *Notre-Dame-de-Tout-Remède*, en assimilant par Lettres apostoliques, données à Rome le 10 janvier 1856, le pèlerinage de Rumengol à celui de Notre-Dame de Lorette, avec jouissance de tous les pri-

vilèges et de toutes les faveurs accordées à ce sanctuaire vénéré, le plus riche en biens spirituels de toute la chrétienté.

« De plus, le Père commun des fidèles vient de donner à l'église de Rumengol le corps de saint Sylvain, dont le grand Apôtre parle dans une de ses lettres, et qu'il appelle Son Très Cher Sylvain : *Carissime Sylvane.* »

TITE

I

Avec saint Timothée, voici un des plus illustres et des plus chers disciples de saint Paul. Entre les nombreux témoignages de confiance et d'affection du grand Apôtre pour saint Tite, un des plus remarquables est la lettre qu'il lui adressa. C'était l'an 58 de Notre-Seigneur, la deuxième du règne de Néron, sous le consulat de Quintus Volusius et Publius Cornelius Scipion. Saint Paul était en Grèce, résolu de passer l'hiver à Nicopolis.

II

Afin de ne pas rester seul, il écrit à Tite : « Tite, mon fils bien-aimé en la foi qui nous est commune : Grâce et Paix de la part de Dieu le Père, et du Christ, Jésus Notre-Seigneur. Je vous ai laissé dans l'île de Crète afin que vous corrigiez tout ce qui est défectueux. Après que je vous aurai envoyé Artémas ou Tychique, hâtez-vous de venir près de moi, à Nicopolis, parce que j'ai résolu d'y passer l'hiver. Envoyez devant Zénas, le jurisconsulte, et Apollo, ayant soin que rien ne leur manque (1). »

(1) C. I, v. 45; c. III, v. 12-13.

III

Les quelques détails, ou même les simples mentions qui se rencontrent dans les Épîtres de saint Paul concernant son bien-aimé disciple, ne suffisent pas pour nous faire connaître ce grand homme. Heureusement la tradition supplée au silence du texte sacré.

Zénas, ce docteur en droit nommé par saint Paul, a écrit l'*Histoire de saint Tite*. Avant de la rapporter en abrégé, disons un mot de l'historien.

IV

Zénas était un homme apostolique qui exerçait avec zèle les mêmes fonctions que le savant et éloquent Apollo. Quant au titre de docteur, il est vraisemblable qu'avant d'être chrétien il l'avait reçu des mains de la synagogue, comme plusieurs de nos premiers docteurs.

Devenu évêque de Diospolis, l'ancienne Lydda, il souffrit de grandes tribulations pour l'édification des Églises et la destruction des idoles. Sa laborieuse carrière fut couronnée par une mort glorieuse, dont l'anniversaire est fixé au 27 septembre. Venons à l'histoire de saint Tite.

IV

Tite naquit à Corinthe de parents nobles, alliés aux rois de Crète. Il consacra ses premières années à l'étude des lettres profanes, des poésies d'Homère et des ouvrages des philosophes, étude très estimée parmi les Grecs et réputée seule capable de mettre un jeune homme sur la voie des honneurs.

Tite vaguait donc à cette occupation et avait atteint sa vingtième année, lorsqu'il entendit une voix du ciel qui lui dit de quitter ses études et de sauver son âme : « Cette science profane des Grecs vous sera peu utile pour le salut. »

V

Tite souhaitait d'entendre encore une fois la voix mystérieuse, pour s'assurer si elle venait du ciel; car il savait que, quelquefois, les idoles faisaient entendre des paroles superstitieuses. Il attendit donc encore une année entière.

Alors il eut une révélation, qui lui commanda de lire les Écritures des Hébreux. Il obéit, et ayant ouvert Isaïe, il tomba sur ce passage : « Toutes les îles de la terre, prêtez à mes paroles une oreille attentive : Israël doit être sauvé par un Sauveur éternel. »

VI

Le proconsul de Crète, qui était l'oncle de Tite, apprenant la prodigieuse naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme les miracles qu'il opérait à Jérusalem et ailleurs, envoya Tite à Jérusalem pour y être témoin oculaire des miracles du Sauveur. On le jugeait, en effet, très capable d'apprécier les faits du Christ, de l'entendre et même de lui parler avec à-propos, puis de rapporter exactement aux grands de la Crète ce qu'il aurait vu et entendu.

VII

Tite se mit donc en route pour Jérusalem. Lorsqu'il eut vu Notre-Seigneur, et qu'il lui eut rendu ses adorations, il demeura dans cette ville et fut ainsi le spectateur de ses

miracles. Il crut en lui et devint son fidèle disciple.

Il fut également témoin de la Passion, source de notre salut, de la sépulture et de la résurrection du Sauveur, de son ascension dans les cieux, de l'avènement du Saint-Esprit et de sa descente sur les Apôtres. Il était au nombre des cent vingt renfermés au Cénacle, et il vit les trois mille hommes convertis par le premier discours de saint Pierre.

VIII

Les Apôtres le consacrèrent évêque et l'envoyèrent, avec saint Paul, évangéliser les Gentils. Il vint d'abord avec Paul à Antioche, de là à Séleucie, puis en Chypre, à Salamine, à Paphos. De là, il partit pour Pergé, ville de Pamphylie, et pour Antioche de Pisidie. Il alla ensuite à Icone, où il logea dans la maison d'Onésiphore. Puis il vint à Lystres et à Derbé, prêchant en tout lieu, avec saint Paul, la parole évangélique.

IX

Afin de suivre avec plus d'intérêt l'itinéraire si compliqué de l'infatigable missionnaire, disons un mot des contrées et des villes qui eurent le bonheur de jouir de sa présence. Plusieurs déjà nous sont connues : reste à parler des suivantes.

La Crète est une grande île de la Méditerranée, vis-à-vis de l'ouverture de la mer Égée. Elle porte aujourd'hui le nom de Candie et rappelle l'héroïque défense du Vénitien Marc-Antoine Bragadino, contre le pacha Mustapha, l'hypocrisie et la cruauté de ce dernier.

Au temps de saint Tite, les Crétois ne jouissaient pas d'une belle réputation. Saint Paul lui-même les appelle

mauvaises bêtes, ventres paresseux : *Malae bestiae, ventres pigri*. Aussi il recommanda à Tite de les traiter durement : *increpa illos dure*. Sous l'influence bienfaisante du christianisme ils changèrent totalement et devinrent une florissante Église.

X

Séleucie, ancienne capitale du royaume de Syrie, était en Babylonie, sur la rive droite du Tigre. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines, aux environs de Bagdad.

Salamine, aujourd'hui *Porto-Costanza*, était une ville de l'île de Chypre, sur la côte orientale. Comme l'île entière elle fut évangélisée par saint Paul et par Tite, son cher disciple : Salamine n'a laissé dans l'histoire aucun souvenir important.

XI

Pergé, ville de Pamphylie, était célèbre dans l'antiquité par son temple de Diane, moins connu pourtant que celui d'Éphèse : elle porte aujourd'hui le nom peu harmonieux de *Karahissar*. La Pamphylie, dont Pergé faisait partie, était une contrée de l'Asie Mineure, sur la Méditerranée, entre la Lycie et la Cilicie. La côte forme un golfe, appelé golfe de Pamphylie.

XII

Antioche de Pisidie était une ville qui appartenait à la contrée de ce nom. Cette contrée elle-même, située dans les montagnes au nord de la Pamphylie, était peuplée d'habitants grossiers et à demi sauvages. Mais comme tous

les hommes sont appelés à la foi, Tite et Paul allèrent porter la bonne nouvelle à ces âmes rachetées du sang du Calvaire.

XIII

Il y avait déjà plus d'un an que Rutilius, mari de la sœur de saint Tite, gouvernait l'île de Crète en qualité de proconsul, lorsque Paul et Tite débarquèrent dans cette île et commencèrent à y prêcher Jésus-Christ. Rutilius tournait en dérision les deux Apôtres. Mais quelque temps après, son fils étant venu à mourir, et ayant été ressuscité par saint Paul, Rutilius se convertit à la foi et reçut le baptême avec toute sa maison. Les deux Apôtres firent construire une église, et Tite fut institué archevêque de Crète, et de toutes les îles adjacentes.

XIV

Après avoir gouverné quelque temps cette vaste Église, l'illustre disciple accompagna de nouveau son cher maître dans ses courses apostoliques, et reçut de lui la mission particulière d'aller évangéliser la Dalmatie. Saint Paul lui-même nous le fait connaître dans sa lettre à Timothée, *Titus in Dalmatiam*. Telle est la raison pour laquelle ce pays honore saint Tite comme son premier Apôtre.

XV

Or la Dalmatie est une grande province d'Europe, bornée au couchant par la mer Adriatique. Elle a été de tout temps le théâtre de guerres continuelles qui l'ont fait passer sous différents maîtres, mais les Dalmates ont conservé la foi, qu'ils avaient reçue de saint Tite.

C'est chez eux, à Tertsaz, que s'arrêta d'abord la Sainte Maison de Nazareth, lorsque, pour la soustraire aux profanations des Sarrasins, Dieu ordonna aux anges de la transporter en Europe. De la Dalmatie elle a été de nouveau miraculeusement transportée à Lorette où elle est l'objet de la vénération du monde entier.

XVI

Saint Paul avait un tel attachement pour saint Tite qu'il l'appelle son frère et le coopérateur de ses travaux. Il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des âmes. Lorsqu'il parle de la consolation qu'il en recevait, il se sert des expressions les plus tendres.

« Dieu, dit-il en écrivant aux Corinthiens, qui console les humbles et les affligés, nous a consolé par l'arrivée de Tite; et non seulement par son arrivée, mais encore par la consolation qu'il a lui-même reçue de vous, m'ayant rapporté l'extrême désir que vous avez de me revoir, la douleur que vous avez ressentie, et l'ardente affection que vous me portez, ce qui a mis le comble à ma joie (1). »

Il va jusqu'à dire qu'il n'avait point eu *l'esprit en repos*, pour n'avoir point trouvé Tite à Troade.

XVII

L'an 51 de Notre-Seigneur, Tite suivit saint Paul à Jérusalem, et assista avec lui au Concile que tinrent les Apôtres pour décider la question qui s'était élevée au sujet des observances légales. Cinq ans après le Concile, Paul envoya Tite d'Éphèse à Corinthe, avec plein pouvoir de

(1) II, Cor. vii, 6, 7.

remédier à quelques abus, et de terminer les différends qui troublaient l'Église de cette ville.

Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de respect, et les fidèles s'empressèrent de lui procurer toute espèce de secours. Mais, en excellent imitateur du grand Apôtre, il ne voulut rien recevoir, pas même ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins. Son séjour produisit les plus heureux effets.

Les affaires de l'Église de Corinthe étant en bon état, il alla rejoindre le saint Apôtre, auquel il rendit compte du succès de sa mission. Quelque temps après il fut renvoyé dans la même ville, afin de préparer les aumônes destinés aux pauvres de Jérusalem.

XVIII

Après que saint Paul fut retourné en Orient, Tite revint dans l'île de Crète, où il y avait une Église nombreuse et très florissante, mais le grand Apôtre ne put se passer longtemps d'un compagnon tel que notre saint. Ce fut ce qui l'engagea à lui adresser la lettre qui fait partie de nos divines Écritures. Il lui mandait, comme nous avons vu, de venir le trouver à Nicopolis en Épire, où il comptait passer l'hiver, aussitôt après l'arrivée d'Artémas ou de Tychique, qu'il envoyait pour le remplacer.

XIX

Il le chargeait ensuite d'établir des prêtres et des évêques dans toutes les villes de la Crète. Plusieurs auteurs font voir, par les paroles de saint Paul à Tite, que ce dernier était revêtu de la dignité archiépiscopale, et, comme conséquence, que les archevêques sont d'institution apostolique.

Après le détail des qualités nécessaires à un évêque, l'Apôtre donne à son cher disciple de sages avis sur la conduite qu'il doit tenir à l'égard de son troupeau et sur l'accord de la fermeté et de la douceur dans le maintien de la discipline.

XX

Évêque et missionnaire, comme tous ses collègues de la primitive Église, saint Tite quitta plusieurs fois l'île de Crète pour évangéliser les différentes contrées assises à l'ombre de la mort. Nous l'avons vu passer d'Orient en Europe et prêcher en Dalmatie. De la tradition consignée dans l'ouvrage du savant évêque d'Equilium, on conclut que Tite accompagna saint Paul en Espagne. Cet ouvrage, vrai trésor d'antiquités, contient ce qui suit. « Paul ordonna Tite évêque de Crète, où il le laissa. Deux ans plus tard, Tite vint à Rome auprès de saint Paul qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort sous Néron : *Post duos autem annos Titus ad Paulum Romam accessit, cum quo et fuit usque ad interfecionem a Nerone* (1). »

XXI

On croit que les *deux années* dont il s'agit sont les deux années de la première captivité de saint Paul, ce qui nous donne la date de l'an 60 après Notre-Seigneur, or, c'est après sa sortie de prison, qu'au témoignage des plus anciens Pères de l'Église, saint Paul partit pour l'Espagne. Comme, d'un autre côté, la tradition nous apprend que, depuis cette époque, Tite ne quitta plus son maître, il est logique

(1) Catal. SS. lib. vii, c. 118.

de conclure qu'il vint avec lui évangéliser l'Espagne.

A cela rien d'étonnant. Il fallait, suivant la prédiction de Notre-Seigneur, que les disciples présents au Cénacle, parcourussent la terre entière et portassent en *personne* le flambeau évangélique jusqu'aux extrémités du monde.

XXII

De retour en Orient, après la mort de saint Paul, Tite continua dignement sa glorieuse mission. Le même évêque d'Equilium en rapporte un exemple bien extraordinaire : c'est la conversion de Pline le Jeune, le célèbre proconsul de Bithynie Caius Plinius Caecilius Secundus, si connu par sa lettre à Trajan sur les chrétiens de sa province. Revenant de Bithynie et du Pont, il s'arrêta dans l'île de Crète, afin d'y bâtir, par ordre de l'empereur, un temple à Jupiter. C'était vers l'an 110 de Notre-Seigneur, et la douzième du règne de Trajan ; Pline avait alors trente-cinq ans et saint Tite environ quatre-vingts ; car il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

XXIII

Comme le vénérable évêque passait un jour devant le temple en construction, il le maudit et le temple s'écroula de fond en comble. Alors Secundus vint humblement prier Tite de faire en sorte qu'on ne lui imputât point la ruine de l'édifice. Tite lui ordonna de commencer un temple en l'honneur du seul Dieu, le Dieu des chrétiens, l'assurant que l'ouvrage arriverait à bonne fin, ce qui eut lieu. Le temple achevé, Secundus fut baptisé avec son fils (1).

(1) Cum Die quadam transiret ante palatium, quod Secundus proconsul (is erat Plinius Secundus Junior) jussu imperatoris in Jovis

XXIV

Il y aurait une lacune dans la biographie de saint Tite si nous omettions de parler de la savante lettre que saint Denys l'Aréopagite lui écrivit. Tite avait demandé à l'éminent théologien la signification de quelques figures employées par l'Écriture pour désigner les choses divines, entre autres : ce qu'il faut entendre par la *Maison de la sagesse*, son *calice*, sa *nourriture* et son *breuvage*.

XXV

« Mon cher Titus, lui répond saint Denys, je ne sais si le vieux Timothée serait parti sans avoir rien lu de ce que j'ai écrit touchant les figures que l'Écriture emploie en parlant de Dieu. Dans le *Traité de la Théologie symbolique*, j'ai voulu lui expliquer nettement toutes ces locutions sacrées, que plusieurs esprits trouvent prodigieusement étranges. Encore imparfaits, il leur semble quelque peu absurde que nos maîtres dans l'ineffable sagesse ne révèlent la vérité, inconnue des profanes, la vérité divine et mystérieuse, que sous le voile d'obscurs et audacieux symboles.

XXVI

« C'est pourquoi plusieurs d'entre nous n'ont qu'une foi médiocre en ce qui est dit des décrets divins ; car ils les

nomine construebat, maledixit illud ; et statim opus funditus dissipatum est. Tunc Secundus venit ad Titum cum lacrymis rogans, se indemnem ab opere conservari. Cui Titus imposuit, ut opus in nomine unius Dei christianorum inciperet et sic opus perficere passet, quod et factum est : completo vero opere, Secundus cum filio suo baptisatus est.

Petr. Equil. Ubi supra ; Dexter *Chron.*, an. c. 220 ; Renas, *Act. S. Titi. Bivar*, in *Chron.*, Dext.

contemplant seulement à travers les figures matérielles qui nous les désignent. Il faut donc briser cette enveloppe et les considérer dans leur nudité et leur dureté natives. Je me suis donc cru obligé de donner à tous en général, et à Tite en particulier, la meilleure explication possible des formes diverses qu'on applique mystérieusement à la divinité...

XXVII

« Mais je ne veux pas dépasser les bornes d'une lettre, et j'arrive à la question que nous voulons résoudre. Or, nous disons que tout aliment a la vertu de parfaire ceux qui s'en nourrissent; qu'il supplée à ce qui leur manque, les fait reflourir et leur confère la joie et la perfection.

« C'est pourquoi les Écritures s'expriment avec bonheur, quand elles nous montrent la Sagesse si bonne et élevée au-dessus de toute sagesse, présentant une coupe mystérieuse et versant un breuvage sacré, après avoir servi sa table de mets succulents et invité d'une voix également forte et douce ceux qui avaient besoin d'elle.

XXVIII

« Les convives trouvent donc chez elle un double aliment : la consistance des viandes solides et le charme d'un doux breuvage, et de la coupe s'échappe le fleuve de ses paternels bienfaits.

« Le calice, par sa rondeur et son large évasement, est le symbole de la Providence qui embrasse indistinctement toutes les créatures dans sa sollicitude, et qui n'a ni commencement ni fin. Mais, bien qu'elle s'étende à tout, elle demeure en elle-même, garde une identité permanente, et se maintient dans une immobilité parfaite, comme la coupe qui conserve invariablement la même forme.

XXIX

« Quand on dit que la Sagesse s'est bâti une maison où elle a préparé des mets, des breuvages et un calice, c'est pour faire entendre à ceux qui savent convenablement juger les choses divines que les soins providentiels viennent de cet artisan suprême qui donne aux créatures l'être et le bonheur ; qui est présent à tout et embrasse tout. Séparé du reste des êtres, il n'est rien de ce qui est. Éternellement le même et éternellement en lui, il est, il subsiste, il demeure dans une permanente identité, sans jamais sortir de lui-même, sans jamais quitter son trône. Dans cette immuabilité, il opère ses œuvres saintes et providentielles ; il s'étend à tout, il est en repos et en mouvement, et garde sa stabilité parmi les opérations de sa Providence.

XXX

« Mais que signifient les mets et les breuvages ? Je crois que les aliments solides sont la figure de la perfection spirituelle de l'immuable constance dans le bien... Les breuvages symbolisent le fleuve de la doctrine qui se répand avec abondance et amour sur toutes choses, et s'approprie charitablement à ceux qu'elle nourrit, et au moyen du multiple et du variable les élève à la simple et immuable connaissance de Dieu. « De là vient que les enseignements divins sont comparés à la rosée, à l'eau, au lait, au vin et au miel. Leur fécondité est désignée par l'eau ; par le lait, leur énergie à donner de l'accroissement, par le vin, leur aptitude à donner de la vigueur ; par le miel, la propriété d'unifier et de conserver.

XXXI

« Voilà ce que la divine Sagesse distribue à ses serviteurs ; voilà le fleuve sans cesse jaillissant des immenses délices qu'elle leur prépare... Je vous envoie mon *Traité de la Théologie symbolique*, vous y verrez, avec de plus amples explications, ce que c'est que le palais de la Sagesse, les sept colonnes qui le décorent, et pourquoi les mets sont distingués en victimes et en pains, et ce que veut dire le mélange du vin et tout ce que renferme ma lettre. »

XXXII

Tout le monde sait ou doit savoir qu'il y a un sens mystérieux dans les Écritures, sens aussi réel que le sens littéral. Le devoir du chrétien est de chercher ce sens qui montre à découvert les secrets divins, et sa plus douce joie est de le découvrir. Mais, hélas ! qui, de nos jours, se livre à cette étude ? On lit tous les livres des hommes. Le livre de Dieu est le seul qu'on lit peu ou qu'on lit sans le comprendre. De là un naturalisme qui tue l'intelligence, aussi bien dans la société que dans les individus. Ainsi ne faisaient pas nos pères ; voulons-nous redevenir ce qu'ils furent ? imitons-les.

XXXIII

On lit dans les *Ménologes* de l'Église orientale, que saint Tite mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après avoir sagement gouverné son Église et répandu la foi dans les îles circonvoisines. On gardait autrefois son corps dans l'église de Gortyne, ancienne métropole, à trois lieues du mont Ida. Les Sarrasins ayant ruiné cette ville au ix^e siècle,

on ne retrouva, de toutes les reliques de saint Tite, que son chef, qui depuis a été porté à Venise, et déposé dans l'église de Saint-Marc. On voit encore aujourd'hui les ruines de Gortyne. La ville de Candie, qui a donné son nom à toute l'île, en est maintenant la métropole.

XXXIV

La fête de saint Tite est fixée au 4 janvier, elle est ainsi annoncée dans le *Martyrologe romain* : « Le 4 janvier, en Crète, naissance de saint Tite, que l'Apôtre saint Paul avait ordonné évêque de cette île, et qui, après avoir rempli avec une grande fidélité le ministère de la prédication évangélique, finit heureusement ses jours, et fut enterré dans l'église qui avait été confiée à ses soins par le saint Apôtre. »

XXXV

Pline le Jeune était un courtisan, et, comme tous ses contemporains, un homme de mauvaises mœurs, mais d'une certaine douceur à l'égard des chrétiens de son gouvernement. S'il est vrai, comme dit la tradition, qu'il ait été converti par saint Tite, sa conversion ne doit pas nous étonner. Est-ce que le christianisme ne comptait pas de fervents chrétiens dans le palais même de Néron ? Des brebis dans l'ancre du Tigre ! C'est l'œuvre de Celui qui peut tout. Qu'il lui plaise de nous conserver nous-mêmes au milieu des terribles dangers qui nous menacent !

Voir : Bolland, *Act. SS.* 4 janv. ; S. Doroth. *in Synopsi* ; Biblioth. PP. ; t. XV. p. 62 ; Baron., *Annot. ad martyrol.* 4 jan. : an. 44 et an. 51 ; Euseb. *Hist.* lib. III, c. 4 ; M. Maistre, *les Témoins*, etc. ; Cor. a Lap. *in Epist.* ad Tit. 11-15 ; Id. *Argument. in Epist. ad Tit., in Chron.* ; Bivar. *in chron.* an. 220 ; Petr. Equil. *Catalog. SS.*, lib. VII, c. 118, etc., etc.

PRISCILLE ET AQUILA

I

Saint Paul avait prêché trois mois à Athènes. Voyant que le succès ne répondait pas à son zèle, il secoua la poussière de ses souliers sur la ville des sophistes et se rendit à Corinthe. Le chapitre xviii des *Actes des Apôtres*, verset 2 et suivants, nous apprend ce qui lui arriva à son entrée dans la capitale du Péloponnèse.

« Paul étant sorti d'Athènes vint à Corinthe. Il y trouva un juif, nommé Aquila, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie, avec Priscille sa femme ; car l'empereur Claude avait ordonné à tous les juifs de sortir de Rome, et il se joignit à eux. Comme il savait le même métier, il demeurait chez eux et y travaillait. Leur métier était de faire des tentes ; et il prêchait tous les jours de sabbat dans la synagogue. »

II

Le Pont, pays d'origine d'Aquila, était une province de l'Asie Mineure, bornée par le Caucase, la Paphlagonie, l'Arménie et la mer du Pont-Euxin, qui lui avait donné son nom. Une des principales villes était Cérasonte, dont le nom rappelle celui de *cerisier*, parce que c'est de là que Pompée apporta en Europe le précieux arbuste.

III

Aquila venait d'être chassé de Rome, avec tous les juifs, Pourquoi cette expulsion? Un historien païen, Suétone, dit que les juifs ne cessaient d'exciter des troubles dans la ville, *assidue tumultuarentur*, mais ajouter, comme il fait, qu'ils y étaient poussés par le Christ, *impulsore Christo*, c'est un splendide mensonge.

Les juifs, très nombreux à Rome, avaient une telle influence, même sur les assemblées du peuple, que Cicéron craignait de se compromettre en parlant contre eux. Lorsque les chrétiens parurent dans la capitale du monde prêchant la fin du judaïsme, les juifs ne manquèrent pas de les contredire. De là, sans doute, les altercations et les troubles dont parle Suétone, occasionnés par les débats sur la divinité de Notre-Seigneur.

IV

Nos auteurs chrétiens donnent une autre cause à la mesure impériale. Les juifs, disent-ils, furent chassés de Rome parce qu'ils avaient attiré au judaïsme Agrippine, épouse de Claude, comme ils y avaient attiré, peu auparavant, Fulvia, épouse du sénateur Saturnius, à laquelle ils avaient extorqué de l'or et des objets précieux, ce qui leur avait déjà valu, sous Tibère, un premier bannissement.

Le second eut lieu l'an 51 de Notre-Seigneur, la neuvième année du règne de Claude. Enveloppé dans la même proscription, saint Pierre, qui était à Rome depuis plusieurs années, repartit pour l'Orient, où il présida le Concile de Jérusalem.

V

Excellents chrétiens quoique juifs de naissance, Priscille et Aquila s'étaient réfugiés à Corinthe. C'est là que saint Paul les trouva, et reçut de leur part une longue et cordiale hospitalité. Afin de ne pas leur être à charge, le grand Apôtre se mit à travailler de leur état : ils étaient faiseurs de tentes et saint Paul connaissait le métier. Ce détail nous révèle un usage assez général parmi les anciens, et qu'on regrette d'avoir été négligé par les modernes. Quelles que fussent la naissance et la vocation d'un enfant on lui faisait apprendre un état manuel, excellent apprentissage de la vie, qui préservait de l'oisiveté, et qui, dans un cas donné, devenait une ressource précieuse. L'exemple de saint Paul en est la preuve.

VI

Or l'état de faiseur de tentes consistait à fabriquer des tentes ou pavillons, soit pour les soldats en campagne, soit pour les habitants des villes en voyage ; elles étaient faites de peaux préparées et solidement cousues ensemble. Toute la semaine, l'Apôtre des nations, pendant son séjour à Corinthe, se livrait, comme un simple ouvrier, à cette humble occupation, aussi dans son admirable discours aux anciens d'Éphèse pouvait-il dire : « Je n'ai rien accepté de personne : mes mains ont subvenu à tous mes besoins. »

VII

Comme dans la vie de l'homme rien n'est abandonné au hasard, le métier de saint Paul était une figure providentielle de sa vocation apostolique.

Les tentes sont faites pour les voyageurs et les peuples nomades. Personne plus que l'Apôtre des nations ne fut voyageur et nomade. Comme sa parole, l'état de faiseur de tentes nous rappelle la brièveté de la vie et l'instabilité des choses humaines. « Nous n'avons point ici-bas, disait-il, de demeure permanent^e ; mais nous cherchons celle qui nous attend dans l'avenir. »

VIII

L'exil d'Aquila et de Priscille ne fut pas de longue durée. L'an 58 de Notre-Seigneur, la deuxième année du règne de Néron, ils étaient rentrés à Rome. Dans sa lettre aux Romains, écrite à la même époque, saint Paul recommande aux frères de saluer de sa part Aquila et Priscille, dont il fait l'éloge.

« Saluez, dit-il, Priscille et Aquila qui ont travaillé avec moi pour le service de Jésus-Christ, et qui ont exposé leur tête pour me sauver la vie. Je ne suis pas le seul à leur rendre grâces, mais encore toutes les Églises des gentils le font avec moi. Saluez aussi l'Église, qui est dans leur maison (1) ».

IX

Ces précieuses paroles établissent clairement que Priscille et Aquila n'étaient pas de simples ouvriers, uniquement occupés de leur obscur travail ; mais qu'ils étaient des chrétiens instruits et courageux, qui prêchaient la foi aux Gentils et qui n'hésitèrent pas à sauver, au péril de leur vie, celle de saint Paul, soit dans les sanglantes séditions d'Éphèse et de Corinthe, soit ailleurs. De là cette tendre reconnaissance du grand Apôtre.

(1) xvi. 3-5.

X

Un autre fait confirme ce qui vient d'être dit de la science et du zèle de Priscille et d'Aquila. « Comme ils étaient à Éphèse, lisons-nous dans les *Actes des Apôtres*, un juif, nommé Apollo, originaire d'Alexandrie, homme éloquent et savant dans les Écritures, vint dans cette ville. Il était instruit dans la voie du Seigneur et parlait avec un zèle ardent, et il enseignait avec soin ce qui regardait Jésus, ne connaissant encore que le baptême de Jean. Il commença donc à parler librement dans la synagogue; et quand Priscille et Aquila l'eurent entendu, ils le prirent et lui exposèrent plus complètement la voie du Seigneur (1). »

Il fallait, on en conviendra, que Priscille et Aquila fussent très-avancés dans la connaissance de la religion, pour instruire un homme qui possédait lui-même une profonde science des Écritures.

XI

Leur zèle égalait leur science. Rentrés à Rome sous Néron, ils revinrent en Asie, où ils se trouvaient lorsque saint Paul sorti de prison, écrivit sa seconde lettre à Timothée. On le voit par la recommandation qu'il fait à son cher disciple de saluer Priscille et Aquila : *Saluta Priscam et Aquilam*.

Timothée était appelé à Rome par l'Apôtre et il n'est pas douteux qu'il fut accompagné par Priscille et Aquila. Ainsi, passer de l'Orient en Occident, de l'Occident revenir en Orient pour retourner en Occident, telle était la vie de ces vertueux époux. Telle fut aussi la vie de tous ces Apôtres

(1) Act. xviii, 24.

de second ordre, dont le nom seul se trouve dans l'Évangile, mais qui, ayant été témoins oculaires des miracles de Notre-Seigneur et des Apôtres, contribuèrent puissamment à répandre le christianisme dans le monde entier, avant la ruine de Jérusalem, suivant la prédiction de Notre-Seigneur.

XII

Avec une générosité digne de son grand cœur, saint Paul ne tarda pas à se séparer de ses chers coadjuteurs, et il les envoya en Espagne continuer leur apostolat. Ils parvinrent jusqu'aux extrémités de la péninsule Ibérique, non loin des colonnes d'Hercule. Le principal théâtre de leur zèle fut la ville d'Héraclée, dont Aquila devint évêque. Comme ils avaient longtemps combattu le bon combat, ils reçurent enfin la couronne de justice.

XIII

Voici ce que nous lisons dans le *Calendrier de l'Église orientale*, au treizième jour de février : « Naissance des saints martyrs Aquila et Priscille. Ces deux époux, instruits de la vérité par saint Paul, furent baptisés par lui, devinrent les compagnons fidèles de ses pérégrinations, partagèrent ses travaux et avec lui souffrirent beaucoup de tribulations. Saint Paul étant mort, ils ne cessèrent pas pour cela de prêcher Jésus-Christ. C'est pourquoi, ayant été arrêtés par les adorateurs des idoles, ils souffrirent d'abord de cruels tourments et reçurent enfin la palme du martyre. »

XIV

Suivant la tradition, leur précieuse mort eut lieu l'an 70 de Notre-Seigneur, la quatorzième année du règne de Néron,

sous le consulat de Caius Silius Italicus et de Galerius Trachelus Turpilianus, *Notre-Seigneur régnant*.

Telle est la très belle et très juste formule, par laquelle se terminent en général les *Actes des Martyrs*. Les empereurs et les consuls sont des personnages passagers, dont on cite le nom, afin de marquer la date précise de l'événement; mais Notre-Seigneur reste roi éternel, et c'est sous son règne qui dure toujours, qui survit à celui des hommes et des persécuteurs, que ses glorieux soldats reçoivent leur couronne immortelle.

XV

Grande et belle leçon que, chaque matin, l'Église redit à ses prêtres, et que ses prêtres doivent sans cesse rappeler aux laïques : « Au roi immortel et invisible des siècles, au seul Dieu, soit honneur et gloire, dans les siècles des siècles : Ainsi soit-il. »

Oh oui ! Ainsi soit-il ! Si le monde voulait comprendre, surtout s'il voulait pratiquer cette sublime leçon, et élever ainsi ses intentions vers Dieu, au lieu de les fixer sur les choses d'ici-bas, il aurait trouvé le chemin direct de la sanctification, par conséquent de la paix et du bonheur qu'il se consume à poursuivre sans jamais les réaliser.

Voir Bivar : *in Chron. dext.*, an. 70; et 95; Baron., an. 47, n. 4; an. 51, n. 1 et seqq.; Annot. ad Martyrol. 8 *julii*; Cor. a Lap. *in Act. Apost.* xviii, 2 et seqq.; *in Epist. ad Rom.* xvi, 3; et II *ad Timoth.*, etc. *Orolog. Græcor.*, 13 febr., etc., etc.

TIMOTHÉE

I

Avec Tite, Timothée, dont le nom signifie *craignant Dieu*, fut le disciple bien-aimé de saint Paul. Souvent le grand Apôtre parle de lui, et toujours avec une affection paternelle. Non content de ces souvenirs passagers, il lui adresse deux de ses précieuses Épîtres, dans lesquelles il lui prodigue, avec les plus sages conseils, les témoignages de son ardente charité. Écoutons, avec une sainte curiosité, l'histoire intéressante de cet heureux disciple.

II

Elle commence au 1^{er} verset du chapitre xvi^e des *Actes des Apôtres*. Dans ses courses évangéliques, est-il dit, Paul, accompagné de Silas, parvint à Derbe et à Lystre. « Or, il y avait là un disciple nommé Timothée, fils d'une femme juive fidèle, et d'un père gentil. Les frères qui étaient à Lystre et à Icône rendirent un bon témoignage de ce disciple. Paul voulu qu'il partit avec lui, et, allant de ville en ville, ils leur apprenaient à garder les ordonnances des Apôtres et des anciens, qui étaient à Jérusalem.

III

Suivant notre méthode ordinaire, expliquons les différentes parties du texte sacré. Timothée naquit en Lycaonie, probablement à Lystre. La Lycaonie était une province de l'Asie Mineure voisine de la Pisidie et de l'Isaurie. Elle avait pour villes principales Iconium aujourd'hui *Konieh*, et Lystre où saint Paul fut lapidé, cette dernière ville porte maintenant le nom de *Latik*.

La mère de Timothée s'appelait Eunice, et sa grand'mère Loïda. Toutes deux étaient chrétiennes ainsi que leur fils et petit-fils. Il est de toute vraisemblance que saint Paul avait opéré la conversion de cette famille dans son premier voyage en Lycaonie.

Quant à la ville de Derbe, nommée avec Lystre, elle faisait partie de l'Isaurie, et était située au sud du mont Taurus, aujourd'hui elle est connue sous le nom arabe de *Ala-Dagh*.

IV

Le père de saint Timothée était païen, et on est étonné qu'une juive ait épousé un gentil. Pour faire disparaître ce scandale apparent, il suffit de connaître un peu l'histoire. La loi mosaïque défendait les mariages entre les juifs et les Chananéens, mais non entre les juifs et les autres gentils. Ainsi, Jacob, Joseph, Moïse, David, Esther épousèrent des gentils.

Dans les premiers siècles, l'Église permit également les mariages entre les fidèles et les infidèles : c'était une nécessité. Ainsi sainte Clotilde épousa Clovis encore païen. Depuis, l'Église, pour de bonnes raisons, a invalidé ces sortes d'unions en établissant l'empêchement de *disparité de culte*. Quant au

mariage entre catholique et hérétique, elle s'est contentée de le prohiber, à cause des graves inconvénients qui en résultent.

V

Parti de Lystre avec saint Paul, Timothée fut un des coopérateurs les plus ardents et les plus aimés de l'Apôtre. Il l'accompagna d'abord dans son second voyage à Birée. Arrivé à Athènes, saint Paul sentit le besoin d'avoir un coopérateur, et il fit dire à Timothée de venir le rejoindre.

Mais celui-ci, retenu à Birée par les soins indispensables à donner à cette chrétienté naissante, ne put se conformer au désir de l'Apôtre. Trois mois après seulement, lorsque saint Paul fut à Corinthe, Timothée put se rendre auprès de lui. Le fidèle disciple réjouit le cœur de son maître en lui apportant des nouvelles des Thessaloniens, qu'il avait visités avant son départ, et auxquels l'Apôtre écrivit ses deux Épîtres, en son nom et au nom de Silas et de Timothée.

VI

Après un assez long séjour à Corinthe, Paul partit pour la Macédoine et laissa Timothée à Éphèse, dont il devint évêque : ce titre ne l'empêcha pas de retourner à Corinthe, d'accompagner son maître en Macédoine, et de prendre les devants pour l'attendre à Troade. Telle était la vie des premiers missionnaires de l'Évangile. Le Sauveur leur avait dit qu'ils devraient lui rendre témoignage jusqu'aux extrémités de la terre, *eux en personne*, remarquons-le bien, et non pas seulement leurs successeurs. Cet ordre fut accompli à la lettre, *et prædicaverunt ubique*. On comprend dès lors que les Apôtres ne pouvaient s'arrêter longtemps en aucun lieu et moins encore se fixer quelque part.

VII

Puisque nous avons parlé de Corinthe et d'Éphèse, deux des plus illustres théâtres des prédications, des souffrances et des succès de Paul et de Timothée, il est bon de connaître ces deux villes.

Corinthe était une ville la plus opulente et probablement la plus dissolue de toute la Grèce. Située sur l'isthme de Corinthe, elle avait deux ports célèbres, où abordaient les navires des différents peuples : le port de Cenchrée, sur le golfe de Lépante, et le port de Léchée, sur le golfe d'Athènes.

Un peuple de philosophes, de rhéteurs, de statues et de courtisanes se rencontrait dans cette ville, dont le luxe et les richesses rivalisaient avec les magnificences de Rome. Capitale de l'Achaïe ou Péloponnèse, aujourd'hui la *Morée*. Corinthe n'est plus, comme toutes ces villes de l'ancienne Grèce, qu'une ombre d'elle-même : la justice de Dieu a passé par là.

VIII

A l'instar de Corinthe, Éphèse, capitale de l'Asie Mineure, était pleine d'oisifs, de rhéteurs, de sophistes et de sybarites. Ce qui la rendait surtout fameuse, c'était son temple de Diane, et son fanatisme pour cette prétendue déesse.

Le temple de Diane passait pour une des merveilles du monde. Au rapport de Pline, il fut bâti, en grande partie, par les rois de la Grèce. Sa construction, ajoute l'historien, offre des particularités étranges. On choisit pour l'emplacement un sol marécageux afin de le préserver des tremblements de terre.

Mais pour que les fondements de l'immense édifice ne fussent pas appuyés sur un sol mouvant, on couvrit le marais

d'une épaisse couche de charbon pilé et de toisons de lain.

IX

Le temple avait trois cent vingt cinq pieds de long, et deux cent vingt de large. Il était soutenu par cent vingt-sept colonnes de soixante pieds de hauteur, dont trente-six étaient ciselées : toutes données par les rois (1). La célébrité de ce temple amenait journellement à Éphèse des multitudes d'hommes et de femmes qui venaient vénérer la grande déesse.

C'est ainsi que, chaque année, les musulmans se rendent en foule au pèlerinage de la Mecque, pour rendre leurs hommages à leur prétendu prophète. Ces dévots de Diane achetaient en quantité des statuettes de la déesse et de petits temples, réduction du grand temple. Les orfèvres d'Éphèse exploitaient activement la dévotion des étrangers.

X

Mais lorsque saint Paul eut fait briller la lumière de l'Évangile, le commerce des orfèvres se ralentit promptement. Furieux de voir leur spéculation compromise, les fabricants d'idole ameutèrent la ville, au cri de : *La grande Diane des*

(1) In solo id (Templum) palustri fecere, ne terrae motus sentiret; rursum ne in lubrico atque instabili fundamenta tantae molis locaverunt; calcatis ea substravere carbonibus, dein velleribus lanae. Universo templo longitudo est cccxxv pedum, latitudo ccxx; columnarum, cxxvii, a singulis regibus factae. Sexaginta pedum altitudine, ex eis xxxvi caelatae. (Plin., *Hist.* lib. XXXVI, c. 14.) Les ingénieurs d'aujourd'hui reconnaissent que le travail de fondation était très bien entendu et qu'il offrait une grande solidité. On l'imite encore dans certaines constructions modernes.

Ephésiens ! Magna Diana Ephesiorum ! Saint Paul fut arrêté, et, suivant l'opinion la plus probable, exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre. Dieu l'ayant délivré, il partit de nouveau pour la Macédoine.

XI

Avant de quitter Éphèse, aujourd'hui *Aïa-Solouk*, chétif amas de ruines, disons un mot de ses gloires chrétiennes. Elle eut le bonheur de voir le grand Apôtre des nations et l'honneur de recevoir une de ses lettres. Peu de temps après l'Ascension, elle eut la gloire plus grande encore de voir arriver dans ses murs la sainte Vierge et saint Jean.

A son retour de Pathmos, sous l'empire de Nerva, l'an 98 de Notre-Seigneur, le disciple bien-aimé fit un long séjour à Éphèse, d'où il gouvernait toutes les Églises d'Asie. On fait même dériver le nom moderne *Aïa-Solouk* des mots grecs *Agios Theologos*, c'est-à-dire le *saint théologien*, nom que l'on donnait à saint Jean. C'est à Éphèse que fut réuni en 431 le troisième Concile œcuménique qui anathématisa le nestorianisme, et vengea la Maternité divine de la sainte Vierge.

XII

Parti pour la Macédoine, où il recueillit une abondante moisson, saint Paul revint pour la troisième fois à Corinthe, d'où il écrivit sa fameuse lettre aux Romains : c'était aux premiers jours de l'an 58 de Notre-Seigneur. Timothée était venu le rejoindre, car, dans les salutations que Paul envoie à ses chers Romains, il dit : « Timothée, qui est le compagnon de mes travaux, vous salue (1) ».

(1) XVI, 21.

Bientôt l'infatigable Apôtre se rend à Jérusalem pour porter aux fidèles de cette ville, dépouillés par la persécution, les aumônes de leurs frères d'Asie. A Jérusalem il est arrêté et conduit à Césarée devant le proconsul romain Portius Festus. Il en appelle à César et arrive à Rome au mois de mai de l'an 58, et demeure deux ans dans la prison qui se voit encore. Timothée était venu rejoindre son cher et illustre maître.

XIII

En effet la lettre que, malgré ses chaînes, saint Paul écrit de Rome aux Philippiens, l'an 60, porte cette inscription : « Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints en Jésus-Christ, qui sont à Philippes avec les évêques et les diacres : grâce et paix à vous par Dieu, notre Père, et Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Bien que le mot évêques soit au pluriel, il ne doit pas nous arrêter, il n'y eut jamais qu'un seul évêque dans la même ville. Mais souvent, aux premiers âges de l'Église, les prêtres sont appelés évêques. Saint Paul lui-même en donne une preuve irrécusable. Dans son dernier et si touchant discours aux *anciens* de l'église d'Éphèse, il dit : « Veillez sur vous et sur tout le troupeau, dans lequel le Saint-Esprit vous a établis *évêques*, pour gouverner l'Église de Dieu ». Or, à Éphèse, il n'y avait qu'un évêque proprement dit. Les autres anciens étaient donc des prêtres.

XIV

L'an 60 de Notre-Seigneur, la quatrième du règne de Néron, et la seconde de la prison de saint Paul, le grand Apôtre écrit sa lettre aux Colossiens, comme la précédente. Cette lettre

accuse la présence de Timothée à Rome, partageant la sollicitude et la tendresse paternelle de l'Apôtre des nations pour les chrétiens qu'il avait engendrés à la foi : elle commence ainsi : « Paul, Apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, et Timothée son frère : à nos saints et fidèles frères en Jésus-Christ, qui sont à Colosses. »

La lettre à Philémon, écrite de Rome la même année que celle aux Colossiens, nous apprend encore que Timothée était auprès de saint Paul : « Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et Timothée son frère, à Philémon, notre bien-aimé et notre coopérateur ».

XV

Par ces différentes lettres on voit que Timothée fut le compagnon habituel de saint Paul, pendant la captivité de l'Apôtre, dans la capitale du monde païen, l'an de Notre-Seigneur 64, la cinquième du règne de Néron. Sous le consulat de Caius Vispanius et de Fonteius Capito, saint Paul sortit de prison. Peu de temps avant sa délivrance, ou plutôt immédiatement après, il permit à Timothée, *Timotheum dimissum*, de repartir pour l'Orient, afin de continuer sa mission évangélique.

XVI

Paul reste à Rome pendant quelque temps; mais bientôt il rappelle auprès de lui son cher disciple. « Hâtez-vous, lui écrit-il, de venir me rejoindre; hâtez-vous de venir avant l'hiver : *festina ad me venire cito; festina ante hyemen venire*(1). Apportez-moi, en venant, le manteau que j'ai taillé

(1) II, Tim. iv, 8-21.

à Troade, chez Carpus, et mes livres et surtout mes papiers : *Pænulam quam reliqui Troada apud Carpum, veniens affer tecum et libros maxime autem membranas* (1).

XVII

En attendant Timothée, saint Paul avait écrit sa lettre aux Hébreux, la dernière sortie de la plume du grand Apôtre. On la date de l'an 60. Beaucoup croient qu'elle est adressée, non aux juifs en général, ni aux juifs de Jérusalem, mais aux juifs d'Espagne. Dans cette lettre se trouve le passage suivant : « Vous saurez que notre frère Timothée est en liberté, s'il vient bientôt, j'irai vous voir avec lui : *Cognoscite fratrem nostrum Timotheum dimissum, quo, si celerius venerit, videbo vos* (2). Il paraît que saint Timothée avait trouvé en Orient ce que les Apôtres rencontraient partout : des chaînes et des prisons.

XVIII

Quel est le pays où veut aller saint Paul avec Timothée? Quels sont les frères que les deux Apôtres se proposent de visiter ensemble? D'abord, ce pays n'est pas en Orient, puisque saint Paul invite Timothée à venir en Occident, à Rome, d'où il doivent partir. Ce n'est pas vers l'Orient qu'ils doivent diriger leur voyage, puisque, dans son discours aux anciens d'Éphèse, Paul avait annoncé qu'ils ne le reverraient plus. Ce n'est donc pas aux Hébreux de l'Orient qu'il s'adresse quand il dit : *J'irai vous voir avec Timothée : cum quo videbo vos*. Il parle à des Hébreux qui n'avaient encore vu ni lui ni Timothée. Or tout l'Orient les avait

(1) II, Tim. iv, 13.

(2) *Ibid.*, xiii, 23.

vus. Quels sont donc ces Hébreux qui jusqu'alors ne les connaissaient que de nom? Saint Paul lui-même donne la réponse dans sa lettre aux Romains : « Lorsque je partirai pour l'Espagne, j'espère vous voir en passant, et être conduit par vous dans ce pays, après avoir un peu joui de votre présence : *Cum in Hispaniam proficisci cœpero, spero quod præteriens videam vos et a vobis deducar illuc, si vobis primum ex parte fruitus fuero* (1).

XIX

L'homme propose et Dieu dispose. Saint Paul qui comptait voir les chrétiens de Rome seulement en passant, eut le temps de les voir pendant les deux années de sa captivité. Ce n'est qu'après cette longue détention qu'il put réaliser son voyage en Espagne.

Quel intérêt particulier avait-il de visiter la péninsule Ibérique? D'abord, il devait justifier son titre d'Apôtre des nations; ensuite, l'Espagne était habitée par une population juive dont le nombre, la richesse, la ferveur et l'origine, étaient de nature à exciter au plus haut degré le zèle du grand Apôtre.

XX

Ces juifs, évangélisés d'abord par saint Jacques, étaient depuis longtemps établis en Espagne. Étrangers à la mort de Notre-Seigneur, ils n'avaient pas voulu retourner à Jérusalem, à cause d'une prophétie qui annonçait la ruine du second Temple. Sous la persécution de Néron, ils

(1) xv, 24.

(2) C'est ce retard involontaire qui aura probablement donné lieu à quelques anciens de révoquer en doute le voyage de saint Paul.

avaient beaucoup souffert, comme tous les premiers chrétiens, pleins de compassion pour les confesseurs de la foi : *Vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis* (1). Tel est l'éloge bien mérité que le grand Apôtre leur adresse.

XXI

Saint Paul, accompagné de Timothée, est donc allé en Espagne, où il évangélisa les juifs et les gentils. Telle est non seulement la tradition constante de l'Église d'Espagne, mais encore le témoignage des plus savants Pères de l'Orient et de l'Occident, dont on peut voir les paroles dans Baronius (2). Citons seulement celui de saint Chrysostome. Personne mieux que lui n'a connu les travaux et les souffrances de l'Apôtre des nations. « Après avoir été deux ans en prison à Rome, il fut mis en liberté. Ensuite, il partit pour l'Espagne et visita les juifs qui étaient en ce pays, puis il revint à Rome où il fut mis à mort par ordre de Néron (3). »

XXII

D'accord avec la tradition espagnole et les Pères de l'Église, Baronius s'exprime ainsi, dans le *Martyrologe romain*, au 23 septembre : « A Narbonne, dans la Gaule, naissance de saint Paul évêque qui, suivant la tradition, fut le proconsul Sergius Paulus. L'Apôtre saint Paul le baptisa,

(1) C. XXI, 24.

(2) An. 61, Passim.

(3) Cum igitur biennium Romæ exegisset in vinculis, tandem dimissus est. Deinde in Hispaniam profectus, invisit illic Judæos quoque : actum fortasse Romam reversus est, quando et supplicium jussu Neronis pertulit. *Homil.* 76, in Matth.

et, *comme il se rendait en Espagne*, il le laissa à Narbonne et le fit évêque de cette ville. Là, après avoir prêché avec un zèle infatigable et s'être rendu illustre par ses miracles, il émigra dans le ciel. »

Au reste, saint Paul avait eu tout le temps de faire son voyage d'Espagne. Après sa sortie de sa première captivité sous Néron, l'an 61, jusqu'à la seconde terminée par sa mort, l'an 67, il eut six ans devant lui, pendant lesquels on peut croire qu'il ne resta pas oisif.

XXIII

Comme saint Timothée fut de moitié dans les travaux de saint Paul en Espagne, nous ne sortirons pas des limites de sa *Biographie*, en rapportant un miracle du grand Apôtre dans la catholique péninsule. Le souvenir en a été transmis à la postérité par saint Sophrone, patriarche de Jérusalem.

« L'Italie, dit-il, les Gaules, les Espagnes ont été illustrées par le passage de saint Paul. Arrivé en Espagne, il reçut l'hospitalité d'un grand personnage, nommé Probus. Xantippe, épouse de Probus, ayant regardé saint Paul, fut frappée de sa modestie. Pendant qu'elle tenait les yeux fixés sur l'étranger Dieu permit qu'il apparut, sur le front de l'Apôtre, ces mots écrits en lettres d'or : *Paul, Apôtre, prédicateur du Christ*.

« Comme la renommée avait devancé l'Apôtre et raconté de lui une foule de choses extraordinaires, Xantippe désirait ardemment de le voir. Se trouvant tout à coup en sa présence, elle est suffoquée par la joie et par la crainte ; et, baignée de larmes, elle tombe à ses genoux. Instruite des mystères de la foi, elle fut baptisée avec son mari et toute sa famille. »

XXIV

Après l'expédition évangélique en Espagne, Timothée se sépara de nouveau de son cher maître et retourna à Éphèse. Appelé à l'épiscopat, jeune encore, il montra dans toute sa conduite la sagesse et la gravité d'un vieillard. D'une santé délicate et d'une grande austérité, il reçut de saint Paul l'ordre de boire un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac et de ses fréquentes infirmités. Tel était l'éclat de sa vertu que l'illustre saint Denis l'Aréopagite lui dédia son livre : *Des noms divins*.

XXV

Malgré ses persévérants efforts et les glorieux succès de son apostolat, il restait encore à Éphèse un nombre considérable de païens. Chaque année, ces fanatiques idolâtres célébraient une fête, immonde et cruelle, appelée la fête des *catogies*.

Une main armée de bâton et l'autre portant de petites idoles, le visage couvert d'un masque, ils parcouraient en furieux les principales rues de la ville, qu'ils faisaient retentir de chants appropriés à leur fête. Comme de vrais brigands, ils attaquaient indistinctement les femmes et les hommes dont ils faisaient un grand carnage. C'est ainsi que ces malheureux croyaient honorer leur dieu en lui sacrifiant des victimes humaines.

XXVI

Profondément affligé d'un pareil désordre, saint Timothée employa d'abord pour l'empêcher les conseils et les prières.

Voyant que ses paroles et ses supplications étaient inutiles, il descend dans la rue, au moment où la fête était déjà commencée, et redouble d'efforts pour mettre un terme à cette cruelle démente.

Au lieu de profiter de ses paternels conseils, ces fanatiques se jetèrent sur le saint évêque, et s'armant de tout ce qui tombait sous leurs mains, l'accablèrent de pierres et de coups et le laissèrent à demi mort.

Survinrent quelques chrétiens qui l'emportèrent sur une colline voisine de la ville, où il ne tarda pas à rendre l'esprit. Son précieux corps, empourpré du sang du martyr, fut déposé dans un lieu voisin, avec toute la pompe que pouvait comporter la pauvreté des fidèles et la difficulté des temps.

XXVII

Le martyre du bien-aimé disciple de saint Paul eut lieu le 23 janvier de l'an 109 de Notre-Seigneur, le dixième du règne de Trajan. Conservées avec un soin religieux, ses reliques furent apportées à Constantinople par les soins de l'empereur Constant, fils de Constantin, l'an 336, et placées sous l'autel de la grande basilique des Apôtres.

Au lieu de lire des romans ou des livres futiles, lire les deux lettres de saint Paul à Timothée serait connaître deux des plus belles pages de notre histoire chrétienne. A cette lecture l'esprit et le cœur auraient tout à gagner.

Voir : Cor. a Lap. *in Act.* xvi, passim ; in II, Tim. c. 2, v. 2 ; id. in, c. I, v. 4 ; in I ad Tim. iv, 12 ; Id. argum. in I ad Tim ; Encyclop. théolog. art. ТИМОТХЕЕ ; Surius, 24 januar ; Baron., an. 51, n. 61 et suiv. ; an. 109, n. 55 ; an. 336, n. 70 ; Bivarius, *in Dext.*, p. 206 et suiv., édit. Migne, etc., etc.

LYDIE

I

Paul, Silas, Luc et Timothée étaient dans la ville de Philippes, où ils continuaient, comme partout ailleurs d'annoncer l'évangile. Les *Actes des Apôtres*, chapitre xvi, verset 13 et suivants, rapportent une particularité de leur séjour : « Le jour du sabbat nous sortions hors des portes près de la rivière, où était un lieu de prière ; et nous asseyant, nous parlâmes aux femmes qui étaient assemblées.

« Une d'entre elles nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, servant Dieu, écouta ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur et la rendit attentive à ce que Paul disait. Après qu'elle eut reçu le baptême, elle et sa famille, elle nous pria, disant : « Si vous me croyez fidèle au Seigneur, « entrez dans ma maison, et demeurez-y. » Et elle nous força d'entrer. »

II

Nous connaissons déjà la ville de Philippes ; il nous reste à dire un mot de Thyatire. C'était une ville de Lydie, province voisine de la Mysie, dans l'Asie Mineure. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une ombre d'elle-même, connue sous

le nom de *Ak-Hissar*. Convertie de bonne heure elle devint le siège d'un évêché célèbre, puisqu'il compte parmi les sept Églises d'Asie auxquelles saint Jean, dans l'*Apocalypse*, adresse de la part de Dieu et ses réprimandes et ses encouragements.

III

Outre les synagogues qu'ils possédaient dans presque toutes les villes de l'Orient et de l'Occident, les juifs avaient hors des villes de petites synagogues, bâties en plein air et où ils pouvaient se rendre les jours de sabbat sans excéder la distance légalement permise.

Aux juifs se joignaient quelquefois des gentils : de ce nombre était la bonne Lydie. Le commerce de pourpre, dont elle faisait son état, était un des plus honorables et des plus riches de cette époque. Personne n'ignore qu'il fut en grande partie la source de l'extrême opulence des Tyriens.

IV

A peine baptisée, avec toute sa famille, elle prie les Apôtres de venir loger chez elle. Il ne lui paraissait pas convenable que les ministres du vrai Dieu allassent des mander l'hospitalité aux adorateurs du démon. Les invités refusèrent d'abord ; mais Lydie fit tant d'instances qu'ils finirent par accepter.

Voilà bien la femme chrétienne. Un instinct mystérieux lui dit qu'elle doit tout au prêtre, c'est lui qui, en continuant la mission du Sauveur, rachète la fille d'Ève du double esclavage de l'homme et du démon. Quels que soient ses efforts, l'impiété n'étouffera jamais cet instinct au cœur de la femme. Il a survécu à toutes les persécutions ; que

dis-je ! c'est dans les persécutions mêmes qu'il s'est manifesté avec une énergie, une persévérance, une industrieuse charité au-dessus de tout éloge.

V

Pleine de cette foi qui a vaincu le monde et de cette charité qui fit la gloire des premiers chrétiens, Lydie parcourut saintement le pèlerinage de la vie et depuis dix-huit cents ans elle jouit dans le ciel d'une récompense qui ne fait que commencer.

Bonté infinie de notre Père céleste ! pour des travaux d'un jour il couronne ses enfants d'une gloire éternelle.

Au 3 du mois d'août, le *Martyrologe romain* dit :

« A Philippes, en Macédoine, naissance de sainte Lydie marchande de pourpre, qui, à la prédication de saint Paul, fut la première à croire à l'Évangile. »

Voir : Bar., an. 51, n. 66 ; Épiph. *Hæres*, 80 ; Cor. a Lap. *in Act.* xvi, 14. Bar., Annot. ad Martyrol. 3 aug.

JASON ET SOSIPATER

I

La vie des Apôtres n'est qu'une suite de persécutions, et celle des premiers chrétiens une manifestation également continue de la plus héroïque charité. De l'une et de l'autre, la *Biographie* suivante nous en donne la preuve.

On lit au chapitre xvii des *Actes*, verset 1 et suivants : « Paul et Silas vinrent à Thessalonique. Selon sa coutume, Paul entra dans la synagogue et y prêcha son divin Maître, quelques-uns d'entre eux embrassèrent la foi, et se joignirent à Paul et à Silas avec un grand nombre de prosélytes et de gentils et avec plusieurs femmes de qualité.

II

« Mais les autres juifs, pleins d'un faux zèle, prenant avec eux quelques misérables de la lie du peuple, et s'étant attroupés, mirent la ville dans le trouble, et environnèrent la maison de Jason, cherchant Paul et Silas pour les mener devant le peuple (1).

« Ne les ayant point trouvés, ils trainèrent Jason et

(1) Et les faire lapider.

quelques-uns des frères devant les magistrats de la ville, criant : « Ce sont ceux-là qui troublent la ville et c'est pour cela qu'ils sont venus ici, et Jason les a reçus chez lui. Ils sont rebelles aux décrets de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus. »

« Et ils émurent le peuple et les magistrats de la ville, qui les entendaient. Mais Jason et les autres ayant donné caution, furent renvoyés, et aussitôt les frères, pendant la nuit, firent partir Paul et Silas pour Bérée. »

III

Il est on ne peut plus remarquable que, dès la naissance du christianisme jusqu'au jour présent, les ennemis des chrétiens les ont toujours accusés d'être des auteurs de troubles, des ennemis des États, des lumières, des libertés, du progrès. D'où vient ce mensonge éternel? De ce que les chrétiens se disent à l'exclusion de tout autre possesseur de la vérité.

Oh! si dans la personne de leur auguste chef, les chrétiens pouvaient enseigner l'erreur, s'ils n'étaient pas infaillibles, on les eût laissés en paix, comme tous les adeptes des sectes hérétiques, schismatiques ou païennes. Ainsi, le dernier mot de la guerre que le démon ne cesse de faire à l'Église, c'est l'infailibilité du pape. Voilà pourquoi, à l'heure même où ces lignes sont écrites, le *Syllabus* met en fureur tous les ennemis du *cléricalisme*.

IV

Le *Martyrologe romain*, au 12 juillet, nous apprend que Jason était originaire de l'île de Chypre, et qu'il fut de très bonne heure disciple de Jésus-Christ : *In Cypro S. Jasonis*,

antiqui discipuli Christi. Il était même parent de saint Paul, comme l'Apôtre l'indique dans sa lettre aux Romains : « Timothée mon coadjuteur vous salue, ainsi que Lucius, Jason et Sosipater, mes parents (1).

Jason était riche des biens de ce monde ; il possédait une maison à Thessalonique et une autre à Jérusalem. Mais il était encore plus riche en vertus. Il en donna une preuve dans les circonstances dont nous parlons.

V

Pour sauver la vie de saint Paul, il ne craignit pas d'exposer la sienne. Avec une générosité digne d'admiration, il se fit caution de Paul et de Silas. Par là, il prenait l'engagement de répondre de leurs personnes, de les représenter s'il en était requis ; et, dans le cas contraire, de subir les peines auxquelles ils seraient condamnés. Heureusement, il ne fut pas obligé d'en venir à ce point ; l'émeute s'apaisa et les magistrats n'exigèrent plus la présence des Apôtres (2).

VI

Saint Paul, comme nous venons de voir, nomme Jason et Sosipater, qu'il appelle ses parents, soit parce qu'ils lui étaient unis par les liens du sang, soit parce qu'ils étaient

(1) xvi, 21.

(2) Au chapitre xxi, verset 16, des *Actes*, on lit : « Quelques disciples de la ville de Césarée (où se trouvaient alors saint Paul et saint Luc) vinrent, amenant avec eux un ancien disciple nommé Mneson, de l'île de Chypre, chez qui nous devons loger (à Jérusalem). On regarde comme probable que Mneson est le même que Jason. C'est pourquoi nous nous abstenons de donner la *Biographie* plus ou moins authentique de Mneson. Probabiliter conjiunt auctores... hunc Jasonem eundem et eum cum Mnasone... Nihil enim hic est certum et evidens. Cor. a Lap. in Act. xvii, 5.

juifs, soit enfin parce que leurs vertus les lui rendaient particulièrement chers. Jason et Sosipater étaient donc des personnages distingués parmi les premiers chrétiens. A ce titre ils ont dû avoir une mission évangélique. Comme l'Écriture n'en dit rien, nous allons interroger la tradition. Les monuments les plus authentiques nous donnent les intéressants détails qu'on va lire.

VII

Jason fut évêque de Tarse en Cilicie, la patrie même de saint Paul. Sosipater naquit à Patras, en Achaïe, où fut crucifié saint André, frère de saint Pierre. Il devint évêque d'Icône, patrie des deux illustres martyrs, patrons de la cathédrale de Nevers, saint Cyr et sainte Julitte.

Après avoir gouverné leurs Églises pendant quelques années, les deux saints évêques firent ce que faisaient tous les évêques de leur temps et les Apôtres eux-mêmes. Ils partirent pour porter le flambeau de la foi dans les contrées qui ne l'avaient pas encore reçu. L'Occident devint le théâtre de leur zèle. Ils débarquèrent dans l'île de Corcyre, convertirent beaucoup d'infidèles et y consacrèrent une église en l'honneur du premier martyr, saint Étienne.

VIII

A cause de son importance, l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, mérite une mention particulière. Corfou est la clef de la mer Adriatique et la plus importante des îles Ioniennes. Aussi elle a toujours été convoitée par les nations maritimes. Tour à tour propriété des Vénitiens et des Français, elle appartient aujourd'hui à la Grèce, après être demeurée, pendant une cinquantaine d'années, sous le

protectorat de l'Angleterre. Dans l'antiquité elle eut des rois qui figurèrent, dit-on, dans la guerre de Troie.

IX

En voyant l'église que les saints venaient d'élever, le chef de l'île les fit arrêter et commanda qu'ils fussent jetés dans la prison où se trouvaient enfermés sept chefs de voleurs, dont voici les noms : *Saturnin, Nicischolus, Faustianus, Januarius, Marsalius, Euphrasius et Mammius*.

Ces captifs, ayant vu les actions prodigieuses des deux hommes de Dieu et entendu leurs discours, crurent en Jésus-Christ. Le gardien de la prison se convertit pareillement. Un miracle analogue fut accompli par saint Paul et saint Silas dans la prison de Philippes. Il se renouvela dans la prison Mamertine à l'égard des deux geôliers de saint Pierre, Processus et Martinianus.

X

Tous, de loups ravissants qu'ils étaient naguère, furent changés en doux agneaux, disposés à se laisser immoler pour le nom de Jésus-Christ. En effet, Antoine, le gardien de la prison, eut la tête tranchée pour la foi. Quant aux sept voleurs convertis, ils furent conduits hors de la ville, et jetés dans des cuves d'airain embrasées, remplies de bitume et de soufre, et ils reçurent ainsi la couronne du martyre.

C'est le témoignage du *Martyrologe romain*, en particulier, qui, au 27 avril, s'exprime ainsi : « En ce même jour, naissance de sept saints, voleurs, qui convertis à Jésus-Christ par saint Jason, acquérèrent par le martyre la vie éternelle : *Eodem die sanctorum septem latronum, qui a sancto Jasone*

ad Christum conversi, martyrio vitam adepti sunt sempiternam.

XI

« Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » Ce mot de Tertullien est immortel. Cercyra, fille du chef de l'île de Corfou, avait vu de sa demeure les martyrs conduits au supplice, et avait été frappée de leur constance. Comprenant qu'on avait cruellement mis à mort des innocents, elle se convertit à Jésus-Christ et se déclara hautement chrétienne.

Amenée devant son père, elle ne voulut point renoncer à la foi ; on la livra à un Éthiopien chargé de lui ravir son innocence. Dieu la protégea visiblement et la défendit contre les tentatives sacrilèges de l'étranger, qui, frappé du prodige, se déclara chrétien et mourut pour l'Évangile. La vierge de Jésus-Christ fut soumise à divers supplices ; puis, transpercée de flèches et accablée de pierres, elle remporta la couronne du martyr.

XII

Cependant le chef de l'île fit sortir de prison Jason et Antipater, et les interrogea sur leur doctrine. Au lieu de l'embrasser, il les fit remettre sous les fers, avec ordre au géolier Carpianus de leur faire subir divers tourments au jour indiqué. Mais les saints hommes de Dieu trouvèrent moyen de sortir de prison, et ils se réfugièrent dans une île voisine.

Le gouverneur de Corfou, désirant les livrer au supplice, se mit en mer pour les poursuivre. Mais, dans la traversée, il périt comme autrefois Pharaon. Ce fut pour les chrétiens

un motif d'action de grâces au Seigneur. Depuis ce moment, Jason et Antipater purent rentrer à Corfou et prêcher sans obstacle la parole de Dieu.

XIII

Un des premiers soins du nouveau gouverneur fut de s'informer de ce qui concernait les deux Apôtres. L'ayant appris il les fit arrêter. Par ses ordres on chauffa une cuve de fer qu'on remplit de poix, de résine et de cire, dans laquelle on plongea Jason et Antipater. Mais il arriva que les saints n'éprouvèrent aucun mal, tandis que plusieurs infidèles furent atteints du feu.

A cette vue, un grand nombre de personnes se convertirent. Le gouverneur lui-même, suspendant une pierre à son cou, en signe de repentir, s'écriait : « Dieu de Jason et d'Antipater, ayez pitié de moi ! » Jason, voyant son repentir et ses larmes, l'instruisit et le baptisa, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et lui donna le nom de Sébastien.

XIV

A quelque temps de là, le fils du gouverneur tomba malade et mourut. Par ses prières, Jason le ressuscita. Après qu'il eut opéré un grand nombre d'autres miracles, érigé plusieurs temples au Seigneur et augmenté le troupeau de Jésus-Christ, il retourna dans l'île de Chypre, sa patrie, comblé de jours et de mérites, il alla trouver Celui que, depuis longtemps, il désirait, avec ardeur, contempler dans la gloire céleste.

XV

Comme saint Antipater fut le compagnon de l'apostolat de saint Jason, les détails qui précèdent nous le font suffisamment connaître. Nous dirons seulement qu'à l'exemple de saint Jason il retourna en Orient et mourut à Bérée.

Ainsi parle le *Martyrologe romain*, au 25 juin : « A Bérée, naissance de saint Sosipater, disciple de l'Apôtre saint Paul. »

Ajoutons un détail qui fait honneur à ce grand saint, en même temps qu'il nous révèle la haute estime dont jouissait saint Denis l'Aréopagite, cet autre illustre disciple de saint Paul. Avec la modestie qui caractérise le vrai mérite et la vraie sainteté, Antipater avait consulté saint Denis, qui lui répondit par la lettre suivante :

XVI

« A Sosipater, prêtre. — Ne regardez pas comme une victoire, mon cher Sosipater, les invectives contre un culte ou une opinion qui ne semble pas légitime. Tout n'est pas fini pour Sosipater quand il a judicieusement réfuté ses adversaires ; car il se peut que parmi une foule de faussetés et de vaines apparences, la vérité, qui est une et cachée, vous échappe, à vous et aux autres.

« Pour n'être pas noire une chose n'est pas précisément blanche ; et de ce qu'on n'est pas un cheval, il ne s'ensuit pas qu'on soit un homme. Voici comment il faut faire, si vous m'en croyez : cessez de combattre l'erreur et établissez si bien la vérité, que les raisons dont vous l'appuierez soient complètement irréfutables. »

XVII

Cette lettre est la sixième parmi celles qui se trouvent dans les Œuvres du grand disciple de saint Paul. Quant à la prétendue controverse de saint Jason avec Papiscus, savant d'Alexandrie, il est superflu d'en parler. Baronius la tient pour entièrement apocryphe : *Eam historiam ut apocrypham esse rejectam, argumento est* (1).

XVIII

Remarquons le sage conseil de saint Denis. Pour persuader la vérité, il y a deux méthodes : la méthode d'exposition et la méthode de discussion. La première est la meilleure afin de dissiper les ténèbres de la nuit ; il suffit au soleil de se montrer, il en est de même de la vérité ; quand elle est clairement exposée, toutes les incertitudes cessent, toutes les objections tombent à faux, attendu qu'il ne peut pas y avoir de vérités contradictoires. C'était en particulier la méthode de saint François de Sales, discutant avec les hérétiques.

La méthode de discussion, outre qu'elle est hérissée de difficultés, laisse souvent l'adversaire dans son opposition, quelquefois même elle l'y affermit.

XIX

Ne nous étonnons pas des miracles, quels qu'ils soient, opérés par les premiers Apôtres de l'Évangile. Ils ont dû en opérer beaucoup, de toute nature, et, suivant la promesse du divin Maître, de plus grands que ceux que lui-même

(1) *An.* 1, n. 40.

opéra : *Majora eorum facient*. Le monde converti sans miracles serait le plus grand des miracles.

Voir : Bar., an. 58, n. 62 ; id. Annot. ad Martyrol. 25 jan. ; Id. an. 33, n. 41 ; an. 51, n. 44 ; an. 58, n. 116 ; an. 205, n. 17 ; Martyrol. Bedae, Usuardi, Adonis ; Menolog. Græcor. 4 kalend. maii ; Cor. à Lap. in *Act. app.* xvii, 5 ; id. xx, 4 ; Bolland, *Act. SS.*, 29 avril, 25 jun. ; S. Chrysost. *Homil. xxxii, in Rom.* ; M. Mestre, *les Témoins du Christ*, p. 378, etc., etc.

APOLLON, ÉRASTE, GAIUS, ARISTARQUE

I

Parmi les noms propres qui se trouvent dans le xviii^e chapitre des *Actes des Apôtres*, en voici un nouveau qui doit fixer notre attention : c'est celui d'Apollon. Après avoir quitté Corinthe, saint Paul vint à Éphèse, où il laissa ses fidèles coadjuteurs, Priscille et Aquila, puis il partit pour Jérusalem.

« A quelque temps de là, parut à Éphèse un juif nommé Apollon, originaire d'Alexandrie, homme éloquent et savant dans les Écritures. Il était instruit dans la voie du Seigneur et parlait avec un zèle ardent, et il enseignait avec soin ce qui regardait Jésus : ne connaissant encore que le baptême de Jean.

II

« Il commença donc à parler librement dans la synagogue, et quand Priscille et Aquila l'eurent entendu, ils le prirent chez eux et lui exposèrent plus complètement la voie du Seigneur. Et comme il voulait aller en Achaïe, les frères, qui l'y avaient exhorté, écrivirent aux disciples de le rece-

voir, et lorsqu'il fut arrivé il fut très utile aux fidèles, car il convainquit publiquement les juifs et avec force, montrant par les Écritures que Jésus était le Christ. »

III

Comme Apollon était originaire d'Alexandrie, on suppose avec raison qu'il avait été instruit, dans les Écritures, à la célèbre école fondée par saint Marc, premier Apôtre de cette Église. Mais s'il connaissait bien l'Ancien Testament, s'il savait en faire valoir avec éloquence les preuves de la divinité de Notre-Seigneur; il était moins versé dans la connaissance de l'Évangile.

Ainsi il était encore catéchumène, n'ayant reçu que le baptême de saint Jean-Baptiste : on sait que ce baptême était un engagement public à la pénitence et une préparation au vrai baptême chrétien.

IV

Afin d'achever son instruction, Priscille et Aquila le prirent charitablement chez eux et lui donnèrent les leçons nécessaires, pour faire valoir avec plus d'assurance les talents que Dieu lui avait donnés. Il faut remarquer en passant l'humilité de ce grand orateur. Apollon n'hésite pas à se mettre, comme un enfant, à l'école de ces humbles disciples. Dieu bénit cette disposition, comme il bénit toujours les âmes humbles.

V

Bien instruit des vérités évangéliques, Apollon vint à Corinthe, où il prêcha avec le même succès qu'à Éphèse.

Sans le vouloir, il excita un tel enthousiasme parmi les fidèles de Corinthe qu'il en résulta une espèce de division.

Une chose à peu près semblable arrive encore aujourd'hui. On se passionne pour un prédicateur à la mode : on ne voit que lui, on l'exalte au-dessus de tout, et on regarde avec une espèce de dédain ceux qui ne partagent pas l'admiration, quelquefois peu réfléchie, qu'on lui a vouée.

VI

Ayant appris ce qui se passait, saint Paul écrivit aux Corinthiens, pour étouffer ce germe de zizanie naissante. « J'ai appris, leur dit-il, par ceux de la maison de Chloé, qu'il y a des contestations parmi vous. Chacun de vous dit : « Moi, je suis à Paul ; et moi à Apollon ; et moi à Céphas, et « moi à Jésus-Christ. » Jésus-Christ est-il donc divisé ? Est-ce que Paul a été crucifié pour vous ? ou avez-vous été baptisés au nom de Paul ?... »

VII

« Puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des contentions, n'est-il pas visible que vous êtes charnels et que vous vous conduisez selon l'homme ? Et puisque l'un dit « Je suis à Paul » ; et l'autre « Je suis à Apollon, » n'êtes-vous pas encore hommes ? Qu'est-ce donc Apollon et qu'est-ce que Paul, sinon les ministres de celui en qui vous avez cru ? Moi j'ai planté, Apollon a arrosé : mais Dieu a donné l'accroissement. Or, celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose ; mais celui qui est quelque chose, c'est Dieu qui donne l'accroissement. »

VIII

La division entre les fidèles de Corinthe était venue de ce que, pour les uns Apollon prêchait mieux que saint Paul, et charmés de son éloquence, se faisaient gloire d'être ses disciples. Saint Paul ne l'ignorait pas, mais lui aussi, aurait pu prêcher avec une éloquence égale et même supérieure à celle d'Apollon. Il ne l'avait pas voulu.

Pour donner une leçon à ses chers Corinthiens, il leur décrit : « Je suis venu pour vous annoncer l'Évangile, et non pas pour la sagesse de la parole, afin de ne point anéantir la croix de Jésus-Christ. Je ne suis point venu dans la sublimité du discours et de la sagesse. J'ai été au milieu de vous dans un état de faiblesse, de crainte et de grand tremblement. Mes discours et mes prédications n'ont pas consisté dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans les preuves sensibles de l'Esprit et de la puissance de Dieu, afin que votre foi ne soit point établie sur la sagesse des hommes, mais sur la vertu de Dieu. »

IX

Ces humbles explications du grand Apôtre mirent fin aux contestations et préférences rivales. Saint Paul ne fut nullement jaloux d'Apollon, pour qui il conserva toujours la plus grande estime et le plus tendre attachement.

Longtemps après, écrivant à Tite, il lui dit : « Lorsque je vous aurai envoyé Artémas et Tychique (afin que pendant votre absence ils prennent soin de l'Église de Crète) envoyez-moi Zénas le docteur de la loi, et Apollon, en ayant bien soin que rien ne leur manque. »

L'Apôtre demande Zénas et Apollon, afin de l'aider dans

la prédication : Zénas, parce qu'étant docteur de la loi, il peut beaucoup pour éclairer les juifs par les Écritures ; Apollon, parce qu'il est un prédicateur éloquent. Telle est la conduite des saints : telle doit être la nôtre.

X

Pendant qu'Apollon évangélisait à Corinthe, saint Paul prêchait à Éphèse. C'était l'an 57 de Notre-Seigneur, la quinzième de saint Pierre à Rome, et la première du règne de Néron. Tous les jours l'infatigable Apôtre enseignait dans l'école d'un nommé Tyran, et confirmait sa doctrine par d'éclatants miracles.

Il en résultait qu'un grand nombre de personnes se convertissaient, confessaient leurs péchés et apportaient leurs livres de magie qu'elles brûlaient publiquement. Il se trouva, dit le Texte Sacré qu'il y en avait pour cinquante mille deniers, c'est-à-dire pour la somme de cinquante mille francs, peut-être plus (1). Ce chiffre vraiment effrayant montre dans quelles profondes superstitions les habitants d'Éphèse étaient plongés.

XI

Ces conversions nombreuses ne faisaient pas l'affaire des ouvriers qui travaillaient à la fabrication des idoles. On sait qu'Éphèse était célèbre par son temple de Diane. Or un des principaux orfèvres de la ville, nommé Démétrius, faisait en argent de petits temples de Diane, ce qui produisait un gain considérable aux ouvriers.

Il les rassembla, avec d'autres qui travaillaient à ces ou-

(1) Cor. a Lap. *in Act. App.* xix, 20.

vrages, et leur dit : « Mes amis, vous savez que c'est de ce genre d'ouvrage que vient votre gain. Vous voyez, et vous entendez dire que, non seulement à Éphèse, mais presque dans toute l'Asie, ce Paul a détourné une grande multitude, enseignant que les ouvrages de la main des hommes ne sont point des dieux.

XII

« Or, il est à craindre non seulement que notre art ne vienne à être décrié, mais que le temple même de la grande Diane ne soit méprisé, et que la majesté de celle que toute l'Asie et l'univers adorent ne tombe dans l'oubli.

« Ce qu'ayant entendu, ils furent remplis de colère, et poussèrent ce cri : *La grande Diane des Éphésiens!* La ville fut aussitôt remplie de confusion. Tous criaient diversement, et la plupart ne savaient pourquoi ils étaient assemblés. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui dans les émeutes. Les foules vocifèrent, brisent, renversent, et font le mal sans savoir pourquoi.

Pendant on se saisit de deux compagnons de saint Paul, Gaïus et Aristarque; on les entraîne au théâtre et on leur eût fait un mauvais parti, sans le secours d'un magistrat nommé Alexandre, qui finit par apaiser la sédition. Saint Paul voulut se rendre au théâtre, où le peuple était assemblé, mais on l'en empêcha, et, afin de ne pas exposer inutilement sa vie, il partit pour la Macédoine.

XIII

Dans ce chapitre XIX^e trois noms se présentent, sur lesquels il faut donner quelques détails. Nous venons d'entendre ceux de Gaïus et d'Aristarque. Quelques versets

plus haut saint Paul nomme Éraсте, qu'il envoie en Macédoine. Commençons par ce dernier.

Éraсте était le questeur de la ville de Corinthe. Saint Paul le fit partir pour la Macédoine, afin de lui préparer les voies et de recueillir les aumônes destinées aux chrétiens de Jérusalem.

Éraсте s'acquitta religieusement de sa commission. Son zèle et ses vertus le firent nommer évêque de Philippi, où il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre. « Le vingt-sixième jour de juillet, dit le *Martyrologe romain*, à Philippi, naissance de saint Éraсте, qui fut ordonné par saint Paul évêque de cette ville, où il fut martyrisé. »

XIV

De Gaïus nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il était Macédonien. Mais, compagnon de saint Paul, on peut conclure qu'il fut un de ces grands et courageux chrétiens, dont le zèle aida puissamment l'Apôtre des nations dans la mission de porter l'Évangile aux Grecs et aux Barbares.

Aristarque fut l'inséparable compagnon de saint Paul. Il le suivit à Rome et partagea sa prison. C'est le témoignage que lui rend saint Paul lui-même, dans sa lettre aux fidèles de Colosses, où il dit : « Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue. »

XV

Inscrit au nombre des Bienheureux, le *Martyrologe romain*, au 4 du mois d'août, parle de lui en ces termes : « A Thessalonique, naissance du Bienheureux Aristarque, disciple et compagnon inséparable de saint Paul, dont lui-même dit en écrivant aux Colossiens : « Aristarque, mon

» coprisonnier, vous salue. » Ordonné par saint Paul évêque de Thessalonique, il eut beaucoup de combats à souffrir sous Néron, et enfin, couronné par Notre-Seigneur, il s'endormit dans la paix. »

XVI

De ces courtes *Biographies* nous pouvons relever trois connaissances utiles. La première c'est la faiblesse toujours la même du cœur humain. Excellents chrétiens, les fidèles de Corinthe se laissent passionner pour un prédicateur et veulent faire partager aux autres leurs préférences, au point de se diviser entre eux et de former des partis plus ou moins hostiles. Mais saint Paul leur montre qu'ils agissent en hommes et non en chrétiens. Dociles à la réprimande de l'Apôtre, ils rentrent en eux-mêmes, reconnaissent leur faiblesse et toute division disparaît.

XVII

La seconde, c'est l'opposition furieuse des orfèvres d'Éphèse contre le christianisme. Peu leur importait de savoir si la doctrine de saint Paul était ou non la vérité. Leur industrie souffrait de ses prédications : c'en était assez pour le persécuter. Aujourd'hui encore il y a beaucoup d'orfèvres. Tels sont tous les ennemis de la Religion et de l'Église. Parce que le christianisme combat leurs passions, ils poussent le cri d'alarme et appellent les populations à la guerre contre lui.

XVIII

La troisième, c'est la charité de saint Paul et de nos Pères dans la foi. Au milieu des persécutions dont il est

l'objet, le grand Apôtre n'oublie pas les chrétiens de Jérusalem. Baptisés les premiers, ils furent les premiers persécutés. Maltraités, emprisonnés, dépouillés de tout, ils n'avaient de ressources que dans la charité de leurs frères. Pour eux, saint Paul se fit frère quêteur, et on le voit parcourant toute l'Asie Mineure demandant l'aumône; et il faut ajouter que les chrétiens répondirent généreusement à son appel.

XIX

Comme l'esprit du christianisme est toujours le même, nous sommes, aujourd'hui surtout, témoins du même spectacle. Sous une forme différente, si on veut, que sont les trois grandes œuvres catholiques, la Propagation de la foi, la Sainte-Enfance, l'Œuvre apostolique, sinon la manifestation éclatante de la charité chrétienne? Faisons-nous un devoir, une gloire et un bonheur de nous associer à ces trois œuvres éminemment providentielles. A Notre-Seigneur nous rendrons, dans les pays étrangers, le plus grand nombre d'âmes possible, en compensation de celles qu'une impiété sans exemple et sans nom lui ravit en Europe.

Voir : Baron. *Annot. ad Martyrol.* 4 mai, et 26 juill. ; Cor. a Lap. *in Act. App.* xviii-xix, etc.

ÉPAPHRODITE

I

Le cœur paternel, il faudrait dire maternel, de saint Paul, se révèle de nouveau dans la lettre aux chrétiens de Philippes. Nous le verrons après avoir cité le passage qui concerne Épaphrodite.

De sa prison, de Rome, le grand Apôtre écrit : « J'ai cru qu'il était nécessaire de vous renvoyer mon frère Épaphrodite, coopérateur de mes travaux, compagnon de mes combats, qui est votre apôtre et qui m'a servi dans mes besoins; parce qu'il désirait vous voir tous, et qu'il était affligé de ce que vous aviez su sa maladie. Il a été en effet malade à la mort, mais Dieu a eu pitié de lui, et non seulement de lui mais aussi de moi, afin que je n'eusse pas affliction sur affliction.

II

« C'est pourquoi je me suis hâté de le renvoyer pour vous donner la joie de le revoir, et pour me retirer moi-même de l'affliction. Recevez-le donc en Notre-Seigneur avec la joie la plus grande et honorez les hommes de ce mérite, car c'est à cause de l'œuvre de Jésus-Christ qu'il a

été si près de la mort, exposant sa vie pour me rendre les services que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes. »

III

Afin de bien comprendre cette lettre aux Philippiens, ainsi que la tendresse de saint Paul pour eux et en particulier pour Épaphrodite, il est utile de reprendre les choses de plus haut.

Saint Paul, accompagné de Timothée, venait d'évangéliser la Mysie et la Troade, lorsqu'il eut une vision pendant la nuit.

Un Macédonien lui apparut et lui dit : « Passez en Macédoine, et secourez-nous. » Docile à l'appel de la grâce, le grand Apôtre se dirigea aussitôt vers la Macédoine.

IV

La capitale de cette province était Philippes, ainsi nommée du père d'Alexandre le Grand, qui l'avait restaurée et embellie. Saint Paul y prêcha avec un grand succès, et les chrétiens de Philippes se distinguèrent, entre tous, par leur attachement filial pour leur Père dans la foi.

V

Ayant appris que saint Paul était prisonnier à Rome, ils lui envoyèrent pour le consoler Épaphrodite, leur évêque, chargé de nombreuses aumônes. Arrivé à Rome, Épaphrodite tomba dangereusement malade. Aussitôt qu'il fut rétabli, saint Paul, s'oubliant lui-même, le renvoya auprès de ses chers enfants de Philippes. Il comblait ainsi leurs vœux et ceux d'Épaphrodite.

VI

Le lettre dont il le chargea fut donc écrite de Rome l'an 60 de Notre-Seigneur, la deuxième année de l'emprisonnement de saint Paul. De la même année sont les lettres aux Colossiens, aux Éphésiens, à Philémon. Toutes portent en tête le nom de Timothée, qui, avant l'hiver, était venu rejoindre son illustre maître.

VII

On voit qu'il s'agit ici de la première captivité de saint Paul, et non pas de la seconde, qui n'eut lieu que la quatorzième année du règne de Néron. La preuve est que, dans cette lettre aux Philippiens, l'Apôtre dit qu'il ne mourra pas encore, mais qu'il vivra pour l'avantage des fidèles. Donc saint Paul devait être délivré de sa première prison, tandis que la seconde devait être pour lui le vestibule du martyre.

VIII

Apporter à saint Paul prisonnier des secours en argent de la part des chrétiens de Philippes et l'assister de sa personne en leur nom, telle était la mission d'Épaphrodite. Le saint évêque s'en acquitta en se dévouant à de grandes fatigues et s'exposant à de grands dangers, ce qui lui causa une maladie qui le réduisit à l'extrémité, et l'obligea de demeurer longtemps à Rome.

La nouvelle de sa maladie étant parvenue aux Philippiens, ils en furent très affligés. C'est pourquoi, lorsqu'il fut rétabli, saint Paul s'empressa, comme il a été dit, de le renvoyer au milieu de son bien-aimé troupeau ; mais, en le renvoyant il en fait l'éloge.

IX

Il l'appelle son *frère*, à cause de la tendre affection qu'il lui porte; son *coopérateur*, parce que Épaphrodite avait courageusement partagé les travaux de l'Apôtre, qui, de sa prison, ne cessait de travailler à la prédication de l'Évangile: son *compagnon d'armes*, parce qu'il s'était associé, au péril de sa santé et de sa vie, au grand combat entrepris par l'Apôtre des nations contre les formidables puissances des hommes et des démons, usurpateurs du monde, qu'il s'agissait de rendre à Jésus-Christ, son maître légitime.

X

De retour à Philippes, Épaphrodite y resta-t-il jusqu'à sa mort? Suivant une tradition consacrée par Métaphraste, Lippoman et Surius, saint Pierre le retira de Philippes, et le fit évêque de Terracine.

Conformément à cette tradition, l'ancien *Martyrologe romain*, s'exprime ainsi, au 22 du mois de mars: « A Terracine, Épaphrodite, disciple des Apôtres, et qui fut ordonné évêque de cette ville par saint Pierre. »

Sur cette tradition, Baronius fait l'observation suivante: Il croit qu'il y eut trois saints évêques de ce nom: l'un qui fut évêque d'Adriana en Syrie; l'autre de Terracine, et l'autre de Philippes; à moins, dit-il, que le même ait été transféré à ces trois différents sièges: ce que nous ne pensons pas: *quod non putamus*.

XI

Le 11^e chapitre de la lettre aux Philippiens contient un verset qui demande à être expliqué, aujourd'hui surtout.

« Il y en a beaucoup, dit le grand apôtre, dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ ; dont la fin sera la damnation, qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de confusion, qui n'ont du goût que pour les choses de la terre. »

XII

Par ces ennemis de la croix, saint Paul désigne les hérétiques de son temps, tel que Simon le Magicien, Cérinthe, Basilide et autres. Tous étaient les ennemis de la croix, en ce sens que, niant la divinité de Notre-Seigneur crucifié, sa croix n'était d'aucune valeur. C'était saper le christianisme par la base : saint Paul le comprit.

XIII

De là, dans toutes les occasions, l'éloge qu'il fait de la croix, de sa puissance et de sa gloire. Cette hérésie s'était répandue non seulement en Judée, mais encore en Asie, dans la Macédoine et dans la Grèce, ainsi qu'à Rome, où Simon le Magicien s'était fait des partisans.

De là vient encore que tous les premiers Pères de l'Orient et de l'Occident ne cessent de recommander aux chrétiens de protester contre les hérétiques, en rendant à la croix toute sorte d'honneurs et surtout en faisant souvent, très souvent, le signe de la croix.

XIV

Dans notre traité du *Signe de la croix au XIX^e siècle*, sont rapportés et les principaux passages des Pères, et la reli-

gieuse coutume, où étaient les premiers chrétiens de faire, à chaque instant, le signe de la croix.

Les paroles de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, sont si précieuses qu'elles méritent d'être citées. « Ne rougissons pas de confesser le Crucifié. Au contraire, que notre main imprime avec confiance le signe de la croix sur notre front; que ce signe soit imprimé sur tous les autres objets, sur le pain que nous allons manger, sur le vin que nous allons boire; en sortant, en rentrant; avant le sommeil, en nous couchant, en nous levant, en marchant, en nous reposant.

XV

« C'est une garde puissante, gratuite à cause des pauvres, facile à cause des infirmes, elle est le don divin, le signe des fidèles, la terreur des démons. C'est par elle qu'ils ont été vaincus. Montrez-leur courageusement ce signe. Quand ils le voient ils se souviennent du Crucifié, et ils redoutent Celui qui a brisé la tête du Dragon, leur chef. »

XVI

Le signe de la croix a toujours été du plus fréquent usage dans l'Église catholique. Elle y persévérera toujours jusqu'au règne de l'Antéchrist. Parmi les moyens de séduction qu'il emploiera pour établir sa domination, il interdira de faire le signe de la croix. C'est ce qu'annonce le martyr saint Hippolyte, dans son livre *De la fin du monde*.

Par ce qui se passe de nos jours, on peut juger que le règne de l'Antéchrist n'est pas éloigné. En effet, la moitié de l'Europe ne fait plus le signe de la croix. Beaucoup de catholiques ne le font plus. Rien ne sera plus facile à l'Anté-

christ que de l'interdire tout à fait : *Ex his intelligere, lector, potes, ipsum jam appropinquare, qui nunc operatur in filios diffidentiae* ¹. Pensons-y.

Voir : Cor. a Lap. *in* c. 2, et 3 *ad Philipp*; Martyrol. Rom. 22 mars; M. Maistre, p. 224; Metaphraste, *Ser. in Nat. App.* 29 junii; Bar. an. 60. n. 2, 8, etc.

(1) Bar. an. 60, n. 9.

ÉVODIE, SYNTYQUE

I

Dans le iv^e chapitre de sa lettre, saint Paul continue ses touchantes recommandations aux Philippiens. On voit un père également tendre et vigilant, qui veut à tout prix entretenir parmi ses enfants le principe de charité auquel le christianisme dut sa victoire,

Il leur dit : « Mes très chers et très aimés frères, ma joie et ma couronne, maintenez-vous fermes dans le Seigneur, mes bien-aimés. Je prie Évodie et je conjure Synthique d'être unies de sentiments dans le Seigneur. Je vous prie aussi, vous le fidèle compagnon de mes travaux, de les secourir, elles qui ont travaillé avec moi pour l'Évangile, avec Clément et mes autres coopérateurs, dont les noms sont écrits dans le livre de Vie. »

II

Évodie et Synthique étaient deux grandes chrétiennes, qui avaient puissamment secondé le zèle de saint Paul dans l'établissement du christianisme à Philippes. Elles appartenaient à cette race de femmes héroïques de foi, d'activité, de charité et de vertu, qui faisaient dire aux Barbares étonnés : « Quelles femmes il y a parmi les chrétiens ! »

III

Commencée dans Marie et dans les saintes Femmes de l'Évangile, cette glorieuse lignée d'héroïnes chrétiennes, complètement inconnue chez les peuples païens anciens et modernes, s'est perpétuée jusqu'à nos jours au sein des nations catholiques.

Les services qu'elle a rendus, non seulement à la religion mais à la société, brillent à chaque page de l'histoire, comme les étoiles au firmament. C'est ainsi que dans le sens la plus élevé, la femme est devenue l'aide de l'homme : *adjutorium simile sibi*.

IV

Aujourd'hui plus que jamais la femme chrétienne mérite ce nom si honorable pour elle et si utile au monde, chose très significative pour qui suit la marche des événements contemporains !

Ce qui ne s'était jamais vu : l'esprit du Cénacle est tombé sur la femme ; le zèle de l'apostolat est devenu sa vie. Depuis quarante ans, chaque mois, partent des différents ports de France, des colonies de vierges chrétiennes qui vont s'établir aux quatre coins du monde.

V

Victimes dévouées au travail et à la pauvreté, elles secondent merveilleusement les missionnaires et étonnent les infidèles, qui les prennent pour des anges descendus du ciel en ligne droite.

Que de millions d'enfants abandonnés leur doivent la

double vie de l'âme et du corps! combien de malades la guérison de leurs plaies! combien de pauvres le pain et le vêtement! mais surtout combien de femmes, en les voyant, ont reconquis le sentiment de leur dignité!

VI

Saint Paul recommande Évodie et Synthyque à un compagnon de ses travaux. Le Texte sacré dit : *Germane compar*. Ce mot a fort exercé les interprètes. Les uns ont cru que saint Paul voulait parler d'Épaphrodite, mais cette explication tombe d'elle-même, Épaphrodite n'était pas à Philippes, mais à Rome, et c'est lui qui devait porter à Philippes la lettre de l'Apôtre.

Saint Chrysostome pense qu'il s'agit du frère ou du mari d'une des saintes Femmes nommées plus haut.

L'interprétation la plus commune veut que saint Paul ait désigné par ces mots *compagnon de mes travaux*, un de ses fidèles coopérateurs, assez connu des chrétiens de Philippes, pour n'avoir pas besoin d'être appelé par son nom personnel.

VII

Nous voyons dans cette *Biographie*, comme dans plusieurs autres, les chrétiennes de la primitive Église rivaliser de zèle avec les Apôtres; accompagner dans leurs voyages évangéliques les grands ouvriers du Christianisme; les secourir dans leurs besoins; passer d'Orient en Occident et d'Occident en Orient, pour rendre service aux chrétientés naissantes. Ce dévouement héroïque, complètement inconnu du monde païen, est un des plus éclatants miracles de la Grâce. On peut ajouter : et un des plus nécessaires.

Alors la guerre était à outrance et sur toute la ligne. Toute l'armée du grand Guerroyeur, comme dit l'Écriture, était appelée au combat.

VIII

Chose frappante! Depuis quarante ans, le même spectacle se reproduit à nos yeux. Le paganisme et le Christianisme sont de nouveau en présence. Le Dieu Sauveur appelle toutes ses troupes au combat.

Son premier corps d'armée est formé des missionnaires répandus aujourd'hui sur tous les points des cinq parties du monde.

Le second est composé de nos vierges chrétiennes. Animées de l'esprit du Cénacle, elles suivent les traces des missionnaires; se portent partout et complètent leur œuvre d'évangélisation. Celles qui ne partent point secondent leurs sœurs, en fournissant à elles et aux missionnaires tous les objets nécessaires, soit au culte divin, soit à leurs besoins personnels.

Le troisième se compose des enfants, associés à l'œuvre touchante de la Sainte-Enfance.

IX

Pourquoi ces trois corps d'armée, mis en campagne aujourd'hui? Pourquoi pas il y a cent ans? Pourquoi pas dans cent ans? La Providence ne tâtonne jamais. Ce triple miracle répond à un besoin d'aujourd'hui. C'est un signe du temps. Sachons le comprendre et en faire notre profit.

ÉPAPHRAS

I

Si vous êtes allé à Rome, vous avez visité la prison dans laquelle saint Paul fut enfermé pendant deux ans. Au milieu du cachot est une colonne, à laquelle sans doute l'Apôtre était attaché et sur cette colonne sont gravées ces paroles du même Apôtre : « Je suis enchaîné, mais la parole de Dieu ne l'est pas : *Sed Verbum Dei non est alligatum.* »

Dans le fait, saint Paul, prisonnier, ne cessait d'annoncer la divine parole, soit de vive voix, soit par écrit. C'est de sa prison qu'il adresse plusieurs de ses admirables lettres aux différentes Églises et à plusieurs de ses disciples.

II

De ce nombre est l'Épître aux Colossiens; elle commence ainsi : « Paul, Apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, et Timothée son frère : à nos saints et fidèles frères en Jésus-Christ, qui sont à Colosse.

III

« Que Dieu notre Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur vous donnent la grâce et la paix. Nous rendons grâce à Dieu

le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et nous le prions sans cesse pour vous, depuis que nous avons appris quelle est votre foi en Jésus-Christ, et votre charité envers tous les saints, à cause de l'espérance qui vous est réservée dans le ciel, et dont vous avez déjà la connaissance par la parole de vérité de l'Évangile;

IV

« Qui vous est parvenu, comme *sur toute la terre*, où il croît et fructifie, ainsi que parmi vous depuis le jour où vous l'avez entendu, et où vous avez connu la grâce de Dieu selon la vérité, par les instructions que vous avez reçues de notre cher Épaphras, qui est notre compagnon dans le service de Dieu, et un fidèle ministre de Jésus-Christ pour votre salut, de qui nous avons appris votre charité toute spirituelle. »

V

Cette lettre fut écrite l'an 57 de Notre-Seigneur, la quinzième année de saint Pierre à Rome, la troisième du règne de Néron, ce prince étant consul pour la seconde fois avec Calpurnius Pison : cette date est précieuse.

Elle nous apprend que vingt-cinq ans après la mort de Notre-Seigneur, l'Évangile était déjà prêché dans le monde entier, où il se développait rapidement. Il en devait être ainsi. Peu de temps avant sa Passion, le Sauveur avait annoncé que l'Évangile aurait fait le tour du monde avant la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire avant l'an 70 de l'ère chrétienne.

VI

Au chapitre iv^e de la même Épître, saint Paul ajoute : « Épaphras, qui est de votre ville, vous salue. C'est un serviteur de Jésus-Christ, toujours soigneux de prier pour vous, afin que vous demeuriez fermes dans la perfection et le plein accomplissement de la volonté de Dieu.

« Car je lui rends ce témoignage, qu'il a un grand zèle pour vous, et pour ceux de Laodicée et d'Hiéropolis. »

VII

Ces deux villes de Phrygie étaient peu éloignées l'une de l'autre. La première est célèbre par le Concile qui en porte le nom. Un de leurs premiers apôtres fut saint Épaphras qui, consacré évêque de Colosses, continua de prendre soin de ses premières conquêtes. Venu à Rome, il partagea la prison de saint Paul. Nous l'apprenons de saint Paul lui-même qui, écrivant à Philémon, lui dit : « Épaphras, mon compagnon de captivité vous salue : *Salutat te Epaphras, concaptivus in Christo Jesu.* »

VIII

Fut-il mis en liberté en même temps que saint Paul? la chose est probable. Quoi qu'il en soit, après sa délivrance, le zélé pasteur revint à Colosses, où il se dévoua avec un zèle infatigable au bien de son troupeau. Suivant l'usage de ces temps de persécution, il reçut en récompense la couronne du martyre.

Au 19 juillet, on lit dans le *Martyrologe romain* : « Naissance de saint Épaphras, que saint Paul appelle son

compagnon de captivité. Ce saint, ayant été ordonné évêque de Colosses par le même Apôtre, et étant célèbre par ses vertus, reçut au même lieu, après un vigoureux combat, la palme du martyre, pour les fidèles qui lui avaient été confiés. Son corps a été déposé à Rome, dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure. »

IX

Baronius ajoute : « Des manuscrits authentiques nous donnent la certitude que le corps du glorieux martyr repose dans la vénérable Basilique : *Ejus venerandum corpus asservari Romae in Basilica Sanctae Mariae Majoris, ex certis ejusdem Ecclesiae veteribus monumentis accepimus.* »

X

Des travaux continuels, la prison et le martyre : voilà ce qu'il en a coûté à nos Pères pour nous procurer le bienfait de l'Évangile. En sommes-nous bien reconnaissants? Vivons-nous suivant les exemples de nos ancêtres et conformément à la foi qu'ils nous ont enseignée?

Voir : Baron. an. 59, n. 11; *Adnot. ad Martyrol.* 19 juli; Cor. a Lap. in *Epist. ad Coloss.* 1. v. 7; et *ad philem.* v. 23; id. *Martyrol.* Ad. Usuar., et *Catal. Petri de Natalib.*, etc.

DÉMAS, NYMPHA, ARCHIPPE

I

Dans le chapitre iv^e de la même Épître aux chrétiens de Colosses, saint Paul, se fait l'interprète des salutations réciproques de ses chers disciples. « Luc, dit-il, médecin qui m'est très cher, vous salue, ainsi que Démas. Saluez les frères qui sont à Laodicée, et Nympha et l'Église qui est dans sa maison, et dites à Archippe : Voyez le ministère que vous avez reçu du Seigneur et accomplissez-le. »

C'est toujours le même zèle et la même charité. Daignez, ô mon Dieu ! les faire revivre parmi nous, chrétiens des derniers temps.

II

Comme l'Épître aux Colossiens date de l'an 59 de Notre-Seigneur, nous savons qu'à cette époque Démas était à Rome, auprès de saint Paul qui l'honorait de son affection. Dans la lettre à Timothée, écrite quelque temps après, le grand Apôtre se plaint de Démas : « Démas, dit-il, m'a abandonné, par amour de ce siècle et il est allé à Thessalonique. »

III

Abandonner le grand Apôtre, pendant qu'il était en prison, craindre les privations, fuir les dangers inévitables pour le compagnon d'un prisonnier, est une défaillance honteuse, néanmoins pour qui connaît la pauvre nature humaine, elle n'a rien d'étonnant. C'est pour nous une utile leçon d'humanité et de défiance de nous-mêmes.

IV

Il est consolant de pouvoir ajouter que Démas ne put rester longtemps éloigné de son maître et de son Père. L'année suivante, c'est-à-dire l'an 60 de Notre-Seigneur, le grand Apôtre écrivant à Philémon, rend à Démas ce glorieux témoignage : « Épaphras, qui est comme moi prisonnier pour Jésus-Christ, vous salue, ainsi que Marc, Aristarque, Démas et Luc, compagnon de mes travaux. »

On ne sait ce qu'il y a de plus admirable : ou la générosité de saint Paul qui non seulement oublie la faute de Démas, mais lui rend toute son amitié, ou la sincère conversion de Démas, qui revient courageusement reprendre auprès de son maître, son laborieux et périlleux ministère.

V

Saint Paul veut aussi qu'on salue de sa part Nympha et l'Église qui est dans sa maison. On voit par le contexte que Nympha est un nom d'homme et non de femme.

C'était, comme tant d'autres, soit à Jérusalem, soit à Rome, soit dans toutes les villes de l'Orient et de l'Occident, un de ces fervents et courageux chrétiens qui réunis-

saient leurs frères dans leurs maisons, pour pratiquer, malgré les frayeurs et les dangers, la divine religion, en attendant le moment où elle pourrait se montrer au grand jour.

VI

« Dites à Archippe d'accomplir avec fidélité le ministère qu'il a reçu du Seigneur. » Qui était Archippe et quel était le ministère dont parle l'Apôtre? Saint Ambroise nous apprend qu'il était évêque de Colosses. Il est vraisemblable qu'il avait succédé à saint Épaphras, et qu'étant encore jeune évêque, saint Paul crut de sa charité de lui rappeler la grandeur et les obligations de son ministère.

VII

Divers *Martyrologes* lui donnent le même titre. « En Asie, dit celui de Galésinius, fête de saint Archippe, qui fut évêque de l'église de Colosses, disciple de l'Apôtre saint Paul; que cet Apôtre a honoré de son témoignage, et qui, après s'être religieusement et saintement acquitté de la charge de la prédication évangélique, endura le martyre et alla auprès du Seigneur. »

VIII

Ce n'est pas une fois seulement dans la lettre aux chrétiens de Colosses, que le grand Apôtre témoigne son affection à saint Archippe. Il la manifeste d'une manière plus touchante peut-être et plus explicite, en écrivant à Philémon. Il commence ainsi son admirable Épître : « Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et Timothée son frère, à notre cher

Philémon, notre coopérateur ; à notre très chère sœur Appia ; à Archippe, le compagnon de nos combats. »

IX

En se reportant par la pensée au temps où écrivait saint Paul, on peut à peine se faire une idée du nombre, de la grandeur et de la continuité des combats des soldats de Jésus-Christ.

Satan était le Dieu du monde, le roi de la *belle* antiquité. A ses ordres il avait toutes les puissances de la terre, et ces puissances, animées de la haine du démon, disposaient sans se lasser de toutes les armes que la cruauté, la ruse, la séduction mettaient en leurs mains. Alors chaque chrétien devait combattre pour lui et pour ses frères. De là, ce mot de Tertullien : « Dans ces conjonctures tout homme est soldat : *In his omnis homo miles.* »

X

Archippe combattit vaillamment et mérita la couronne des vainqueurs. Le *Martyrologe romain*, qui fixe sa fête au 20 mars, s'exprime ainsi : « En Asie, naissance de saint Archippe, compagnon de saint Paul dans ses travaux ; ce grand Apôtre fait mention de lui dans son Épître à saint Philémon, et dans celle qu'il a écrite aux Colossiens. »

XI

La lutte n'a pas cessé ; elle durera toujours, plus redoutable aujourd'hui que jamais, chaque chrétien, homme, femme, habitant des villes ou des campagnes, doit, sous peine d'être vaincu, marcher l'épée à la main, la tête cou-

verte du casque de la foi, la poitrine protégée par la cuirasse de l'espérance, et le cœur trempé au feu de la charité.

Voir : Bar., an. 60, n. 11 ; S. Ambr. *Comm. in Epist. ad Coloss. in fine* ; Bar., an. 60, n. 13, 14 ; Cor. a Lap. *in Ep. ad Col. c. iv, v, 14, 15, 17* ; Bar., an. 59, n. 11 ; Martyrol. Usuard. et Adon., *ibid.*, etc., etc.

SYLVAIN

I

Saint Paul termine son Épître aux Hébreux, en disant :
« Sachez que notre frère Timothée est en liberté. S'il arrive bientôt, j'irai vous voir avec lui. Saluez de ma part tous vos supérieurs et tous les saints. Nos frères d'Italie vous saluent. Que la Grâce soit avec vous tous. Qu'il soit ainsi. »

II

Cette dernière Épître du grand Apôtre fut écrite de Rome, l'an 60 de Notre-Seigneur, la quatrième du règne de Néron, sous le troisième consulat de ce prince, ayant pour collègue Valérius Messala. Elle nous reporte à la première captivité de saint Paul, et nous apprend que saint Timothée était alors en liberté.

III

Comme son cher maître, le saint évêque d'Éphèse avait subi les rigueurs de la prison. Tel était, d'ailleurs, le sort des premiers prédicateurs de l'Évangile. De là, ces vers qui résument toute l'histoire de l'Église et justifient les prédictions

de Notre-Seigneur : « L'Église a été fondée dans le sang, elle a crû dans le sang, elle se développe dans le sang, elle finira dans le sang (1). »

IV

Jamais prophétie n'a été plus littéralement accomplie. Suivez pas à pas l'Église catholique dans toutes les parties du monde, depuis le Calvaire jusqu'à nos jours, c'est à peine si vous trouvez une année, un mois, une semaine, peut-être un jour sans trouver quelque chrétien persécuté, enchaîné, mis à mort pour la foi.

V

Quant à Timothée, ce n'est ni à Rome ni en Occident qu'il fut mis en prison : il n'y était jamais venu. C'était donc en Orient. Comment expliquer ces paroles de saint Paul : « Si Timothée arrive bientôt, à Rome où je suis, j'irai vous voir avec lui? »

VI

Si l'Apôtre s'adresse aux Hébreux de Jérusalem ou de l'Orient, comment prie-t-il Timothée de venir le prendre à Rome et de l'accompagner en Orient? N'était-il pas bien plus naturel de dire à Timothée de l'attendre au passage et de venir avec lui à Jérusalem? Le texte de l'Apôtre s'explique naturellement par ceux qui prétendent que l'Épître de saint Paul est adressée aux Juifs d'Espagne.

(1) *Sanguine fundata est Ecclesia, sanguine crevit, Sanguine successit, sanguine finis rit.*

VII

Les chrétiens d'Italie qui envoient leurs salutations aux Hébreux, c'étaient non seulement les chrétiens de Rome, mais de toutes les parties de l'Italie, venus à Rome pour voir le glorieux et bien-aimé prisonnier, se mettre à sa disposition et lui prodiguer avec une tendresse filiale tous les soins, toutes les consolations, tous les services réclamés par sa position dans les fers. On en peut d'autant moins douter, que les Églises d'Orient envoyaient à Paul leurs évêques et les premiers d'entre eux, porteurs de leurs affections et de leurs aumônes.

VIII

Venons maintenant à Sylvain, que nous trouvons nommé au chapitre cinquième de la première épître de saint Pierre : « Je vous ai écrit brièvement, ce me semble, par notre frère Sylvain, homme fidèle ; vous suppliant et vous protestant que la vraie grâce de Dieu est la Grâce en laquelle vous demeurez fermes. L'Église, élue comme vous, qui est dans Babylone, et mon fils Marc, vous saluent. Saluez-vous les uns les autres par le saint baiser. »

IX

Comme nous l'avons vu, c'est la première année de son pontificat romain, que le chef du Collège apostolique écrivit cette lettre. Ayant pourvu au gouvernement de l'Église d'Antioche, qu'il venait de quitter, par la nomination de saint Évode, il ne voulut pas oublier les Églises qu'il avait fondées dans les différentes parties de l'Asie Mineure, dans le Pont,

dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans la Bythinie.

C'est à ces chères chrétientés naissantes qu'il écrit avec la tendresse d'un père ; sa lettre respire la majesté du prince des Apôtres et du chef de l'Église universelle.

X

Suivant saint Jérôme, Sylvain, à qui saint Pierre confie sa lettre, et dont il fait l'éloge, est le même que Silas, dont nous avons déjà donné la *Biographie*. Voici le texte même de saint Jérôme : « Il faut savoir que Silas, compagnon de saint Paul, est à tort appelé Sylvain, et qu'il faut lire Silas, attendu que nous ne trouvons pas le nom de Sylvain dans les *Actes des Apôtres* : *Sciendum Silam Collegam Pauli... vitiose Sylvanus legitur pro Sila, cum Sylvanum in Apostulorum Actis non legimus.* (*Ep. ad Damas. in fin.*)

Silas porta donc la lettre de saint Pierre dans les différentes Églises d'Orient. C'est dans ce voyage qu'il rencontra saint Paul et devint son fidèle compagnon.

XI

Il reste à donner quelques explications sur l'année et sur le lieu où fut donnée cette importante épître. Quant à l'année, l'histoire fixe la fin de l'année 42, ou le commencement de l'année 43 de Notre-Seigneur, la première de saint Pierre à Rome, la troisième du règne de l'empereur Claude, cet empereur étant consul pour la troisième fois, avec Lucien Vitellius.

On sait, par une tradition constante, perpétuée dans une fête annuelle, que ce fut le 18 février de cette même année que le pêcheur galiléen prit possession de son siège, sur lequel, dans la personne de ses successeurs, il règnera, malgré les efforts de l'enfer, jusqu'à la fin des siècles.

XII

Cette date est d'autant plus certaine, qu'à la fin de son Épître, saint Pierre dit aux Églises, que Marc, son fils, les salue. Il s'agit de l'évangéliste saint Marc, qui s'était attaché à saint Pierre et était devenu son fils spirituel.

Saint Marc était donc à Rome. Or, ce fut cette même année que saint Pierre l'envoya fonder l'Église d'Alexandrie en Égypte : l'occasion était on ne peut plus favorable.

XIII

Le savant juif Philon était venu à Rome pour plaider à la cour les affaires de ses coreligionnaires; ayant appris qu'un de ses compatriotes, saint Pierre, prêchait à Rome, il fit connaissance et se lia d'amitié avec lui.

A son retour en Égypte, il fut accompagné de saint Marc, que saint Pierre lui avait recommandé; il se montra fidèle à cette recommandation, et, arrivé à Alexandrie, il donna de grandes louanges à Marc et aux chrétiens, ses disciples.

XIV

Saint Pierre date sa lettre de Babylone. Quelle est cette ville? C'est Rome. La réponse n'est pas douteuse. Mais pourquoi l'Apôtre ne désigne-t-il pas Rome par son nom? Pour plusieurs motifs également fondés.

Le premier, parce que Rome était devenue, en Occident, ce que l'ancienne Babylone avait été en Orient, la capitale orgueilleuse d'un immense empire.

Le second, parce que Rome était devenue par son luxe,

par ses erreurs, par ses débauches, une vraie ville de confusions et d'iniquités.

Le troisième, parce qu'il ne voulait pas faire connaître les chrétiens de Rome. Si sa lettre était venue à tomber entre les mains des païens, ceux-ci n'auraient pas manqué de dénoncer les chrétiens et une persécution s'en fût immédiatement suivie.

Baronius ajoute un quatrième motif. Saint Pierre s'était échappé par la fuite de la prison et des atteintes d'Hérode. Si ce prince avait su qu'il était à Rome, il n'aurait rien omis pour le faire arrêter.

Ainsi, on voit qu'une sagesse divine a dicté jusqu'aux moindres paroles des Saintes Écritures. Pourquoi faut-il qu'au lieu de lire et de relire ces oracles divins, les chrétiens de nos jours les lisent peu, ou ne les connaissent pas même de nom? Cette ignorance, fruit de l'éducation, est une grande cause de l'affaiblissement de la foi, de l'abaissement des caractères et de la corruption des cœurs. C'est aux familles chrétiennes à porter remède à cet envahissement du mal qui menace de tout emporter.

XVII

Nous avons parlé de la première prison de saint Paul à Rome. Il n'est pas sans intérêt de connaître celle de saint Pierre. Cette prison, dans laquelle saint Pierre eut pour compagnon saint Paul et d'où ils sortirent en même temps pour aller à la mort est la fameuse *prison Marmertine*.

La voici telle que nous l'avons visitée. Cette prison noire, humide, horrible, doit son nom au quatrième roi de Rome, Ancus Martius, qui la fit creuser dans le roc même du Capitole. Située presque à mi-côte de la redoutable mon-

tagne, elle se compose de deux cachots, placés l'un au-dessus de l'autre.

XVIII

Vous commencez par descendre vingt-cinq pieds sous terre, et vous trouvez le cachot supérieur, appelé proprement *prison Mamertine* : on y pénètre par un escalier moderne. Sous les Romains, il n'y avait ni escalier, ni porte, on y glissait les condamnés par une ouverture circulaire, pratiquée au centre de la voûte, et qui est encore fermée par une forte grille de fer.

On voit, à droite, les traces d'un soupirail qui laissait pénétrer un peu d'air et de lumière dans ce vivant tombeau. Le cachot a vingt-quatre pieds de longueur, sur dix-huit de largeur et treize d'élévation.

XIX

Au dessous de ce premier cachot en est un second plus étroit, plus bas, plus humide, et totalement privé de lumière : c'est la prison Tullienne, *Robur Tullianum* ; elle doit son nom et son origine à Servius Tullius, sixième roi de Rome.

Ici, comme dans le cachot supérieur, on descendait les condamnés par une ouverture pratiquée au centre de la voûte.

La prison Mamertine était comme une salle d'attente où l'on donnait la question ; car c'est dans la prison Tullienne que se faisaient les exécutions des grands coupables, hélas ! et de bien d'autres.

Au bas du cachot Tullien était une ouverture fermée par une porte en fer, aboutissant à l'escalier appelé les *Gémonies*,

ainsi appelé des gémissements des malheureux qui le montaient ou le descendaient. C'est par ces degrés qu'après l'exécution, les *confecteurs* armés de crocs, traînaient dans le Tibre les cadavres des suppliciés.

XX

C'est dans ce cachot inférieur que Néron fit jeter les saints Apôtres. Nous bûmes de l'eau de la fontaine que saint Pierre fit jaillir, pour baptiser] Procès et Martinien, ses geôliers, ainsi que vingt-sept soldats, martyrs à leur tour.

La fontaine est près de la colonne à laquelle l'Apôtre était attaché, en sorte qu'il put, malgré ses chaînes, y puiser l'eau nécessaire à la régénération des néophytes. Toute la journée on voit des âmes ferventes ou de pieux pèlerins répandre des larmes et des prières sur ces lieux cruels, berceau du Christianisme dans la grande Rome.

Voir : Cor. a Lap. *in* 1. ep. Petr. v, 12, 13; Bar. an. 45, n. 15; Hier. *de Script. Eccles. in Philon*; Les Trois Rome, 16 décembre, etc., etc.

HYMÉNÉE, ALEXANDRE

I

Il est inévitable qu'il y ait des hérésies. Cette divine prédiction commença de se vérifier, on peut le dire, au sortir même du Cénacle. Simon le Magicien est le chef de cette interminable lignée d'hérétiques, qu'on voit pulluler depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. Dieu permet ces attaques incessantes pour éprouver la foi des vrais chrétiens, et pour montrer la solidité indestructible de l'Église.

Malgré les assauts réitérés de la violence et de la ruse, cette divine Épouse n'a perdu ni un seul de ses dogmes, ni un seul point de sa morale, ni un seul de ses sacrements, ni une seule des personnes nécessaires à sa hiérarchie.

II

Il faut remarquer que jamais les hérésies ne furent plus nombreuses que dans les premiers siècles. Le démon se sentait attaqué partout; et à tout prix il voulait garder son empire usurpé. De là bien des défaillances, d'ailleurs richement compensées par la foi héroïque des martyrs et des innombrables saints de la primitive Église.

III

Parmi les naufragés, saint Paul nomme à Timothée, Hyménée et Alexandre. « Mon cher Timothée, lui dit-il, conformément aux prophéties qu'on a faites autrefois de vous, combattez selon les lois de la sainte milice, conservant la foi en la bonne conscience, abandonnée par quelques-uns qui ont fait naufrage dans la foi : de ce nombre sont Hyménée et Alexandre, que j'ai livrés à Satan, afin qu'ils apprennent à ne point blasphémer. »

IV

Que les amateurs de littérature remarquent, d'abord, la belle métaphore employée par saint Paul. Il compare la foi à un navire. L'ancre qui retient ce navire et l'affermi au milieu des tempêtes, c'est la bonne conscience. Rien n'est plus vrai. Le cœur fait toujours naufrage avant l'esprit : l'incrédulité est une plante qui ne croît que dans la boue des passions.

De la bonne conscience naît l'espérance des biens futurs, de même que le navire agité par les flots laisse cependant aux passagers le consolant espoir d'arriver au port et finit par les y conduire; ainsi la foi conduit à la vie éternelle.

V

De même encore qu'en pleine mer l'homme hors du navire n'a aucun espoir de salut, ainsi de l'homme sans la foi. Mais tant qu'il conserve la foi, bien qu'il pêche, il peut encore se sauver. De là vient que l'Église, qui est la maîtresse de la foi et l'assemblée des croyants, est justement

comparée à l'arche de Noé, hors de laquelle nul n'échappa au déluge.

Elle est encore comparée aux barques évangéliques, d'où Notre-Seigneur prêchait le royaume de Dieu, calmait les tempêtes et faisait prendre des poissons.

VI

La tradition ne nous a conservé que le nom d'Hyménée. D'après les paroles de saint Paul, nous savons seulement qu'il avait été chrétien, peut-être même fervent chrétien, comme on l'était généralement à ces jours admirables de la primitive Église. Son exemple est une leçon pour tous les siècles. Quelle que soit notre ferveur, les chutes sont toujours à craindre.

VII

On a quelques détails sur Alexandre. Baronius pense que c'est le même qui, par un discours éloquent, apaisa la séduction des Éphésiens dont saint Paul faillit être victime. Juif d'origine, il se fit chrétien, puis tomba dans l'hérésie et devint un ardent ennemi de saint Paul.

« Alexandre, l'ouvrier en cuivre, écrit le grand apôtre, m'a fait beaucoup de mal : le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. Gardez-vous aussi de lui ; car il a résisté de toutes ses forces à mes paroles. »

VIII

Saint Paul ajoute qu'il a livré à Satan Hyménée et Alexandre, afin qu'ils apprennent à ne point blasphémer. Que signifient ces paroles ? Elles signifient que l'Apôtre les

avait excommuniés. Sous un nom ou sous un autre, l'excommunication est un châtement usité dans tous les temps, chez les juifs et même chez les païens : rien n'est plus juste.

Si le berger a le droit de chasser de son troupeau une brebis galeuse, pourquoi une société n'aurait-elle pas le droit de veiller à sa conservation, en rejetant de son sein l'audacieux qui méprise ses lois et qui tend à la corrompre ?

IX

Les juifs excommuniaient le coupable en le chassant de la synagogue ; les Romains en le dévouant aux dieux infernaux ; les Gaulois en lui interdisant toute participation aux sacrifices. Refuser à l'Église catholique le droit d'excommunier, serait lui dénier le droit de se défendre. Il est remarquable que ceux qui lui contestent ce droit nécessaire, en font les uns contre les autres un usage continu.

Est-ce que les sectes protestantes ne s'excommunient pas mutuellement ? Même dans l'ordre politique, que voyons-nous ? Des partis opposés qui ne cessent de s'excommunier les uns les autres, et qui, comme il est arrivé souvent, sanctionnent leur excommunication par l'échafaud.

X

Pourquoi est-il dit qu'excommunier quelqu'un, c'est le livrer à Satan ? Saint Hilaire répond : « Quiconque est dans la volonté du péché est vide de Dieu, et là où Dieu n'est pas, là est la demeure de Satan. Par ses tentations il s'en prépare l'entrée et occupe cette maison que Dieu a laissée

vide en s'éloignant (1) : Malheur donc à celui qui se met dans le cas de mériter l'excommunication ! Malheur plus grand à celui qui la méprise !

Voir : *S. Hilar. in Ps.* 318 ; *Cor. a Lap. in II ad Timoth.* 1, 20 ; *Bar.*, an. 554, n. 11, 17, etc. *S. Cypr. ep.* 38 et 62, etc.

(1) *Omnis enim, in quo peccati voluntas est, Deo vacuus est; et ubi Deus non est, illic diaboli locus est : qui insidiam et obsidens ubi opportunitatem adeundi habuerit, tanquam vacuum domum occupat, quæ ei, jam Deo discedente, sit tradita.*

CARPUS

I

Au nombre des recommandations que saint Paul adresse à Timothée, nous lisons la suivante : « Apportez, en venant, le manteau que j'ai laissé à Troade, chez Carpus, et mes livres, et surtout mes parchemins. »

II

Qu'était-ce que ce manteau dont parle saint Paul ? La réponse des interprètes n'est pas uniforme. En prenant dans le sens propre le mot *penula*, il s'agirait d'un vêtement, soit ordinaire, comme le veulent certains commentateurs, soit sacré, ainsi que d'autres le prétendent.

Mais s'il s'agit d'un simple vêtement, ordinaire ou sacré, on a peine à comprendre que saint Paul ait attaché à ce vêtement un tel prix qu'il ait obligé son disciple à se charger, pendant un voyage de plusieurs centaines de lieues, d'un objet de si peu de valeur, d'autant qu'il était facile à l'Apôtre de s'en procurer un semblable à Rome. Les aumônes des fidèles lui en donnaient toute facilité.

III

D'autres savants, et Baronius est de ce nombre, soutiennent que le mot grec *phailonin* qu'on a rendu par *penula* signifie un *volume*, un rouleau contenant les livres de l'Écriture Sainte. S'il était facile à saint Paul, quoique prisonnier, de remplacer le manteau qu'il avait laissé chez Carpus. il lui était très difficile de se procurer un exemplaire des Livres Sacrés.

De cette interprétation, il résulterait que saint Paul aurait prié Timothée de lui apporter trois choses : le rouleau contenant les Écritures, les livres qui n'y étaient pas renfermés et les parchemins épars. Demander un pareil mobilier convenait mieux à saint Paul que de réclamer un simple manteau. Malgré cela, le sens littéral du mot *penula* nous paraît très acceptable.

IV

Quoi qu'il en soit, ces détails intimes montrent la confiance que saint Paul avait en Carpus : cette confiance était justifiée. Carpus, qu'on croit avoir été un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, était un de ces généreux chrétiens qui se faisaient une joie de donner l'hospitalité aux frères voyageurs.

Saint Paul, passant à Troade, descendit chez lui. Carpus ne restait pas oisif dans sa maison. Il s'associa aux travaux des Apôtres, prêcha l'Évangile dans un grand nombre de contrées, convertit une foule de païens, en sorte qu'il brillait comme un astre glorieux dans tout l'Orient.

V

Carpus fut ordonné évêque de Bérée, ville de la Thrace, par saint Paul lui-même. Nous voyons, au commencement de l'Église, les évêques se succéder rapidement sur le même siège. Rien de plus facile à expliquer.

Une chrétienté formée, l'évêque partait pour en former une autre; et un nouvel évêque venait prendre sa place, sauf à la céder bientôt à un troisième. Nous le répétons, le temps pressait : il fallait promener partout le flambeau évangélique, afin de vérifier la prédiction du divin Maître.

VI

Comme saint Carpus convainquait les juifs par des raisonnements sans réplique, que le Christ par eux attaché à la croix était le Messie en personne, le Fils de Dieu et Dieu lui-même, ils entrèrent en fureur et le tuèrent cruellement.

VII

Digne imitateur de son glorieux maître, Carpus annonçait l'Évangile avec une intrépidité qui lui faisait braver également la colère des puissants et la fureur des multitudes; une fois même son zèle dépassa les bornes de la charité évangélique, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, dans une lettre à saint Denis l'Aréopagite. Voici comment l'illustre chef de l'Aréopage rapporte le fait, dans sa lettre à Démophile. Cette lettre, citée par Baronius, est ainsi conçue :

VIII

« Il faut que je vous fasse part de la vision que Dieu envoya un jour à un saint personnage : ne raillez pas ; car ce que je vais vous dire est vrai. Étant un jour en Crète, je reçus l'hospitalité chez Carpus, personnage, s'il en fût, éminemment propre aux contemplations divines, à cause de l'extrême pureté de son âme. Il n'abordait jamais la célébration des saints mystères sans qu'auparavant, dans les prières préparatoires, il ne fût consolé par quelque douce vision.

IX

« Or, il me raconta qu'un jour il conçut une tristesse profonde, parce qu'un infidèle avait ravi à l'Église et ramené au paganisme un nouveau chrétien, dans le temps même des pieuses fêtes qui suivaient son baptême. Il devait prier avec amour pour tous les deux et invoquer le secours du Dieu Sauveur, à dessein de convertir le païen et de vaincre l'apostat, par la mansuétude.

Il devait consacrer sa vie entière à les exhorter, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvassent une solution parfaite à tous leurs doutes, et que, corrigés de la témérité et de la folie du passé, par une légitime et salutaire punition, ils fussent conduits ainsi à la connaissance de Dieu.

X

« Mais, ce qui auparavant ne lui était jamais arrivé, il fut violemment saisi d'une amère indignation. C'était le soir : il se couche et s'endort avec ses haineux sentiments. Il

avait coutume d'interrompre son repos et de s'éveiller pendant la nuit pour la prière. L'heure à peu près venue, après un sommeil pénible, entrecoupé, il se lève plein de trouble.

« En entrant en commerce avec Dieu, il se livre à un chagrin peu religieux, il s'indigne, il trouve injuste que des hommes impies et qui traversent les voies du Seigneur, vivent plus longtemps. Là-dessus, il prie Dieu de lancer la foudre et de détruire sans pitié ces deux pécheurs à la fois.

XI

« A ces mots, il croit voir soudain la maison où il était, ébranlée d'abord, puis se diviser en deux dans toute sa hauteur. Devant lui se dressait une flamme d'un éclat immense, qui, du haut des cieux, à travers le faite déchiré, semblait descendre jusqu'à ses pieds. Dans la profondeur du firmament entr'ouvert, apparaissait Jésus environné de la multitude des anges qui avaient revêtu une forme humaine.

XII

« Carpus, les yeux élevés, contemple cette merveille et s'étonne. Ensuite, abaissant ses regards, il voit au-dessous du sol bouleversé un vaste et ténébreux abîme. Les deux pécheurs qu'il avait maudits se tenaient sur le bord du précipice, tremblants, misérables, se soutenant à peine, près de tomber.

XIII

« Du fond du gouffre, d'affreux serpents rampaient vers eux et s'entortillaient autour de leurs pieds, et tantôt les

saisissaient, les enveloppaient, les entraînaient, tantôt, de la dent et de la queue, les déchirant ou les caressant, essayaient de toute manière de les attirer dans l'abîme.

« Bien plus, des hommes se joignaient à ces serpents pour assaillir en même temps le couple infortuné, lui imprimer des secousses, le pousser, le frapper de coups. Enfin, le moment vint où ces deux hommes semblaient près de périr, moitié de plein gré, moitié par force. contraints, pour ainsi dire, et tant de fois séduits par le mal.

XIV

« Cependant Carpus, comme il le rapporte lui-même, triomphe d'aise en contemplant ce spectacle et en oubliant celui du ciel. Il s'irrite et s'indigne de ce que leur ruine ne s'accomplissait pas assez vite. Il essaye plusieurs fois, mais en vain, de la consommer lui-même. Il redouble de colère, il les maudit, mais son regard se décide enfin à interroger encore les cieux.

Le prodige y continuait; seulement Jésus était ému de compassion. Il se levait de son trône, il descendait vers les malheureux, leur tendait une main secourable. Et les anges leur venaient aussi en aide et les soutenaient, chacun de son côté.

XV

« Et le Seigneur disait à Carpus : — Lève la main et frappe-moi; car je suis prêt à mourir encore une fois pour le salut des hommes, et cela me serait doux, si on pouvait me crucifier sans crime. Vois donc si tu aimes mieux être précipité dans ce gouffre avec les serpents, que d'habiter avec Dieu et avec les anges si bons et si amis de l'humanité.

« Voilà, ajoute saint Denis, le récit que m'a fait Carpus, et j'y crois volontiers. »

XVI

Et nous aussi nous y croyons volontiers. D'abord cette vision est possible; ensuite elle est attestée par celui même qui en a été l'objet, et celui-là est un évêque, un saint, un martyr; de plus, elle a obtenu la créance d'un des plus grands théologiens des temps primitifs; enfin cette vision rentre dans les sentiments de miséricorde dont le Sauveur fut toujours animé.

XVII

Dire à Carpus de frapper non pas les coupables, mais lui-même, revient à ce qu'il disait à saint Jacques et à saint Jean, qui voulaient faire tomber la foudre sur les Samaritains : « Vous ne savez quel esprit vous anime ! » Apprenons de ces exemples à réprimer les sentiments d'indignation que nous cause la malice des pécheurs.

Rappelons-nous deux choses, que la vengeance appartient à Dieu; et qu'il laisse les méchants sur la terre ou pour qu'ils se convertissent ou pour qu'ils servent d'exercice aux justes.

Le *Martyrologe romain* marque au 13 octobre la fête de saint Carpus : « A Troade, ville de l'Asie Mineure, naissance de saint Carpus, disciple du bienheureux Apôtre Paul. »

Voir : Bar., an. 58, n. 67; an. 59, n. 16 et seqq.; Corn. a Lap. *in ad Timoth.* iv, 13; Bolland, 26 maii; M. Maistre, 165, et les Œuv. de S. Denis l'Aréop. traduites par Mgr Darboy, etc.

TYCHIQUE

I

Le xx^e chapitre des *Actes des Apôtres* nous montre saint Paul, sorti d'Éphèse, continuant son voyage vers Jérusalem. Il eut pour compagnon Sopater, fils de Pyrrhus de Bérée, Aristarque et Second qui étaient de Thessalonique, Gaius de Derbe et Timothée, Tychique et Trophime, tous deux d'Asie.

Ces deux derniers, ayant devancé saint Paul, l'attendirent à Troade. C'est là que saint Paul ressuscita le jeune Eutyque. Assis sur une fenêtre, ce jeune homme s'était endormi pendant le sermon de l'Apôtre, et s'était tué en tombant du troisième étage. Avis à ceux qui dorment pendant le sermon.

Presque tous les compagnons de voyage de saint Paul nous sont connus. Il reste à parler de Tychique et de Trophime.

II

Comme nous l'avons vu, les juifs avaient, longtemps avant Notre-Seigneur, des établissements dans toutes les parties de l'empire romain, en Occident aussi bien qu'en Orient. Tychique, juif d'origine, était de la province d'Asie, dévoué

à saint Paul, dont il se sépare le moins possible; il devint son homme de confiance, son tabellaire : c'est-à-dire son messager, son courrier, son *facteur*.

C'est lui que le grand Apôtre, prisonnier à Rome, charge de porter sa lettre aux Éphésiens. « Quant aux circonstances où je me trouve, leur dit-il, et à mes occupations, Tychique, notre cher frère et fidèle ministre du Seigneur, vous informera de tout. C'est pour cela que je vous l'ai envoyé, afin que vous sachiez tout ce qui me concerne, et qu'il console vos cœurs (1). »

III

La même année, 59^e de Notre-Seigneur, la 17^e de saint Pierre à Rome, et la cinquième du règne de Néron, Tychique repasse de l'Orient en Occident et, de retour à Rome, repart pour l'Orient, porteur d'une lettre de saint Paul à Timothée, évêque d'Éphèse et d'une autre aux chrétiens de Colosses.

L'année suivante, le même Apôtre confie à son fidèle et infatigable tabellaire une autre lettre pour Philémon, le maître de l'esclave Onésime. Tychique accomplit ses commissions avec une exactitude religieuse et c'est à lui, en grande partie, que nous devons la conservation de plusieurs des précieuses lettres de saint Paul.

IV

Mais on ne doit pas croire que Tychique ne sût faire auprès de l'Apôtre que la fonction de simple messager. Saint Paul l'employait aussi afin de connaître l'état des Églises, et lui en faire son rapport; consoler les fidèles, leur donner

(1) Eph. vi, 21, 22.

des avis, et les encourager par ses exhortations. C'est sans doute pour cela qu'il l'appelle, ainsi que nous l'avons vu, *son cher frère, un fidèle ministre du Seigneur, et son compagnon dans le service de Dieu et du prochain.*

V

En effet, la tradition nous apprend que Tychique devint évêque de Colophon, en Ionie, dans la province proconsulaire d'Asie, et qu'il succéda en cette charge à saint Sosthène, cet autre disciple de saint Paul que nous avons fait connaître, à l'occasion des troubles d'Éphèse.

Il paraît qu'il mourut à Paphos, dans l'île de Chypre ; car le *Martyrologe romain* s'exprime ainsi, au 29 avril, jour de sa fête : « A Paphos, dans l'île de Chypre, naissance de saint Tychique, disciple du Bienheureux Apôtre Paul, que, dans ses Épîtres, le même Apôtre appelle son très cher frère, *ministre fidèle et son coserviteur dans le Seigneur.* »

VI

Les Grecs font de saint Tychique un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur ; mais leur témoignage ne repose sur aucune preuve, et, puisque l'occasion s'en présente, donnons quelques détails sur les soixante-douze disciples. Leur existence est certaine. L'Évangile la révèle ; mais c'est tout. « Le Seigneur, dit saint Luc, choisit encore soixante-douze autres disciples, et les envoya deux à deux devant lui, devant toutes les villes où il devait aller. Et il leur disait : « La « moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ; priez le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson. » « Et les soixante-douze disciples revinrent avec joie, disant : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre « nom. »

VII

Pourquoi soixante-douze disciples, ni plus ni moins ? La raison en est facile à comprendre. Comme lui-même le dit, le Verbe incarné était venu pour changer en réalités toutes les figures de l'ancienne loi. Or, dans l'ancienne loi ou il y avait douze patriarches, chefs des douze tribus d'Israël. Pour les aider dans le gouvernement du peuple, Moïse choisit six vieillards par tribu, par conséquent soixante-douze vieillards, qui composaient comme le sénat de la nation. Cet ordre de choses subsista jusqu'à Notre-Seigneur ; car le Sanhédrin ou grand conseil des juifs se composait de soixante-douze membres.

VIII

Afin de réaliser ce gouvernement figuratif en le faisant passer dans la loi nouvelle, Notre-Seigneur choisit douze Apôtres, pour être comme les chefs de toutes les tribus du peuple chrétien, et soixante-douze disciples, pour les secourir dans leur mission.

Les plus savants interprètes de l'Écriture donnent une raison de plus de ce nombre mystérieux. « Les soixante-douze disciples, disent-ils, correspondent aux soixante-douze nations du monde entier, entre lesquelles fut divisé le genre humain, à la tour de Babel, comme si le Seigneur avait voulu donner pour gardien et protecteur à chaque nation, un de ses disciples (1). »

(1) Rursum septuaginta duo discipuli respondent septuagintaduobus Gentibus totius mundi, quasi cuique Genti Christus suum attribuevit discipulum, ut curatorem. Nam 72 gentes et linguas, in quas divisi

IX

Ainsi, les soixante-douze disciples, qui représentent les prêtres, sont inférieurs aux évêques qui représentent les douze Apôtres. Quant au nom des soixante-douze disciples, on ne les connaît pas (1).

La tradition en nomme quelques-uns, mais un peu en hésitant. Tels sont les sept premiers diacres : saint Mathias, Marc, Luc, Juste, Barnabé, Appelle, Rufus, Ananias, Aristion, Maximin. Quoi qu'il en soit, il est certain que tous furent les ardents coopérateurs des Apôtres dans l'évangélisation du monde et que leur conduite fut toujours conforme à leurs paroles. Car, pour éloigner d'eux tout danger et tout soupçon, Notre-Seigneur, par un trait de sagesse digne de lui, leur prescrit pour règle invariable de n'aller jamais seul. Malheur à celui qui est seul, dit le Saint-Esprit : *Vae soli*.

X

Prenons cette leçon pour nous-mêmes. Ne nous appuyons pas sur notre propre sagesse : *Ne inniteris prudentiae tuae*.

fuere hominus in dispersione Babel numerant S. Aug., s. Hieron., etc. Apud, Cor. a Lap. in *Luc* x, 1.

Serait-ce à ce nombre mystérieux que saint Paul fait allusion, dans son discours à l'Aréopage, où il dit que Dieu a déterminé aux différents peuples les limites de leur habitation : *Terminos habitationis eorum* ? Toujours est-il que chaque peuple est renfermé providentiellement dans certaines zones, au delà desquelles il ne peut s'acclimater.

Cette loi de l'acclimatement est inexorable : les travaux de la science moderne l'ont démontré. Elle pèse non seulement sur l'homme, mais encore sur les animaux et les plantes. En faveur du juif, il y a une immunité. Ce peuple s'acclimate partout : ses tables mortuaires sont les mêmes sous les feux brûlants de l'Afrique et dans les régions glacées du nord de l'Europe ou de l'Asie. On en comprend la raison.

(1) Eusebius, lib. I, *Hist.* c. xiv. Testatur se 72 discipulorum nomina nusquam invenisse scripta.

Ne faisons rien sans conseil, et nous ne nous repentirons pas d'avoir agi : *sine consilio nihil facias et post factum non poenitebit*. C'est la pensée qu'exprime, d'une manière un peu vive, saint Bernard. « Celui qui se prend lui-même pour maître se fait le disciple d'un sot : *Qui se sibi magistrum constituit, stulto discipulum subdit*.

Voir : Baron. an. 33, n. 40; *Annot. ad Martyrol.* 5 jun.; M. Maistre, *les Témoins du Christ*, p. 394; Cor. a Lap. *in Luc.* x, 1. D. Calmet, *in Act. App.* xx; A. Ribadeneira, *Vies des SS.*, 29 avril, etc., etc.

EUTYCHUS

I

Le xx^e chapitre des *Actes des Apôtres*, verset 7 et suivants, nous fait assister à un miracle de saint Paul, accompli dans une circonstance assez curieuse. « Après les jours des Azymes, écrit saint Luc, nous nous embarquâmes à Philippes, et en cinq jours nous vinmes à Troade, où nous demeurâmes sept jours.

II

« Or, le premier jour de la semaine, les disciples étant assemblés pour rompre le pain, Paul, devant partir le lendemain, leur fit un discours qui se prolongea jusqu'à minuit. Et un grand nombre de lampes étaient allumées dans la salle haute, *Coenaculum*, où nous étions assemblés.

III

« Et comme Paul parla longtemps, un jeune homme, appelé Eutyclus, qui était assis sur une fenêtre, accablé de sommeil, tomba du troisième étage en bas, et il fut relevé mort. Paul étant descendu au lieu où il était, se coucha sur

lui, et l'ayant embrassé, il dit : « Ne vous troublez point, car « la vie est en lui. » Et remontant ensuite, et ayant rompu le pain et mangé, il leur parla encore jusqu'au jour : après il partit.

« Or, on amena le jeune homme vivant : ce qui les remplit de consolation. »

IV

Il est intéressant de savoir ce qu'est devenu le jeune resuscité. Après la mort de saint Paul, il s'attacha, comme un fils à son père, un disciple à son maître, à saint Jean l'Évangéliste. Par l'ordre de l'Apôtre bien-aimé, Eutychus parcourut, en prêchant, un grand nombre de pays. Puissant en œuvres comme en paroles il fit, par ses prières, crouler les temples des idoles et entrer au bercail du divin Sauveur, un grand nombre de brebis errantes.

V

Ses glorieux succès ne pouvaient manquer de lui attirer la récompense promise à tous les vrais prédicateurs de la Vérité. Plusieurs fois il fut jeté en prison, plusieurs fois battu de verges, exposé sur un bucher ; mais le Sauveur le délivra de tous ces tourments, jusqu'à ce qu'enfin il signa sa foi de son sang. On croit que c'est en Espagne qu'il souffrit le martyre. Le *Martyrologe* d'Adon s'exprime ainsi : « Nous avons les actes de saint Euty chius, confesseur, dont l'Espagne célèbre la fête le 3 des ides de décembre. »

VI

O mon Dieu ! Il faut que le don de la foi soit inappréciable

à vos yeux. Pour nous le prouver que de travaux entrepris, que de souffrances endurées, que de sang répandu ! Faites-nous la grâce de l'estimer plus que toute chose ; et que nous perdions tout plutôt que de perdre la foi.

Voir : le *Martyrol.* d'Adon ; le *Martyrol. romain* ; Molanus, 24 décembre ; Petr. Equilinus *Catal. SS.* lib. xi, c. 130, n. 5 ; et les *Nécrologes des Grec* qui l'appellent martyr et saint martyr : Dic 24 decembris, S. hieromartyris Eutychii, discipuli sancti Joannis Theologi, etc., etc.

FÉLIX

I

« Le tribun (Lysias qui commandait à Jérusalem) ayant fait venir deux centurions, leur dit : « Préparez dès la troisième heure de la nuit deux cents soldats, soixante-dix cavaliers, et deux cents lances, pour aller jusqu'à Césarée ; « préparez aussi des chevaux pour Paul, afin de le conduire « sûrement au gouverneur Félix. » Car le tribun craignait que les juifs ne l'enlevassent et ne le tuassent, et qu'après cela on ne l'accusât d'avoir reçu de l'argent.

II

« Quelques jours après, Félix, venant avec Drusille, sa femme, qui était juive, lit appeler Paul, et écouta ce qu'il lui dit de la foi en Jésus-Christ. Mais Paul, parlant de la justice, de la chasteté et du jugement à venir, Félix effrayé lui dit : « C'est assez maintenant, va ; je t'appellerai quand il « en sera temps. » Et parce qu'il espérait que Paul lui donnerait de l'argent, il l'appelait souvent, et s'entretenait avec lui. Deux ans après, Félix eut pour successeur Portius Festus ; et Félix, voulant plaire aux juifs, laissa Paul en prison (1). »

(1) *Act.* xxiii, 23-25 ; xxiv, 24-24.

III

Depuis la mort de son libérateur, la Judée était en fermentation continuelle. C'était le coupable agité par le remords et poursuivi par la justice divine. Il ne se passait pas d'année qu'il n'y eût entre les juifs et les Romains des rixes sanglantes. La moindre occasion suffisait pour les provoquer ; il semble même que, de part et d'autre, on cherchait à les faire naître.

IV

L'an 50 de Notre-Seigneur, la 8^e de l'empereur Claude, aux fêtes de Pâques, en présence de tout le peuple, et à quelques pas du Temple, un soldat romain commit une grave immo-destie. Le peuple entre en fureur pour venger l'injure faite non à lui mais au Dieu d'Israël.

V

Ventidius Cumanus, alors gouverneur de la Judée, essaye d'apaiser la sédition. Voyant ses efforts inutiles, il réunit toute la garnison dans la tour Antonia, qui dominait le Temple. Le peuple effrayé prend la fuite. Les rues s'encombrent ; on se presse, on se foule, on s'écrase, et dix mille morts gisent dans les différents quartiers de Jérusalem, devenue un champ de bataille.

VI

Quelques-uns des fuyards rencontrent à une lieue de la ville, sur la grande route, un serviteur de César, qui passait tranquillement son chemin. Ils l'attaquent et lui prennent

tout ce qu'il portait. A cette nouvelle, Cumanus envoie un détachement qui ravage le bourg où le méfait avait été commis et tout le pays voisin.

Dans le pillage, un soldat romain trouve un exemplaire de la Bible, qu'il déchire publiquement. Il accompagne cette action de moqueries et d'injures contre la loi et contre la nation juive.

Une députation de juifs part pour Césarée, où Cumanus venait de se rendre et demande la punition du coupable. Dans la crainte de nouveaux troubles, Cumanus accueille leur requête et fait trancher la tête au soldat.

VII

Le calme ne fut pas de longue durée. Les juifs et les Samaritains se prirent de querelle. Cumanus appuya ces derniers et, dans une rencontre, tua beaucoup de monde à leurs ennemis. Les juifs portèrent plainte à Vinidius Quadratus, proconsul de Syrie. Après les avoir entendus, ainsi que les chefs des Samaritains, il les envoya tous à Rome, pour répondre de leur conduite au tribunal de César.

VIII

Avec eux, et dans le même but, il fit partir Cumanus et le tribun Celer. L'empereur, apprenant que les Samaritains avaient été les agresseurs, fit trancher la tête à leurs députés; condamna Cumanus à l'exil et ordonna que Celer fût reconduit à Jérusalem, traîné dans les rues en présence de tout le peuple et mis à mort.

Afin de mettre un terme aux discussions qui depuis si longtemps troublaient la Judée et aux guerres qui l'ensanguintaient, il y envoya, en qualité de gouverneur, Claudius Félix.

IX

Ce long préambule nous a paru nécessaire pour expliquer les qualités que devait avoir le nouveau magistrat, montrer par quels hommes le monde d'alors était gouverné, et les obstacles, pris des hommes et des choses, dont les Apôtres devraient triompher pour assurer la victoire de l'Évangile.

X

Marcus Antonius Claudius Félix, devant qui saint Paul comparut, était frère du fameux Pallas, esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère et mère de Germanicus et de l'empereur Claude. Ce Pallas avait fait sa fortune en dévoilant à Tibère les embûches de Séjan. Le frère se ressentit de la fortune de son frère. Tous deux furent affranchis.

XI

Sous Claude, Félix épousa Drusille, petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre. Cette alliance inespérée le fit entrer dans l'illustre famille Antonia. A une pareille faveur il dut probablement le surnom de *Félix*. Claude combla les deux frères de dignités et de richesses.

Pallas fut chargé de la comptabilité de l'empereur, revêtu des ornements de préteur et gratifié de sommes immenses.

XII

Entré par son mariage dans la famille impériale, Félix fut

d'abord nommé commandant des cohortes prétoriennes puis procureur de la Judée (1).

L'an 51 de Notre-Seigneur, la 9^e du règne de Claude, il prit possession de son gouvernement. Il y résidait depuis cinq ans, lorsque Claude mourut. Grâce à la faveur dont Pallas continuait de jouir sous le nouveau règne, son frère conserva l'administration de la Judée, bien que Néron en eût distrait une partie pour la donner à Hérode Agrippa.

Félix se conduisait avec l'insolence d'un parvenu : il se croyait tout permis. C'est au point que toute la Syrie eût été mise à feu, si le proconsul Quadratus n'eût réussi à rétablir la paix.

XIII

Néanmoins Félix purgea la Judée des bandes de brigands qui la désolaient et des imposteurs qui la provoquaient à la révolte. En crucifiant le prince de la Paix, cette malheureuse nation s'était irrémédiablement condamnée à la guerre. En refusant de suivre la lumière de la Vérité, elle était devenue le jouet volontaire de toutes les impostures.

XIV

Le chef des brigands était Éléazar, fils de Dinée. Depuis vingt ans, cet antique Mandrin jetait la terreur dans le pays. Souvent les troupes romaines l'avaient poursuivi dans les montagnes qui lui servaient de repaire. Plusieurs de ses gens avaient été pris et sur-le-champ exécutés par ordre de Félix, mais Éléazar échappait toujours.

(1) Procuratorem deinde in Judaeam misit Claudium Felicis, fratrem Pallantis. Joseph. *Ant. jud.*, lib. XX, c. 6. Au récit de Tacite, *Hist.*, lib. XII, nous avons préféré celui de Josèphe, juif d'origine, prêtre de sa nation et témoin oculaire.

La force étant inutile, Félix eut recours à la ruse. Il fit demander une entrevue à Éléazar, avec serment qu'il ne lui serait fait aucun mal. Éléazar l'accepta. Sur-le-champ il fut chargé de chaînes et envoyé à Rome, pour subir dans la prison Mamertine le supplice réservé aux grands criminels.

XV

Vers le même temps arriva d'Égypte un magicien qui promit aux juifs de leur montrer des merveilles, de nature à entretenir dans le peuple l'esprit d'orgueil et de révolte. A Jérusalem il se donna pour un prophète, et persuada à la multitude de le suivre sur le mont des Oliviers. « A ma voix, leur dit-il, vous verrez tomber les murs et les fortifications de Jérusalem, de manière à pouvoir entrer de plain-pied dans la ville! »

Cela signifiait que les forteresses d'où les Romains dominaient la Judée allaient disparaître, la liberté revenir et avec elle le bonheur des anciens jours. Félix, apprenant ce qui se passe, appelle aux armes. A la tête d'un détachement de cavalerie et d'infanterie, il tombe sur la foule, trompée par l'imposteur, tue quatre cents hommes et fait deux cents prisonniers.

XVI

Si motivés qu'ils fussent, de pareils exploits n'avaient pas concilié à Félix l'affection de ses administrés. Il se rendit odieux par le meurtre du grand prêtre Jonathas. Plusieurs fois le pontife avait eu le courage d'engager le gouverneur à traiter les juifs avec moins d'inhumanité : « Je ne veux pas, lui disait-il, que la haine du peuple retombe sur moi; car on sait que c'est à ma prière que César vous a nommé procureur de la Judée. »

XVII

A ceux qui sont décidés à faire le mal, les avertissements répétés sont odieux. Félix était de ce nombre. Jonathas avait un ami jusque-là très fidèle, nommé Doras, natif de Jérusalem. Le gouverneur le fait appeler et met sous ses yeux une grosse somme d'argent. « Elle sera pour toi, lui dit-il, si tu fais périr Jonathas. »

Le sang d'Isariote coule dans les veines de Doras, il accepte. Des sicaires sont appelés; sous leurs robes ils cachent des poignards; et, feignant la piété, ils se mêlent au cortège du pontife qu'ils assassinent lâchement, à la vue du Temple et en présence du peuple.

XVIII

La cruauté marche toujours précédée ou suivie de son inséparable compagne, la volupté. Félix en est un nouvel exemple (1). Pendant son gouvernement, il perdit sa femme Drusille, fille de Cléopâtre et d'Antoine. Épris d'une autre Drusille, fille du roi Agrippa l'Ancien, il l'enleva à son mari Aziz, roi d'Émèse, et en eut un fils nommé Agrippa. Ce jeune homme périt dans la fameuse éruption du Vésuve, qui engloutit Pompéi, Herculanium et Stabia.

XIX

Émèse, aujourd'hui Homs, était la capitale d'un petit royaume enclavé dans le proconsulat de Syrie. Elle est connue dans l'histoire profane par la victoire qu'Aurélien

(1) Felix per omnem sævitiam et libidinem jus regium servili ingenio exercuit. Tacit. *Hist.*, lib. XXI.

y remporta sur Zénobie et par la naissance d'Héliogabale.

L'histoire religieuse nous apprend que les habitants d'Émèse rendaient un culte particulier au soleil, dont le nom d'Élagabal.

XX

De retour à Césarée, Félix eut, avec sa prétendue femme, le bonheur d'entendre saint Paul, et le malheur de ne pas l'écouter. Abusant même de son autorité, souvent il faisait comparaître le grand Apôtre et s'entretenait avec lui.

Son but était, non de s'instruire, mais de fatiguer saint Paul ou de s'insinuer dans ses bonnes grâces, afin d'en obtenir de l'argent.

Paul était pauvre et Félix ne pouvait l'ignorer. Mais il savait que l'Apôtre était venu en Judée porteur de grandes aumônes, envoyées par les différentes chrétientés aux fidèles de Jérusalem. Le rapace gouverneur espérait que, dépositaire infidèle, saint Paul trouverait le moyen de détourner une partie de cet argent au profit de son geôlier.

XXI

Il était dans cette vaine atteinte, lorsqu'il reçut la nouvelle de son rappel à Rome, immédiatement suivi de sa destitution. Avant de partir, il voulut faire oublier ses crimes par une nouvelle iniquité.

Au lieu de délivrer saint Paul, qu'il retenait injustement depuis deux ans, il le laissa en prison, pour satisfaire la haine des juifs contre le grand Apôtre.

XXII

Arrivé à Rome, Félix fut destitué par Néron lui-même

révolté de sa conduite. Une députation juive avait suivi l'indigne gouverneur. Les charges les plus accablantes pesaient sur lui, et sans la faveur dont jouissait encore son frère Pallas, il aurait subi la peine due à ses crimes. Baronius date ces derniers événements de l'an 58 de Notre-Seigneur, deuxième année du règne de Néron.

XXIII

Cruel, traître, avare, libertin : tel était Félix ; et tels étaient, sans exception peut-être, tous ces gouverneurs romains. Cicéron lui-même, très peu scrupuleux, dit que les provinces alliées aimaient mieux voir arriver une armée de barbares qu'un proconsul. L'histoire est pleine de leurs concussions et de leurs débauches. Est-il vrai que la race des proconsuls est éteinte ? A d'autres le soin de répondre. Pour nous, ayons toujours présente à l'esprit cette infallible parole : « On ne se moque pas de Dieu impunément ; et si le vengeur du crime, qui est aussi le rénumérateur de la vertu, ne paye pas tous les samedis, il ne fait jamais banqueroute. »

Voir : Glandorph. *Onomast. Rom.*, litt. A ; Joseph, *Antiq. jud.*, lib. XX, c. 3, 4, 5, 7 ; Id. de *Bell. jud.*, lib. II, c. 12 ; Cor. a Lap. in *Act.*, xxiv ; Baron., an. 50, n. 8.

DRUSILLE

I

A la suite de l'émeute qui avait eu lieu à Jérusalem et dont nous avons parlé dans la *Biographie* du gouverneur Félix, le tribun Lysias, avait fait conduire saint Paul à Césarée. Cette ville, bâtie par Hérode I^{er} sur les bords de la mer, avait remplacé l'antique tour de Straton, et était devenue la capitale de la Palestine.

En attendant l'instruction de sa cause, le grand Apôtre fut jeté dans les prisons de Césarée.

II

« Il y était depuis quelques jours, disent les *Actes des Apôtres*, chapitre xxi, verset 24, lorsque Félix, accompagné de sa femme Drusille, qui était juive, fit appeler Paul, et écouta ce qu'il lui dit de la foi en Jésus-Christ. Mais Paul, parlant de justice, de chasteté et du jugement à venir, Félix, effrayé lui dit : « C'est assez pour le moment, va : je t'appellerai quand il en sera temps. » Et parce qu'il espérait que Paul lui donnerait de l'argent, il l'appelait souvent et s'entretenait avec lui. »

III

Drusille était la troisième fille d'Hérode Agrippa l'Ancien, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode I^{er}, improprement appelé *le Grand*. Elle n'avait que six ans lorsqu'elle perdit son père, et que son frère Hérode Agrippa le Jeune monta sur le trône de Judée. Par sa mère Cypris, elle était petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre. Elle fut appelée Drusille, de Livia Drusilla, femme d'Auguste, et de Drusus, son fils, frère de Tibère. Les Hérodes devaient tout à cette famille.

IV

Drusille fut d'abord fiancée à Épiphane, fils d'Antiochus, roi de Comagène. Comagène est une petite contrée de la Syrie, renfermée aujourd'hui dans le pachalik d'Alep et de Merach. Sous Domitien, elle cessa d'être royaume pour devenir province romaine.

Ce mariage n'eut pas lieu, parce que le prince refusa de se faire juif. Ensuite elle épousa Aziz, roi d'Émèse, province de Phénicie, près du Liban et portant le nom de sa capitale.

V

Plus tard, elle fut enlevée à son mari par le gouverneur romain, Félix. Cet indigne magistrat accomplit son forfait à l'aide de trois agents : un magicien venu d'Égypte ; une montagne d'or et la haine de Drusille pour sa sœur Bérénice, dont elle jalousait la beauté.

Foulant aux pieds tout sentiment de pudeur, toute crainte de Dieu, Drusille vécut publiquement avec son ravisseur, abandonna la religion de ses pères et se fit païenne. C'est

en présence d'un pareil couple que, l'an 58 de Notre-Seigneur, vers le mois de mars, la seconde année du règne de Néron, saint Paul prononça le discours dont nous avons rappelé quelques phrases (1).

VI

Les détails qui précèdent étaient nécessaires, non seulement pour nous faire connaître Drusille, mais pour nous faire admirer le courage de saint Paul et l'à-propos merveilleux de son discours.

Son courage : Félix était un de ces gouverneurs romains dont Cicéron disait que les alliés aimaient mieux voir arriver chez eux une armée de barbares qu'un proconsul. Tiré de l'esclavage par l'empereur Claude, et élevé à une haute dignité, Félix, dit Tacite, exerçait le pouvoir d'un roi avec l'insolence d'un valet : *jus regium servili ingenio exercuit* (2).

VII

A l'insolence il joignait l'injustice, la cruauté, l'avarice, l'impudicité et l'incrédulité. Fier de la protection de l'empereur, continue le même historien, il n'est ni injustice ni débauche qu'il ne commît impunément : *Cuncta maleficia sibi impune ratus, tanta potentia subnixo, per omnem saevitiam et libidinem jus exercuit* (3). Le grand prêtre Jonathas lui ayant soumis quelques observations respectueuses sur la manière dont il gouvernait sa province, il le fit tuer par des sicaires. Une troupe d'assassins étaient à ses ordres ; et, se mêlant à la foule dans les solennités, ils poignardaient, pour de

(1) Bar., an. 58, n. 155.

(2) *Annal.*, lib. V.

(3) *Ibid.*, lib. XII.

l'argent, de nombreuses victimes, jusque dans le Temple de Jérusalem (1).

VIII

Quant à son libertinage, il était manifeste, puisqu'il vivait publiquement dans l'adultère avec Drusille. Lui-même montrait son avarice, puisqu'il retenait injustement saint Paul en prison, dans l'espoir de lui extorquer de l'argent.

L'à-propos de son discours : Afin de les faire rentrer l'un et l'autre en eux-mêmes, saint Paul, prisonnier, leur parle, avec la foi courageuse d'un Apôtre, de la justice et de la chasteté ; puis du Jugement dernier où tous les hommes comparaitront, les faibles et les puissants, les justes et les pécheurs, pour recevoir chacun selon ses œuvres.

IX

Pour leur malheur, ils ne profitèrent pas de la grâce exceptionnelle que Dieu leur faisait. Peu après le discours de saint Paul, Félix fut remplacé par Portius Festus. Comme il partait pour Rome, les principaux d'entre les juifs le suivirent et déroulèrent devant le tribunal de Néron le long tableau de ses crimes. Sans l'intervention de son frère Pallas, alors encore dans les bonnes grâces de l'empereur, l'indigne gouverneur aurait subi le châtement exemplaire qu'il n'avait que trop mérité : *Dedisset omnino pœnas injuriarum quibus iudaeos affecerat, nisi Nero eum donasset Pallantis fratris precibus, qui tum in pretio erat apud principem* (2).

(1) Joseph, *Antiquit.*, lib. XX, c. iv.

(2) Joseph, *Ibid.*, c. vii.

X

Drusille l'accompagna avec le fils qu'elle avait eu de lui et qui se nommait Agrippa. L'an 80 de Notre-Seigneur, la dixième année du règne de Vespasien et la première de Titus, ce jeune homme et sa triste mère périrent dans la fameuse éruption du Vésuve qui engloutit Herculanium, Pompéi et Stabia.

XI

Si Dieu nous a élevés au-dessus des autres, ne nous contentons pas d'admirer saint Paul; imitons-le. Comme lui, ne craignons jamais de faire usage de notre autorité pour reprendre, à temps et à contretemps, ceux dont la conduite nous a été confiée. Si notre condition est d'obéir, recevons de bonne grâce les observations et même les réprimandes qui nous sont adressées, à ce prix est notre bonheur, même en ce monde.

Voir : Cor. a Lap. *in Act. Apost.*, xxiv, 24; Tacit. *Annal.*, lib. VII et XII. *Baron.*, an. 56, n. 42; an. 58, n. 61; an. 58, n. 155, etc; Joseph., *Antiquit.* lib. XX; Bar., an. 81, n. 3; Sueton., *in Tito*, c. viii; Plin. Jun. *Epist.* ad Tacit., etc., etc.

FESTUS

I

Continuons la lecture des *Actes des Apôtres*; il n'y en a pas de plus intéressante. « Festus étant arrivé dans la province, trois jours après il monta de Césarée à Jérusalem. Et les princes des prêtres et les premiers d'entre les juifs vinrent vers lui pour accuser Paul, et demandèrent en grâce qu'il le fit amener à Jérusalem, préparant des embûches sur le chemin pour l'assassiner. Mais Festus leur répondit que Paul était gardé à Césarée, où lui-même irait bientôt. « Que « les principaux d'entre vous, dit-il, viennent avec moi, et « s'il y a quelque crime en cet homme, qu'ils l'accusent. »

II

« Or, après être demeuré huit ou dix jours à Jérusalem, il descendit à Césarée, et le lendemain il s'assit sur son tribunal et commanda qu'on amenât Paul.

« Quand on l'eut amené, les juifs qui étaient descendus de Jérusalem l'entourèrent, accusant Paul de plusieurs grands crimes, qu'ils ne pouvaient prouver.

« Et Paul se défendait, disant : « Je n'ai péché en rien contre « la loi des juifs, ni contre le Temple, ni contre César. »

« Festus, qui voulait plaire aux juifs, demanda à Paul : « Voulez-vous aller à Jérusalem et y être jugé devant moi sur toutes ces accusations ? » Mais Paul dit : « Je suis devant le Tribunal de César, c'est là qu'il faut que je sois jugé... j'en appelle à César. »

Alors Festus ayant délibéré avec son conseil, répondit : « Vous en avez appelé à César, vous irez devant César (1). »

III

Pour l'intelligence des faits, quelques explications du Texte Sacré doivent précéder la *Biographie* de Festus.

La province dont il s'agit, c'est la Judée. A l'époque des Romains elle avait deux capitales : la capitale civile Césarée, et la capitale religieuse Jérusalem. En arrivant, les gouverneurs se rendaient dans l'une et dans l'autre, comme pour prendre possession de tous les pouvoirs. C'était l'extension de la formule du césarisme, gravée sur les monnaies impériales : *Imperator et Summus Pontifex* (Empereur et Souverain Pontife). Aussi nous voyons sans cesse, dans l'histoire des premiers chrétiens, les causes religieuses appelées, non devant les prêtres, mais devant les proconsuls.

IV

Saint Paul lui-même semble se conformer à l'usage par son appel à César. « Je suis, dit-il, devant le tribunal de César, c'est là que je dois être jugé. » Sans doute, César n'était pas à Césarée; mais son représentant, Festus, y était revêtu de son autorité, et jugeait en son nom.

Néanmoins, l'Apôtre en appelle à une plus haute juri-

(1) *Act.*, xxv, 1 à 12.

diction. C'est à Rome même qu'il veut être jugé, ou par l'empereur en personne, ou du moins par les premiers magistrats de l'empire.

Inutile de faire remarquer l'intention de la Providence dans cet appel inattendu. D'une part, elle voulait soustraire le grand Apôtre aux embûches des juifs; d'autre part, lui donner l'occasion d'annoncer l'Évangile sur un théâtre digne de son courage, de son éloquence et de son zèle.

V

Festus hésite un instant : avant de faire droit à l'appel du prisonnier, il consulte son conseil. On ne trouve en lui aucun crime qui, aux termes des lois romaines, demandant une prompte punition, retienne Paul sous la main du gouverneur. Celui-ci reparait dans la salle d'audience, et annonce à l'Apôtre que, sur sa demande, il est renvoyé à la juridiction immédiate de César. « Vous en avez appelé à César, lui dit-il ; vous comparaitrez devant César. »

VI

Dans ce peu de paroles semble percer un certain mécontentement, occasionné par l'espèce de défiance que saint Paul avait témoigné de la justice de Festus. Quoi qu'il en soit, ce magistrat se trouva fort embarrassé de la résolution de son prisonnier.

Comment envoyer à Rome, pour être jugé par l'empereur, un accusé, sans l'accompagner d'un dossier? Ne sachant comment sortir de la difficulté, Festus consulte le roi, Hérode Agrippa le Jeune, qui se trouvait alors à Césarée, avec sa femme Bérénice. Juif d'origine, ce prince pouvait, mieux que Festus, savoir si saint Paul avait violé la loi

mosaïque. Avant de donner son avis, Agrippa voulut entendre le grand Apôtre. Festus le fait comparaître devant le roi.

VII

Le jour de l'audience arriva. Paul est amené chargé de ses chaînes. Sans s'y attendre, Festus, Agrippa, Bérénice, subissent le discours le plus capable d'éclairer leur esprit et de remuer leur conscience. Recueillons-nous pour écouter cette incomparable parole qui met au grand jour et le sublime courage de l'accusé et sa parfaite innocence.

La séance étant ouverte, Agrippa dit à Paul : « Il vous est permis de parler pour votre défense. » Aussitôt Paul, étendant la main, commence sa triomphante justification.

« Je m'estime heureux, roi Agrippa, de me défendre aujourd'hui devant vous des accusations des juifs, parce que vous êtes pleinement instruit de toutes choses, et des coutumes des juifs, et des questions qui se sont élevées parmi eux. C'est pourquoi je vous prie de m'écouter avec patience.

VIII

« Tous les juifs savent comment, dès ma jeunesse, j'ai vécu à Jérusalem, au milieu de ma nation. Ils savent, s'ils veulent rendre témoignage à la vérité, que j'ai vécu pharisien, selon la secte la plus approuvée de notre religion, et néanmoins je serais aujourd'hui en jugement, parce que j'espère en la promesse que Dieu a faite à nos pères : promesse qu'attendent nos douze tribus qui servent Dieu nuit et jour. C'est cette espérance, ô roi, dont les juifs me font un crime.

IX

« Vous paraît-il donc incroyable que Dieu ressuscite les morts ? Et moi, j'avais cru d'abord que je devais m'opposer avec force au nom de Jésus de Nazareth : et c'est ce que j'ai fait à Jérusalem. J'ai mis en prison plusieurs des saints, selon le pouvoir que j'en avais reçu des princes des prêtres ; et lorsqu'on les a fait mourir, j'y ai donné mon consentement. Et souvent, allant dans les synagogues, je les tourmentais ; je les contraignais de blasphémer ; et, irrité de plus en plus contre eux, je les persécutais jusque dans les villes étrangères.

X

« Mais un jour que j'allais à Damas avec le pouvoir et la permission des princes des prêtres, en chemin, ô roi, à midi, je vis dans le ciel une lumière plus éclatante que le soleil, et qui m'enveloppa comme ceux qui m'accompagnaient. Et tous étant tombés par terre, j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque : « Saul, Saul, pour quoi me persécutes-tu ? Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Alors je dis : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur répondit : « Je suis Jésus que tu persécutes. »

XI

« Lève-toi et tiens-toi debout ; car je t'ai apparu afin de t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues, et de celles que tu verras, lorsque je t'aurai apparu de nouveau. Je te délivrerai des mains de ce peuple, et de celles des gentils vers lesquels je t'envoie maintenant,

pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils passent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints.

XII

« Je ne résistai donc point, roi Agrippa, à cette vision céleste, et j'ai annoncé d'abord à ceux de Damas, de Jérusalem, et dans toute la Judée, et ensuite aux gentils qu'ils fissent pénitence, et se convertissent au Seigneur, faisant de dignes œuvres de pénitence. Voilà pourquoi les juifs, m'ayant saisi pendant que j'étais dans le temple, voulaient me tuer.

« Mais, aidé du secours de Dieu, j'ai rendu témoignage jusqu'à ce jour aux petits et aux grands, ne disant que ce que Moïse et les Prophètes ont prédit : Que le Christ souffrirait, qu'il serait le premier qui ressusciterait après sa mort, et qu'il annoncerait la lumière à ce peuple et aux gentils.

XIII

« Comme il parlait ainsi pour sa défense, Festus dit à haute voix : « Paul, vous êtes en délire, votre grand savoir « vous fait perdre le sens ». Et Paul : « Je ne suis pas dans le « délire, illustre Festus ; mais ce que je dis est plein de vé-
« rité et de sens. Et le roi sait ces choses ; et j'en parle devant
« lui avec d'autant plus d'assurance, que je crois qu'il n'en
« ignore aucune : car rien de tout cela ne s'est passé en
« secret. Roi Agrippa, croyez-vous aux Prophètes ? Je sais
« que vous y croyez ».

XIV

« Agrippa dit à Paul : « Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien ».

« Et Paul, avec un redoublement d'éloquence : « Plût à Dieu que non seulement il s'en fallût peu, mais encore que vous et tous ceux qui m'écoutent devinssiez aujourd'hui tels que je suis, excepté ces chaînes »!

XV

« Alors le roi, le gouverneur et Bérénice, et ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent; et s'étant retirés à l'écart, ils disaient entre eux : « Cet homme-là n'a rien fait qui mérite la mort ou la prison ». Et Agrippa dit à Festus : « On pourrait le renvoyer s'il n'en avait appelé à César. »

La réponse d'Agrippa ne fait qu'augmenter les perplexités de Festus. Enfin, il se décide à faire embarquer son prisonnier; mais l'histoire ne dit pas quel fut l'acte d'accusation qu'il formula contre lui.

XVI

Tels sont, en abrégé, les rapports de Festus avec saint Paul. Voyons maintenant qui était ce gouverneur, à qui la Providence avait ménagé l'insigne faveur d'entendre le plus éloquent prédicateur de la vérité?

Porcius Festus, dont le prénom ne nous est pas connu, appartenait à la maison ou *gens Porcia*. Originaire de Tusculum, aujourd'hui Frascati, cette ancienne famille vint de bonne heure s'établir à Rome. Le surnom de *Cato* qui veut dire *prudent, rusé*, fut donné à une de ses principales bran-

ches, dont les rameaux les plus connus sont les deux Catons, le Vieux et le Jeune : personnages fort peu estimables, pour qui, néanmoins, notre éducation classique nous inspire une si fausse et par là même si dangereuse admiration.

XVII

Le mot *Porcius* veut dire *porcher*. « Nous avons chez nous, dit Varron, beaucoup de noms empruntés au gros et au petit bétail. Au petit, nous devons *Porcius*, de *porc*; *Ovinus*, de *brebis*; *Caprius*, de *chèvre*. Au gros, *Equitius*, de *cheval*; *Taurus*, de *taureau*. De là, en effet, viennent les dénominations de *Annius Capra*; *Statilius Taurus*, *Pomponius Vitulus*, ainsi que bien d'autres (1). »

XVIII

Varron attribue ces dénominations à ce que les ancêtres du peuple romain furent des prêtres. Personne ne songe à le contredire; on peut seulement demander pourquoi, entre tous les peuples, les Romains, en très grand nombre, se sont donné des noms de bêtes? Pourquoi un pareil usage a-t-il été inconnu chez les Juifs, les Égyptiens, les Babyloniens, les Grecs eux-mêmes, dont les premiers ancêtres furent bergers et possesseurs de troupeaux, non moins nombreux que ceux des Romains?

(1) *Nomina multa habemus ab utroque pecore : a majore et a minore. A minore Porcius, Ovinus, Caprius; sic a majore Equitius, Taurus, cognomina ad significari, quod dicuntur ut Annii Caprae, Statilii Tauri, Pomponii Vituli : sic a pecudibus alii Mulli. De re rustica, lib. II, c. 1; p. 170, in 8, edit. Panckoucke, 1843.*

XIX

Rien ne se fait au hasard : tout a sa raison dans les mystérieux conseils de la Providence. D'après ce principe, nous sera-t-il permis de hasarder une conjecture, à laquelle donne lieu le nom de Porcius Festus? Dans les Prophéties de Daniel, l'empire romain est la Grande Bête, celle qui réunit les caractères de toutes les autres bêtes, la Bête proprement dite, la plus forte, la plus insatiable et la plus cruelle qui doit fouler, broyer, dévorer l'ancien monde. Cet empire est tel parce qu'il est pour ainsi dire l'incarnation de Satan, la Bête par excellence. Chaque Romain était un membre de cette Bête : tous réunis, ils étaient la Bête elle-même. Serait-il étonnant que leurs noms individuels eussent été, à leur insu, choisis pour marquer d'avance le caractère distinctif de leur nation et la terrible mission de leur empire?

En attendant la solution du problème revenons à la gens Porcia.

XX

Un membre de cette famille, Publius Porcius, jouant sur son nom patronymique, écrivit un poème en vers hexamètres intitulé, *Pugna porcorum* (*Combat des cochons*) et dont tous les vers commençaient par un P. Un autre, Porcius Lecca, figure parmi les complices de Catilina. Quant au surnom de *Festus*, donné au gouverneur de la Judée, il lui vint d'une circonstance dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir.

XXI

Comme nous l'apprend saint Luc, le premier acte officiel de Festus, dans sa province, fut le jugement de saint Paul.

Conformément aux lois romaines il voulut, avant de le prononcer, entendre la défense de l'accusé. Nous l'avons entendue : elle fut triomphante. Toutefois saint Paul maintenant la question dans la sphère religieuse où les juifs l'attaquaient, la raison du gouverneur perdit pied. Au milieu de l'audience, il interrompit l'apôtre et lui cria qu'il était fou : *Insanis Paule*. Pourquoi ? parce qu'il révélait le miracle de sa conversion et qu'il annonçait la Passion et la Résurrection de Notre-Seigneur.

XXII

Voilà où en étaient même les plus instruits, parmi les païens. Complètement abrutis, tout ce qui sortait du domaine des sens était pour eux folie et pure chimère ; ou, conservant un reste de conscience, ils avaient peur de la vérité, dont il fallait à tout prix écarter l'importun souvenir.

XXIII

Le jugement de saint Paul eut lieu l'année 58 de Notre-Seigneur et la seconde de l'empire de Néron. Débarrassé de cette affaire, Festus ne fut pas longtemps à en avoir d'autres sur les bras. La ville de Césarée était habitée par des Juifs et par des Syriens, jouissant des mêmes privilèges, et vivant sur le pied d'une entière égalité.

Jaloux des Juifs, les Syriens voulurent leur ôter le droit de bourgeoisie. Les premiers d'entre eux écrivirent à Bérylle, ancien professeur de Néron, le corrompirent par des présents, afin qu'il obtint de l'empereur l'acquiescement à leur demande. Le succès ne se fit pas attendre.

XXIV

A peine le décret impérial fut connu, que les Juifs entrèrent en pleine révolte. Il se forma dans tout le pays des guérillas, qui finirent en bandes de brigands. Plus de sécurité dans les bourgs ni dans les campagnes pour les habitants, moins encore pour les voyageurs.

Déguisés en prosélytes ou en juifs pèlerins, les brigands se rendaient aux fêtes religieuses. Sous leur robe ils cachaient des poignards recourbés, comme le cimenterre des Persans, et, au milieu de la foule, égorgeaient impitoyablement ceux dont ils avaient à se plaindre, ou dont ils convoitaient les richesses. De ces poignards appelés siques, *sicæ*, par les Romains, leur vint le nom de sicaires. Aux meurtres particuliers se joignaient le pillage et l'incendie des maisons isolées et même des villages.

XXV

Ces troubles sanglants étaient fomentés par un magicien qui attirait les foules dans le désert, les berçait de vaines espérances et promettait de les rendre invulnérables.

Par un retour mérité de la justice divine, ces Juifs superbes, qui avaient refusé de croire la Vérité en personne, acceptaient toutes ces chimères et risquaient leur vie pour les soutenir; afin de faire cesser un état de choses, devenu intolérable, Festus envoya un corps d'armée, composée de cavalerie et d'infanterie; qui massacra l'impôsteur et toute sa troupe.

(1) Joseph., *Antiquit.*, 20, 5.

XXVI

Cette affaire terminée, Festus se créa une difficulté moins sérieuse, il est vrai, mais qui ne contribua point à le rendre populaire. Son ami, Agrippa le Jeune, ainsi que nous l'avons rapporté dans sa *Biographie*, s'était mis en tête de construire un palais, en face du Temple. Les Juifs s'en indignèrent. Festus prit parti pour Agrippa. L'affaire fut portée à Rome et, à la prière de Poppée, décidée par Néron, en faveur des Juifs (1).

Ceci eut lieu l'an 59 de Notre-Seigneur. Le gouvernement de Festus ne fut signalé par aucun autre événement remarquable. Ce magistrat romain mourut en Judée, trois ans après, et laissa la province à Albinus, dont l'administration précipita la catastrophe de la nation juive.

XXVII

Saint Paul expose sans rougir les dogmes catholiques, et cela avec une éloquence surhumaine. Au milieu de son discours, il est interrompu par Festus qui lui crie : « Vous êtes fou ! » La race des Porcius Festus n'est pas éteinte : elle s'est même perfectionnée. On ne se contente plus d'accuser de folie les prédicateurs de l'Évangile ; on les signale au mépris et à la haine publique, en déclarant qu'ils sont les ennemis de la société. *Le cléricalisme : voilà l'ennemi !*

Après dix-huit siècles de christianisme, ce cri retentit au sein des nations baptisées. C'est l'appel à la destruction du

(1) Quae, dit Josèphe, femina utpote religiosa, ei Judaeorum in gratiam supplicaverat ; quae porro decem quidem vivos abire jussit ; Helciam vero et Ismaelum apud se tanquam obsides retinuit. *Ant. jud.*, lib. XX, 8. Nous citons ici ce texte, sur lequel nous aurons à revenir.

christianisme ; c'est la terreur de l'avenir, et un signe des temps. Soyons sur nos gardes !

Voir : Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 5 et 8 ; Tacite, *Annal.*, XIII ; Corn. a Lap. *in Act.* xxv et xxvi ; Baron., an. 58, n. 158 et 165 ; an. 59, n. 6 ; an. 63, n. 1 et 3 ; Euseb., *Hist.*, II, 23 ; Onomast. Rom. Litt. P. etc., etc.

HÉRODE AGRIPPA LE JEUNE

I

Au chapitre xxv, versets 13 et suivants, les *Actes des Apôtres* nous apprennent que Porcius Festus, gouverneur de la Judée, était revenu de Jérusalem à Césarée. « Quelques jours après, le roi Agrippa et Bérénice descendirent eux-mêmes à Césarée pour saluer Festus. Et comme ils demeurèrent plusieurs jours, Festus parla de Paul au roi...

II

« Or, Agrippa dit à Festus : « Je voudrais entendre cet homme. — Vous l'entendrez demain, » répondit Festus. Le lendemain, donc, Agrippa et Bérénice vinrent en grande pompe ; ayant été introduits dans la salle des audiences avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par ordre de Festus.

« Agrippa dit à Paul : « Il vous est permis de parler pour votre défense. »

Aussitôt Paul, étendant la main, commença, ainsi que nous avons vu dans la *Biographie* de Festus, sa triomphante justification.

(1) *Act.* xxv, 13, 22, 23 ; xxvi, 1, 27, 30, 33.

III

Voilà une audience de tribunal à laquelle chacun de nous voudrait avoir assisté. Elle est telle que le temps n'en diminuera jamais l'intérêt, attendu qu'elle se rattache aux plus grands événements de l'histoire. Afin de la reproduire, du moins en partie, nous avons fait connaître Festus, qui l'avait provoquée, et donné le discours de saint Paul. Il reste à faire connaître Agrippa et Bérénice, les deux principaux témoins de cette séance mémorable. Commençons par Agrippa.

IV

Hérode Agrippa l'Ancien avait laissé quatre enfants : un fils, Hérode Agrippa le Jeune, âgé de dix-sept ans ; trois filles, Bérénice, âgée de seize ans ; Marianne, de dix, et Drusille, de six ans.

V

Le jeune Hérode Agrippa était à Rome lorsqu'il apprit la mort de son père. La première pensée de l'empereur Claude fut de l'envoyer en possession de l'héritage paternel. Mais, sur les représentations de ses conseillers, il jugea plus prudent de ne pas confier à un tout jeune homme, encore sans expérience, le gouvernement difficile de la Judée. Agrippa demeura donc à Rome.

En attendant, l'empereur envoya le proconsul Cuspius Fadus châtier les habitants de Césarée et de Samarie, qui avaient insulté à la mémoire d'Agrippa l'Ancien.

VI

Il avait ordre de faire passer, dans le Pont, les corps d'infanterie et de cavalerie composés de soldats césariens et samaritains, et de les remplacer par des troupes romaines. L'ordre ne fut pas exécuté. Ces soldats, mécontents et mutins, demeurèrent en Judée et devinrent les principaux instruments de la révolte qui alluma la guerre contre les Romains et amena la ruine de Jérusalem.

A Fadus succédèrent, dans l'espace de quelques années, en qualité de gouverneurs de la Judée, Tibère Alexandre, Cumanus, Félix et Festus.

VII

Cependant Néron avait remplacé Claude sur le trône des Césars. La première année de son règne, il augmenta de quelques villes et bourgades le royaume du jeune Agrippa. Les villes furent au nombre de quatre : Péréea et Julia dans l'Abylène; Tarichée et Tibériade dans la Galilée. Le reste de la Judée demeura sous l'administration de Félix, dont le frère Pallante ou Pallas, avait, par le mariage de Claude avec Agrippine, contribué à l'élévation de Néron.

VIII

A peine arrivé à Jérusalem, le jeune Agrippa voulut rivaliser de magnificence avec son aïeul, Hérode I^{er}. Ainsi il fit construire un superbe palais sur la hauteur, en face du Temple, Du triclinium ou salle à manger, on voyait ce qui se passait dans les parvis du Temple et dans le Temple même.

Indignés à la pensée que des regards profanes pouvaient

plonger sur les mystères sacrés, les Juifs élevèrent entre le Temple et le palais une haute muraille qui interceptait la vue. Agrippa et surtout son ami Festus en furent très irrités et donnèrent ordre de démolir le mur. Les Juifs en appelèrent à Néron.

IX

Avec la permission de Festus, ils envoyèrent à Rome douze députés : parmi eux était le grand prêtre Ismaël et le trésorier du temple, Helcias. A la prière de la trop fameuse Poppée, Néron fit droit à leur requête, mais il retint en otages Helcias et Ismaël (1). Ceci eut lieu l'an 59 de Notre-Seigneur, la troisième année de Néron.

X

Agrippa, ayant appris que Ismaël était retenu en otage, revêtit du souverain pontificat Joseph, fils de l'ancien grand prêtre Simon. Usant largement du droit qui lui avait été donné sur le Temple, il destitua en peu de temps quatre grands prêtres, et en créa six. Le peuple juif n'était plus qu'une ombre de lui-même : autorité civile et autorité religieuse, tout avait disparu.

Comme tous les rois d'alors, et même d'aujourd'hui, dans beaucoup de pays, Agrippa jouait à la liturgie, dont il se faisait l'arbitre. Ainsi, contrairement à la loi de Moïse, il permit aux simples lévites de porter la tunique blanche.

(1) Les entretiens de Poppée avec ces deux personnages, préparèrent peut-être la conversion, regardée comme probable, de cette femme-Josèphe l'appelle *pia femina*, sans doute à cause de son attrait pour les Juifs et pour leur religion; car pour ses mœurs elle n'était rien moins que pieuse. Nous parlerons de Poppée dans une autre *Biographie*.

XI

Fidèle aux Romains, à qui sa famille était redevable de tout, Agrippa prit deux fois les armes pour eux. La première fois contre les Parthes ; la seconde, contre ses compatriotes, la douzième année de Néron, alors que commença la guerre lamentable qui finit par la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs.

Afin d'être juste, il faut reconnaître que cette guerre, divinement prédite, fut occasionnée, en grande partie, par l'abominable conduite de Cestius Florus, gouverneur romain des provinces juives annexées à l'empire.

XII

Grec d'origine, né à Clazomène, aujourd'hui Vourla, ville d'Ionie, près de Smyrne, cet homme dut son gouvernement à sa femme Cléopâtre, amie de Poppée. Il administra la Judée comme un loup administrerait un troupeau de moutons.

Son prédécesseur Albinus cachait ses iniquités ; lui se faisait gloire de les commettre en public. Pas une cruauté, pas une impudicité, pas une hypocrisie qu'il se refusât.

C'était peu pour lui de s'enrichir par des exactions et des impôts personnels ; il dépouillait les villes entières, réduisait les populations à l'indigence et autorisait le brigandage à la condition de partager le butin.

Telle fut sa rapacité qu'une grande partie du pays devint déserte et que les habitants émigrèrent dans les provinces voisines.

XIII

A l'occasion d'une émeute qu'il avait provoquée, il fit battre de verges, en présence de tout le peuple, les principaux d'entre les Juifs et en crucifier six cents, hommes, femmes et enfants. Cette exécution eut lieu vers les fêtes de Pâque de l'an 68 de Notre-Seigneur, la douzième de Néron : elle porta au comble l'exaspération des Juifs.

XIV

Ils se révoltèrent de toutes parts et obtinrent plusieurs succès signalés contre les Romains, jusqu'à ce que Florus quittât Jérusalem. En vain Agrippa voulut apaiser les esprits. Une guerre à outrance était désormais allumée. Elle se propagea dans toutes les villes de la Palestine et s'étendit même aux pays étrangers habités par des Juifs.

D'affreux carnages, précurseurs de plus grands encore, eurent lieu à Césarée, où vingt mille Juifs furent égorgés ; à Scythopolis, treize mille ; à Ascalon, deux mille ; à Ptolémaïs, deux mille ; à Alexandrie, cinquante mille.

XV

Ainsi, s'avancait à pas lents la vengeance divine sur le peuple déicide. Par une coïncidence de nom, qui n'a point échappé à Baronius, c'est par une *fleur* que commence et que se continue la sanglantecatastrophe. Une *fleur* divine, Notre-Seigneur, *Flos de radice Jesse*. Comme l'appelle Isaïe, est envoyée du ciel pour apporter la paix aux Juifs et les sauver. Ils la méprisent.

De sa grande capitale, Satan envoie une fleur, *Florus*, qui

tourmente les juifs en toute manière et prépare leur extermination. Ils flagellent Notre-Seigneur et le mettent en croix, et leurs principaux citoyens subissent, aux yeux de tout le peuple, les mêmes supplices.

XVI

Cependant Néron s'était donné la mort. Vespasien, qui était en Syrie avec trois légions envoie à Rome, son fils Titus pour complimenter Galba, successeur de Néron, et demander ses ordres pour la guerre précédemment décidée contre les Juifs. Agrippa partit pour Rome avec Titus et en revint la même année. Le bruit courant que Vespasien serait fait empereur, il était empressé de se rendre auprès de lui. La guerre contre les Juifs avait commencé avec une grande ardeur et d'immenses préparatifs. Agrippa servit dans l'armée romaine et assista avec Titus au siège et à la ruine de Jérusalem.

XVII

Après la catastrophe, il revint à Rome avec sa sœur Bérénice. Il y mourut presque septuagénaire, après quarante et un ans de règne, la troisième année de l'empire de Trajan. En lui finit la race des Hérodes.

Avant de la quitter, rappelons ici, pour l'instruction de plusieurs, une réflexion de l'historien Josèphe. « Je veux, dit-il, parler en détail d'Hérode et de sa postérité. Cela importe beaucoup à l'histoire et c'est une grande preuve de l'existence de Dieu, et que ni la plus nombreuse postérité, ni la puissance, ni la richesse ne servent de rien, sans la piété envers Dieu (1). »

(1) *Ant.*, 18, 5.

En effet, dans l'espace de cent ans, toute la postérité d'Hérode, qui était certes fort nombreuse, disparut à peu près entièrement. Que le genre humain s'instruise à leur infortune!

XVIII

Un de nos commentateurs explique cette grande leçon. « Voyez, écrit-il en parlant d'Hérode Agrippa le Jeune, le mauvais génie des Hérodes et leur rôle de persécuteurs du christianisme, perpétué de génération en génération.

« Le premier se fait le juge et le bourreau des Innocents, décidé à l'être du Fils de Dieu, s'il avait pu le découvrir. Son fils, Hérode Antipas, est le moqueur de Notre-Seigneur et le meurtrier de saint Jean-Baptiste.

« Le petit-fils d'Hérode I^{er}, Hérode Agrippa l'Ancien, immole saint Jacques et fait mettre saint Pierre en prison, avec l'intention de le martyriser. Son arrière-petit-fils, Hérode Agrippa le Jeune, figure parmi les juges de saint Paul. »

XIX

En effet, c'est, comme nous l'avons vu, devant cet Agrippa que le grand Apôtre prononça sa défense contre les Juifs. Il fait honneur à ce prince de la connaissance qu'il avait de la religion juive ainsi que de sa croyance aux Prophètes.

C'était lui dire que, s'il était conséquent, il se ferait chrétien. Agrippa le comprit, puisqu'il répondit à saint Paul : « Encore un peu et vous me persuaderiez de me faire chrétien. » Mais entre le principe et la conséquence pratique, il y a un obstacle qui arrête tous les incrédules : une passion. Agrippa vivait dans

(1) *Cor. Act.*, 25, 13.

l'inceste avec sa sœur Bérénice, dont nous parlerons bientôt.

Cherchez parmi les incrédules, jeunes ou vieux, un homme dont la conscience soit pure de toute injustice, de toute impureté ou toute autre iniquité, et vous ne le trouverez pas. C'est toujours le cœur qui fait mal à la tête. *On n'est libre penseur que pour être libre faiseur.*

Voir : Joseph., *Ant. jud.*, xx, c. 5; Id. *De Bell. jud.* 11, 12; Baron., an. 53, n. 42; Joseph., *Antiq. jud.*, xx, 1, 4, 8, 9, 12; Id., xix, 7; Id., *De Bell. jud.*, 11, 13, 21; Baron., an. 68, n. 40. Tacite, *Hist.*, I, 10; Joseph., *De Bell. jud.*, V, 6; Xiphil., *in Vespas*; Joseph., *Ant. jud.*, xviii, 5; Cor. a Lap., *in Act.*, xxv, 13, etc.

BÉRÉNICE

I

Dans la *Biographie* précédente, les *Actes des Apôtres* nous ont dit que le roi Agrippa et Bérénice descendirent à Césarée, pour saluer Festus (1). »

L'histoire purement profane, mentionne plusieurs Bérénices.

La plus célèbre est Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, et épouse de Ptolémée Évergète. On dit que ce roi étant sur le point de faire la guerre à Séleucus, roi de Syrie, Bérénice, pour obtenir la victoire à son mari, voua sa chevelure à Vénus et la déposa dans le temple de cette déesse.

Le lendemain on ne la trouva plus, et un astronome assura qu'elle avait été enlevée au ciel et mise au nombre des constellations. Aujourd'hui encore elle occupe une place dans le langage astronomique, sous le nom de « chevelure de Bérénice », *coma Berenices*.

II

Ce nom, assez commun en Orient, est devenu vénérable

(1) *Act.*, xxv, 13.

parmi les chrétiens. Il leur rappelle la sainte femme, dont le voile essuya la face adorable du sauveur montant au Calvaire (1).

Dans la famille des Hérodes, il fut celui de deux femmes : la première fille d'Hérode I^{er} : la seconde, dont nous allons parler, fille d'Hérode Agrippa l'Ancien, et sœur d'Hérode Agrippa le Jeune.

III

Cette princesse, née l'an 28 de Notre-Seigneur, avait seize ans lorsque son frère, devenu roi des Juifs, la maria à son oncle Hérode, roi de Chalcide, petite province enclavée dans le proconsulat de Syrie, et voisine du mont Liban.

Après la mort assez prompte de son mari, elle s'attacha à son frère, avec qui la voix publique, chez les païens non moins que chez les juifs, l'accusa d'entretenir un commerce criminel.

IV

« Comme gage de son infamie, écrit Juvénal, elle reçut une bague en diamant, devenue célèbre, de son frère Agrippa, prince d'un pays où les roissolemnisent le sabbat pieds nus, et où une loi traditionnelle ordonne d'épargner les vieux porcs (2). »

(1) « Quinta (Berenice) fuit S. Veronica haud enim in Chron. S. Sixt. e ab aliis vocatur Berenice quae X^{to} eunti ad crucem sudarium dedit ad sudorem extergendum cui et vultum suum impressit quod Roma in Basilica S. Petri magna veneratione servatur et quot annis in Coene Domini ostenditure.

(2) *Deinde adamas notissimus, et Berenices
In digitis factus pactior : hunc dedit olim
Barbarus ; incestuae dedit hunc Agrippa Sorori :
Observant ubi festa mero pede Sabbathas reges
Et vetus indulget penibus clementia porcis. (SATYR, VI.)*

L'historien Josèphe confirme ces mauvais bruits, et saint Chrysostome, *qui n'y va pas par quatre chemins*, l'appelle femme d'Agrippa, *uxorem Agrippae*.

V

Afin de mettre un terme à ces fâcheuses rumeurs, Bérénice persuada à Polémon, roi de Cilicie, de l'épouser. Séduit par l'appât des richesses, ce prince consentit, pour obtenir sa main, à se faire juif. Ce mariage dura peu. Le libertinage de Bérénice le rompit et Polémon retourna au paganisme.

VI

Sous le gouvernement de Festus, l'an 58 de Notre-Seigneur, nous retrouvons Bérénice avec Agrippa. Elle était assise, en grande toilette, à côté de lui, lorsque saint Paul plaida sa cause à Césarée, devant le magistrat romain.

Jamais le grand Apôtre n'avait été plus éloquent. Nous mettons au défi les classiques les plus intrépides de trouver dans les auteurs païens un discours qui remue aussi puissamment toutes les fibres de l'âme.

VII

S'adressant nommément à Agrippa, qu'il savait instruit de la religion juive et croyant aux prophéties, l'Apôtre le presse d'être conséquent avec lui-même et de l'imiter, lui, Paul, qui de juif fanatique était devenu Apôtre, terrassé par la puissance de la vérité et par l'éclat des miracles.

Le trait fut lancé avec tant de force qu'Agrippa lui dit, peut-être en se moquant : « Encore un peu, vous me persua-

derez de me faire chrétien. — C'est tout mon désir, » reprend l'Apôtre. Mais Agrippa craint la vérité. Il se lève avec le gouverneur et sa sœur, et s'en va.

VIII

Trois fois saint Paul obtint le même résultat de ses magnifiques discours. Devant le gouverneur Félix, il parle de chasteté et du Jugement. Et Félix effrayé l'arrête en disant : « C'est assez ! je t'appellerai quand il sera temps. »

Devant l'Aréopage, il prêche la résurrection des morts, et les vieux sophistes d'Athènes lui coupent la parole en disant : « Sur cela nous t'écouterons une autre fois. »

Devant Agrippa, il parle de la foi. Et Agrippa s'éloigne pour ne pas l'entendre.

Tous ces gens-là avaient un prédécesseur dans Pilate. La vérité en personne lui parle, et il demande d'un air indifférent et distrait : « Qu'est-ce que la vérité ? » Sans attendre la réponse, il s'en va.

En retournant la question de Pilate : *Quid est veritas?* Notre-Seigneur aurait pu lui répondre : « C'est l'homme qui est ici présent : *est vir qui adest.* » En fait d'anagrammes, connaissez-vous rien de plus frappant ?

IX

Dix ans après la célèbre séance dont nous venons de parler, Bérénice reparait à Jérusalem. Elle avait quarante ans : c'était l'an 68 de Notre-Seigneur. Poussés à bout par la tyrannie de Florus, gouverneur de la Judée, les habitants de Jérusalem s'étaient mis en pleine révolte. Le sang inondait les rues et les places.

Dociles aux ordres de l'impitoyable Florus, les soldats ro-

maines massacraient sans distinction les innocents et les coupables. A cette occasion, l'histoire rapporte une action de Bérénice qui lui fait honneur. Elle se trouvait à Jérusalem, où elle était venue pour accomplir un vœu. C'était la coutume chez les juifs, lorsqu'on avait fait un vœu dans l'intention d'obtenir une guérison ou quelque faveur signalée, de prier pendant trente jours, avant d'offrir les victimes ; de s'abstenir de vin et de se couper les cheveux.

X

L'émeute surprit Bérénice dans l'accomplissement des prescriptions d'usage, préparatoires à l'immolation des victimes. Pour ajouter à son attitude de suppliante, elle se présente nu-pieds au tribunal de Florus, et le conjure d'arrêter l'effusion du sang.

Ni les prières, ni les larmes de cette reine humiliée ne touchent l'âme du gouverneur. Sous les yeux mêmes de Bérénice, le carnage continue. Dans leur aveugle rage, les soldats vont jusqu'à méconnaître la princesse, qui peut à peine s'échapper de leurs mains et se réfugier au palais de son frère, où elle passe la nuit dans des inquiétudes mortelles.

XI

Tant de cruautés, de pillages et d'iniquités de tout genre amenèrent la guerre des Romains et des Juifs. Quand elle fut déclarée, Bérénice passa avec son frère du côté des Romains. Bientôt elle eut gagné les faveurs des généraux de Vespasien, Flavius et Titus : Flavius par de riches présents ; Titus, par sa beauté.

Après la prise de Jérusalem, Bérénice se retira à Rome avec son frère Agrippa. Elle continua d'y jouir des faveurs

de Titus. Il fut même question de son mariage avec ce prince, dont les mœurs étaient ce qu'étaient les mœurs de ses contemporains.

Cependant, sur le point de parvenir à l'empire, Titus, voyant que les Romains murmuraient de son amour pour une étrangère, renvoya malgré lui Bérénice.

Tombée du faite des grandeurs, Bérénice mourut dans la misère, vers l'an 73 de Notre-Seigneur.

XII

Ce qu'étaient les mœurs publiques chez les nations païennes d'autrefois, notamment chez les Grecs et les Romains, l'admiration des collèges, elles le sont encore chez les peuples idolâtres d'aujourd'hui. Grâce aux Apôtres, à leurs travaux, à leurs souffrances, à leur sang, le monde païen sortit du cloaque infect dans lequel il pourrissait. Grâce à nos modernes apôtres, les nations modernes, plongées dans les honteuses ténèbres de l'idolâtrie, se régénèrent et du rang des bêtes s'élèvent au niveau de l'humanité régénérée.

Et en lisant les privations, les souffrances, les persécutions de nos missionnaires, il est des hommes qui demandent pourquoi ils se dévouent à tant de sacrifices? Malheureux! Et si saint Paul, saint Pierre et les autres Apôtres ne s'étaient pas sacrifiés pour sauver le monde, où en serions-nous encore?

Voir : Joseph., *Antiq. jud.*, XX, 3, 5; S. Chrysost., *in Act. App.*, xxv, 13; Cor. à Lapid., *Ibid.*, xxvi; Joseph., *De Bell. jud.*, II, 15; Hegesip., II, 9; Baron., an. 58, n. 1^{re}2; an. 68, n. 41; an. 73, n. 8; an. 58, n. 64. Tacit., *Hist.*, II, 81; Xiphil., *in Vespas*; Sueton., *in Tit.*, c. 7; Noldius, *De vita Hero lum* : *Berenice*, etc.

LES GRANDS PERSÉCUTEURS

DE

NOTRE-SEIGNEUR ET DES APOTRES

I

Lactance a fait un livre intitulé : *De la mort des persécuteurs*. On ne peut le lire sans être effrayé de l'inexorable précision avec laquelle s'accomplit l'oracle de nos Livres Saints. Très mauvaise est la mort des pécheurs : *Mors peccatorum pessima*. Parmi les pécheurs, les plus coupables sont les persécuteurs de la religion. Mourir d'une mort affreuse est une loi qui pèse invariablement sur eux. Ce n'est pas la moindre preuve de la divinité du christianisme ; car elle montre aux yeux des moins attentifs la vérité, toujours ancienne et toujours nouvelle, de cette autre parole divine : On ne se moque pas de Dieu impunément, *Deus non irridetur*.

II

L'histoire de Lactance, confirmée de siècle en siècle jusqu'à nos jours, ne commence qu'à Néron : il importe de la faire remonter jusqu'au temps de Notre-Seigneur. D'ailleurs, elle ne parle que des Césars, persécuteurs de l'Occi-

dent; il est bon de faire connaître leurs précurseurs en Orient, combler cette lacune, et d'ajouter un anneau à la chaîne traditionnelle est le but des courtes mais éloquents biographies qui vont nous occuper.

III

Afin de ne pas nous répéter, rappelons en deux mots ce que nous avons dit ailleurs. Hérode I^{er}, le massacreur des enfants de Bethléem, termine une vie de crimes par la mort d'un réprouvé. Ayant voulu se suicider, il expire dans ses souffrances atroces. Judas se pend; Hérode, le Tétrarque, dépouillé de son royaume, est exilé à Lyon et il meurt dans le mépris et la misère; Hérode Agrippa l'Ancien meurt mangé des vers; Pilate se suicide; Anne se suicide; Caïphe se suicide. Voilà pour l'Orient.

IV

En Occident: Néron se suicide; Domitien est assassiné; Valérien est écorché, Dioclétien, Galère, Maximien meurent de morts honteuses et cruelles. Combien dans la suite des siècles, et notamment dans l'histoire de la révolution française, on pourrait trouver de noms à ajouter au livre de Lactance! On ne se moque pas de Dieu impunément: cette parole est de tous les temps et de tous les lieux.

Il nous reste à parler d'un persécuteur plus coupable que tous les autres: le peuple juif.

V

Endoctriné par les pharisiens haineux et jaloux, ce peuple oublie les bienfaits et les miracles que, depuis trois ans,

Notre-Seigneur a semés dans ses villes et dans ses bourgades. Il a vu son doux Sauveur pleurer sur Jérusalem. Il l'a entendu disant : « Si tu connaissais, du moins en ce jour, ce que je voudrais faire pour ton bonheur ! Mais puisque tu me méconnaissais, tes ennemis viendront, ils t'environneront de tranchées, ils te prendront, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre ! »

Ce peuple obstiné n'a ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre. A l'heure venue, il se jette sur son libérateur, comme le tigre sur sa proie. Moins cruel, Pilate s'efforce d'arracher de leurs mains l'auguste victime. A cet acte de justice et de compassion, ce peuple pousse d'une voix unanime le cri déicide : « Qu'il soit crucifié et que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Devenu pour les juifs la plus épouvantable malédiction, ce vœu est entendu et voici la manière dont il a été exaucé.

VI

Vers la fin de l'année 70 et aux premiers jours de l'an 71, aux fêtes de Pâque, Titus, envoyé par son père Vespasien, vint mettre le siège devant Jérusalem. Son armée se composait d'environ soixante mille hommes, Jérusalem était occupée par trois factions qui, au lieu de se réunir pour la défense commune, se faisaient une guerre à mort. Elles se livraient de continuels combats et détruisirent par le feu des magasins de blé qui auraient pu suffire pendant plusieurs années à la nourriture de toute la population. Le pillage, le meurtre, tous les crimes n'étaient qu'un jeu.

VII

Touché de compassion, Titus, plusieurs fois, leur envoya offrir la paix ; mais ils ne voulurent entendre à rien. Alors

il poussa le siège avec vigueur. Pour couper toute communication avec le dehors, il entoura la ville, ainsi que l'avait prédit Notre-Seigneur, d'un mur de circonvallation flanqué de hautes tours. Précédemment déjà, la famine était extrême dans Jérusalem; alors elle devint horrible. Une multitude immense y était rassemblée, tant à cause des fêtes de Pâque que parce qu'elle ne trouvait plus à habiter dans les villes ruinées par l'armée romaine.

VIII

Ce qui restait de vivres fut bientôt consommé, et Jérusalem devint une véritable image de l'enfer. La guerre, la famine, la peste y régnaient à la fois. Entre parents mêmes il n'y avait plus de compassion. La femme arrachait le pain de la bouche de son mari, le fils à son père; et, ce qui est plus effroyable, la mère à son enfant, qui expirait entre ses bras. Le désespoir en poussa plusieurs à sortir en armes et à se jeter en frénétiques sur les Romains. Titus, soit par colère, soit pour inspirer aux assiégés plus d'épouvante et les porter à se rendre, commanda de mettre en croix tous ceux qu'on viendrait à prendre. On en suppliciait ainsi cinq cents par jour, quelquefois plus. Dans peu, le nombre des crucifiés fut si considérable, qu'il n'y avait plus de place pour les croix ni de croix pour le supplice.

IX

A la vue de cette forêt d'hommes pendus à des croix autour de la ville, les factions n'en devinrent que plus opiniâtres, et persuadèrent au peuple que tel était le sort de tous ceux qui se donnaient aux Romains. Néanmoins, plusieurs continuaient de fuir, uniquement pour se mettre en sûreté.

Or, il arriva que l'un d'eux fut remarqué, cherchant dans ses propres excréments l'or qu'il avait avalé pour s'en servir au besoin.

Cela suffit pour que les Arabes et les Syriens qui se trouvaient dans l'armée romaine, uniquement occupés à piller et à s'enrichir de la dépouille des Juifs, se mirent à éventrer tous ceux qui leur tombaient entre les mains. Dans une seule nuit, deux mille éprouvèrent de la sorte leur affreuse barbarie. Des Romains mêmes se rendirent coupables de cette atrocité.

X

Dans la ville, les vivants ne suffisant plus à ensevelir les morts, les places, les maisons et les rues étaient pleines de cadavres sans sépulture. Cependant, depuis le 14 avril, où avait commencé le siège, jusqu'au 1^{er} juillet, c'est-à-dire en deux mois et demi, on avait enterré, aux frais de la ville, six cent mille pauvres, mais, fatigués de rendre ces devoirs de piété aux défunts, ils emplissaient de cadavres de vastes édifices, dont ils fermaient la porte; ou bien les jetaient du haut des murs dans des gouffres qui étaient proches et qui bientôt en furent comblés. Titus, faisant une ronde, vint à s'en apercevoir. Frissonnant de la puanteur qui s'exhalait de ces monceaux de cadavres, il gémit, et, les yeux élevés au ciel, le prit à témoin que ce n'était point à lui qu'il fallait imputer de pareilles horreurs.

XI

Les factions continuaient leur même train de vie (1). Ils entraient dans les maisons, non seulement pour piller les vivants, mais les morts, et, après les avoir dépouillés,

(1) C'étaient les communards de ce temps-là.

ils s'en allaient en riant. Rien ne semblait capable de toucher ces monstres. Il arriva cependant une chose qui leur fit horreur.

Une femme noble et riche, d'au delà du Jourdain, s'était réfugiée à Jérusalem, et s'y trouvait assiégée. Les séditeux lui prirent toutes ses richesses, et même ce qu'elle avait caché de vivres. Outrée de douleur, elle faisait son possible pour les obliger à la tuer; mais aucun ne lui fit cette grâce.

Enfin, n'en pouvant plus de faim et de désespoir, elle prend l'enfant qu'elle nourrissait, et, le regardant avec des yeux égarés, lui dit : « Malheureux enfant, à quoi te réserverai-je ? A mourir de faim, à être esclave des Romains, ou à tomber entre les mains de ces factieux encore pires ? Deviens plutôt ma nourriture, deviens une furie pour ces tyrans, deviens un récit à jamais funeste et le seul malheur qui puisse s'ajouter encore aux malheurs des Juifs ! » Elle dit, égorge son enfant, le fait rôtir, en mange la moitié et cache le reste.

XII

Bientôt les sicaires accourent, attirés par l'odeur de ce mets exécrable; ils menacent la femme de la tuer si elle ne le leur montre. « Je vous ai réservé une bonne part », dit-elle et leur découvrit ce qui restait de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et, se regardant fixement, ils demeuraient stupéfaits. « C'est mon enfant, continua-t-elle, c'est moi qui ai fait ce que vous voyez. Mangez-en; car j'en ai mangé, moi. Ne soyez pas plus délicats qu'une femme, ni plus compatissants qu'une mère. Si vous repoussez la victime que je vous offre, eh bien! j'en ai mangé une moitié et je mangerai l'autre. »

XIII

Le bruit s'en était répandu dans la ville, chacun frisson-

nait comme s'il avait commis lui-même le crime, Titus, l'ayant appris, s'en excusait devant Dieu, protestant qu'il avait offert aux Juifs la paix avec l'oubli du passé. Mais la main de Dieu était sur ce peuple. Après des combats furieux, Titus s'approcha enfin du Temple. Dans le désir de conserver ce superbe monument, il essaya encore de persuader aux Juifs, qui s'y étaient fortifiés, de se rendre, mais inutilement. Alors il s'empara de la première enceinte du Temple, qui en avait trois. Après avoir longtemps mais vainement tenté d'ébranler les portes de la seconde, il fut obligé d'y mettre le feu, prenant toutes les précautions pour préserver des flammes la partie intérieure et la plus magnifique de ce vaste monument.

XIV

Mais un soldat, comme poussé, dit l'historien Josèphe, témoin oculaire, d'un mouvement surnaturel, prit un tison ardent, et monté sur les épaules d'un de ses camarades, le jeta par une fenêtre dans une chambre contiguë. Aussitôt il s'alluma un horrible incendie, auquel Titus ne put apporter remède. Il criait, il menaçait, il donnait des ordres, et de la voix et de la main, pour éteindre le feu; mais en vain. Les soldats, oubliant toutes les lois de la discipline, n'entendaient ni ses cris, ni ses ordres, ni ses menaces. En quelques heures, le superbe édifice devint un monceau de ruines.

XV

Avec le Temple périrent plus de six mille personnes qui s'y étaient réfugiées. Les factieux qui avaient pu s'échapper se retirèrent sur la partie la plus haute et la plus escarpée de la ville. Sommés une dernière fois de se rendre avec la vie

saue, ils s'obstinèrent à se défendre. Ce fut alors que Titus abandonna la ville basse en pillage aux soldats et en proie aux flammes. A la vue de l'incendie, au lieu de revenir de leur obstination désespérée, les factieux en devinrent encore plus féroces, ne s'inquiétant plus de vivre après la ruine de la ville et du Temple. Mais bientôt, après un affreux carnage, ils furent forcés dans leurs derniers retranchements, et tout tomba au pouvoir du vainqueur.

XVI

Titus permit alors aux soldats de tuer, de saccager, de piller, d'assouvir leur avidité et leur fureur, après quoi il ordonna d'abattre, jusque dans ses fondements, le reste de la ville et du Temple ; ensuite il y fit passer la charrue. Ainsi fut littéralement accomplie la prédiction du Sauveur. On ne conserva que trois tours, Phasaïl, Hippique et Marianne, avec une partie de la muraille occidentale du Temple : l'une de ces tours, pour servir de logement à la garnison ; les deux autres pour apprendre à la postérité quelle ville et quelle forteresse la valeur des Romains avait emportées. « Tout le reste de la ville, dit Josèphe, fut rasé et aplani de façon qu'on avait peine à croire qu'elle eût jamais été habitée. »

XVII

Théâtre du déicide, Jérusalem et le Temple avaient reçu leur châtiment ; le peuple devait avoir le sien. D'après le témoignage de Josèphe, il périt, au siège de Jérusalem, onze cent mille juifs. Il n'y a pas dans l'histoire d'autre exemple d'une pareille catastrophe. On fit cent huit mille prisonniers, sur lesquels onze mille périrent de faim. Des quatre vingt-dix-sept mille survivants, ceux qui avaient moins de dix-sept

ans furent exposés en vente : quant à ceux qui étaient plus âgés, les uns, chargés de chaînes, furent envoyés en Égypte pour être employés aux travaux publics ; d'autres, distribués entre différentes provinces, pour combattre dans les spectacles, soit les uns contre les autres en guise de gladiateurs, soit contre les bêtes, qui, finalement, devaient les dévorer. Simon fils de Gioras et Jean de Giscala, chefs des séditioux avec sept cents autres, à la fleur de l'âge, furent réservés pour le triomphe de Titus.

XVIII

En attendant, ce prince, revenu à Césarée, y célébra, par des jeux publics, le jour anniversaire de la naissance de son frère Domitien. Dans ces jeux d'amphithéâtre plus de deux mille cinq cents Juifs perdirent misérablement la vie, en combattant les uns contre les autres ou contre les bêtes féroces. Il en périt un égal nombre et de la même manière à Béryte, où le même Titus célébra, avec plus de pompe encore, le jour anniversaire de l'avènement de son père à l'empire.

XIX

Les restes de ce misérable peuple se dispersèrent dans toutes les parties du monde, et partout le châtimeut les a suivis. Sans patrie, sans rois, méprisés, honnis, conspués, ils ont, jusqu'à nos jours, présenté à tous les siècles le spectacle d'un cadavre immortel, suspendu au gibet de la justice divine, condamné non à mourir, mais à vivre. Jamais peuple n'a été traité comme ce peuple ; son châtimeut est exceptionnel, comme le forfait dont il est coupable.

XX

Admirons cependant l'infinie bonté de Dieu et l'inviolable fidélité à ses promesses! Malgré ses innombrables crimes, couronnés par le déicide, ce peuple est toujours aimé du Dieu de ses pères. Il lui a promis qu'à la fin du temps, il reconnaîtrait son Messie, comme les frères de Joseph reconnurent leur frère qu'ils avaient persécuté.

Aujourd'hui même on voit s'accomplir, visiblement, cette promesse de la miséricorde. Pétrifié pendant dix-sept siècles, recevant les mépris de toutes les générations, le peuple juif aujourd'hui s'ébranle. Il entre en communications sociales avec les nations chrétiennes. Ses anciennes pratiques sont abandonnées, ses préjugés s'affaiblissent, il avoue que le Messie est venu. Un grand nombre cherchent la vérité et l'embrassent.

XXI

Chose imprévue et imprévoyable, un juif converti a acheté l'arcade du haut de laquelle Pilate montra Jésus au peuple, qui poussa le cri déicide : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants!* et au pied de cette même arcade, enfermée maintenant dans une belle église, des religieuses juives font entendre chaque jour ces paroles suppliantes : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Adorons, admirons et attendons : Les temps approchent.

Voir : Josèphe, *Hist. de la Guerre des Juifs*, etc.

PUBLIUS

I

Au chapitre xxviii des *Actes des Apôtres*, saint Luc nous donne les détails les plus intéressants sur l'arrivée de saint Paul dans l'île de Malte, où il aborda après avoir failli périr dans un terrible naufrage. « Nous étant sauvés, les uns à la nage, les autres flottant sur des planches et sur des débris du vaisseau, nous apprimes que l'île était appelée Malte.

« Et les Barbares nous traitèrent avec une grande douceur ; car, allumant du feu, ils nous réchauffèrent à cause de la pluie et du froid. » C'était au mois de février de l'an 58 de Notre-Seigneur, la seizième du séjour de saint Pierre à Rome, la deuxième du règne de Néron.

II

« Paul ayant amassé une certaine quantité de sarments, et les ayant mis au feu, une vipère, que la chaleur fit sortir, s'élança sur sa main. Quand les Barbares virent cette bête suspendue à sa main, ils se disaient les uns aux autres : « Cet homme est sans doute un meurtrier, puisqu'après avoir échappé du naufrage, la vengeance ne permet pas qu'il vive ».

« Et Paul ayant secoué la vipère dans le feu, il n'en souffrit aucun mal, et les Barbares s'imaginaient qu'il enflerait et qu'il tomberait mort tout à coup ; mais, après avoir attendu longtemps, voyant qu'il ne lui arrivait point de mal, ils changèrent de sentiment, et dirent que c'était un dieu.

III

« En ce lieu-là, le premier de l'île, Publius, avait des terres, et, nous recevant chez lui, il nous traita avec bonté durant trois jours. Or, il se rencontra que le père de Publius était au lit, malade de la fièvre et de la dyssenterie. Paul alla le voir, et, s'étant mis en prière, il lui imposa les mains et le guérit.

« Après ce miracle, tous les insulaires qui étaient malades s'approchaient de lui et recouvraient la santé. Aussi nous rendirent-ils de grands honneurs, et à notre départ ils nous donnèrent tout ce qui nous était nécessaire. »

IV

Que saint Paul n'ait rien souffert de la morsure de la vipère, il n'y a rien d'étonnant. C'est l'accomplissement de la promesse de Notre-Seigneur, faite à ceux qui croiront en lui : *Ils tueront les serpents, et le poison ne leur fera aucun mal.* Cette promesse continue de s'accomplir. On ne cite aucun de nos missionnaires qui soit mort de la morsure d'un serpent.

Nous tenons du préfet apostolique de la Guyane, peuplée de dangereux reptiles, que ni prêtre ni religieuse n'ont jamais été mordus par les serpents.

V

« Quelle précaution prenez-vous, lui disais-je ? — Aucune.

— Du moins vous devez avoir de grandes et fortes bottes, parce qu'en marchant dans les grandes herbes, vous pourriez, sans vous en apercevoir, mettre le pied sur quelque reptile venimeux et trouver la mort. — Nous ne mettons que la chaussure ordinaire. Si nous agissions autrement, nous scandaliserions les indigènes. Chez eux il est reçu que le missionnaire n'a rien à craindre des serpents. »

VI

Non seulement saint Paul ne souffrit rien de la morsure de la vipère, mais Dieu a voulu qu'en mémoire de ce miracle, toutes les vipères et tous les serpents de l'île de Malte perdissent à jamais leur venin. Le fait existe depuis dix-huit siècles. Avant saint Paul, Malte, comme tous les pays chauds, renfermait des vipères dont la morsure était mortelle; on le voit, au témoignage et à l'étonnement des Barbares.

« Dieu a voulu, dit Baronius, que saint Luc écrivit avec tant d'exactitude ce qui concerne cette vipère et la conduite des Barbares, afin de rendre de plus en plus incontestable le privilège obtenu par saint Paul à l'île de Malte; et qu'on n'attribuât point aux propriétés naturelles du pays ce qui, depuis le passage de l'Apôtre, a été divinement accordé à cette île : Savoir que, depuis ce moment, tous les serpents qui l'habitent sont sans venin, et nul ne souffre de leurs morsures. Si cela tenait à une cause naturelle, pourquoi les habitants étaient-ils si assurés de la prompte mort de saint Paul (1) ? »

VII

L'assurance des Maltais était fondée. Dans leur île, comme

(1) An. 58, n. 172.

en Afrique, aux Indes et dans les autres contrées méridionales, le venin de la vipère est tel qu'il tue presque sur-le-champ. Un des plus célèbres médecins de l'antiquité, Gallien, cite à ce sujet l'exemple de Cléopâtre.

VIII

Il dit : « Cléopâtre se fit une profonde blessure au bras en se mordant. Ensuite elle se fit apporter, dans un petit vase, le venin d'un aspic, qu'elle avait conservé, et le fit couler dans sa plaie. Bientôt le poison se répandit dans le corps, et, quelques instants après, à l'insu de ses gardes, elle mourut doucement.

« En effet, ces serpents tuent avec une rapidité presque foudroyante, comme je l'ai souvent expérimenté à Alexandrie.

« Lorsqu'un homme est condamné à ce genre de mort, et qu'ils veulent le tuer sans longue souffrance et sans délai, ils lui approchent des aspics de la poitrine; ils le font un peu promener et il tombe mort (1). »

IX

Le cadre étant dessiné, venons au portrait. Publius, qui reçut saint Paul avec tant d'humanité, était Romain, comme son nom l'indique. Gouverneur de Malte, au nom des Romains, il avait acquis dans l'île de grandes propriétés. Il fallait, dit saint Chrysostome, qu'il fût très riche pour donner pendant trois jours l'hospitalité à deux cent soixante-seize naufragés.

La tradition dit que le palais qu'il habitait, au centre de la ville, est devenu la basilique de Saint-Paul. Quant à ces pro-

(1) *De Theriaca*, epist. ad Pisonem, c. viii.

priétés elles sont sur le bord de la mer, au lieu même où abordèrent les naufragés, non loin d'un village appelé Nazar.

X

Pendant le séjour de trois mois qu'il fit à Malte, saint Paul ne demeura pas inactif. Il convertit les habitants et Publius lui-même. Digne de son maître par sa ferveur, Publius fut ordonné évêque de Malte par saint Paul lui-même.

Comme il arrivait presque toujours, à cette époque primitive, Publius alla évangéliser d'autres contrées. Il devint évêque d'Athènes, où il succéda immédiatement à saint Denys l'Aréopagite, qui, après avoir été évêque d'Athènes, devint le premier apôtre et le premier évêque de Paris. Publius eut le bonheur de finir sa belle carrière par un glorieux martyre.

« Le vingt et unième jour de janvier, dit le *Martyrologe romain*, à Athènes, naissance de saint Publius, évêque, qui, après saint Denys l'Aréopagite, gouverna noblement l'Église d'Athènes, et, illustre par ses vertus non moins que par sa doctrine, reçut pour Jésus-Christ la glorieuse couronne du martyre. »

XI

Telle est la mort de la plupart de nos pères, les chrétiens des premiers siècles. Si cette fin heureuse et glorieuse ne nous est pas réservée, souvenons-nous que nous devons être les martyrs de la paix en sacrifiant tout, plutôt que de perdre notre âme.

Voir : Cor. a Lap. *in Act. App.* xxviii, 5, 6, 7 ; Bar. an. 58, n. 173 ; an. 98, n. 23 ; an. 125, n. 113 ; Martyrol. Adonis et Usnardi ; Euseb. *Hist.* lib. IV, c. 22, etc., etc.

PUDENS

I

Pudens, dont saint Paul envoie les salutations à Timothée, est un des personnages les plus vénérables et les plus intéressants de la primitive Église.

Dans toute l'Europe, on a soin de faire connaître à la jeunesse lettrée les fondateurs de la Rome païenne : pourquoi l'éducation est-elle muette sur les fondateurs de la Rome chrétienne ? Est-ce que la grande cité, métropole de la foi et de la vertu, la mère des nations baptisées et la nôtre, ne mérite pas mieux notre étude que la cité, reine de l'erreur, scandale du monde, et tyran impitoyable des nations païennes ?

II

Autant qu'il est en nous, nos efforts, en écrivant ces *Biographies évangéliques*, tendent à faire disparaître cette choquante anomalie. Plus que jamais il est nécessaire que les chrétiens du XIX^e siècle remontent à leur origine et se retrempent dans la foi victorieuse de leurs premiers pères.

III

Sur une des sept collines de Rome appelée le Viminal, voisine de l'*Esquilin*, se trouvait le quartier des patriciens, *Vicus Patricius*. Il dut son nom aux patriciens, consignés dans ce quartier par Servius Tullius, qui voulait les empêcher de former de nouvelles trames contre la royauté.

Non loin de là était le lubrique théâtre de Flore et un temple de Diane. Le licencieux poète Properce avait ici son habitation : elle ne pouvait être mieux placée.

IV

Comme la volupté engendre toujours la bassesse d'âme, on éleva plus tard, dans le voisinage, un arc en travertin, d'un travail médiocre, dédié à Gallien, et qui portait cette inscription, où respire l'adulation, poussée jusqu'à l'idolâtrie : A GALLIUS, PRINCE INVINCIBLE, DONT LA VALEUR INVAINCUE N'EST SURPASSÉE QUE PAR LA PIÉTÉ, MARCUS AURÉLIUS TRÈS DÉVOUÉ A SA DIVINITÉ ET A SA MAJESTÉ (1).

V

A tous ces monuments profanes, à tous ces hommes de triste mémoire ont succédé des monuments et des personnages qui tiennent une glorieuse place dans l'histoire de l'Église naissante. Arrivé à Rome l'an 42 de Notre-Seigneur, avec l'incroyable prétention de planter la croix au sommet

(1)

GALLIENO-INVICTISSIMO-PRINCIPI
CVIVS-INVICTA-VIRTVS-SOLA-PIETATE-SVPERATA-EST
M. AVRELIVS-DEDICATISSIMVS-NVMINI
MAJESTATIQVE-EJVS.

du Capitole, le chef des pêcheurs galiléens descendit d'abord au delà du Tibre, dans le quartier des juifs.

VI

La présence de ce nouveau prédicateur ne fut pas longtemps ignorée. La curiosité lui attira bientôt de nombreux auditeurs. Parmi eux se trouvait un sénateur, nommé Pudens, dont le palais était situé sur le mont Esquilin.

Saint Pierre le convertit, ainsi que sa femme Priscille, ses deux fils Novat et Timothée, et ses deux filles, Praxède et Pudentienne, avec leurs serviteurs. La maison de ces fervents néophytes fut désormais la demeure de l'Apôtre.

VII

Ce que le Cénacle fut à Jérusalem, la maison de Pudens le devint à Rome. Saint Pierre y célébra les augustes Mystères, y présida les synodes, ou assemblées des fidèles, y donna l'Onction sacrée à saint Lin et à saint Clet, ses coadjuteurs et successeurs, et leur mission aux nombreux apôtres de l'Occident.

Saint Paul lui-même fréquenta plus tard l'habitation de Pudens, et Dieu seul sait tout ce que les deux grands fondateurs du christianisme ont dit et fait dans ce lieu vénérable.

VIII

La maison sénatoriale, vénérable à tant de titres, fut dès le II^e siècle changée en église par le Pape saint Paul I^{er}. Célèbre dans l'histoire sous le titre du Pasteur, cette église est dédiée à sainte Pudentienne, fille du sénateur Pudens (1).

(1) Nous en avons donné la description dans *les Trois Rome*, au 14 décembre.

La maison du pieux sénateur n'est pas la seule qui, dans ces premiers jours du christianisme à Rome, ait été changée en église. Outre celles dont les Épîtres de saint Paul nous ont déjà révélé l'existence, nous voyons la grande dame romaine, Euprepia, donner à son palais la même destination.

IX

Le nombre de ces églises domestiques s'accrut rapidement, à mesure que l'Évangile faisait de nouvelles conquêtes. Ainsi, sous le Pape saint Évariste, cinquième successeur de saint Pierre, on en comptant quarante-six, dirigées par autant de prêtres.

X

Ces lieux de prières, vénérables à tant de titres, étaient plutôt des oratoires que de véritables églises. Bientôt le christianisme put se montrer au grand jour. Un historien païen, Lampride, rapporte le fait suivant, arrivé sous le règne de l'empereur Alexandre :

« Les chrétiens choisirent, pour bâtir une église, un lieu appartenant à la ville, et situé au delà du Tibre. Les cabaretiers du voisinage firent opposition. L'affaire fut portée à l'empereur qui donna le rescrit suivant : « Il vaut mieux que Dieu soit honoré d'une manière quelconque, en ce lieu, que de le donner à des cabaretiers (1). »

XI

Devenue l'église actuelle de Sainte-Pudentienne, la maison du sénateur Pudens rappelle au voyageur deux grands

(1) *Melius esse ut quomodocumque illic Deus colatur, quam populiariis dedatur. Lamp. In Alex.*

souvenirs : la générosité des premiers chrétiens, et la violence de persécution de Néron. Ainsi, à l'entrée de cette église, on lit l'inscription suivante : « Dans cette sainte et très antique église, dédiée par le Pape saint Pie sous le titre du saint Pasteur, autrefois maison de saint Pudens, sénateur, et demeure des saints Apôtres, reposent les corps de trois mille Bienheureux martyrs, que les saintes vierges du Christ, Pudentienne et Praxède, ensevelissaient de leurs propres mains (1). »

XII

Non loin de l'église de Sainte-Pudentienne est l'église, non moins vénérable, dédiée à sa sœur, sainte Praxède. Ce nouveau sanctuaire, dépendance de la maison de Pudens, est bâti sur les thermes de son fils Novat. On sait que les maisons des riches Romains étaient ordinairement accompagnées de bains et de jardins, ce qui occupait un grand espace.

XIII

Au bas de cette église est une longue table de marbre, protégée par une grille de fer, et portant cette inscription simple, mais sublime : *Sur ce marbre dormait la sainte vierge Praxède.* Je n'ai pas de peine à le croire : la mortification est mère de la charité.

Vers le milieu de la nef s'ouvre, entouré d'une grille, le puits vénérable où la sainte accomplissait le même devoir

(1) In hac sancta antiquissima Ecclesia, Titulo S. Pastoris a S. Pio Papa dedicata, olim domo S. Pudentis senatoris, et hospitio sanctorum apostolorum; tria millia Beatorum Martyrum corpora requiescunt, quae sanctae Christi virgines Pudentiana et Praxedis suis manibus sepeliebant.

que sa sœur dans la maison de leur père. Une belle statue de marbre représente la jeune vierge à genoux, sur l'orifice du puits, pressant entre ses mains une éponge pleine de sang.

XIV

Le Dieu infiniment bon qui a dit : « J'étais étranger et vous m'avez reçu, » ne pouvait manquer de récompenser magnifiquement la généreuse famille de Pudens, et Pudens lui-même. Tous ses membres jouissent dans le ciel du fruit de leur héroïque charité. « A Rome, dit le *Martyrologe romain*, au 19 mai, naissance de saint Pudens, sénateur, qui, revêtu par les Apôtres de la robe du baptême, la porta sans souillures jusqu'à ce qu'il reçût la couronne de vie. »

Voir : Bar., an. 44, n. 61; an. 59, n. 18.; an. 57, n. 100; Cor. a Lap. in II, ad *Timoth.* IV, 21; les *Trois Rome*, t. I, etc., etc.

PHŒBÉ

I

Dans le xvi^e et dernier chapitre de l'Épître aux Romains, le cœur de saint Paul se révèle tout entier. En attendant le bonheur, après lequel il soupire depuis longtemps, de voir ses chers chrétiens de Rome, il leur envoie ses salutations les plus affectueuses. Non seulement il les salue en son nom, mais au nom de leurs frères, les chrétiens d'Asie.

II

Nous voyons ici une preuve de plus que, malgré les distances qui les séparaient, nos frères ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme. Cette tendre union était un spectacle si nouveau, qu'au rapport de Tertullien, les païens étonnés s'écriaient : Voyez les chrétiens comme ils s'aiment et comme ils sont toujours prêts à mourir les uns pour les autres : *Vide ut invicem se diligant et ut pro alterutro mori sint parati.*

III

Nommons d'abord les actives et courageuses chrétiennes que saint Paul recommande, et veut qu'on salue de sa part.

« Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est au service de l'Église, à Cenchrée, afin que vous la receviez dans le Seigneur, d'une manière digne des saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous; car elle en a secouru plusieurs, et moi en particulier. »

IV

La tradition nous apprend, et saint Paul semble l'insinuer, que c'est Phœbé qui fut chargée de porter à Rome la lettre de saint Paul. Femme admirable que rien n'arrête, et qui, malgré les fatigues et les dangers, passe de l'Orient à l'Occident pour seconder le grand Apôtre, saint Paul l'appelle notre sœur. Tels étaient les noms de famille, de frères et de sœurs que se donnaient les premiers chrétiens.

V

Avant son voyage de Rome, Phœbé donnait ses soins aux fidèles de Cenchrée. Comme nous l'avons dit ailleurs, Cenchrée était un des deux ports de Corinthe, une sorte de faubourg, ce qui prouve que, dès les premiers jours, l'Évangile avait fait des conquêtes, non seulement dans les villes, mais dans les bourgs.

VI

Saint Paul dit que Phœbé était au service de l'Église. Cela signifie, comme l'entendent les interprètes, que Phœbé était une diaconesse. Donnons quelques détails peu connus sur ces héroïques et charitables chrétiennes des premiers âges.

VII

Le second Adam, descendu du ciel pour sauver le genre humain tout entier, voulut, comme le premier Adam, avoir un aide dans l'œuvre de la Rédemption. Pour cela il choisit sa divine Mère, la très sainte Vierge ; de plus, il permit à de saintes femmes de lui rendre, ainsi qu'aux Apôtres, les soins dont ils avaient besoin. De cette manière, la femme participa d'une manière active à l'œuvre de sa régénération.

Sur cet exemple, nous voyons les Apôtres accepter, pour le service des fidèles, des femmes recommandables qui deviennent leurs coopératrices. On leur donna le nom de diaconesse, qui veut dire servante.

VIII

N'était pas diaconesse qui voulait. Pour remplir les saintes et souvent difficiles obligations attachées à ce titre, certaines conditions étaient à remplir. Il fallait être veuve, ne s'être point remariée, et avoir au moins soixante ans. Il fallait de plus, comme le demande saint Paul dans sa première lettre à Timothée, qu'on pût rendre témoignage de ses bonnes œuvres ; si elle a bien élevé ses enfants ; si elle a exercé l'hospitalité ; lavé les pieds des saints ; secouru les affligés ; si elle s'est appliquée à toute bonne œuvre (1).

IX

Les diaconesses étaient laïques, et n'étaient consacrées par

(1) Comme il était d'usage de ne porter que de simples sandales, il était aussi d'usage d'offrir aux hôtes de laver leurs pieds, et souvent celui qui les recevait se chargeait de ce soin. Et cette charité avait pour principe l'exemple et la recommandation du Sauveur lui-même.

aucune ordination ; mais elles avaient trois fonctions principales.

La première était de présider aux portes des églises par lesquelles entraient les femmes. De même que dans l'église, les femmes occupaient des places séparées des hommes, elles y entraient par des portes séparées. C'est pour cela que le grand martyr saint Ignace d'Antioche appelle les diaconesses les gardiennes des vestibules, *vestibulorum custodes*.

X

La seconde fonction regardait les temps de persécution. Comme il n'eût pas été sans péril, à cause des soupçons des païens, d'envoyer un diacre auprès des femmes chrétiennes, on envoyait une diaconesse pour leur porter les conseils, les exhortations, les ordres de l'évêque ou du pasteur ; pour fortifier les fidèles dans la foi et les consoler dans la persécution, la pauvreté, les souffrances qui en étaient la suite.

XI

La troisième fonction était de présider au baptême des femmes, qui s'administrait alors par immersion, de leur faire les onctions, de manière que tout se passât avec la plus parfaite modestie. A la confirmation elle essuyaient aussi le front des confirmées, et à la mort des femmes elles ensevelissaient leurs corps.

XII

Par ses vertus, et surtout par sa charité, la bonne et courageuse Phœbé a mérité d'être placée au nombre des saints. Il paraît qu'après son voyage de Rome, elle revint

mourir à Corinthe. En effet, le *Martyrologe romain* s'exprime en ces termes : « Le troisième jour de septembre, à Corinthe, naissance de sainte Phœbé dont le bienheureux Apôtre Paul fait mention dans son Épître aux Romains. »

XIII

Au lieu de végéter et de se dégrader dans le luxe, la mollesse et la vanité, que tant de femmes d'aujourd'hui prennent donc exemple sur leurs mères d'autrefois. Leur dignité de femmes, leur honneur de chrétiennes le demandent, et les immenses besoins de l'Église du XIX^e siècle leur en font un impérieux devoir.

XIV

Saint Paul continue ses tendres recommandations : « Saluez, dit-il, Prisque et Aquila qui ont travaillé avec moi pour le service de Jésus-Christ, qui ont exposé leur tête pour me sauver la vie. Je ne suis pas seul à leur rendre grâces, mais encore toutes les Églises des gentils le font avec moi : saluez aussi l'Église qui est dans leur maison. »

XV

Dans la *Biographie* de Prisque et d'Aquila nous les avons vus en Orient, expulsés de Rome, comme tous les juifs, par ordre de l'empereur Claude, donnant l'hospitalité à saint Paul, devenu le compagnon de leur travail; puis exposant eux-mêmes leur vie pour le sauver des fureurs de l'émeute soit à Éphèse, soit à Corinthe (1).

(1) Voir : les *Martyrol.* de Bède, d'Usuard, de Rome au 3 septembre : S. Epiph., *Haer.*, 49 ; S. Clément, *Constit.*, lib. III, c. 15 ; Bar., an. 58. n. 55, etc.

Après la mort de Claude, son décret d'exil étant tombé en désuétude, Prisque et Aquila revinrent à Rome où ils se trouvaient l'an 58 de Notre-Seigneur, date de l'Épître de saint Paul.

XVI

Inséparables amis de saint Paul, et infatigables ouvriers de l'Évangile, Prisque et Aquila retournèrent en Orient. Ils étaient à Éphèse, lorsque, l'an 59, époque à laquelle l'Apôtre écrivit sa seconde lettre à Timothée, en le priant de venir au plus tôt le rejoindre à Rome, et de saluer de sa part Prisque et Aquila : *Saluta Priscam et Aquila.*

La tradition affirme qu'ils vinrent eux-mêmes à Rome, et que saint Paul, connaissant leur zèle, les envoya prêcher en Espagne. Aquila devint évêque d'Héraclée, à l'extrémité de la péninsule Ibérique. C'est là que leurs glorieux travaux leur méritèrent la couronne du martyre.

XVII

L'Oraire de l'Église grecque s'exprime ainsi : « Au treizième jour de février, naissance des saints martyrs Aquila et Priscille (1). Ces deux époux, instruits de la vérité par l'Apôtre saint Paul, et par lui baptisés, l'accompagnèrent partout, et souffrirent avec lui beaucoup d'incommodités et de fatigues pour la foi. Après la mort de l'Apôtre, ne cessant pas de prêcher Jésus-Christ, ils furent saisis par les païens, cruellement tourmentés et enfin honorés de la palme du martyre. »

Saints martyrs, obtenez-vous votre courage, votre zèle et

(1) Nom souvent pris à la place de Prisca.

votre amour pour Notre-Seigneur, aujourd'hui si cruellement outragé.

XVIII

« Saluez mon cher Épinète, qui a été les prémices des chrétiens de l'Asie. » Plusieurs de nos hagiographes, entre autres Dorothée, et le Bollandiste de l'Orient, Simon Méta-phraste, rapportent qu'Épinète accompagna saint Pierre en Espagne, qui l'établit évêque de Sirmium. Il travailla avec ardeur à étendre le règne de Dieu ; mais l'histoire ne dit pas s'il mourut martyr ou de mort naturelle.

XIX

C'est ici le lieu de dire un mot des voyages de saint Pierre et du soin qu'il avait de *semer* des évêques partout où il passait. Écoutons Méta-phraste : « Saint Pierre ne fit pas un long séjour à Rome. Après avoir baptisé un grand nombre de personnes, constitué l'Église et donné à saint Lin la consécration épiscopale, il alla à Terracine, à laquelle il donna pour évêque Épaphrodite.

« De là, il passa en Espagne et vint à Sirmium où il laissa pour évêque Épinète. Traversant la mer il aborda à Carthage, dont il établit évêque, Crescent. Puis il passa en Égypte et constitua Rufus évêque de Thèbes, et Marc l'Évangéliste évêque d'Alexandrie.

« De là il monta à Jérusalem, averti par une révélation de la mort de la sainte Vierge, Mère de Dieu.

XX

« Redescendu en Égypte, il regagna Rome en repassant

par l'Afrique. Parti de Rome il vint à Milan. Après y avoir établi des évêques et des prêtres, il passa en Angleterre, il y resta longtemps, et convertit beaucoup de peuplades in-nomées.

XXI

« Alors un ange lui apparut, qui lui dit : « Pierre, le moment de votre mort approche ; retournez à Rome ; vous y serez crucifié et puis vous recevrez votre récompense. » Après avoir rendu grâces à Dieu de cette vision, il resta encore quelques jours en Angleterre, éclaira des lumières de la foi beaucoup d'infidèles, établit des évêques, des prêtres et des diacres, et rentra à Rome la douzième année du règne de Néron (1). »

XXII

La première vertu des chrétiens et des chrétiennes d'aujourd'hui doit être le zèle. La guerre du mal contre le bien est à outrance. Ne serait-ce pas une honte et un crime, si nous montrions moins d'ardeur à soutenir le règne de Notre-Seigneur, que les méchants n'en mettent à le détruire ? N'est-ce pas aujourd'hui le cas de dire, comme aux premiers siècles : « Dans le temps où nous sommes, tout chrétien est

(1) Venit in Britanniam ; quo in loco cum longo tempore fuisset moratus, et multas gentes non nominatas attraxisset ad fidem Christi, angelicam aspexit visionem, quae dicebat : Petre, instat tempus tuae resolutionis et oportet te ire Romam : in qua cum mortem per crucem, sustinueris, recipies mercedem justitiæ. Cum ergo propterea Deum glorificasset et egisset gratias, et apud Britannos mansisset dies aliquot, et Verbo gratiæ multos illuminasset, et ecclesias constituisset, episcoposque et praesbyteros et diaconos ordinasset, duodecimo anno Caesaris Neronis rursus Romam revertitur. *Apud Surium. Vit. SS., Vit. SS. Petri et Pauli. c. 10, p. 667. ed. in-fol.*

soldat : *In his omnis homo miles*. Soldat par la parole, par la prière, par l'aumône, par l'exemple sérieux et soutenu des vertus de nos pères dans la foi.

Voir : Baron. an. 47, n. 4; an. 51, n. 1 et suiv.; *Annot. ad Martyrol. jul.*; Dorothee, in *Synopsi. Bivar. in Chron. L. dext.*, an. 90 et 95, etc.

PHILÉMON ET ONÉSIME

I

Même au point de vue littéraire, l'Épître de saint Paul à Philémon a toujours passé pour un chef-d'œuvre. S'il est vrai, comme on dit, que c'est le cœur qui rend éloquent, *pectus est quod disertos facit*, comment cette lettre, où se révèle tout entier le cœur du grand Apôtre, ne serait-elle pas un chef-d'œuvre? Plus on la lit, plus on l'admire. Saint Paul l'écrivit de Rome, pendant son premier emprisonnement, l'an 60 de Notre-Seigneur, la quatrième année du règne de Néron, ce prince étant consul pour la troisième fois avec Valerius Messala.

II

Plusieurs fois il a été question, dans nos *Biographies*, de la première prison de saint Paul à Rome. Elle existe encore; la voici telle que nous l'avons vue. Nous supposons que le lecteur ne sera pas fâché de la connaître.

Nous venions de visiter l'église de Saint-Marcel au Corso, si riche de touchants et sublimes souvenirs. Nous n'eûmes que la rue à traverser pour nous trouver à l'église de Sainte-Marie *in Via Lata*, bâtie sur la prison même de saint Paul : c'était le 5 janvier 1842.

III

J'avoue qu'une vive émotion me saisit en mettant le pied sur ce nouveau théâtre de notre chrétienne curiosité. Comment aurais-je pu m'en défendre ? Je foulais la terre que le grand Apôtre lui-même avait foulée. J'allais descendre sous des voûtes qui retentirent de sa voix. J'allais visiter un lieu qui avait vu Paul, le fier prisonnier de Jésus-Christ ; Luc, son incomparable compagnon ; Épaphrodite, évêque de Philippes, venu pour apporter à Paul une somme d'argent de la part de ses bien-aimés disciples ; Onésiphore de Lycaonie, Onésime, et bien d'autres dont les noms vénérables brillent d'un éclat si doux dans les annales de la primitive Église.

IV

Au-dessus de la porte d'un escalier souterrain, on lit ces paroles, qui vous font tressaillir : « *Cum venissemus Romam, permissum est Paulo manere sibimet cum custodiente se milite ;* Lorsque nous fûmes venus à Rome, il fut permis à Paul de demeurer libre avec le soldat qui le gardait. » On sait que, chez les Romains, il y avait deux sortes de prisons : la prison publique, et la *libera custodia*, ou maison particulière, dans laquelle le prisonnier était gardé à vue.

V

La porte s'ouvrit et nous descendîmes dans la prison. C'est bien ici, sous ces voûtes sombres, noircies par le temps, et formées, comme toutes les substructions romaines, de gros quartiers de travertin, que le grand Apôtre fut déposé en arrivant d'Asie, lors de son premier voyage à Rome. C'est

ici qu'il séjourna, attaché par une chaîne au bras d'un soldat, pendant deux années entières.

VI

Cependant l'Apôtre parut devant Néron. Une demi-justice lui fut rendue, c'est-à-dire qu'on lui laissa son gardien, sa chaîne et sa prison, mais il lui fut permis de prêcher. Paul profita largement de cette liberté. Sa prison ne désemplissait pas; il annonçait avec assurance, aux juifs et aux gentils, le Seigneur Jésus.

VII

Lui-même nous l'apprend. Dans sa seconde lettre à Timothée, datée de cette même prison, il écrit cette parole, digne de sa grande âme : « Je suis en prison, mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. »

Puis, avec une parfaite liberté d'esprit, le prisonnier de Néron descendait dans le détail de toutes les affaires de l'Église, et priait son disciple de lui apporter son *manteau* et ses papiers.

VIII

Ici saint Luc écrivait, sous les yeux de Paul, les *Actes des Apôtres*. Saint Pierre, on n'en saurait douter, vint lui faire de fréquentes visites, et Dieu sait quelles paroles furent échangées, quels projets furent conçus dans cette prison! Heureuses murailles, parlez donc et dites-nous ce que vous avez entendu! Mais non; c'est à la foi de le comprendre et au cœur de le sentir.

IX

Nous ne vîmes dans cette vénérable prison qu'un modeste autel, et dans un angle, près du soupirail, une colonne de granit, entourée d'une chaîne antique, scellée à sa base. Avec cette chaîne, à cette même colonne, la tradition affirme qu'avant sa conversion, Martial le geôlier attachait Paul, son captif, et les autres prisonniers. Une main ingénieuse a gravé sur la colonne ces mots de Paul lui-même : *Sed Verbum Dei non est alligatum* ; Mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. »

X

A l'autre extrémité de la prison est une source d'eau limpide, qui reste toujours au même niveau. L'Apôtre la fit miraculeusement jaillir pour baptiser Martial et d'autres catéchumènes. Le même miracle se renouvelle souvent dans la primitive Église. Rien n'est plus naturel, parce que rien n'était plus nécessaire.

XI

Comme nous l'avons dit, c'est dans cette même prison que fut écrite l'immortelle lettre à Philémon : voici à quelle occasion. Philémon, déjà d'un certain âge, était un riche habitant de Colosses, ville de Phrygie, sur les bords du Méandre, et une des premières converties à la foi par saint Paul. Nous avons une lettre du grand Apôtre, adressée aux chers néophytes de cette ville célèbre. Devenu chrétien, ainsi que sa femme Appia, Philémon changea sa maison en église ou en oratoire. Cette sainte maison se voyait encore du temps de l'historien Théodoret, au v^e siècle.

XII

Comme tous les riches, parmi les gentils, Philémon avait des esclaves. Un d'entre eux s'appelait Onésime. Épris d'amour pour saint Paul, qu'il avait entendu prêcher, le jeune esclave se sauve de chez son maître à qui il soustrait une somme d'argent. Avec des difficultés et des peines que l'histoire ne dit pas, mais qu'on peut facilement imaginer, il parvient jusqu'à Rome. Son premier soin est d'aller trouver saint Paul dans sa prison et de se mettre à son service.

XIII

Le grand Apôtre apprend bientôt ce qu'a fait Onésime : il écrit à Philémon, et charge Onésime lui-même de porter sa lettre. Rappelant à Philémon les nombreux services qu'il a rendus et qu'il continue de rendre aux chrétiens, saint Paul lui dit : « Votre charité, mon frère, me comble de joie, parce que les cœurs des saints ont été soulagés par vous. C'est pourquoi, pouvant avec une pleine assurance vous ordonner dans le Christ Jésus ce qui convient, j'aime mieux employer la prière de l'affection, vous étant tel que moi, le vieux Paul, qui, de plus, suis maintenant prisonnier de Jésus-Christ.

XIV

« Or, la prière que je vous fais est pour mon fils Onésime, que j'ai enfanté dans mes chaînes, qui vous a été autrefois inutile, mais qui est maintenant très utile à moi et à vous (1).

(1) « Il ne remplissait pas la signification de son nom d'*Onésime*, qui veut dire *utile* ; aujourd'hui il la remplit par sa conversion, par ses excellentes dispositions à votre égard, par les services qu'il me rend, et par les mérites dont il sera pour vous l'occasion. »

Je vous le renvoie; recevez-le comme mes propres entrailles. J'avais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'il me rendit quelque service en votre place, dans les chaînes que je porte pour l'Évangile; mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis, désirant que votre bonne action n'ait rien de contraint, mais soit volontaire. Car peut-être vous a-t-il quitté pour un temps, afin que vous le recouvrasiez pour toujours, non plus comme un esclave, mais au lieu d'un esclave, comme un frère très cher. Recevez-le comme moi-même. *S'il vous a fait quelque tort, imputez-le moi.* Je vous écris plein de confiance en votre obéissance, sachant que vous en ferez encore plus que je ne dis (1). »

XV

Les touchantes prières de saint Paul ne furent pas vaines. Toutes ses espérances furent comblées. Onésime trouva dans Philémon non plus un maître, mais un frère, mais un père dont la joie fut d'autant plus grande qu'Onésime correspondit merveilleusement aux bontés de Philémon et à la charité du grand Apôtre. Telle fut sa sainteté qu'il mérita non seulement d'être honoré du sacerdoce, mais encore de la dignité épiscopale.

XVI

Voyez ce que peut la grâce et la fidélité à la grâce! Le pauvre esclave fugitif devient prêtre, évêque, martyr, et une des plus pures gloires de la primitive Église. Ordonné évêque par saint Paul lui-même, Onésime reçut de lui la

(1) Dans son commentaire sur cette Épître, Théophylacte dit que ces paroles : *S'il vous a fait quelque tort*, font allusion à l'argent soustrait par Onésime.

mission de prêcher l'Évangile, sans être encore attaché à aucune Église particulière, comme s'explique le *Martyrologe* de Usuard.

Après la mort de son père spirituel, Onésime parcourut les différentes contrées de l'Orient et de l'Occident, celles surtout dans lesquelles le grand Apôtre avait répandu la semence évangélique.

XVII

Au 23 septembre, le *Nécrologe* des Grecs fait ainsi mention de sa prédication en Espagne : « Xantippe et Polyxène, deux sœurs, deviennent les compagnes des anges. Elles étaient originaires d'Espagne et vivaient sous l'empire de Claude. Xantippe était l'épouse de Probus, gouverneur de la province. Elle fut instruite par l'Apôtre saint Paul qui parcourait le pays ; peu de temps après, son mari reçut la même faveur.

XVIII

« Polyxène, enlevée par un méchant, échappe à ses attaques, conserva sa virginité, et fut baptisée par l'Apôtre saint André.

« Comme à sa parole un grand nombre se convertissait, elle prit avec lui Onésime, l'apôtre, et revint en Espagne, sa patrie. Après beaucoup de traverses et une navigation périlleuse elle retrouva sa sœur Xantippe. Toutes deux passèrent saintement leur vie, et allèrent jouir dans le ciel de la paix éternelle. »

Quant à Onésime, il continua sa mission jusqu'à ce qu'en fin il devint le successeur, *non pas immédiat*, de saint Timothée sur le siège archiepiscopal d'Éphèse.

XIX

Saint Timothée, le bien-aimé disciple de saint Paul et par lui établi évêque d'Éphèse, avait voulu, comme son illustre maître, s'opposer au culte sacrilège que les Éphésiens rendaient à Diane, c'est-à-dire à un démon caché sous ce nom mensonger. Assailli de pierres par les païens, il fut laissé à demi mort. Les chrétiens purent à peine l'emporter hors de la ville dans un lieu écarté, où il mourut bientôt.

XX

Qui succédera non pas immédiatement, mais plus tard, à l'illustre Pontife, à l'ami du grand Apôtre, mort l'an 83 ou 84 de Notre-Seigneur, sous l'empire de Domitien? C'est Onésime. Il fallait que la vertu de ce cher esclave fût bien éclatante pour fixer, entre tous, les regards des prêtres et des fidèles appelés à remplir le siège de saint Timothée, et devenir le primat d'Asie. Onésime ne trompa point leur attente.

XXI

Lorsque, vers l'an 109, sous l'empire de Trajan, le grand saint Ignace d'Antioche était conduit à Rome pour être dévoré par les lions de l'amphithéâtre, Onésime se fit un devoir d'aller saluer le glorieux martyr.

A cet acte de fraternité, saint Ignace répondit par une lettre aux chrétiens d'Éphèse, dans laquelle il s'exprime ainsi : « J'ai reçu votre nombreuse Église dans la personne d'Onésime, qu'on ne peut assez louer à cause de sa charité, et qui est votre évêque. Je désire de toute mon âme que

vous l'aimiez en Jésus-Christ et que vous lui deveniez tous semblables. Béni soit Dieu qui vous a rendus dignes d'avoir un tel évêque ! »

XXII

Saint Onésime ne tarda pas à suivre sur la route du martyre le glorieux évêque d'Antioche. Arrêté, enchaîné, conduit à Rome, pour servir de spectacle au peuple, il fut lapidé. On fixe son martyre à l'an 110, sous Trajan, Tertullus étant préfet de Rome.

Voici en quels termes le *Martyrologe romain* parle de saint Onésime (1) : « Le quatorze des calendes de mai, (16 février), à Rome, naissance du bienheureux Onésime, au sujet duquel saint Paul écrit à Philémon, qu'il *ordonna lui-même évêque d'Éphèse*, après la mort de Timothée, en lui confiant le ministère de la parole, Ayant été conduit à Rome, il fut lapidé pour la foi du Christ. Enterré d'abord à Rome, il fut reporté au lieu dont il avait été évêque. »

XXIII

Quant au charitable Philémon, il reçut une double récompense, ainsi que sa femme, la vertueuse Appia. Ces deux admirables disciples et amis de saint Paul étaient demeurés à Colosses. Sous l'empire de Néron, les adorateurs de Diane envahirent l'église des chrétiens et se saisirent de Philémon et d'Appia.

Trainés au tribunal du gouverneur Artoclis, ils furent battus de verges, puis enterrés jusqu'aux reins et tués à coups de pierre. Le *Martyrologe romain* fixe leur fête au 22 décembre.

(1) Une faute s'est glissée dans le vénérable *Martyrologe* sur l'ordination de saint Onésime comme successeur de saint Timothée, par *saint Paul*. Le grand apôtre mourut avant saint Timothée.

XXIV

Si la *Biographie* de saint Philémon nous fait admirer la charité et le courage chrétien, celle de saint Onésime nous rappelle ce mot du grand Apôtre : « Tout est possible à celui qui est fidèle à la grâce : *Omnia possum in eo qui me confortat.* »

Voir : Cor. a Lap. in *Philem.* ; S. Iguat. *Epist.* xiv ; Bar., an. 60, n. 41 ; an. 110, n. 10. *Annot. ad Martyrol.* 22 décemb. ; *Ibid.*, 16 febr. ; Bede, Usuard., Surius, t. I, etc., etc.

CRISPUS, SOSTHÈNE ET GALLION, SÉNÈQUE ET LES CHRÉTIENS DE LA COUR DE NÉRON

I

Le chapitre xviii^e des *Actes des Apôtres*, nous apprend que saint Paul, étant sorti d'Athènes, vint à Corinthe. Ses deux fidèles compagnons, Silas et Timothée, arrivèrent de Macédoine et se mirent à prêcher avec lui. L'éloquence de saint Paul était, dit saint Chrysostome, semblable au feu qui enflamme tout ce qu'il touche. « A sa voix, Crispus, chef de la synagogue de Corinthe, crut au Seigneur avec toute sa famille et fut baptisé par saint Paul lui-même. Et plusieurs habitants de Corinthe l'ayant appris, crurent et furent baptisés.

II

« Or le Seigneur dit à Paul, dans une vision de nuit : « Ne craignez point, mais parlez et ne vous taisez pas, car je suis avec vous et personne ne pourra vous faire de mal, parce que j'ai un peuple nombreux dans cette ville. » Il demeura donc à Corinthe un an et six mois, enseignant chez eux la parole de Dieu.

III

« Mais Gallion étant proconsul d'Achaïe, les juifs, d'un commun accord, s'élevèrent contre Paul et le conduisirent à son tribunal, disant : « Celui-ci persuade aux hommes de « rendre à Dieu un culte contraire à la loi. » Et au moment où Paul commençait à ouvrir la bouche, Gallion dit aux juifs : « Si c'était, ô juifs, quelque injustice ou quelque crime, je « vous écouterai, selon le devoir de ma charge ; mais s'il « n'est question que de doctrine, et de noms et de votre loi, « voyez vous-mêmes ; moi je ne veux point en être juge. » Et il les renvoya de son tribunal. »

IV

Plus de deux siècles avant Notre-Seigneur, les juifs avaient été dispersés dans le monde entier, afin de préparer, par la connaissance des Saintes Écritures, les nations de la gentilité à recevoir l'Évangile. De là vient qu'ils avaient de nombreuses synagogues dans toutes les villes de l'Orient et de l'Occident. Malheureusement pour eux, ils s'acquittèrent fort mal de leur mission. Les Apôtres n'eurent pas de plus opiniâtres adversaires.

V

La conversion de Crispus, le chef de l'importante synagogue de Corinthe, fut donc un éclatant miracle. Les juifs devaient en être irrités et pouvaient se porter contre saint Paul à des actes de violence. Voilà pourquoi Notre-Seigneur lui apparut pendant la nuit et lui dit de ne rien craindre. En effet, conduit au tribunal de Gallion, il en sortit sans

qu'il lui fût fait aucun mal. Il n'en fut pas de même pour Sosthène, autre chef de la synagogue. Les juifs se saisirent de lui, et le frappèrent devant le tribunal, sans que Gallion s'en mît en peine.

VI

Miraculeusement converti et baptisé par saint Paul, Crispus, on n'en saurait douter, remplit quelque mission importante dans l'intérêt de l'Église. Par malheur, l'histoire est muette à son sujet. Plusieurs croient cependant qu'il devint évêque en Espagne.

Quoi qu'il en soit, sa vie, connue des anciens, fut une vie sainte, qui lui a mérité de voir son nom écrit au livre de l'immortalité.

Le quatrième jour d'octobre, le *Martyrologe romain* s'exprime ainsi : « A Corinthe, naissance des saints Crispus et Caius, dont saint Paul mention fait dans sa première Épître aux Romains. »

VII

Nous avons vu que Sosthène, autre chef de la synagogue, fut accablé de coups par les juifs. Ce fait demande une explication. Il n'y avait pas deux chefs dans une synagogue. Comment se fait-il donc que le Texte Sacré appelle chefs de la synagogue Crispus et Sosthène ? Crispus étant devenu chrétien, les juifs le remplacèrent aussitôt par Sosthène. Devant le tribunal de Gallion, ils s'aperçurent que Sosthène ne défendait pas leur cause avec assez de chaleur, ou même qu'il favorisait Paul et Crispus. De là leur colère et les mauvais traitements qu'ils infligèrent à Sosthène.

Ce courageux néophyte consacra de cette manière son en-

trée dans le bercaïl du Dieu d'Israël. Fervent chrétien, comme on l'était dans ces temps primitifs, il devint évêque de Colophon, ville de Lydie, voisine d'Éphèse et qui prétendait être la patrie d'Homère. Mais sa plus grande gloire est d'être compté au nombre des saints. « Le 28 décembre, dit le *Martyrologe romain*, naissance de saint Sosthène, disciple du Bienheureux Apôtre Paul, qui le nomme dans sa première Épître aux Corinthiens. »

VIII

Les faits que nous venons de rapporter se passaient l'an 50 de Notre-Seigneur, la neuvième année de Saint-Pierre à Rome, et la onzième de l'empereur Claude. C'était sous le proconsulat de Lucius Junius Gallion, proconsul d'Achaïe.

Quel était ce personnage dont le nom est écrit tout à la fois dans l'histoire sacrée, et dans l'histoire profane ?

IX

Un Espagnol, nommé Marcus Annaeus Seneca, né à Cordoue, vers l'an 58 avant Notre-Seigneur, vint à Rome, âgé de quinze ans. Il s'y maria, enseigna longtemps la rhétorique avec succès et eut trois fils, tous trois distingués par leurs talents.

Le premier, appelé Marcus Annaeus Noratus, né quatre ou cinq ans avant Notre-Seigneur, entra par adoption dans la célèbre famille Junia, dont il prit le nom patronymique. En conséquence il s'appela : Junius Annaeus Seneca Gallio.

Le second, appelé Lucius Annaeus Seneca, né deux ans après son frère, est le philosophe dont nous possédons encore les ouvrages.

Le troisième fut Lucius Annaeus Mela, père du poète Lucain.

X

Ces quelques détails sur la famille Sénèque sont justifiés par les rapports incontestables que deux de ses membres eurent avec saint Paul. En vertu de la loi Clodia, l'Achaïe avait été élevée au rang de province proconsulaire. Soit par l'influence de son frère, le philosophe, précepteur de Néron, soit à raison de son entrée dans la puissante famille Junia, le commandement en fut donné à Gallion. Nous avons vu que saint Paul parut devant son tribunal.

XI

Comme tant d'autres gouverneurs romains, comme Pilate lui-même, Gallion se montra bien insouciant et bien dédaigneux dans une cause qui, en apparence, n'intéressait que les juifs, mais qui, dans le fond, était la cause même de la vérité. Voulut-il ne pas s'en mêler de peur de s'attirer la colère des juifs ? Une pareille crainte ne peut être une excuse.

Il est certain qu'il manqua tout à la fois à sa dignité, à son devoir et à l'ordre public, en laissant maltraiter injustement, sous ses yeux, en plein tribunal, l'innocent Sosthène. L'indifférence qu'il montra en cette occasion a fait donner le nom de *gallionistes*, à ceux qui sont indifférents en matière de religion.

XII

Mais le grand Apôtre ayant fait à Corinthe un séjour de dix-huit mois, prêchant publiquement et avec succès une doctrine toute nouvelle, il est plus probable que le proconsul entendit souvent parler de lui. Peut-être même eut-il avec saint Paul des rapports personnels.

Mais ce qui est hors de doute, c'est que Gallion, homme instruit, en écrivant à son frère le philosophe, ait parlé de ce juif extraordinaire, qui avait prêché à Athènes devant l'Aréopage et qui remplissait l'Asie Mineure du bruit de son nom et de sa doctrine. Ainsi quand saint Paul arriva à Rome sa réputation avait pu le devancer auprès de Sénèque, et inspirer à celui-ci le désir de le connaître.

XIII

Que Sénèque ait connu saint Paul avant de le voir, cela est plus que probable ; mais ce qui est certain, c'est qu'il eut avec l'Apôtre des relations personnelles. On le conclut logiquement des faits suivants. Lorsque l'Apôtre prisonnier arriva à Rome sous la conduite du centurion Julius, il fut remis par celui-ci, comme c'était la coutume, entre les mains du préfet du prétoire, avec les autres prisonniers.

Ce fut à ce grand officier de l'empire qu'il dut la portion de liberté dont il jouit, pendant ses deux ans de captivité, ayant seulement un soldat pour le garder. On ne peut guère douter qu'il ne lui ait été présenté, plus d'une fois peut-être. Tel paraît être le sens des paroles de saint Paul lui-même : « Mes chaînes ont été connues dans tout le prétoire (1). »

XIV

Or, le préfet du prétoire était alors le célèbre Afranius Burrhus. Associé avec Sénèque dans l'éducation de Néron, il partagea longtemps avec lui la faveur, ou du moins la confiance du tyran. Il la conserva malgré ses fréquents efforts pour l'arrêter dans la carrière de crimes où il s'était

(1) Ita ut vincula mea manifesta fierent in omni praetorio (Philip., 1-13).

précipité, après les meilleures espérances qu'il avait données dans sa jeunesse ; et il paraît que ces deux hommes d'État marchaient assez de concert.

XV

Les relations qui existaient entre eux ne peuvent donc guère permettre de douter que Burrhus n'eût parlé à Sénèque de ce captif si remarquable, ne lui ait inspiré le désir de l'entendre, et ne lui en eût procuré les moyens, ce qui d'ailleurs n'était pas difficile, le zèle de l'Apôtre le disposant favorablement à de telles entrevues.

XVI

Deux faits importants prouvent la réalité de ces entrevues. Le premier, c'est la morale élevée qu'on trouve dans les écrits de Sénèque. On ne saurait lire attentivement ses ouvrages sans être frappé de l'analogie sensible, qu'on y rencontre souvent avec de nombreux passages de l'Écriture. Les expressions, souvent les mêmes, présentent le même sens. Aussi Tertullien ne craint pas de dire que Sénèque a été nourri d'un lait chrétien et que souvent il est nôtre : *Lacte christiano educatus : sæpe noster*.

XVII

Le second fait est sa correspondance épistolaire avec saint Paul. Il existe six lettres de saint Paul à Sénèque, et huit de Sénèque à saint Paul. Mais l'opinion la mieux fondée est que ces lettres, telles que nous les avons, sont apocryphes. Au témoignage de saint Jérôme et de saint Augustin, il y eut des lettres échangées entre saint Paul et Sénèque ; que sont-elles devenues ? On ne le sait.

XVIII

Ce n'est pas seulement à Sénèque et aux yeux du prétoire que saint Paul prisonnier fit connaître Jésus-Christ ; c'est à toute la cour de Néron et à Rome tout entière. Lui-même nous l'apprend : « Mes chaînes ont été connues dans le prétoire et dans tout Rome : *In omni praetorio et caeteris omnibus* (1). Et même, ce qui est bien plus fort, dans le palais impérial, où ils ont fait de nobles conquêtes à Jésus-Christ : « Recevez ajoute-t-il, dans son Épître aux chrétiens de Philippiques, les salutations de tous les fidèles de Rome, surtout de ceux qui sont de la maison de César : *Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Caesaris domo sunt* (2). »

XIX

Ce César était Néron ! Des chrétiens dans le palais de Néron ! Des agneaux dans l'ancre du tigre ! L'humilité et la simplicité dans le séjour de l'orgueil et du luxe ; la chasteté et l'innocence des mœurs dans un lieu de débauche et de prostitution ; la mansuétude et la charité dans le repaire de la cruauté et des crimes les plus odieux !

C'est là une des plus grandes merveilles de cette grâce toute-puissante qui avait renversé Paul sur le chemin de Damas, et d'un persécuteur fait un Apôtre. C'est un des événements les plus remarquables de l'histoire si intéressante du premier siècle chrétien.

(1) « Non tantum praetorianis, sed caeteris civibus Romanis, manifesta sunt facta vincula mea, quod scilicet iis vincetus sim propter fidem Christi. » Cor. a Lap., *in Philip.* 1-13.

(2) C. IV, 22.

XX

Nous serions heureux de connaître, avec quelques détails, ces hommes choisis par la divine miséricorde, parmi les nombreux serviteurs du monstre couronné. Malheureusement, on est réduit à des conjectures plus ou moins vraisemblables, du moins pour quelques-uns.

Saint Paul n'en nomme aucun, peut-être par prudence, afin de ne compromettre personne. Saint Chrysostome nous apprend que, parmi ces miraculeux convertis, fut une concubine de Néron. On croit que c'est Acté. Sa conversion, ajoute saint Chrysostome, fut la cause de la haine homicide de Néron pour le grand Apôtre.

Plus tard nous retrouvons Acté à la mort de Néron, et ce fut elle qui, aidée des deux nourrices de ce prince, lui rendit les derniers devoirs, et déposa son cadavre sanglant dans le lieu destiné à la sépulture de la famille Domitia (1). Cet acte de charité était digne d'une chrétienne.

XXI

Des indices à peu près certains nous font connaître le nom et la qualité d'une illustre néophyte qui fit alors partie du petit troupeau de Jésus-Christ. Ce petit troupeau se formait silencieusement dans le sein de la Ville Éternelle, destinée à devenir un jour la capitale de l'univers chrétien.

Cette dame romaine d'un rang distingué est *Pomponia Graecina*. « Femme d'un guerrier célèbre, dit Tacite, elle fut accusée d'attachement à une superstition étrangère, puis renvoyée devant un tribunal de famille présidé par son époux : elle fut déclarée innocente (2). »

(1) Suet. in Ner. L.

(2) Annot. XIII, 34.

XXII

Le premier reproche qui lui est adressé, c'est son attachement à une *superstition étrangère*. Or, telle est l'expression dont les auteurs païens de cette époque se servent toujours pour indiquer la religion chrétienne. Voici un second reproche qui, pour nous, n'est pas moins significatif; c'est la longue et continuelle tristesse que Tacite prête à Pomponia et les habits de deuil dont elle se montre revêtue (1).

XXIII

Païen et fort prévenu contre les chrétiens, Tacite paraît avoir ignoré les motifs de ces particularités qu'il nous signale. Pour nous, elles s'expliquent et se justifient d'elles-mêmes. La vie des chrétiens de ce temps, autant qu'elle était connue, formait avec celle des païens un contraste bien fait sans doute pour étonner ceux-ci. Gardiens vigilants de la chasteté, nos pères faisaient voir les mœurs les plus pures au milieu du débordement inouï du libertinage.

Tandis que les épicuriens de Rome passaient les nuits dans des festins bruyants et somptueux, le chrétien prenait son modeste repas dans sa demeure silencieuse, ou partageait avec ses frères le saint banquet de charité, qu'il appelait *agape*; souvent même il cherchait à expier par le jeûne des désordres dont il était innocent.

XXIV

Les chrétiens fuyaient les spectacles, comme contraires à

(1) Huic Pomponiae, contianua tristitia fuit. Non cultu nisi lugubri... Non animo nisi moesto egit. *Ibid.*

la religion, aux mœurs ou à l'humanité. Au milieu d'une foule sensuelle, fastueuse, dérégulée et ne respirant que les jouissances, on les voyait simples, austères et renonçant à tous les plaisirs mondains. Leur extérieur annonçait le changement intérieur que la grâce avait opéré dans leur âme.

La simplicité des vêtements de Pomponia, remarqué par Tacite, est une preuve qu'elle était devenue chrétienne. Femme du monde, et y occupant un rang distingué, l'épouse de Plautius avait pu, comme ses égales, sacrifier au luxe, à l'élégance et à cette excessive recherche des modes romaines, dont nous ne saurions plus nous faire une juste idée.

Devenue plus grave, plus modeste et plus simple, en devenant chrétienne, elle dut renoncer à bien des choses futiles, et se réduire à une sévérité de costume que Tacite a pu comparativement appeler, sans trop d'exagération, une mise presque lugubre : *non nisi cultu lugubri*. A ce changement extraordinaire, on ne trouve d'autre explication que la profession du christianisme.

XXV

Parmi les chrétiens de la cour de Néron, il faut citer encore deux noms illustres : Torpès et Evellius, dont le *Martyrologe romain* parle en ces termes : « A Pise, en Toscane, naissance de saint Torpès, martyr, qui fut d'abord un grand officier de Néron, et un des chrétiens dont saint Paul écrit, de Rome, aux Philippiens : « Tous les saints vous saluent, surtout ceux de la maison de César. » Ensuite, par ordre de Satellicus, il fut, pour la foi de Jésus-Christ, cruellement souffleté et meurtri de coups ; puis, livré aux bêtes qui le respectèrent et il consumma son martyre par la gloire le III des calendes de mai. » Toutefois sa fête se

célèbre le xvii, à cause de la translation de ses reliques (1). »

Disons en passant que saint Torpès a donné son nom à la ville française de Saint-Tropez.

XXVI

Un autre personnage important de la cour de Néron, eut comme saint Torpès, l'échanson de l'empereur, le bonheur de se convertir. Il s'appelait Evellius et était un des conseillers de Néron, *Cornilianus Neronius*.

Compagnon de saint Torpès, il dut sa conversion à l'impression que fit sur lui la constance du saint martyr. « Au 10 mai, dit le *Martyrologe romain*, naissance de saint Evellius, martyr, qui appartenait à la maison de Néron, crut en Notre-Seigneur, en voyant le martyr de saint Torpès, et fut décollé pour la foi. »

XXVII

Voilà ce que nous savons des chrétiens de la cour impériale de Néron. Ces simples détails font regretter bien vivement la perte de nos annales primitives. On sait que, pour anéantir jusqu'au souvenir du christianisme, plusieurs empereurs romains, en particulier Dioclétien et Maximien, firent rechercher avec soin et brûler dans toutes les villes de l'empire les *Actes des Martyrs* et toutes les archives des Églises.

XXVIII

Terminons cette *Biographie*, qui nous a donné lieu de

(1) *Martyrol.*, 17 mai.

parler des premiers chrétiens de Rome, de Sénèque et de son frère Gallion, en disant ce que sont devenus ces deux derniers personnages. Sénèque périt d'une manière tragique, non point martyr de la religion sainte que proscrivaient alors les maîtres du monde, mais victime de l'ingratitude du monstre qu'il avait élevé, et dont le plus grand crime, un exécrable parricide, a laissé planer un triste nuage sur le nom de celui qui ne le blâma pas comme il le devait, qui le conseilla peut-être. Condamné à mort par Néron, Sénèque se mit dans un bain, s'ouvrit les veines, prit du poison pour hâter sa fin et fit une litation à Jupiter Libérateur. Quant à Gallion, disgracié par Néron après la mort de son frère, il se perça de son épée.

XXIX

Sénèque fut un de ces hommes dont parle saint Paul, qui ayant connu Dieu ne le glorifièrent pas comme ils devaient. Combien parmi nous de *Sénèques* plus coupables que le premier ! Plaignons-les et prions pour eux et pour ceux qu'ils scandalisent.

Voir : Tacite, *Annal.*, xiv, 7 ; Id., *Agricol.* xiii ; Dio, *Hist. rom.*, lib. IX ; Tacit., *Ann.*, vi, 3 ; xv, 73 ; S. Hier., *De viris illustr.*, xii ; S. Aug., *Epist. ad Macedon.*, n. 14. M. Greppo, *Mém. relatifs à l'Hist. eccl. des premiers siècles*, p. 1 à 140 ; Baron., an. 59, n. 23, et n. 9 ; an. 69, n. 44 ; Cor. a Lap. in *Epist ad Philip.*, c. 1, 13, etc., etc.

MARIE, PERSIDE, JULIE,
OLYMPIADE, ANDRONIQUE, JUNIAS,
AMPLIAS, URBAIN, STACHYS,
NARCISSE, APELLES, RUFUS

I

Continuons nos recherches sur les personnes nommées dans le xvi^e chapitre de la *Lettre aux Romains*, depuis le verset 6 jusqu'au verset 15. Saint Paul est comme un tendre père éloigné de ses enfants, mais qui les porte tous dans son cœur et tient à ce que tous et chacun le sachent. De là cette longue liste de noms propres qui remplit le dernier chapitre de son immortelle Épître.

II

« Saluez Marie, qui a beaucoup travaillé parmi vous. Saluez Andronique et Junias mes parents, qui ont été compagnons de mes chaînes, qui sont illustres entre les apôtres, et qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ avant moi. Saluez Urbain, qui a travaillé avec moi pour le service de Jésus-Christ et mon cher Stachys. Saluez Apelles, qui est fidèle serviteur de Jésus-Christ. Saluez ceux qui sont de la

famille d'Aristobule. Saluez Hérodition, mon cousin. Saluez ceux de la maison de Narcisse, qui sont au Seigneur.

III

« Saluez Tryphène et Tryphose qui travaillent pour le service du Seigneur. Saluez notre chère Perside qui a beaucoup travaillé pour le service du Seigneur. Saluez Rufus, qui est un élu du Seigneur et sa mère que je regarde comme la mienne. Saluez Asyncrite, Phlégon, Hermas, Patrobe, Hermès et nos frères qui sont avec eux. Saluez Philologue et Julie, Nérée et sa sœur, et Olympiade, et tous les saints qui sont avec eux. »

IV

Cette longue nomenclature prouve deux choses. La première que, vingt-quatre ans seulement après la mort de Notre-Seigneur, il y avait à Rome un grand nombre de chrétiens et de chrétiennes, en sorte que Tacite n'a point exagéré en accusant Néron d'en avoir fait mettre à mort une multitude énorme : *Multitudo ingens*.

La seconde, que les femmes coopéraient activement à la propagation de la foi. Ce n'est pas qu'elles s'arrogeassent le droit de prêcher dans les assemblées publiques, ce que saint Paul lui-même leur défend; mais elles instruisaient en particulier et mettaient au service de Notre-Seigneur l'activité, le saint enthousiasme, le talent de persuader, la délicatesse et la grâce de la parole, dons que Dieu leur a si largement départis.

V

Dans ce nombre se distinguaient celles que nous avons

nommées : Marie, Tryphène, Tryphose, Perside, Julie, Olympiade. Quelles étaient ces grandes chrétiennes, quelles furent leurs œuvres, leur vie, leur mort ? il est on ne peut plus regrettable que sur tout cela l'histoire soit complètement muette ; nous en avons dit la cause.

VI

A plusieurs reprises les persécuteurs firent brûler les archives de l'Église. Mais Satan, qui les inspirait, eut bien soin de leur faire conserver les noms et les faits scandaleux des histrions, des comédiens et des comédiennes, des cochers du cirque et des courtisanes de la Grèce et de Rome. Satan est logique, il l'a toujours été et il l'est encore aujourd'hui. La renommée pour ceux qui le servent, le mépris et l'oubli pour ceux qui le combattent.

VII

Nous savons seulement que Tryphène et Tryphose étaient deux nobles dames de la ville d'Icône, converties par saint Paul et, comme un grand nombre de chrétiens orientaux, venues habiter Rome soit afin d'être au centre de la lumière, soit afin de travailler plus efficacement à la propagation de la foi : convertir Rome, c'était convertir le monde.

VIII

Saint Paul appelle Andronique et Junias ses parents, devenus chrétiens avant lui. Ils étaient ses parents, non par les liens du sang, mais parce qu'ils étaient juifs et peut-être comme lui de la tribu de Benjamin. Leur conversion, antérieure à celle de saint Paul, prouve qu'ils furent des premiers

disciples de Notre-Seigneur et, probablement, membres de l'admirable Église de Jérusalem.

Andronique devint évêque dans la Pannonie, grande contrée de l'Europe orientale, qui comprend aujourd'hui une partie de l'Autriche, de l'Esclavonie et de la Croatie. Après avoir, par sa prédication et par ses miracles opéré de très nombreuses conversions, il fut envoyé en Angleterre pour prendre soin de l'Église que saint Pierre y avait fondée.

IX

Quant à saint Junias, cet autre ami de saint Paul, la tradition nous apprend qu'il fut évêque de Comanes dans le Pont, et ensuite d'Apamée en Syrie. Ces deux villes, célèbres dans l'antiquité, méritent d'être connues.

Comanes, aujourd'hui *El Bostan*, ville de l'Asie Mineure dans la Cappadoce, était régie par un prêtre souverain qui demeurait dans un temple desservi par six mille prêtres. On y adorait la déesse de la Guerre, que les Romains appelaient Bellone.

Ce nombre prodigieux de prêtres réunis dans un même lieu n'a rien d'incroyable. Aujourd'hui encore on trouve dans le Thibet des lamaseries qui comptent des milliers de lamas. Mais il est facile de juger quelles difficultés rencontrèrent les premiers apôtres de l'Évangile pour triompher des résistances de cette multitude de prêtres dévoués aux idoles et vivant de leur culte.

X

Apamée de Syrie, aujourd'hui *Corna*, était située au con-

(1) *Missum illum fuisse ad regendam Ecclesiam in Britannia collectam. Apud Bar. an. 58, n. 56.*

fluent des deux fleuves bibliques : le Tigre et l'Euphrate. Son histoire ancienne et moderne n'offre aucun signe de remarque, sinon qu'Apamée eut le bonheur d'avoir pour évêque saint Junias.

Avec Andronique, compagnon des travaux de saint Paul, associé à ses souffrances, prisonnier avec lui, soit à Philippes, soit en quelque autre lieu que nous ignorons, saint Junias annonça la foi aux infidèles avec un grand éclat et un grand succès.

Comment moururent ces deux illustres apôtres ? l'histoire ne le dit pas. Nous savons seulement qu'après avoir fait de grands prodiges, ils allèrent recevoir du Seigneur la couronne de justice, et continuèrent d'opérer des miracles dans l'église qui leur fut dédiée à Constantinople, où furent déposées leurs reliques (1).

XI

Comme saint Paul, leur admirable maître, ces deux saints n'épargnèrent ni les voyages, ni les fatigues, ni les souffrances pour détruire le paganisme : et aujourd'hui que le paganisme revient dans le monde, que faisons-nous pour en arrêter les progrès, soit en nous, soit dans les autres ? Sujet de graves réflexions et motif de résolutions généreuses.

XII

Saint Paul continue : « Saluez Amplias que j'aime tendrement en Notre-Seigneur. Saluez Urbain qui a travaillé avec moi pour le service de Jésus-Christ, et mon cher Stachys. »

(1) Voir : Baron., an. 58, n. 56 ; *Gracc. Menolog.* 15 Mart. ; S. Chrys. et Theodoret., in *Ep. ad Rom.* c. xvi ; M. Maistre, *les Témoins du Christ*, p. 140 et suiv., etc.

Amplias, tendre ami de saint Paul, fut un des premiers disciples de Notre-Seigneur. Revenu des contrées du Nord, qu'il avait d'abord évangélisées, l'Apôtre saint André, frère de saint Pierre, l'ordonna évêque et il alla fixer son siège à Odysse, en Mœsie.

XIII

La Mœsie était une grande province de la Thrace, comprise entre la Save et le Danube. Son nom veut dire *marécages*. En effet, le Danube y formait de très vastes marais. Aujourd'hui la Mœsie comprend une partie de la Bosnie, de la Serbie et de la Bulgarie. Des miracles nombreux autorisèrent la prédication de saint Amplias.

Venu à Rome, pour des raisons que l'histoire ne dit pas, il se trouvait dans cette ville l'an 58, lorsque l'Épître de saint Paul y parvint. Dans quelle province alla-t-il ensuite porter le flambeau de la foi? Nous l'ignorons; nous savons seulement qu'il cueillit la palme du martyre, comme nous le verrons dans la notice sur saint Urbain.

XIV

Compagnon de saint Paul et laborieux ouvrier de l'Évangile, Urbain remplit avec zèle, à Thessalonique, les fonctions épiscopales. C'est probablement dans cette ville qu'il s'attira la jalousie et la haine des juifs et des gentils, qui le mirent à mort avec quinze autres disciples.

Toujours et partout du sang chrétien! Il le fallait ainsi pour purifier la terre païenne détrempée, jusque dans ses profondeurs du sang humain, versé depuis tant de siècles en l'honneur des démons.

XV

D'après les monuments de l'histoire, Stachys, que saint Paul salue avec tant d'affection, fut ordonné par saint Pierre premier évêque de Byzance. Croire que saint Pierre soit resté tranquillement à Rome pendant son épiscopat de vingt-cinq ans, serait une erreur aussi contraire aux textes sacrés qu'à l'immense mission confiée par le Fils de Dieu au chef du collège apostolique.

Paitre les agneaux et les brebis, c'est-à-dire former un bercail grand comme le monde, telle était la charge de saint Pierre. Aussi nous le voyons passer tour à tour d'Orient en Occident, puis d'Occident en Orient, évangélisant l'Asie, l'Europe, l'Afrique, et ne séjournant à Rome que le temps nécessaire pour affermir l'Église, mère et maîtresse des autres églises.

XVI

L'an 44 de Notre-Seigneur, sorti de sa prison de Jérusalem, il visite Césarée, Sidon, Bérithe, Biblos, Tripoli de Phénicie, Orthodoxie, Laodicée. De là, il passe en Cappadoce, vient à Thyanes, à Ancyre de Galatie; à Synope, à Nicée de Bithynie, à Nicomédie, partout fondant des chrétientés et établissant des évêques. Après avoir parcouru ces différentes provinces, il arriva, toujours en évangélisant, dans les environs de Byzance, et enfin à Byzance même, à laquelle il donna pour premier évêque saint Stachys.

XVII

Nous avons pour preuve la lettre du pape Agapet. Cette lettre, qui fut lue et approuvée au cinquième concile général,

porte ce qui suit : « Nous avons ordonné Menna évêque de Byzance et cette faveur ajoute à la dignité, puisque, dès le temps de saint Pierre, aucun évêque n'a été donné par nous à l'église d'Orient. » Peut-être en a-t-il été ainsi pour la gloire du nouvel évêque, en faisant briller en lui un trait de plus de ressemblance avec ceux que le prince des Apôtres avait ordonnés évêques dans ce pays (1).

XVIII

Bien qu'il fût évêque de Byzance, saint Stachys, comme tous les évêques contemporains, était un missionnaire infatigable. La tradition nous apprend qu'il évangélisa principalement les provinces septentrionales de l'Asie Mineure, la Colchide, les villes du Pont, et qu'il accompagna dans leurs missions saint André, saint Philippe et saint Barthélemy.

Comme nous le voyons, dans l'Épître de saint Paul, il se trouvait à Rome l'an 58 de Notre-Seigneur. De là, retournait-il à Byzance? Mourut-il dans cette ville et de quelle mort? Dieu seul le sait.

XIX

Nous avons nommé Byzance, aujourd'hui Constantinople. L'histoire de cette ville ne saurait entrer dans le plan de nos *Biographies*. Disons seulement, pour notre instruction, que Byzance fut de toute antiquité la ville des sophistes ; que son esprit orgueilleux et ergoteur l'a conduite au schisme ; qu'elle en a été punie par un châtement qui rappelle la ruine de Jérusalem et qu'aujourd'hui encore elle est courbée sous le joug de la barbarie musulmane : pas plus que les particuliers, ni

(1) *Apud Bar.*, an. 34, n. 12.

les villes, ni les peuples ne se moquent de Dieu impunément.

XX

Au trente et unième jour d'octobre, le *Martyrologe romain* place la fête des saints Stachys, Urbain, Amplias, avec celle de saint Narcisse, dont nous allons parler. Une fois de plus, nous exprimons le regret que les archives de l'Église primitive aient été presque toutes anéanties par les persécuteurs.

Ainsi, nous ne connaissons que peu de choses sur saint Narcisse. On sait seulement qu'il était prêtre, et qu'il était hors de Rome lorsque saint Paul écrivit aux Romains. Cette circonstance explique pourquoi il ne le salue pas nommément, mais seulement les *frères de la maison de Narcisse*.

XXI

En écrivant aux Philippiens, saint Paul se sert de la même expression : *les frères de la maison de César vous saluent*. Les premiers chrétiens, n'ayant pas encore d'église, se réunissaient dans des maisons particulières; maison de Narcisse, maison de Philologue, et, ce qu'il y a de merveilleux, maison de Néron.

Cela se pratiquait à la même époque, à Jérusalem, chez Marie, mère de Marc, et dans la grande ville d'Alexandrie. Un peu plus tard, lorsque les catacombes furent ouvertes, elles devinrent les lieux de réunion de nos pères. De là ce nom que leur donnaient les païens, de race qui fuit la lumière : *Gens lucifugax*.

XXII

La couronne du martyre fut la récompense du digne ami

de saint Paul et coopérateur actif de ses travaux. « Le trente et unième jour d'octobre, dit le *Martyrologe romain*, naissance des saints Amplias, Urbain, et Narcisse, dont saint Paul fait mention dans son Épître aux Romains et qui furent mis à mort par les juifs et les gentils, en haine de l'Évangile. »

XXIII

Passons à de nouveaux amis du grand apôtre : « Saluez Apelles, qui est fidèle serviteur de Jésus-Christ. Saluez Hérodion, mon cousin ; saluez Rufus, qui est un élu du Seigneur. » Tout ce que la tradition nous a conservé de la vie de saint Apelles est qu'il fut évêque de Smyrne après saint Polycarpe. Quant à saint Rufus, dont nous avons donné la *Biographie*, il fut évêque de Thèbes.

XXIV

Ces courageux disciples de Notre-Seigneur, après avoir converti et baptisé une multitude de peuples et souffert bien des épreuves quittèrent cette vie, pour le grand rendez-vous de l'éternité bienheureuse. Dans la *Biographie* suivante, nous parlerons de saint Hérodion.

XXV

Ces *Biographies* nous apprennent que les premières églises chrétiennes furent les maisons particulières. Que les familles d'aujourd'hui se rappellent que, dans l'intention de la Providence, elles doivent être des églises domestiques.

La Sainte Famille de Nazareth, doit être leur modèle :

Saint Joseph, modèle du père ; Marie, modèle de l'épouse

et de la mère; Jésus, modèle des enfants. O mon Dieu, faites qu'il en soit ainsi pour votre gloire, pour le bonheur des familles et pour le salut de la société!

Voir : Cor. a Lap., in *Ep. ad Rom.*, xvi, 8, 9; M. Maistre, p. 275, 144, 145; Bar., an. 44, n. 31; an. 58, n. 56; an. 98, 23, etc.

HÉRODION, AZYNCRITE, PHLÉGON

I

Saint Paul veut encore que les chrétiens de Rome saluent, de sa part, Hérodion, Phlégon, Hermas.

On se demande comment saint Paul, qui n'était jamais venu à Rome, y connaissait tant de monde et comment il savait que tous les personnages qu'il salue se trouvaient l'an 58 de Notre-Seigneur, dans l'immense capitale.

II

Ces deux circonstances prouvent qu'il y avait entre les chrétiens de l'Orient et de l'Occident une active correspondance; que des fidèles passaient d'Asie en Europe et d'Europe en Asie, porteurs de lettres et de nouvelles, soit des Apôtres, soit des Églises. La longue nomenclature des noms propres semble indiquer, avec certitude, que les personnages nommés par l'Apôtre, il les avait connus intimement.

III

Pourquoi se trouvaient-ils à Rome? Comment tous ces évêques des différentes parties de l'Asie Mineure et de l'Eu-

rope septentrionale abandonnaient-ils ainsi leurs sièges dans un temps où leur présence était le plus nécessaire à leurs chrétientés naissantes ?

Évidemment, leur absence était motivée par de graves raisons. D'une part, il fallait seconder l'œuvre de l'apostolat dans Rome. Convertir la reine du monde, ou du moins y enraciner la foi, c'était s'assurer la victoire dans les provinces ; d'autre part, de grandes difficultés, des doutes, des incertitudes, des embarras de toute nature devaient se rencontrer, à une époque où tout était à créer.

IV

Pour conserver l'unité, non seulement dans le dogme mais dans la discipline, il fallait consulter l'oracle, il fallait voir Pierre ; il fallait connaître la pratique de l'Église mère et maîtresse de toutes les églises.

C'est à elle, en effet, comme nous l'apprend saint Irénée, qu'arrivaient, de toutes les parties du monde, les grandes causes dont le jugement lui était réservé. Après dix-huit siècles il en est encore de même aujourd'hui.

On voit que l'organisation du gouvernement de l'Église remonte au 1^{er} siècle, suit la même règle et repose sur la même base et cette base est la primauté de Rome et l'infaillibilité de Pierre, toujours vivant dans ses successeurs.

V

En recommandant de saluer les prêtres qui sont avec les personnages qu'il vient de nommer, saint Paul nous révèle l'existence d'une nouvelle église domestique, dans la capitale même du paganisme, sous l'empire de Néron, à quelques pas du palais de ce premier et féroce persécuteur.

Providence de Dieu ! Aucune force humaine ne peut vous empêcher de parvenir à vos fins : vous placez les brebis dans l'ancre même du lion et vous les y conservez. « Saluez ceux de la maison de Narcisse qui sont au Seigneur. »

VI

Hérodion était de la famille de saint Paul : c'est pourquoi il l'appelle son cousin. Il fut évêque de Patras, ville d'Achaïe, suivant les uns, ville de Syrie, suivant les autres.

Quoi qu'il en soit, les monuments de l'Église orientale font de lui le plus grand éloge. « Hérodion, disent-ils, imita en toutes choses les grands Apôtres et fut leur coopérateur dans la prédication de la foi de Jésus-Christ. Il se faisait leur serviteur et leur obéissait en toutes choses, agissant ainsi en vrai disciple de Jésus-Christ qui a dit : *Quiconque veut être le premier de tous, qu'il se fasse le serviteur de tous.*

VII

« Dans la suite, les mêmes saints Apôtres l'ordonnèrent prêtre, et bientôt évêque de la Nouvelle-Patras. Dans cette ville, il prêcha la foi à un grand nombre de païens qui se convertirent à Jésus-Christ. Ces succès excitèrent contre lui la jalousie des juifs qui, dès lors, le persécutèrent. Il conspirèrent avec les idolâtres, se précipitèrent un jour sur lui, le saisirent et lui firent souffrir mille tourments inhumains.

« Les uns le frappaient, les autres lui meurtrirent la bouche à coups de pierre, d'autres le blessèrent à la tête. Enfin, s'acharnant contre lui à la manière des bêtes féroces, ils le pendirent et l'immolèrent comme une victime, en le transperçant avec un glaive (1). »

(1) Imperat. Basil. *Monolog. apud.* du Saussay : de glor. S. Andr. ap. lib. II, c. 9.

VIII

Au huitième jour d'avril, le *Martyrologe romain* s'exprime ainsi : « Ce jour-là, naissance des saints Hérodion, Azyncrite et Phlégon, dont saint Paul fait mention dans son Épître aux Romains.

Déjà nous savons que Hérodion fut évêque de Patras dans le Péloponnèse; ses deux illustres compagnons de sainteté et d'apostolat furent revêtus de la même dignité. Azyncrite devint évêque d'Hyrcanie, et Phlégon de la ville de Marathon, célèbre dans la dernière guerre entreprise en 1828, pour la libération de la Grèce.

IX

Les Églises d'Orient font les plus grands éloges de ces deux vaillants missionnaires. Dans leurs hymnes sacrées Azyncrite est appelé l'*Incomparable* : « Pour avoir glorifié Dieu plus que tout autre, Azyncrite s'est acquis une gloire incomparable. L'Hyrcanie, ô Azyncrite, a été heureuse de vous recevoir pour son apôtre. Pour elle vous fûtes comme un large fleuve qui répandit sur ces peuples les eaux spirituelles de la grâce. Et cette terre, ainsi arrosée par les flots de votre parole évangélique, produisit, dès lors, les fruits les plus agréables à Notre-Seigneur Jésus-Christ! »

X

On sait que l'Hyrcanie était une province d'Asie, voisine de la mer Caspienne. A l'époque où l'Évangile y fut annoncé cette contrée était, comme le reste du monde, peuplée de malheureux idolâtres. Chez les Hyrcaniens l'idolâtrie prenait le caractère féroce des habitants.

Dans ce double fait se trouve la preuve de deux vérités : la première, que le courage des premiers prédicateurs de l'Évangile fut au-dessus de tous les dangers et qu'ils attaquèrent également les peuples les plus barbares et les plus policés ; la seconde que, suivant la prédiction de Notre-Seigneur, l'Évangile a fait le tour du monde avant la ruine de Jérusalem.

XII

Non moins magnifiques sont les éloges donnés par l'Orient à saint Phlégon. *Flamme ardente, homme divin*, tels sont les noms qu'il lui prodigue dans des chants. « Phlégon, dit-il, ministre sacré de Jésus, vous avez, par vos paroles inspirées, éteint les erreurs de l'idolâtrie et allumé le feu du Saint-Esprit dans les cœurs que n'éclairait plus la lumière de la Vérité, et que n'embrasait plus la flamme céleste.

XIII

« Les habitants de la ville de Marathon se félicitent du bonheur de vénérer perpétuellement dans votre personne, ô glorieux Phlégon, leur grand et premier pontife, leur excellent docteur, l'illustre auteur de leur foi, leur maître bien-aimé. »

La tradition ajoute qu'il étendit au loin les conquêtes de l'Évangile et que, pour cette raison, il fut saisi par les juifs et les gentils qui le firent mourir au milieu des tourments.

Grands saints, obtenez aux chrétiens des derniers âges le courage dont vous fûtes animés et cette générosité du cœur qui ne recule devant aucun sacrifice !

Voir : Cor. in Epist. ad Rom. xvi ; Bar., annot. ad Martyrol. 8 apr. ; au. 58, n. 56 et an. 69, n. 44. M. Maistre, p. 315 et suiv. Biblioth. SS. Patr. t. XV, etc.

HERMAS

I

On a prétendu longtemps, sans pouvoir cependant en donner la preuve péremptoire, que Hermas, dont saint Paul se souvient avec tant d'affection, est l'auteur de l'ouvrage intitulé *le Pasteur*. Dans ses notes sur le *Martyrologe romain*, Baronius dit sans hésiter : « Hermas est l'auteur du livre intitulé *le Pasteur*. Tous conviennent que c'est de lui dont saint Paul fait mention dans sa lettre aux Romains. »

Et, au 9 mai, le savant cardinal s'exprime ainsi dans le *Martyrologe* : « A Rome, naissance de saint Hermas, dont parle saint Paul en écrivant aux Romains. Se sacrifiant lui-même, il devint une hostie agréable à Dieu ; et, célèbre par ses vertus, il entra dans les royaumes céleste. »

II

Cette tradition se trouve contredite par le témoignage d'un très ancien auteur chrétien, découvert dans le dernier siècle par le savant Muratori. Beaucoup d'écrivains tiennent cet auteur pour le prêtre romain Caius, florissant vers

(1) Hic auctor est illius voluminis, quod titulo Pastoris inscribitur... Consentiunt omnes de hoc agere Paulum ad Romanos scribentem. c. xvi.

l'an 200. Le fragment retrouvé porte ce qui suit : « Le livre du *Pasteur* a été écrit dernièrement de nos jours, dans Rome, par Hermas, tandis que son frère Pie était sur le siège de l'Église romaine (1). »

III

Le *Pontifical romain* dit de même : « Pie (2), Italien de nation, fils de Rufin, frère du *Pasteur*, originaire d'Aquilée... Sous son pontificat, son frère Hermas écrivit un livre qui contient les ordres que lui donna l'Ange du Seigneur, venu à lui sous la forme d'un pasteur. »

IV

Une autre raison de croire que l'ouvrage n'est pas du disciple aîné de saint Paul, c'est qu'il contient de graves erreurs et qu'il s'éloigne de la noble simplicité des écrits du premier âge de l'Église. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage a joui d'une grande autorité dans l'Église grecque, qui le lisait publiquement dans les divins offices. « Il est utile, dit saint Jérôme, plusieurs anciens écrivains en ont invoqué le témoignage, mais il est presque inconnu chez les Latins(3). »

V

Le Pasteur se divise en trois livres : le premier a pour titre *Visions*. La plus importante est celle de l'apparition de

(1) Pastorem vero nuperrime, temporibus nostris in urbe Roma, Hermas conscripsit, sedente cathedra urbis Romae Ecclesiae Pio, episcopo, fratre ejus.

(2) C'est le pape S. Pie II.

(3) Hier., in *Catalog.*, c. x.

l'Église sous la forme d'une respectable matrone ; puis sous celle d'une grande tour, dont la construction ne doit être achevée qu'à la fin du monde et dont les élus sont les véritables pierres ; enfin, sous la figure d'une vierge.

VI

Le second est intitulé *Ordonnances*, il renferme douze commandements qu'un ange, sous la forme d'un berger, donne à Hermas. Nous avons ici le témoignage incontestable de l'antiquité de la foi chrétienne sur nos anges gardiens. L'auteur dit formellement que tous les hommes ont chacun deux anges : l'un bon et l'autre mauvais.

VII

Le troisième, beaucoup plus important, a pour titre : *Similitudes*, parce que l'auteur emploie plusieurs belles comparaisons, dans le but de bien faire saisir la vérité. Citons d'abord quelques utiles pensées.

VIII

« Ne tenez jamais de discours désavantageux à la réputation de personne, et ne prêtez pas volontiers l'oreille à la médiancée, car si vous prenez plaisir à l'écouter, vous participerez au péché de celui qui la commet.

« Si la colère trouve accès dans votre cœur, le Saint-Esprit, qui veut l'occuper tout entier, y sera comme à l'étroit, et s'en retirera. Il suffit d'un peu d'absinthe mêlée au miel pour en corrompre toute la douceur ; de même l'esprit de patience ne peut s'allier avec l'esprit de colère.

IX

« Abstenez-vous toujours du mal et jamais du bien ; autrement c'est tomber dans le mal.

« Ceux qui sont pleins de foi demandent avec confiance, et ils sont exaucés du Seigneur. Si vous demandez quelque chose à Dieu et qu'il diffère de vous l'accorder, gardez-vous de vous défier de lui. S'il a différé d'exaucer votre prière, c'est peut-être seulement pour vous éprouver, ou à cause de quelque péché dont vous vous êtes rendu coupable, même sans le savoir.

« Cependant ne cessez point de lui exposer vos besoins, et vous finirez par obtenir ; mais, si vous vous rebutez, vous ne devez vous en prendre qu'à vous et non pas à Dieu.

« Ne livrez pas votre cœur à la tristesse, car elle est sœur de la méfiance et de la colère ; elle ôte à la prière son activité, et l'empêche de s'élever avec pureté vers le ciel. »

X

Venons aux *Comparaisons* ; en voici deux seulement : « Voyez-vous ces arbres dépouillés de leurs feuilles, arides et sans vigueur : il n'y a entre eux aucune différence. C'est la figure de ceux qui vivent dans le siècle présent. Celui qui s'abandonne un seul jour au plaisir des sens, est un insensé qui ne comprend pas à quelle perte il s'expose.

« Le lendemain il aura oublié la jouissance vaine à laquelle il s'était livré la veille ; car telle est la nature du plaisir : la mémoire s'en efface bientôt, ivresse passagère qui couvre l'âme de nuages.

« Il n'en est pas ainsi des remords qu'éveille le péché. Des années entières de tribulations, parce que le souvenir en

prolongera le sentiment. C'est alors que la mémoire vient retracer l'idée de ce plaisir fugitif, si vain, dont on sent que le châtement n'a été que trop médité. Voilà à quoi s'exposent ceux qui succombent à la volupté : au lieu de la vie qu'ils possédaient, ils se sont donné la mort.

XI

« Considérez cette vigne et cet ormeau qui la porte (1) : voilà l'image du riche et du pauvre. La vigne porte du fruit, l'orme n'en porte pas. Cependant si l'orme ne la soutient, et si elle ne s'y attache, la vigne ne pourra porter que peu de fruits, car alors, n'ayant point d'appui, elle rampe sur la terre, et ne produit que de mauvais raisins; si, au contraire, elle s'élève à la faveur de l'ormeau, elle porte des fruits et pour elle et pour l'ormeau.

XII

« Le riche possède des biens, mais, aux yeux de Dieu, il est pauvre. Qu'il soutienne le pauvre, la prière que celui-ci adressera à Dieu pour son bienfaiteur attirera sur l'un et sur l'autre les plus abondantes bénédictions. C'est par là que le riche et le pauvre forment entre eux comme un commerce réciproque de bonnes œuvres. »

XIII

Quelle profonde vérité sous cette gracieuse comparaison! Comme on voit la nécessité sociale de la loi de la charité,

(1) En Italie les vignes s'attachent aux arbres et courent de l'un à l'autre.

et la raison non moins sociale de l'inégalité des conditions
Qu'attendre d'un monde qui ne connaît plus la première e
qui ne veut plus de la seconde (1)?

Voir : *Biblioth. choisie des PP. de l'Église*, t. I, p. 144 et suiv.
Bar., *Martyrol.* 9 mai; *Encyclopédie théol.*, art. HERMAS, etc., etc.

LUCIUS, TERTIUS, QUARTUS

I

Après avoir recommandé aux chrétiens de Rome de saluer tous ses amis parmi lesquels il indique, en dernier lieu, Julie, Nérée et sa sœur, ainsi que Olympiade, dont l'histoire ne nous a guère conservé que les noms bénis, saint Paul leur envoie les souvenirs de ses compagnons.

II

« Timothée, qui est le compagnon de mes travaux, vous salue, ainsi que Lucius, Jason et Sosipater, mes parents. Je vous salue au nom du Seigneur, moi Tertius, qui ai écrit cette lettre. Caius, mon hôte, et toute l'Église vous saluent. Éraste, trésorier de la ville, et notre frère Quartus, vous saluent. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen. »

III

Ces salutations réciproques n'étaient pas de vaines formules. Elles étaient l'expression d'une charité sincère et effective. Saint Paul en est l'organe, au moment où il va

porter à Jérusalem les aumônes de tous les frères de l'Asie Mineure et probablement de Rome même et de l'Occident.

Nous savons que les Églises du monde entier s'entraidaient dans leurs besoins et que des messagers fidèles étaient continuellement en voyage pour porter aux chrétiens pauvres ou persécutés les offrandes de leurs frères en Jésus-Christ. Dans sa *Première Apologie*, saint Justin, martyr, nous donne un témoignage irrécusable de cette *miraculeuse* pratique.

IV

Je dis miraculeuse, aux yeux des païens qui n'en connaissent pas le principe, et qui apparaissait tout à coup au milieu d'une société régie par la loi de l'égoïsme et de la haine.

Miraculeuse encore aux yeux mêmes des nouveaux chrétiens, dont la grâce et surtout la sainte communion avaient si promptement, et d'une manière si complète, transformé le cœur.

V

L'Église est immortelle et les vrais chrétiens sont toujours les mêmes, toujours les vrais enfants du Dieu de Charité. Que disent encore de nos jours, aux hérétiques, aux schismatiques, aux modernes païens, nos grandes œuvres de la Propagation de la foi, de la Sainte-Enfance, et celle qui marche sur le même rang, l'Œuvre apostolique ? Elle disent que l'Église catholique est toujours la véritable épouse du Dieu de Charité, toujours l'héritière fidèle de son esprit : signes glorieux que les sectes étrangères ne posséderont jamais.

VI

Excepté quatre, tous les noms cités plus haut nous sont connus. De Nérée, l'histoire ecclésiastique nous apprend qu'il fut, avec son frère Achillée, serviteur de sainte Flavie Domitille. Le *Martyrologe romain* fixe au 12 mars le martyre de ces deux illustres frères. Qu'il nous suffise de savoir qu'eux et leur sœur furent aimés de saint Paul, ce qui n'est pas peu, et que leur vie, cachée en Dieu, nous sera glorieusement révélée au jour du Jugement.

VII

Baronius croit que Lucius est saint Luc : nous n'avons point à parler de lui; quiconque a lu l'Évangile connaît l'inséparable compagnon de saint Paul.

VIII

Tertius fut, pendant quelque temps, secrétaire de saint Paul. Sous la dictée du grand Apôtre il écrivit la mémorable Épître aux fidèles de Rome. Lui-même nous l'apprend : « Je vous salue au nom du Seigneur, moi Tertius qui ai écrit cette lettre. »

Sur la rédaction de cette lettre, voici les observations de Diodore de Tarse : « Tertius ne possédait qu'imparfaitement le talent de la parole et était peu habile dans l'art d'écrire. Aussi l'Épître aux Romains, plus obscure que les autres à cause du nombre et de la sublimité des questions, Tertius l'a rendue beaucoup plus obscure en traduisant les pensées de l'Apôtre par des locutions difficiles à comprendre, quelquefois même en intervertissant l'ordre des idées. »

IX

Ce défaut de littérature était richement compensé par les vertus de Tertius. Il devint évêque d'Icône, patrie des glorieux martyrs saint Cyr et sainte Julitte, patrons de la cathédrale de Nevers.

Le *Martyrologe romain* met sa fête au 21 juin : « A Icône, en Lycaonie, naissance de saint Terentius (Tertius) évêque et martyr. »

En donnant à notre saint le nom de Terentius, Baronius suit l'opinion de quelques écrivains ecclésiastiques, dont l'autorité mérite d'être respectée.

X

Les *Ménologies* des Grecs partent de lui avec quelques détails : « Tertius, disent-ils, successeur de Sosipater sur le siège d'Icône, mit la dernière main à l'œuvre de son prédécesseur. Il conféra la grâce de la régénération baptismale à ceux qui ne s'y étaient préparés qu'imparfaitement et opéra dans cette ville des prodiges éclatants, et, glorieux martyr, il termina son apostolat par le supplice des épines. »

XI

Quartus : de ce nouvel ami de saint Paul, le *Martyrologe romain* se contente de dire qu'il est au nombre des saints et que sa fête tombe le troisième jour de novembre (1).

Mais les *Martyrologes* de Bède, d'Usuard et d'Adon, ainsi que le savant évêque d'Equilium, en parlent plus longuement.

(1) Tertio nonas novembris, natalis sancti Quarti, apostolorum discipuli.

Il en est de même de Lucius Dexter et de son très érudit commentateur Bivarius. En réunissant leurs témoignages, on peut esquisser la biographie de saint Quartus.

XII

Admis au nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, il fut, après l'Ascension, établi par saint Pierre évêque de Béryte, aujourd'hui Beyrouth. L'ancienne Béryte, ville de Phénicie, fut célèbre dans l'antiquité par son école de droit.

Conquise par les Romains, elle changea son nom oriental en celui de Julia Felix. Devenue aujourd'hui Beyrouth, elle est le rendez-vous des voyageurs qui vont visiter la Syrie et surtout la Terre-Sainte. Bien qu'au pouvoir des Turcs, Beyrouth compte un bon nombre d'établissements catholiques.

XIII

Comme nous l'avons déjà remarqué en parlant des évêques de la primitive Église, Quartus ne resta pas immobile sur son siège. A l'exemple des Apôtres eux-mêmes il porta aussi loin qu'il lui fut possible le flambeau de la foi. Compagnon et ami de saint Paul en particulier, on peut croire qu'il brûlait du zèle qui enflammait le grand Apôtre.

Dès l'an 50 de Notre-Seigneur, on le voit partir pour l'Espagne où il institua les règles de la vie chrétienne, après saint Jacques le Majeur. L'an 58 nous le trouvons à Corinthe avec saint Paul, puisque dans sa Lettre aux Romains l'Apôtre dit : « Notre frère Quartus vous salue : *Salutat vos Quartus frater.* »

XIV

Pourquoi se retrouvait-il à Corinthe, auprès de saint Paul? On croit avec vraisemblance que c'était pour amener saint Paul chez les Espagnols, qui l'avaient prié de venir chez eux pour des affaires importantes : *Rogatum ab Hispanis, magnas ejus accessus causas praebentibus.*

L'Apôtre lui-même avait promis de se rendre à leur désir. « Lorsque je me rendrai en Espagne, écrit-il aux Romains, j'espère vous voir en passant, afin qu'après avoir un peu joui de votre présence vous me conduisiez dans ce pays-là. »

Théophylacte développe ainsi ces paroles : « Lors donc que je me serai acquitté de ce que je dois, je passerai par vos quartiers, en allant en Espagne, car je suis obligé d'y aller (1). »

XV

Quartus resta donc à Corinthe avec saint Paul, partit avec lui pour Rome, d'où l'Apôtre, retenu en prison, le renvoya en Espagne pour expliquer aux fidèles de ce pays, l'impossibilité où il se trouvait alors d'exécuter son projet.

En effet, dans la lettre qu'il écrit de sa prison de Rome à Timothée, saint Paul dit qu'il n'a plus avec lui que saint Luc : *Lucas est mecum solus.* Quartus était donc absent.

« Il est vraisemblable, ajoute Bivar, qu'il était retourné en Espagne pour rendre compte du retard éprouvé par saint Paul. Il était naturel que l'Apôtre leur envoyât ce disciple qu'ils connaissaient déjà pour leur pasteur, et qu'ils avaient eux-mêmes député à saint Paul.

(1) Vosmet inspecta quae me urget necessitas, ut Hispanos conveniam, priores estis ad illos me emissuri, quia sic cogor ut faciam. *In XVI, ad Rom.*

XVI

« Quartus poursuit donc l'œuvre du ministère évangélique dans ces régions occidentales, et particulièrement dans les lieux voisins de Salamanque, convertissant les infidèles par sa prédication et par ses miracles. »

XVII

Conseils adorables de la Providence ! au moment où l'Église naissante a le plus besoin de lui, saint Paul est retenu prisonnier pendant deux ans ! Si des maladies ou d'autres obstacles nous empêchent de vaquer à nos occupations, de quoi pouvons-nous nous plaindre ? Sommes-nous plus utiles au monde que saint Paul ?

Voir : Martyrol. 3 nov. ; Equilin., *Catalog.*, lib. X, c. 16 ; L. Dext. Chron. an. 50 et 105. Comm. n. 3 ; Martyrol. 21 juin ; Cor. a Lap., in ep. ad Rom. xvi, 22, etc., etc.

PATROBAS, HERMÈS, PHILOLOGUE

I

Ces nouveaux amis de saint Paul se trouvaient aussi à Rome l'an 58 de Notre-Seigneur, la deuxième du règne de Néron. Qui étaient ces personnages, dont le grand Apôtre a immortalisé le nom en l'écrivant dans son Épître aux Romains ? D'où venaient-ils ? Pourquoi se trouvaient-ils dans la capitale du monde, la métropole de l'idolâtrie, la citadelle de Satan ?

II

Sans crainte, on peut répondre à cette dernière question, qu'ils étaient venus pour concerter entre eux les moyens de détrôner Jupiter Capitolin, faire cesser les abominations et les cruautés dont se composait son culte.

III

Mais d'où venaient-ils et qui les avait convoqués ? A ces questions ni l'histoire ni la tradition ne donnent de réponse. On voit seulement que, dès les premiers jours de l'Église, Rome était le centre de la foi, l'oracle qu'il fallait

consulter pour demeurer dans l'unité de croyance et de pratique.

IV

Les anciens monuments de l'Église orientale nous apprennent que saint Patrobas était évêque de Pouzzoles. Cette ville de Campanie, bâtie sur le golfe de Baïa, à quelques lieues de Naples, est célèbre dans l'histoire profane par les excentricités de l'empereur Caligula, mais célèbre surtout dans notre histoire chrétienne.

V

C'est à Pouzzoles que saint Paul débarqua, lorsqu'il fut conduit prisonnier à Rome. En mémoire de ce débarquement, chaque année, au mois de mai, la ville de Pouzzoles fait une procession solennelle sur le quai. C'est aussi à Pouzzoles que fut martyrisé saint Janvier, dont le sang, précieusement conservé dans la cathédrale de Naples, se liquéfie miraculeusement chaque année au jour anniversaire de la fête du saint martyr.

VI

Saint Hermès fut évêque en Dalmatie : nouvelle preuve de la diffusion universelle du christianisme, dès les premiers jours de l'Église. La Dalmatie n'était pas, à beaucoup près, une des principales provinces de l'empire romain ; nous voyons cependant qu'elle eut un évêque, vingt-quatre ans après la mort de Notre-Seigneur. Cette contrée, dont le sol est assez fertile, contient de belles carrières de marbre et d'albâtre.

VII

Ce qui est autrement précieux, les Dalmates ont conservé le trésor que leur apporta saint Hermès. On sait que la Dalmatie fut le premier lieu où se reposa la sainte maison de Nazareth, lorsque, pour la préserver des profanations des Sarrasins, Notre-Seigneur ordonna aux anges de la transporter en Occident.

VIII

Dans leurs chants sacrés, les Orientaux appellent saint Hermès l'illustre, le glorieux disciple du Christ qui, semblable au soleil, éclaira la Dalmatie. Mourut-il martyr, suivant la coutume de cet âge héroïque ? On l'ignore. Nous savons seulement qu'il souffrit beaucoup pour l'Évangile, *plurimas injurias passus*.

IX

Suivant Origène, saint Philologue, qui fut évêque de Sinope, dans la Paphlagonie, demeurait à Rome dans la même maison que les saints personnages nommés par saint Paul. Il était comme le chef de cette fervente Église domestique. Les anciens monuments de notre histoire n'apprennent rien des travaux apostoliques de saint Philologue.

X

Tout ce que nous savons, c'est qu'il eut pour mission la Paphlagonie, pays habité par des tribus barbares, qui résistèrent longtemps aux Grecs et aux Romains, mais courbèrent

promptement la tête sous le joug de l'Évangile. Située sur la côte septentrionale de l'Asie Mineure, la Paphlagonie dépend aujourd'hui de la Turquie et porte le nom de Kiangari.

XI

Nous avons reçu, nous catholiques, le même don de la foi. Gardons-le avec un soin jaloux. Santé, richesse, vie même, perdons tout plutôt que de la perdre, nous-mêmes, ou de la laisser perdre à ceux qui nous sont confiés.

Voir : Bar., an. 58, n. 56, 57; *Martyrol.*, 4 nov. ; du Saussay, in *B. Andream Ep.*, etc., etc.

PHIGELLE, HERMOGÈNE, ONÉSIPHORE

I

Au chapitre 1^{er}, versets 13 et suivants de sa seconde. Lettre à son bien-aimé disciple Timothée, saint Paul lui recommande avant tout de garder intact le dépôt de la foi. Les hérésies qui, au souffle du démon, pullulaient de toutes parts et qui donnaient lieu à de scandaleuses défaillances, rendaient ces recommandations plus nécessaires que jamais

II

« Ayez pour modèle, lui écrit-il, la saine doctrine que vous avez apprise de moi touchant la foi et la charité qui est en Jésus-Christ. Gardez le précieux dépôt par le secours du Saint-Esprit qui habite en nous. Vous savez que tous ceux qui sont en Asie se sont éloignés de moi : Phigelle et Hermogène sont de ce nombre.

« Que le Seigneur répande sa bénédiction sur la famille d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent assisté et qu'il n'a pas rougi de mes chaînes, mais lorsqu'il est venu à Rome, il m'a cherché avec empressement et il m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde; car vous savez

mieux que personne combien de services il m'a rendus à Éphèse. »

III

Se voir abandonné de ceux pour qui il souffrait la persécution, les chaînes, la prison, était pour le grand Apôtre un déchirement du cœur dont la douleur surpassait toutes les douleurs. Cependant il ne se plaint pas, il raconte le fait sans émotion, sans amertume, sans paroles pénibles contre ceux qui l'affligeaient si vivement.

Qui étaient-ils? « Tous les disciples qui sont en Asie, » répond le glorieux prisonnier. Cette accusation générale demande une explication : elle a été donnée par les Pères de l'Église, en particulier par saint Chrysostome, celui de tous les docteurs qui a le mieux connu saint Paul.

IV

Il s'agit non pas de tous les chrétiens qui étaient en Asie, attendu que saint Paul comptait une multitude de disciples fidèles et d'amis dévoués à Éphèse, à Corinthe, à Colosses, à Philippes, à Thessalonique et ailleurs. L'Apôtre a voulu désigner les néophytes, originaires d'Asie et qui se trouvaient à Rome. D'abord tout dévoués à saint Paul, ils s'étaient éloignés de lui, soit à la suggestion des juifs, soit par la crainte de Néron.

V

Écrivant de Rome à Timothée, l'Apôtre lui apprenait ce qui avait lieu autour de lui, et nullement en Orient, où Timothée voyait de ses yeux ce qui se passait : tel est le vrai sens du texte.

En effet, du nombre de ceux qui l'ont abandonné, saint Paul excepte Onésiphore, venu à Rome avec lui, et dont le courageux dévouement n'avait cessé de se produire, par les services les plus touchants et les plus empressés.

VI

Parmi les principaux déserteurs de la charité et de la vérité, l'Apôtre nomme Phigelle ou Philet, car c'est le même nom, et Hermogène. Quels étaient ces deux tristes personnages ?

La tradition nous apprend qu'ils étaient tous deux magiciens. Convertis par l'Apôtre saint Jacques, frère de saint Jean, ils imitèrent Simon le Magicien, abandonnèrent la foi et prêchèrent l'hérésie.

Entre autres erreurs, ils annonçaient que la Résurrection générale était déjà faite. Et leurs discours, dit saint Paul, gagnaient comme le cancer, rongant les âmes et les corrompant.

VII

Métaphraste ajoute qu'Hermogène avait été nommé par saint Pierre évêque d'Éphèse. S'il en est ainsi, on a l'explication des paroles de saint Paul, dans son discours d'adieu aux anciens d'Éphèse : « Je sais qu'après mon départ, il y aura parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront pas le troupeau ; et d'*entre vous-mêmes* sortiront des hommes qui enseigneront l'erreur, afin d'entraîner des disciples à leur suite, c'est pourquoi veillez. »

Ce discours est antérieur à la seconde Lettre à Timothée.

VIII

Aujourd'hui, plus que jamais, le monde est plein de Phigelles et d'Hermogènes, dont les discours et les écrits gagnent comme le cancer. On ne peut donc que répéter à tous l'avertissement de l'Apôtre : « Soyez sur vos gardes ! »

IX

Après avoir prévenu Timothée contre les transfuges de la foi, saint Paul fait l'éloge du fidèle Onésiphore : il le mérite. Étranger, il vient à Rome trouver l'Apôtre, en prison et abandonné de tous. Loin d'ébranler son courage ou d'affaiblir son affection, ces deux circonstances l'enflamment d'un zèle intrépide.

A travers les gardes et les satellites, il pénètre auprès du glorieux prisonnier et lui procure tous les adoucissements en son pouvoir. Saint Paul en est profondément touché, d'autant que le brave Onésiphore lui avait déjà rendu à Éphèse les plus importants services.

X

De quelle monnaie l'Apôtre va-t-il les payer ? De la meilleure de toutes, de la monnaie de la prière, la prière d'un Apôtre chargé de chaînes pour Jésus-Christ, prière qui obtint à Onésiphore la palme du martyr.

Le *Martyrologe romain* fixe sa fête au 6 septembre, et s'exprime ainsi : « Dans l'Hellespont, naissance de saint Onésiphore, disciple des Apôtres, dont saint Paul fait mention en écrivant à Timothée : qui avec saint Porphyre, sur l'ordre du proconsul Adrien, cruellement flagellé et trainé par des chevaux indomptés, rendit son âme à Dieu. »

XI

La courageuse charité des chrétiens pour leurs frères, et surtout pour leurs prêtres persécutés par les impies, n'a pas plus vieilli que la foi. Comme le Dieu de qui elle émane, ce qu'elle était hier, elle l'est aujourd'hui, elle le sera aux siècles des siècles.

Entre mille et mille exemples, nous lisons, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, que Mgr Retord, évêque en Cochinchine, fut obligé, pour échapper à la mort, de se réfugier au fond d'une forêt peuplée de tigres. Une femme chrétienne, déjà très âgée, sait que l'évêque manque de tout. Chaque jour, au risque d'être dévorée par le tigre, elle s'enfonce dans la forêt et porte à l'évêque ce dont il a besoin pour prolonger sa vie.

XII

Pendant la Commune de Paris, des femmes non moins courageuses, parviennent à faire arriver aux otages quelques adoucissements à leur captivité avec des nouvelles de ceux qui leur étaient chers. Ainsi, comme aux jours de l'Église naissante, il est vrai de dire des vrais chrétiens d'aujourd'hui : voyez comme ils s'aiment, et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres !

Voir : Bar., au. 59, n. 20 ; au. 47, n. 4 ; au. 44, n. 2 ; Cor. a Lap., in II, ad Timoth., 1-15, 16 ; Metaphrast., *Sermo de SS. Petr. et Paul.* 29 jun., etc., etc.

SIMON LE MAGICIEN

I

Afin de ne pas couper les *Biographies* des sept diacres apostoliques par un récit étranger, nous avons réservé jusqu'ici l'histoire de Simon le Magicien, bien qu'il ait été question de lui dans la vie du diacre saint Philippe. Voici ce que les *Actes des Apôtres*, chapitre viii, nous disent de ce personnage tristement fameux.

II

« Il y avait à Samarie, un homme appelé Simon, qui, auparavant avait été magicien en cette ville et avait séduit le peuple de Samarie; se disant quelque chose de grand, il était écouté de tous, depuis le premier jusqu'au dernier; et ils disaient : C'est là celui qu'on appelle la *Grande Vertu de Dieu*. Et ils s'attachaient à lui, parce que depuis longtemps il leur avait troublé l'esprit par ses enchantements; mais quand ils eurent cru à la parole du royaume de Dieu que Philippe leur annonçait, ils furent baptisés, hommes et femmes, au nom de Jésus-Christ.

III

« Alors Simon crut aussi ; et après qu'il eût été baptisé, il s'attacha à Philippe : et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il s'étonnait et admirait. Lorsque les Apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean... Alors ils leur imposaient les mains, et ils recevaient le Saint-Esprit.

IV

« Simon voyant que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des Apôtres, leur offrit de l'argent, et dit : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, que tous ceux à qui « j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi ; car tu « as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. « Tu n'as point de part à cette grâce, ni rien à prétendre à « ce ministère : car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. « Fais donc pénitence d'un si grand péché, et prie Dieu « qu'il te pardonne, s'il est possible, cette pensée de ton « cœur ; car je vois que tu es plein d'un fiel amer, et lié à « l'iniquité. » Simon répondit : « Priez vous-même le Sei- « gneur pour moi, afin que rien de ce que vous avez dit ne « m'arrive. »

V

Presque chaque ligne de ce récit donne lieu à des détails historiques d'autant plus intéressants qu'ils sont moins connus ou plus oubliés, et qu'ils nous font connaître l'état

du monde au moment de la prédication de l'Évangile. Né au bourg de Gitton, en Samarie, Simon était un magicien célèbre.

Sous une forme ou sous une autre, le commerce de l'homme avec le démon a existé depuis le commencement du monde, chez tous les peuples civilisés ou barbares; et existe encore. Nous avons même, nous chrétiens, à nous faire une idée vraie de sa nature et de sa généralité.

VI

Témoin oculaire, Tertullien nous dit que le monde était encombré d'oracles : *Oraculis stipatus Orbis*. Croire que ces oracles et les prestiges qui les confirmaient étaient de pures jongleries, serait une erreur manifeste, et un démenti gratuit à l'histoire universelle tant sacrée que profane. Simon de Samarie faisait donc des prestiges étonnants, lorsque le diacre saint Philippe vint prêcher l'Évangile. Comme les prestiges des magiciens de Pharaon avaient pâli devant les vrais miracles de Moïse, les prestiges de Simon pâlissaient devant les miracles du prédicateur de l'Évangile.

VII

Jaloux de cette supériorité, Simon demanda et reçut le baptême, sans doute dans l'espérance de posséder le même pouvoir. Sa pensée devint manifeste, lorsque les Apôtres saint Pierre et saint Jean vinrent administrer le sacrement de confirmation aux chrétiens de Samarie. A la vue des dons miraculeux que recevaient les confirmés : dons des langues, dons de prophétie, dons de guérison, Simon offrit de l'argent à saint Pierre pour obtenir de conférer le même sacrement. Comme le pouvoir de confirmer est réservé aux

évêques, Simon voulait donc acheter l'épiscopat à prix d'argent. C'est de là que le criminel et déplorable abus de vendre ou d'acheter les dignités ecclésiastiques a pris le nom de *simonie*.

VIII

Simon se faisait passer pour la Grande Vertu de Dieu. Dans des discours plus ou moins incohérents, et odieusement blasphématoires, il rendait ainsi compte de lui-même : « C'est moi, disait-il, qui, dans la personne du Père, ai donné sur le mont Sinaï l'ancienne loi à Moïse ; c'est moi qui, au temps de Tibère, ai paru en apparence dans la personne du Fils ; c'est moi le Saint-Esprit, qui suis tombé sur les Apôtres en langues de feu. Quant au Christ, il n'est pas venu et n'a rien souffert des Juifs (1). »

IX

Quand un homme commence par une pareille absurdité, il n'y a pas d'erreurs, dogmatiques ou morales, si extravagantes qu'elles soient, auxquelles on ne doive s'attendre, Simon conduisait donc avec lui une femme, qu'il appelait Hélène, en grec *Sélènè*. Il disait que cette femme était la première pensée, ou la première puissance sortie de son esprit. C'est par elle que furent créés les anges et les archanges. Elle descendit ensuite dans les régions plus rapprochées de la terre, et créa les puissances inférieures qui ont façonné ce monde.

(1) « Dixerat se in monte Sina legem Moysi in persona Patris dedisse Judæis ; tempore Tiberii in Filii persona putative apparuisse ; postea se in linguis igneis Spiritum Sanctum super Apostolos venisse, Christum autem nec venisse, nec a Judæis quidquam pertulisse ». S. Aug., lib. de *Hæres.*, c. 1.

Ces esprits, jaloux de la haute dignité d'Hélène, s'en rendirent maîtres et l'exilèrent dans des corps mortels pour empêcher son retour dans le monde supérieur. C'est ainsi que le mal remporta la victoire sur le bien, et que fut posé le besoin de la Rédemption (1).

X

L'Ennoia, ou l'Hélène devenue captive, eut à subir la destinée la plus dure, transmigrant d'un corps féminin dans un autre, outragée et vilipendée. Enfin le Dieu suprême résolut de la délivrer, et sa *grande puissance* s'incarna dans Simon. Celui-ci, traversant les différentes régions du ciel, en prenant à chaque degré la forme des habitants de la région parcourue, parut enfin sous la forme humaine, d'abord parmi les Juifs, puis au milieu des Samaritains. Il trouva la malheureuse Ennoia captive dans le corps d'une esclave, courtisane à Tyr, nommée Hélène, à laquelle il s'unit et avec laquelle il parcourut tout le pays.

XI

Simon le Magicien fut donc le premier des hérésiarques ; et ses mœurs, comme celles de ses adeptes, étaient en harmonie avec ses doctrines. Les simoniens furent les hommes les plus dépravés de leur temps.

En lisant cet abrégé des doctrines de Simon, on s'étonne

(1) Cette erreur est le fond du gnosticisme. Les adeptes de cette secte abominable prétendaient que toutes les fois que Dieu se contemple, l'activité divine devient une réalité nouvelle appelée *Éon*. Ces éons s'engendrent les uns les autres et, en s'éloignant du principe primordial, deviennent de moins en moins parfaits, ce qui explique l'existence d'esprits de divers degrés. Quant au monde matériel, ils l'attribuaient à un principe mauvais et éternel.

qu'il ait pu trouver même un seul partisan. Cependant, jusqu'à la fin du 11^e siècle, on en compta un très grand nombre, surtout en Orient. L'étonnement cesse quand on se rappelle qu'à cette époque l'esprit de ténèbres et de mensonges était, comme dit l'Évangile, le roi et le dieu du monde; et que dans les religions de tous les peuples païens, on trouve des erreurs plus ou moins grossières et acceptées non seulement par les ignorants, mais encore par les philosophes.

XII

Quant aux prestiges de Simon, ils étaient un très grand obstacle à l'acceptation de l'Évangile, en ce sens qu'ils semblaient rendre douteux le caractère divin des miracles apostoliques : preuve de plus de l'intervention toute-puissante de Dieu dans l'établissement du christianisme. Remarquons en passant la malice infernale du démon qui les opérail. Ces prestiges avaient pour but de continuer les doctrines de Simon. Or, ces doctrines attaquaient directement la divinité de Notre-Seigneur.

XIII

Ici se révèle tout le plan de la guerre éternelle de Lucifer contre le Verbe incarné depuis la chute des anges. La divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ a toujours été le point de mire de trois grands systèmes d'erreurs qui ont dominé le monde et qui le dominent encore : le *panthéisme*, le *matérialisme*, et le *rationalisme*.

Le panthéisme : si tout est Dieu, il n'y a point d'incarnation divine.

Le matérialisme : si tout est matière, il n'y a point d'incarnation divine.

Le rationalisme : si toute vérité est renfermée dans les limites de la raison, il n'y a point de mystères, partant point d'incarnation divine.

A ces trois chefs qui ont pour but de rendre impossible la croyance à l'incarnation du Verbe, se rapportent, nous le répétons, toutes les erreurs religieuses passées, présentes et futures. C'est la démonstration péremptoire que le Verbe fait chair est le point central autour duquel gravitent tous les événements de l'histoire sacrée et profane, l'objet éternel de toutes les haines et de tous les amours, par conséquent la vérité vivante et toute la vérité.

XIV

Le nom de Simon rappelle un contraste remarqué avant nous. De même que *Simon-Pierre* fut le général en chef de l'armée du bien, *Simon le Magicien* fut le général en chef de l'armée du mal : deux *Simon* dirigeant la lutte éternelle dont l'humanité est l'enjeu. Pourquoi cela ? *Scit, qui ipse fecit* ; nous savons seulement que rien n'est l'effet du hasard.

XV

Premier né de Satan et, à ce titre, ennemi implacable de Notre-Seigneur et de saint Pierre, Simon le Magicien, sachant que le chef des Apôtres devait se rendre à Rome, s'empressa de le prévenir, afin de ruiner d'avance sa prédication dans l'immense capitale. Il y arriva l'an 42 de Notre-Seigneur, la seconde année de l'empereur Claude. Sur-le-champ il se mit à l'œuvre. Au moyen des prestiges par lesquels il avait séduit les Samaritains, il s'attira l'admiration des Romains. Plébéiens, chevaliers, sénateurs, Néron lui-même, tous étaient suspendus à ses lèvres. Ce fut à tel

point qu'ils le prirent pour un dieu et lui érigèrent une statue avec cette inscription : *A Simon Dieu Saint; Simoni Deo Sancto.*

XVI

Sur ce fait, vainement attaqué par la critique moderne, nous pourrions citer le témoignage de vingt Pères de l'Église. Qu'il suffise d'entendre saint Justin. Témoin oculaire de ce qu'il rapporte, ce Père, un des plus savants, a consigné le fait en question dans sa célèbre *Apologie des chrétiens*, c'est-à-dire dans un monument public, présenté à l'empereur Antonin, monument tellement véridique et tellement important qu'il fit suspendre la persécution.

XVII

Écoutons l'illustre apologiste : « Un certain Simon, Samaritain, né au village de Gitton, est venu à Rome sous l'empire de Claude. Grâce aux prestiges démoniaques qu'il a opérés dans votre ville impériale, il a été regardé comme un Dieu; et comme tel on lui a élevé une statue placée au milieu du Tibre, dans l'île du Tibre où était un temple d'Esculape, entre les deux ponts; la statue porte cette inscription latine : *A SIMON DIEU SAINT*; et presque tous les Samaritains le regardent comme le dieu suprême et l'adorent comme tel; mais très-peu d'autres dans les nations étrangères lui rendent le même culte (1). »

(1) « Simon nimirum quidam Samaritanus, in vico cui est nomen Gitton, natus, qui sub Claudio Caesare efficacium daemonum arte in imperiali urbe vestra Roma, propter magicas, quas exhibuit virtutes, deushabitus est, et statua apud eam, veluti deus honoratus; quae statua in anne Tiberi inter duos pontes est erecta, latinam hanc habens inscriptionem : *Simoni Deo Sancto*; ac Samaritani prope omnes, ex aliis

XVIII

Depuis l'an 42 de Notre-Seigneur jusqu'à l'an 66, c'est-à-dire à la douzième année du règne de Néron, Simon, devenu presque le maître de Rome, multipliait ses erreurs et ses prestiges. Néron ne pouvait se passer de lui. Pour ses prestiges, Simon se servait du portrait d'un enfant qu'il assurait avoir été créé, non pas avec de la terre, comme Dieu l'avait fait pour le premier homme, mais avec de l'air ; puis après l'avoir tué, du droit de sa toute-puissance, il en avait conservé l'image pour servir à sa propre gloire.

La vérité est que, à l'aide de ce tableau en le tenant à la main, il faisait apparaître des esprits qu'il conjurait dans les ténébreuses réunions de ses affidés les plus intimes et surtout en présence de Néron (1).

XIX

Lorsqu'il suivait César, avec ses amis, à travers les *atria* du Palatin, ou les interminables galeries de la *Maison d'or*, il s'arrêtait tout à coup, et, par des moyens diaboliques,

autem nationibus perpauci illum quasi primum deum esse confitentes, adorant quoque... In vestra urbe terrarum domina sub Claudio Caesare Simon magus senatum populumque romanum in tantum admiratione sui stupefecit, ut haberetur pro deo et receptus in decorum numerum honoraretur, dicata sibi statua. » *Apol. pro Christ.*, n. 26. — Nous savons bien que sous le pape Grégoire XIII on trouva le soubassement d'une statue portant cette inscription : *Simoni deo Fidio sancto sacrum*. Mais en supposant, ce qui est loin d'être prouvé, que ce soubassement ait été trouvé au lieu même indiqué par saint Justin, quel rapport y a-t-il entre cette dernière inscription, et celle que saint Justin rapporte et qu'il avait lue de ses yeux ? L'existence de l'une ne détruit pas l'existence de l'autre.

(1) C'est la nécromancie ancienne et le spiritisme moderne : *nihil novum sub sole*.

faisait mouvoir les statues environnantes, qui, croulant sur leur base, semblaient s'incliner devant le maître, à l'immense stupéfaction de Néron.

XX

S'il prenait place à la table impériale, au moment où l'on y pensait le moins, il excitait des bouffées de vent qui mettaient en désordre et faisaient bruisser la crédence impériale, jusqu'à ce que cette masse de vases d'or, de cristaux, de pierres précieuses, ces plats remplis de mets se soulevassent d'eux-mêmes sans le secours d'aucune main, et vinsent se présenter aux convives.

Puis, tout à coup, une porte fermée à clef ouvrait à grand fracas ses deux battants, et l'on voyait sortir un essaim de formes gracieuses qui venaient recueillir le service et le reportaient sur la crédence. Après quoi, sur un signe du maître, elles pâlissaient, devenaient aériennes et disparaissaient.

XXI

A la vue de ces prestiges et d'autres encore, Néron ne mettait plus de mesures à sa vénération pour le dieu assis à sa table. Il le flattait et s'abaissait jusqu'à le supplier de vouloir bien lui enseigner son art. Il insistait d'autant plus que, au rapport de Pline l'Ancien, Néron était le prince de toute espèce de mages (1). Suétone ajoute qu'il fit de grandes promesses à un magicien d'Arménie, nommé Tyridate, pour l'engager à venir à Rome, et qu'il le reçut avec une magnificence extraordinaire (2).

(1) In ætate omnis magiæ generis Neronem fuisse principem. *Hist.*, XXX, c. II.

(2) Magnis utique sollicitationibus Tyridatum a Nerone sollicitatum

XXII

Les incroyables succès de Simon, non seulement en Orient, mais en Occident, et surtout dans Rome, ne pouvaient laisser saint Pierre indifférent. Chose digne de remarque ! alors comme aujourd'hui, le cri de guerre des deux chefs du grand combat était : Rome ou la mort ! *Roma o morte!* L'apôtre de Satan, Simon le Magicien, disait : « Il me faut Rome ou je suis vaincu ». L'Apôtre du Verbe incarné, Simon Pierre, disait : « Il me faut Rome ou je suis vaincu. »

XXIII

C'est pour cela, on peut l'affirmer avec certitude, que saint Pierre, retourné en Orient, revint à Rome. Il était urgent de combattre le magicien, à cause de l'immense préjudice que ses hérésies causaient à toute l'Église en général et à celle de Rome en particulier. Dans sa seconde Épître, écrite précisément à cette époque, le saint Apôtre ne fait presque que de combattre le *simonisme*. On aperçoit la même tendance dans les lettres à peu près contemporaines de saint Paul, de saint Jean, de saint Jacques et de saint Jude. Déjà le premier voyage de saint Pierre à Rome, sous Claude, avait été entrepris dans le même but (1).

XXIV

Cependant Simon s'insinuait de plus en plus dans les bonnes grâces de Néron. Un jour il lui dit ce qu'il avait dit

ut in Urbem veniret, magnificentissimeque ab eo exceptum. *In Neron. c. xiii.*

(1) Petrus secundo Claudii imperatoris anno ad expugandum Simonem magum pergit. *De virib. illust., c. i.*

à Samarie, et ce qu'il répétait partout, qu'il était la grande vertu de Dieu, supérieure aux anges, et initiée à des secrets qui passaient l'intelligence humaine. « Je vous en donnerai la preuve en volant dans les airs. » Il fut pris au mot, et, dans un instant sa promesse fut connue de Rome entière. L'ascension devait avoir lieu le premier jour des jeux néroniens.

XXV

Bien qu'elle ne fût annoncée que pour midi, le Forum commençait, dès la troisième heure (9 heures) à devenir un océan de têtes humaines, et à chaque instant la foule croisait. Enfin parut Simon accompagné de César. Il était vêtu d'un grand manteau de philosophe, blanc comme la neige, et la tête couronnée de lauriers. Il monta au Capitole, où il fit ses évocations.

Le soleil resplendissait sous un ciel sans nuage. Tout à coup une nuée noirâtre, frangée de fumée, commença à se former au sommet de la colline. Les éclairs la sillonnaient d'une manière sinistre : à travers ce nuage artificiel, on vit s'avancer un quadriges de feu, tiré par des chevaux ailés. Simon s'avança, monta triomphalement sur le char, où il se tint debout, retint les guides dans sa main gauche, tandis qu'il élevait la droite vers le ciel. Les chevaux semblaient fouler aux pieds, dans leurs bonds gigantesques, l'horizon aérien, ou nager dans leur propre élément.

XXVI

Dans le Forum, la terreur fermait toutes les lèvres. A peine osait-on lever les yeux, pour regarder le miraculeux personnage. Néron lui-même, du haut du balcon le plus

avancé de la loge palatine, fixait timidement son regard sur le dieu. Bientôt cependant un immense cri s'éleva. Le peuple enivré à la vue de ce prodige merveilleux battait frénétiquement des mains; des exclamations s'élevaient jusqu'au ciel. Beaucoup se prosternaient le front contre terre pour rendre hommage au dieu qui fuyait (1).

Au milieu de tant d'émotions, de cris, de gestes, personne ne faisait attention à un vieillard à cheveux blancs, agenouillé sur un gros bloc de pierre en face du vestibule de la royale maison Palatine. Ses mains jointes étaient appuyées sur un bâton de pèlerin, il paraissait immobile. Seulement il levait de temps à autre les yeux vers le ciel, et murmurait une parole. Simon gagnait les hauteurs de l'espace et se balançait dans les airs, presque au-dessus de la tête de Néron.

XXVII

Le vieillard, c'était saint Pierre, se dressa sur ses pieds et étendit la main en priant. A ce geste, le spectacle changea en un clin d'œil. La flamme qui environnait le char mystérieux s'évanouit. On entendit une détonation semblable à un coup de tonnerre. Tous les yeux fixés vers le ciel virent s'évaporer le char et les coursiers. Celui qui volait dans les airs tomba en tournoyant dans l'espace, vint se heurter contre l'angle du balcon où se tenait César, roula sur les dalles, et resta étendu demi-nu, dans une mare de sang, aux pieds du vieillard.

(1) Les Constit. apost. VI, 9; Hippolyte, *Excid. Hierosol.*; saint Justin, *Apol.*, 26; saint Jérôme, parlent des promesses, des menaces et des blasphèmes de Simon le Magicien et mentionnent la couronne de lauriers et les applaudissements populaires.

XXVIII

« Il est mort ! — Non, il vit ! — Non, il est mort ! » Tels furent les cris des spectateurs. Bientôt tous se dispersèrent, honteux de leur crédulité. D'accord sur les circonstances de ce fait incontestable avec les historiens latins et grecs, saint Clément pape, disciple chéri de saint Pierre, affirme avoir reçu de la bouche même de l'Apôtre le récit de l'événement. « Tous étaient dans l'attente, me disait-il ; pour moi, je priais à l'écart. Enlevé par le démon, Simon s'élève et vole dans dans les airs, disant qu'il allait monter au ciel, d'où il ferait descendre toutes sortes de biens. Tout le peuple l'acclamait comme un dieu. Pour moi, je suppliais Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, de confondre ce scélérat, de le faire tomber sans le tuer, et de faire tomber la puissance dont les démons se servaient pour perdre les hommes.

XXIX

« J'élevai alors les yeux sur Simon et je dis : « Si je suis
« l'homme de Dieu, l'Apôtre de Jésus-Christ, le docteur de la
« vérité et non de l'erreur comme Simon, j'ordonne aux an-
« ges apostats qui soulèvent Simon de l'abandonner, afin
« qu'il tombe et soit la risée de tous ceux qu'il a séduits. »
A ces mots les démons prennent la fuite, Simon tombe et se fracture les jambes. Alors de toute la multitude s'élève un cri disant : « Le Dieu que Pierre annonce est le seul vrai
« Dieu ! » Et beaucoup se convertirent. »

XXX

Saint Pierre avait demandé que le magicien survécût à sa chute : sa prière fut exaucée. La tradition rapporte que

Simon, honteux de sa mésaventure, se fit transporter à Brindes, à l'extrémité orientale de l'Italie, peut-être dans l'intention de retourner en Orient, afin de continuer sa mission satanique où il l'avait commencée : Dieu ne le permit pas. En proie à des douleurs atroces occasionnées par sa chute, il demanda à être porté au sommet d'une montagne, d'où il se précipita et mit fin à sa coupable vie.

XXXI

Cependant Néron devint furieux de la chute de Simon. Naturellement il déchargea sa colère sur saint Pierre, dénoncé pour en être l'auteur. Il fit arrêter l'Apôtre et le fit jeter dans la prison Mamertine, bâtie ou mieux creusée dans le rocher même du Capitole. L'incarcération de saint Pierre eut lieu au mois d'octobre de l'an 65 de Notre-Seigneur.

Elle dura neuf mois, c'est-à-dire jusqu'à la fin de juin de l'an 66. Saint Paul partagea la détention de saint Pierre, non pour avoir contribué à la chute de Simon, mais pour avoir converti, à la cour même de Néron, une malheureuse créature, objet des passions du monstre couronné.

XXXII

Comme les affreux dragons, objets de terreurs religieuses, que les premiers Apôtres de l'Évangile trouvèrent dans un grand nombre de lieux, les étonnants prestiges de Simon le Magicien nous révèlent les gigantesques combats que les Apôtres eurent à livrer pour chasser Satan de son empire usurpé. A nous-mêmes ils apprennent combien doit être vive notre reconnaissance pour le divin Libérateur du monde et pour ses envoyés, qui, au prix d'inconcevables travaux couronnés par l'effusion de leur sang, portèrent chez

toutes les nations, assises alors dans les ombres de la mort, la bienfaisante lumière de l'Évangile. Jouissons de cet immense bienfait, mais n'oublions pas les bienfaiteurs.

Voir : Cor. a Lap., in *Act. app.*, VIII, 5-24 ; Foggino, *De romano D. Petri itinere et episcopatu*, exercitat. duodecima ; Bar., *Ann.*, an. 44, n. 51-59 ; an. 68, n. 13-23. Dans ces deux auteurs se trouvent tous les témoignages des Pères et des auteurs profanes relatifs à Simon le Magicien.

SAINT LIN

PREMIER APOTRE ET PREMIER ÉVÊQUE DE BESANÇON,
PREMIER SUCCESSEUR DE SAINT PIERRE.

I

Écrivant, de Rome, à Timothée, saint Paul lui dit : « Eubule, Pudens, Lin, Claudia et tous les frères vous saluent (1) ».

Saint Lin, que l'Apôtre nomme parmi ses amis intimes, naquit en Italie, à Volterra, ville de Toscane, à douze lieues de Pise.

L'histoire n'a conservé que le nom de son père; il s'appelait Herculanus. Suivant un grand nombre d'auteurs *complures auctores*, celui de sa mère était Claudia, la même dont saint Paul envoie le salut à Timothée.

II

Dans l'antiquité païenne, cité importante qui donna naissance à Perse, le poète satirique contemporain de Néron, et, au moyen âge, république indépendante, Volterra, déchue de son ancienne splendeur, compte à peine aujourd'hui

(1) II Timoth., iv, 21.

six mille habitants et n'offre de remarquables que ses monuments étrusques.

III

Pendant tout le règne du paganisme, l'Étrurie, la Toscane actuelle, fut célèbre par ses magiciens. On croit qu'elle fut peuplée par les Phéniciens, qui apportèrent en Occident les pratiques occultes de l'idolâtrie orientale.

C'est de là que Numa fit venir les devins sacerdotaux, pour tracer le pourtour de la ville de Rome, et que, du temps même de Cicéron, les Romains envoyaient les jeunes sénateurs, pour apprendre la science des aruspices et des augures.

IV

N'est-il pas admirable de voir la Providence tirer du foyer séculaire de l'idolâtrie, de l'autre même des plus redoutables démons, le second Vicaire de Celui qui devait faire taire tous les oracles et renverser toutes les idoles !

Saint Lin se montre digne de sa mission. Telles étaient sa foi et sa sainteté, qu'il chassait les démons et ressuscitait les morts.

V

Dans sa lettre aux chrétiens de Tralles, le grand martyr d'Antioche, saint Ignace, nous apprend que saint Lin s'attacha d'abord à saint Paul, en qualité de diacre, puis, en la même qualité, à saint Pierre, auquel il succéda (1). Mais il

(1) Sanctus Stephanus, beato Jacobo; Timotheus et Linus Paulo Anacletus et Clemens, beato Petro ministrarunt.

n'attendit pas jusqu'à la mort de saint Pierre la consécration épiscopale.

VI

Le chef des Apôtres, à qui était confié le soin de toute l'Église, c'est-à-dire le monde entier à convertir, n'était pas seulement évêque de Rome, il était missionnaire universel et les devoirs de sa charge l'obligeaient à de fréquents voyages en Orient comme en Occident.

Nous savons, en particulier, que, mettant à profit la liberté dont jouirent les chrétiens pendant les premières années de Néron, saint Pierre entreprit l'évangélisation des provinces occidentales de l'empire, les Gaules, par conséquent, et même la Grande-Bretagne.

VII

Pendant ses absences, il fallait pourvoir au gouvernement de l'Église de Rome. Dans ce but, saint Pierre se donna deux coadjuteurs, saint Lin, et saint Clet : telle est la raison toute naturelle de leur élévation à l'épiscopat.

Henschenius en donne une autre très vraisemblable. Dans la consécration épiscopale de saint Lin et de saint Clet, comme coadjuteurs de saint Pierre dans ses fonctions épiscopales, nous voyons, dès les temps primitifs, s'établir la coutume, devenue une loi dans les canons apostoliques. Cette coutume, encore en vigueur, veut que trois évêques concourent au sacre d'un nouvel évêque (1).

Sur ce point, comme sur tous les autres, nos usages liturgiques remontent à la plus haute antiquité, et par cela seul commandent le plus profond respect.

(1) Exercit., iv, n. 31.

VII

Missionnaires eux-mêmes, les deux évêques, saint Lin et saint Clet, ne demeuraient pas toujours à Rome. A l'exemple de saint Pierre ils allaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, annoncer l'Évangile au dehors.

A la gloire éternelle de Besançon, le flambeau de la foi lui fut apporté par saint Lin. En revendiquant l'insigne honneur d'avoir eu pour premier évêque le premier Pape après saint Pierre, Besançon n'exagère pas ses prétentions. La présente *Biographie* en résume les principales preuves.

Elles sont au nombre de trois : 1° la rapide propagation de l'Évangile aux premiers jours du Christianisme ; 2° l'importance de la ville de Besançon ; 3° la tradition.

IX

LA RAPIDE PROPAGATION DE L'ÉVANGILE
AUX PREMIERS JOURS DU CHRISTIANISME.

Afin de ne pas répéter ce que j'ai dit dans la préface des *Biographies évangéliques*, je me contente de rappeler la prédiction de Notre-Seigneur. Quelques jours avant sa Passion, le divin Maître, assis au milieu de ses disciples, sur le versant de la montagne des Oliviers, en face de Jérusalem, leur annonce les châtimens qui tomberont sur la cité déicide. Puis il ajoute : « Et cet Évangile du Royaume sera prêché dans tout l'univers, pour servir de témoignage à toutes les nations : et alors viendra la consommation (1). »

(1) Matth., xxiv, 14.

X

Le sens littéral de cette infaillible prédiction est que, depuis la sortie du Cénacle jusqu'à Titus, c'est-à-dire dans l'espace de trente-six ans, l'Évangile ferait le tour du monde, qu'il serait annoncé à toutes les nations de la terre, parmi lesquelles il rencontrerait des adversaires et des disciples, et qu'alors arriverait la ruine de Jérusalem.

XI

Par l'évangélisation universelle du monde, il faut comprendre la fondation des Églises par les Apôtres en personne ou par les compagnons mêmes de leur apostolat, dans toutes les parties de l'univers. Le mot même de *fondation* ne veut pas dire qu'ils aient donné à toutes ces chrétientés naissantes la forme régulière et complète dont elles ont joui dans la suite des temps.

Il signifie qu'au nom de leur Maître, les Apôtres ont répandu, sur toute la surface du globe, la semence évangélique, et créé partout des familles chrétiennes, devenues plus tard des Églises. C'était une prise de possession de tous les peuples, donnés en héritage au divin Rédempteur.

XII

Telle est l'interprétation unanime des saints Pères et des plus savants commentateurs; d'où il résulte que la lumière évangélique s'est répandue avec une rapidité analogue à celle du soleil (1). Résumant toute la tradition, saint Thomas

(1) Cor. a Lap., in Matth. xxiv.

nous donne, avec sa lucidité ordinaire, le sens précis des paroles de Notre-Seigneur.

« La prédication de l'Évangile par toute la terre, enseigne le docteur angélique, peut s'entendre de deux manières.

« La première, quant à la divulgation de la connaissance de Jésus-Christ, et dans ce sens l'Évangile fut prêché dans le monde entier *pendant la vie même des Apôtres*, comme dit saint Chrysostome.

« A ce genre de prédication se rapporte ce que dit Notre-Seigneur : *Et alors viendra la ruine de Jérusalem*, dont il parlait dans le sens littéral.

« La seconde, quant à la prédication de l'Évangile avec son plein effet : c'est-à-dire en tant que l'Église sera fondée dans chaque nation; et dans ce sens l'Évangile, comme dit saint Augustin, n'a pas encore été prêché dans le monde entier : lorsque cela aura lieu, *alors viendra la fin du monde (1)*. »

XIII

Inutile d'ajouter que la prédiction de Notre-Seigneur s'est littéralement accomplie. Saint Marc, qui écrivait son Évangile, à Rome, vers l'an 42 ou 44, dit expressément : « Le Seigneur Jésus ordonna aux Apôtres d'aller dans le monde entier prêcher l'Évangile à *toute créature*. Étant donc partis, ils prêchèrent *partout*; le Seigneur coopérant et confirmant sa parole par des miracles subséquents (2). »

XIV

Dans l'Épître aux Romains, écrite l'an 58, saint Paul parle comme saint Marc : « La foi que vous professez, dit-il aux

(1) I. 2^e q, 106, art. 4. ad. 1.

(2) Marc, xvi, 15-20.

fidèles de Rome, est prêchée dans le *monde entier* (1) ». Deux ans plus tard, écrivant aux Colossiens, il proclame le même fait : « Demeurez fermes dans l'espérance de l'Évangile que vous avez entendu, qui a été prêché à *toute créature qui est sous le ciel* (2). »

Ainsi, d'après les affirmations infaillibles des Apôtres, l'Évangile n'avait pas même attendu, pour se répandre dans le monde entier, les trente-six ans prédits par Notre-Seigneur comme terme extrême ; il en avait fait le tour en moins de vingt ans.

XV

En faveur de la diffusion universelle et presque instantanée de la lumière évangélique, s'ajoute, aux paroles de Notre-Seigneur et des Apôtres, le témoignage de l'histoire :

« Comme le rayon de soleil, dit Eusèbe, illumine tout d'un coup toutes les parties de l'horizon, ainsi, par un effet de la puissance céleste, la Parole de Dieu, le Verbe du salut, porta instantanément sa splendeur à l'univers entier. Les paroles prophétiques des Saintes Écritures se sont vérifiées au pied de la lettre ; la voix des Évangélistes et des Apôtres s'est fait entendre à tous les peuples, et leur parole a retenti jusqu'aux extrémités de la terre.

« Semblable à l'aire du laboureur qui, au temps de la moisson, se remplit soudain de gerbes recueillies de toutes parts, les Églises établies dans toutes les villes et dans toutes les bourgades se virent bientôt remplies d'une multitude infinie de personnes (3) ».

(1) Rom., I, 18.

(2) Coloss., I, 23.

(3) *Hist.*, lib. II, c. 3.

XVI

Deux faits, miraculeux au premier chef, frappaient d'admiration les Pères de l'Église ; et, avec l'évidence de la lumière, prouvaient la divinité du Christianisme. Le premier, le triomphe de la faiblesse sur la force, des victimes sur les bourreaux. Le second, la prodigieuse rapidité de l'évangélisation de l'univers.

« Je ne consentirai jamais, continue Eusèbe, à ne voir qu'un fait humain dans la prédication que font les Apôtres à *tout l'univers* du nom de Jésus ; des miracles de sa vie, qu'ils publient dans les villes et dans les campagnes ; envahissant l'empire romain, et la cité reine de toutes les cités ; parcourant les royaumes des Perses et des Arméniens, les contrées habitées par les Parthes ; pénétrant chez les Scythes et jusqu'aux confins de l'univers, dans les régions de l'Inde ; traversant l'Océan et abordant jusqu'aux îles qu'on appelle Britanniques : *trans Oceanum evasisse, ad eas insulas quae Britanniae vocantur* (1).

XVII

Retenons bien ces dernières paroles, elles sont doublement précieuses. D'une part, elles facilitent la croyance à l'apostolat de saint Lin (2) ; d'autre part, elles autorisent la tradition de l'Angleterre, qui soutient avoir reçu la foi de saint Pierre et de saint Paul en personne.

(1) *Demonst. evang.*, lib. III, p. 205, edit. Migne.

(2) En se rendant de Rome en Angleterre, saint Pierre ne se détournait pas beaucoup de passer par Besançon, du moins il put avoir une connaissance précise de cette ville importante et concevoir le désir de la faire évangéliser.

Afin de ne pas me répéter, j'ometts bien d'autres témoignages cités dans la préface de nos *Biographies*, et je viens à l'évangélisation des Gaules en particulier.

XVIII

Après les preuves irréfragables de l'apostolicité immédiate de toutes les Églises du monde en général, il peut, à bon droit, paraître superflu de produire des raisons spéciales, pour assurer la même gloire aux Églises des Gaules. Il n'en est pas ainsi.

Sous de vains prétextes, des critiques modernes, des critiques *français!* se sont obstinés à nier l'évangélisation de la France par les Apôtres en personne, ou par les compagnons de leur apostolat. A leurs prétentions insensées et malsaines, il faut opposer sans crainte une négation radicale.

XIX

La vérité est : 1° qu'en France la foi remonte aux premiers jours de l'Église. A l'exemple de ses sœurs de l'Orient et de l'Occident, la Gaule peut dire : « Et moi aussi je suis fille des Apôtres. Je ne suis pas un enfant posthume. Je connais ma généalogie. Comme celui de mes sœurs, mon acte de naissance date de l'époque écoulée entre le Calvaire et la ruine de Jérusalem. »

La vérité est : 2° qu'après la Palestine, la France la première, du moins en Occident, a connu le Christianisme; c'est-à-dire a été sérieusement informée de la naissance, des miracles, de la doctrine et de la mort de Notre-Seigneur. Donnons-en quelques preuves.

XX

Nous demandons, d'abord, à nos petits critiques, jansénistes et gallicans : Où avez-vous vu qu'en annonçant la prédication de l'Évangile par toute la terre, avant la ruine de Jérusalem, Notre-Seigneur ait dit : « Cet Évangile sera prêché dans tout l'univers, EXCEPTÉ DANS LES GAULES ? »

Où avez-vous vu que saint Marc et saint Paul, disant qu'avant la ruine de Jérusalem l'Évangile avait fait le tour du monde, aient ajouté « *excepté les Gaules* » ?

De quelle autorité vous permettez-vous d'exclure les Gaules du bienfait de l'évangélisation apostolique ?

XXI

Les Gaules étaient-elles un coin de terre inconnu ? N'étaient-elles pas, au contraire, une des parties les plus considérables et les plus florissantes de l'ancien monde ? Ne formaient-elles pas un assemblage de nations très connues et très redoutées ? N'étaient-elles pas aux portes de Rome, demeure de saint Pierre, spécialement chargé de former l'immense bercail dont il était le chef ?

XXII

Et pendant vingt-cinq ans, saint Pierre serait demeuré à Rome, les bras croisés en face des Gaules, journellement fréquentées par les Romains, sans y venir lui-même, ou sans y envoyer un seul missionnaire ? Parmi les autres Apôtres ou les soixante-douze disciples qui visitèrent les peuples les plus reculés de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, pas un n'aurait eu la pensée d'évangéliser les Gaules ?

Il nous semble que proposer de pareilles questions, c'est les résoudre.

XXIII

Aux preuves indirectes de l'évangélisation immédiatement apostolique des Gaules, s'ajoutent les preuves directes. J'ai dit qu'entre toutes les contrées de l'Occident, les Gaules ont été les premières sérieusement informées de la présence du Fils de Dieu parmi les hommes : il reste à le montrer.

XXIV

De toute éternité la France avait été choisie pour être la fille aînée de l'Église. Sans autre raisonnement, je ne puis m'empêcher de croire qu'en cette qualité, elle a dû connaître avant ses sœurs cadettes, les faits qui signalaient la venue du Messie et la présence du Messie lui-même.

C'est là une de ces belles harmonies qu'on rencontre à chaque pas dans les œuvres de la Sagesse éternelle, et dont un esprit superficiel peut seul mettre en doute la touchante réalité. D'ailleurs, de cette glorieuse prédilection, l'histoire va bientôt nous offrir les preuves les plus consolantes.

XXV

La cinquante-septième année du règne d'Auguste, Notre-Seigneur étant âgé de seize ans, Archélaüs, fils et successeur d'Hérode, fut privé de son gouvernement, et envoyé en exil perpétuel à Vienne, dans les Gaules, où il mourut six ans après la Passion du Sauveur.

Ce prince connaissait les prodiges qui avaient signalé la naissance de saint Jean-Baptiste, le massacre des Innocents,

l'adoration des Mages. Peut-on raisonnablement supposer que, pendant vingt-deux à vingt-trois ans d'exil, Archélaüs n'en ait jamais ouvert la bouche? On le peut d'autant moins que ces faits avaient un grand retentissement, qu'ils intéressaient sa famille et qu'il devait être empressé, lui, témoin oculaire, d'en rectifier ou d'en compléter la relation.

XXVI

Voici qui est plus significatif. Quelques années à peine après la mort du Sauveur, abordaient aux côtes de Provence ses plus intimes amis. Il rétrograderait de cent ans celui qui, de nos jours, oserait révoquer en doute l'apostolat de Lazare, de Marthe, de Madeleine et de leurs compagnons à Marseille, à Tarascon, à Aix et dans le midi de la France.

Comme pour confirmer la mission de ses amis, le divin Maître allait faire arriver dans les Gaules deux de ses plus grands ennemis. Ces deux missionnaires d'un nouveau genre sont Hérode et Pilate.

XXVII

L'an 40 de Notre-Seigneur, sept ans après sa Passion, Hérode, le meurtrier de saint Jean-Baptiste, l'insulteur du Sauveur Jésus, est privé de ses États et de toutes ses richesses par l'empereur Caligula, puis envoyé en exil dans la ville de Lyon, avec Hérodiade et sa fille Salomé, la danseuse.

Quelle impression dut produire, non seulement à Lyon, mais dans les Gaules, l'arrivée de ces odieux personnages? A combien de questions et de commentaires donna lieu leur présence? Comme tout ce qu'on racontait de leurs crimes et de leur disgrâce était de nature à populariser de plus en plus la connaissance des faits évangéliques, dont la Judée était le théâtre!

Je dis *populariser de plus en plus*, car depuis que les amis du Sauveur étaient en Provence, prêchant la doctrine de leur divin Maître et faisant des miracles, la lumière de l'Évangile éclairait déjà une partie des Gaules.

XXVIII

Hérode était depuis un an dans notre patrie, lorsqu'un nouveau personnage, plus célèbre encore, vint, par sa présence, annoncer l'Évangile. L'an 41 de Notre-Seigneur, Pilate fut rappelé de la Judée, dépouillé de toutes ses dignités, banni à perpétuité et relégué dans les Gaules, dans la ville de Vienne. Il y resta environ trois ans et finit sa vie par le suicide.

XXIX

Nier, ou seulement mettre en doute que, pendant ce laps de temps, Pilate, livré à lui-même, ait parlé de Notre-Seigneur, serait plus que puéril. Comment? Pilate qui avait envoyé à Tibère la relation détaillée de la vie du Personnage extraordinaire qui remplissait le monde du bruit de son nom, dont les actes avaient jeté un si grand éclat sur son gouvernement, et dont la mort associait son nom à celui de l'auguste Victime, pouvait-il rester muet sur de si prodigieux événements?

XXX

Ceux qui l'approchaient ne devaient-ils pas être avides de recueillir de sa bouche tous les détails sur ce qui s'était passé? Lui-même, soit pour les intéresser, soit pour se justifier, ne devait-il pas revenir souvent dans ses conversations sur un sujet dont il était plein, et qu'il avait connu mieux

que personne ? Tout cela est vrai, parce que tout cela est dans la nature.

De tout ce qui précède il résulte que, par une prédilection de la Providence, les Gaules avaient entendu parler de Notre-Seigneur, dès les premières années de sa vie ; et que, depuis sa mort, la connaissance du Christianisme commençait à s'y répandre, avant même l'arrivée de saint Pierre en Occident.

XXXI

Une fois à Rome, le premier soin de saint Pierre fut d'évangéliser les Gaules (1).

Cette évangélisation se fit avec un ensemble et une rapidité merveilleuse. Envoyés par le chef de l'Église, un essaim d'évêques missionnaires portent le flambeau de la foi dans toutes nos provinces.

« Il est absolument certain, écrivait au XII^e siècle Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, que Crescent a été l'apôtre de Vienne ; Ursin, de Bourges ; Paul, de Narbonne ; Saturnin, de Toulouse ; Austremoine, de l'Auvergne ; Martial, de Limoges, de Bordeaux et de Poitiers ; Fronton, du Périgord ; Eutrope, de la Saintonge ; Gatien, de Tours ; Julien, du Mans ; Denys, de Paris ; Potentien et Savinien, de Sens ; Lucien, de Beauvais ; Andoche, d'Autun ; Bénigne, de Langres ; et qui pourrait nommer tous nos glorieux Apôtres et Pères dans la foi (2) ! »

XXXII

Comme lui-même le dit, le saint abbé ne fait qu'une énumération sommaire des premiers apôtres des Gaules. De là

(1) Gallias in fide erudiendas statim post adventum in Italiam susceperunt. De Marca, *Epist. ad Henric. Vales.*

(2) Tract. contr. Petro Brus., p. 770, ed. Migne.

vient qu'il ne mentionne ni Lin de Besançon, ni Trophime d'Arles, ni Lazare de Marseille, ni Materne de Cologne et de Trèves, bien que leur apostolat, contemporain de saint Pierre, ne soit pas moins certain que celui des illustres missionnaires dont il donne les noms.

XXXIII

J'ai dit que, immédiatement après l'arrivée de saint Pierre à Rome, l'évangélisation des Gaules se fit avec une merveilleuse rapidité. Dès l'an 169, environ soixante ans après la mort de saint Jean, le dernier survivant des Apôtres, saint Irénée, affirme que l'Évangile non seulement a été prêché à toutes les nations de l'Orient et de l'Occident; mais, ce qui est bien plus significatif pour l'apostolat de saint Lin, que des Églises étaient *fondées* chez toutes les nations de l'Occident, notamment chez les *Celtes* (1).

XXXIV

Mais la fondation d'Églises dans le monde entier, c'est-à-dire l'établissement régulier et durable de milliers de chrétiens, n'est pas l'affaire d'un jour. Un pareil fait, on en conviendra, demande un temps assez long et suppose une prédication déjà ancienne.

Dans les paroles de saint Irénée et dans la date où elles furent écrites, quelle solide preuve de l'évangélisation immédiatement apostolique des Gaules, par conséquent de la Séquanie et de son importante capitale!

Quelle réfutation péremptoire de ceux qui retardent l'évan-

(1) Neque haec quae in Germania *fundatae* sunt Ecclesiae... neque haec quae in Celtis. (*Adv. haeres.*, c. XII et XIII.)

gélisation de Besançon jusqu'à l'arrivée des saints Ferréol et Fergeux, vers l'an 180!

XXXV

Tertullien, dont le berceau touche à la tombe de saint Irénée, n'est pas moins explicite. « Les rameaux variés de la race des Gétules, dit le grand apologiste, les nombreux pays habités par les Maures, toutes les contrées des Espagnes, *les diverses nations des Gaules*, la Bretagne inaccessible aux Romains, sont soumises au Christ. »

XXXVI

IMPORTANCE DE LA VILLE DE BESANÇON.

Deux faits importants sont désormais acquis à notre *Biographie*. D'une part, l'évangélisation générale des Gaules, soit par les Apôtres en personne, soit par les compagnons de leur apostolat. D'autre part, l'existence, au milieu du II^e siècle, d'Églises *fondées* chez les diverses nations des Gaules, notamment la Gaule Celtique, habitée par les Séquanais.

Ces deux faits en renferment un troisième, l'évangélisation de Besançon dès les premiers jours du Christianisme et, comme conséquence, l'apostolat de saint Lin. Quelques détails historiques vont en donner la preuve.

XXXVII

À la naissance du Christianisme, les Gaules, conquises par César, se divisaient en trois provinces : la Gaule Aquis-

(1) *Adv. Judaeos*, p. 164, edit. Pamel, in-fol., 1583.

taine ; la Gaule Belgique et la Gaule Celtique, dont Besançon était la capitale. Ces trois provinces réunies formaient sans contredit une des parties de l'empire romain les plus florissantes et les plus connues. Entre ces provinces, une des plus considérable était la Séquanie appelée, à cause de son importance, la « Très Grande Séquanie » : *Maxima Sequanorum provincia*.

C'est à juste titre, car la Séquanie comprenait non seulement toute la Franche-Comté, les Vosges, une bonne partie de la Lorraine et de la Suisse, mais encore la Bresse, et l'Alsace jusqu'au Rhin.

XXXVIII

La preuve de cette vaste étendue s'est perpétuée dans un fait encore existant. Dans les temps primitifs, les diocèses ecclésiastiques eurent les mêmes limites que les provinces civiles. De là vient que l'archevêché de Besançon a eu pour suffragants Nancy, Metz, Saint-Dié, Belley, Strasbourg et même Lausanne (1).

XXXIX

De cette Très Grande Séquanie qui, au témoignage de tous les historiens, était la province la plus peuplée des Gaules, Besançon était la capitale.

Par son antiquité, perdue dans la nuit des temps ; pour ses richesses et sa beauté appelée *Chrysopolis*, la Ville d'Or ; à

(1) Hanc provinciae latitudinem satis indicat archiepiscopatus dioecesis Vesuntina. Nam (ut ait Lucius papa) urbes et loca, in quibus Primates praesidere debent, non a modernis, sed multis ante adventum Christi statutae sunt temporibus. (*Apud Joan. Jacob. Chiffel. Vesuntio*, p. 10.)

cause de ses puissantes fortifications, mentionnées par César : *Maximum et Munitissimum Sequanorum oppidum* (1), Besançon fixait tous les regards.

Rome surtout la connaissait de longue date. Elle n'avait pas oublié que c'était de la ville du *Bison* (2) qu'était parti le gros de l'armée gauloise qui, sous la conduite de Brennus, l'avait autrefois ravagée, réduite en cendres et égorgé ses sénateurs (3).

(1) *De Bell. Gall.*, lib. I.

(2) La ville du *Bison*. Sur ce nom assez étrange, voici ce qu'on lit dans le P. Chifflet (*Vesuntio*, p. 43) : « Nous sommes de l'avis de nos ancêtres qui dérivent le nom de Besançon de *Bison*, animal sauvage qui fut pris dans le lieu où est aujourd'hui la ville. Nous l'avons lu dans de très anciens manuscrits de l'église métropolitaine, *in vetustissimis manuscriptis codicibus, Ecclesiae Metropolitanae*. Cette tradition, venue jusqu'à nous, porte qu'en défrichant une forêt pour bâtir la ville, on trouva un Bison. De là lui est venu le nom invariable de *Bisontica*, ou *Visontica* : le B changé en V, comme cela se voit souvent. Aussi on trouve le Bison sur les anciennes monnaies ou médailles de Besançon. »

Le bison, n'est pas un animal chimérique, c'est une espèce de buffle à crinière de lion, connu de toute l'antiquité. Boëce le décrit ainsi : « Dans les forêts de l'Écosse, on trouve des buffles tout blancs, avec crinière de lion. *Descript. regni Scotiae*, fol. xi. On en rencontre encore, quoique rarement, dans les forêts de l'Amérique Septentrionale.

Buffon en avait vu un jeune dont il dit : « L'énorme crinière dont sa tête est entourée, n'est pas du crin mais de la laine onnée et divisée en flocons, pendant comme une vieille toison. » (*Hist. nat.*, *Bison*.)

Cet animal, de la grandeur d'un bœuf, est très rapide à la course, très sauvage et très redoutable. A ces titres le bison jouait un grand rôle parmi les bêtes sauvages, que les Romains faisaient paraître dans leurs amphithéâtres. — *In omni Septentrionali plaga Bisontes frequentissimi, qui Bubus feris similes sunt. Setosi colla, jubar horridi, ultra Tauros pernicitate vigentes, capti assuescere manu nequeunt. Solin. In Polihystore*, c. 23.

Aujourd'hui le Jardin d'Acclimatation, à Paris, possède un de ces redoutables animaux.

Remarquons la ténacité de la tradition : Le nom de *Chrysopolis*, donné à Besançon, fut vite oublié, et la ville reprit son ancien nom.

(3) On prétend que Brennus était roi des Séquanais : César vengea

XL

Depuis qu'elle était devenue sa conquête, Rome avait travaillé avec ardeur à faire à son image la cité séquanais : elle n'y réussit que trop. Comme toutes les villes romaines de premier ordre, Besançon avait son amphithéâtre, son cirque, sa naumachie, ses thermes, ses arènes, son école de gladiateurs, son champ de Mars, son Capitole, son Forum, ses gymnases, ses temples en grand nombre, dédiés aux principales divinités gréco-romaines ; et, malheureusement, ses sacrifices humains, si nombreux et si barbares que les Romains eux-mêmes furent obligés de les abolir.

XLI

Tous ces faits, réunis aux faits contemporains et étudiés sans passion, me semblent former, en faveur de l'évangélisation primitive de Besançon, une preuve morale dont la force égale, si elle ne surpasse, celle de toute preuve historique.

Comment supposer qu'entre toutes les provinces des Gaules, saint Pierre ait oublié la plus importante, lui qui, de sa personne, évangélisait ou faisait évangéliser les petites villes de la Bythinie, de la Phrygie, du Pont, de la Cappadoce ?

Comment croire qu'il ait négligé d'envoyer un seul Apôtre à une ville telle que Besançon, célèbre entre toutes et dont la conversion pouvait avoir tant d'influence sur la Grande Séquanie ? Une pareille supposition est-elle admissible ? Nous en faisons juge tout homme de bonne foi.

la prise de Rome par la défaite d'Arioviste, qui eut lieu, paraît-il, près de Montbéliard, sur le territoire du village de Dampierre-sous-Bois.

XLII

Quant aux esprits hésitants qui, à raison d'anciens préjugés, renvoient au milieu du m^e siècle l'évangélisation des Gaules, par conséquent de Besançon et de la Séquanie, nous leur rappellerons non seulement les textes de saint Irénée et de Tertullien, mais le passage suivant du savant archevêque de Marca.

XLIII

« Je ne puis n'empêcher de me plaindre, écrivait-il, de l'injure faite à la France, non par des étrangers, mais par des Français. Aveuglés par le vain désir de passer pour savants, au lieu de voir la vérité *qui brille à tous les yeux*, ils imaginent qu'ils doivent la chercher, comme si elle était cachée au fond d'un puits.

« Ils savent très bien que les Apôtres ont porté l'Évangile dans l'Éthiopie et dans les Indes, et ils nient qu'ils l'aient porté dans les Gaules, comme si les plus florissantes nations, et les plus voisines de Rome, la capitale du monde, leur avaient été moins chères que ces régions très éloignées et situées en dehors des frontières romaines. Telle ne fut pas la pensée des Apôtres. *A peine arrivés en Italie, leur premier soin fut d'évangéliser les Gaules* (1). »

XLIV

Et maintenant, que saint Pierre ait envoyé saint Lin à Besançon, comme il envoyait tant d'autres missionnaires dans

(1) *Epist. ad Henr. Vales.*

les Gaules : qu'y a-t-il d'impossible, ou même d'in vraisemblable? Saint Lin était coadjuteur de saint Pierre, associé à la prédication universelle de l'Évangile, et il avait pour collègue saint Clet.

Qui pouvait empêcher saint Pierre de détacher, de temps en temps, en mission un de ses coadjuteurs? La présence simultanée de l'un et de l'autre n'était pas toujours nécessaire à Rome, surtout lorsque saint Pierre s'y trouvait.

D'ailleurs, par son importance, l'évangélisation de la plus grande province des Gaules et de sa célèbre capitale, semblait demander un apôtre distingué entre tous. Saint Pierre pouvait donc envoyer saint Lin à Besançon; il était convenable qu'il le fit. L'a-t-il fait? L'histoire va répondre.

XLV

LA TRADITION.

Jusqu'à l'époque des hypercritiques, dont la présomption fut en raison directe de l'ignorance, jansénistes et gallicans qui, pendant plus d'un siècle, se livrèrent au noble métier de dénicher nos saints et de décapiter nos églises, en faisant main basse des traditions les plus vénérables, Besançon a toujours cru qu'il avait eu pour premier apôtre saint Lin, successeur immédiat de saint Pierre. Écoutons cette antique Métropole nous raconter elle-même l'histoire de sa vocation à la foi.

XLVI

« C'était l'an de l'Incarnation 54, le tribun Onnasius, gouverneur de la ville (1) se promenant non loin des murailles,

(1) On compte parmi ses successeurs un membre de la famille Claudia; et, plus tard, Munatius Plancus, disciple de Cicéron et fondateur de la ville de Lyon.

aperçut un homme dont le costume étranger attira son attention. Il s'approcha et lui demanda qui il était et quelle était sa religion : cet étranger était saint Lin.

« Il s'empessa de répondre au tribun : « J'adore un seul
« vrai Dieu, et puisse-t-il vous être propice ! dont le fils Jésus-
« Christ s'est fait homme pour nous. Ce Fils adorable a
« cruellement souffert de la part des Juifs, qui, après d'in-
« nombrables tourments, ont fini par le crucifier, mais trois
« jours après sa mort il est ressuscité, contrairement à toutes
« les lois de la nature. Par ce miracle il a prouvé au monde,
« avec la dernière évidence, qu'il est vraiment le Fils de Dieu,
« Maintenant il est dans le ciel, dont il est le roi, et il y vivra
« éternellement, environné de ceux que leur foi et leur
« piété auront rendus dignes de cet heureux séjour ».

XLVII

« L'assurance et la sagesse de l'étranger plurent au tribun, et la pensée lui vint de le recevoir chez lui (1). Ce n'est pas qu'il eût l'intention d'embrasser la vraie foi, mais il voulait satisfaire sa curiosité, en apprenant de nouveaux détails sur ce Nazaréen crucifié, dont il avait déjà entendu parler (2).

XLVIII

« Telle fut la conduite de Lin dans le palais d'Onnadius que celui-ci, voyant la sainteté de son hôte, lui fit concession

(1) Le palais du gouverneur romain occupait l'emplacement de la Métropole actuelle.

(2) Rien n'est moins invraisemblable. Le passage de Notre-Seigneur sur la terre avait retenti jusqu'aux extrémités du monde. De plus, les *Actes* du Sauveur, rédigés par Pilate, avaient été envoyés à Tibère, et se trouvaient à Rome dans les archives du Sénat.

d'un terrain. Le saint apôtre, qui était venu pour prêcher la Résurrection de Jésus-Christ, éleva dans ce lieu un édifice en l'honneur de la Résurrection, de la Sainte Vierge et de saint Étienne premier martyr. »

XLIX

Ce dernier détail rentre dans les faits généraux de l'histoire. On sait que la plupart de nos églises primitives furent dédiées sous le vocable de saint Jean-Baptiste et de saint Étienne. La raison en est que les Apôtres et leurs compagnons avaient apporté, en Occident, des reliques de ces deux illustres saints.

A Besançon, l'église actuelle de Saint-Jean fut originellement dédiée à saint Étienne, puis à saint Jean et à saint Jean : enfin le nom de Saint-Jean lui est resté, et celui de Saint-Étienne a passé à l'église bâtie au sommet de la montagne.

Il en a été de même à Lyon. Son église métropolitaine eut d'abord pour patron saint Étienne, puis saint Jean. Ce dernier vocable est celui qu'elle porte aujourd'hui, et celui de saint Étienne a été donné à une église bâtie dans le voisinage (1).

(1) Voici quelques-unes de nos églises primitives placées sous le vocable de saint Étienne :

Agen, Saint-Étienne; Besançon, Saint-Jean Apôtre, et Saint-Étienne, 1^{er} martyr; Bourges, Saint-Étienne; Cahors, Saint-Étienne, 1^{er} martyr; Châlons, Saint-Étienne; Limoges, Saint-Étienne, 1^{er} martyr; Lyon, Saint-Jean; Meaux, Saint-Étienne; Metz, Saint-Étienne, 1^{er} martyr; Saint-Brieuc, Saint-Étienne; Sens, Saint-Étienne; Toulouse, Saint-Étienne.

On pourrait compléter ce travail en l'étendant aux cathédrales dont les diocèses ont été supprimés en 1802.

A l'occasion de ce grand nombre d'églises de France dédiées à saint Étienne, le *Martyrologe des Gaules*, 26 décembre, fait les réflexions

L

A l'édicule saint Lin ajouta un baptistère où devaient être régénérés ceux qui se feraient chrétiens.

Ce baptistère appelé les *fonts de saint Lin*, fut pendant bien des siècles l'unique baptistère de Besançon. Plus tard, on baptisa dans les différentes paroisses de la ville, à la réserve des samedis de Pâques et de la Pentecôte.

Ces jours-là tous les baptêmes devaient avoir lieu au baptistère de saint Lin, afin de perpétuer de génération en génération la connaissance du lieu où saint Lin avait baptisé les premiers chrétiens de Besançon.

LI

« Plusieurs manuscrits disent qu'Onnasius fut un des premiers à embrasser la foi. Un nombre considérable de personnes se montraient disposées à suivre son exemple, lorsqu'un jour, le peuple offrant un sacrifice à ses dieux placés sur des colonnes de pierre, saint Lin accourut et,

suyvantes : « Huic Beatissimo Stephano Gallia prae caeteris gentibus, seculiari jure addacta et devincta videtur, et ipsa salutiferae fidei christianae traduce, quam et Dei dono inestimabili. Sic et ope meritique ipsius proto martyris censenda est consecuta. Vetus enim apud pios est vulgatissimumque adagium : *Si Stephanus non orasset Ecclesia Paulum non habuisset*. Porro sine Stephani prece ut Ecclesia non habuisset Paulum; sic nec sine Pauli praedicatione *Dionysium Gallia fuisset adepta*. Debet igitur Stephano Gallia, vel hoc titulo beneficium suae illuminationis. »

Comme les païens élevaient des monuments aux dieux, de qui ils croyaient avoir obtenu la victoire; ainsi les premiers apôtres des Gaules, sachant que c'était à la faveur de saint Étienne qu'ils avaient soumis ces peuples à la foi, lui érigèrent les premiers temples connus dans nos contrées.

fendant la foule, s'écria : — *Cessez d'honorer de pareilles divinités et de rendre à de vaines idoles l'honneur qui n'est dû qu'au vrai Dieu ; embrassez plutôt la foi que je vous prêche !* »

LII

« Ces paroles furent un coup de foudre qui brisa une des colonnes, la fit tomber par terre et mutila la statue qu'elle soutenait. »

Le même fait se trouve plusieurs fois reproduit dans les *Actes des Martyrs*. Ces colonnes étaient au nombre de quatre, nombre des grands dieux des Séquanais : Hésus, Teutatès, Taranès et Bélénus.

D'après l'usage suivi chez les païens, elles étaient placées en *haut lieu*, c'est-à-dire sur l'emplacement de la citadelle d'aujourd'hui, appelé le mont Célius. C'est, d'ailleurs, à mi-côte de ce mont qu'était bâtie la ville primitive.

Renversées par un ouragan vers la fin du xiv^e siècle, ces colonnes ne furent pas relevées, mais leurs larges piédestaux se voyaient encore avant la Révolution.

LIII

« Ce spectacle inattendu exaspère les prêtres des idoles. Aussitôt ils animent contre le saint la multitude superstitieuse : celle-ci, furieuse de voir la puissance du Christianisme, se jette sur l'Apôtre et le chasse de la ville avec ses disciples.

« Saint Lin, voyant qu'il était à peu près impossible d'adoucir ces âmes féroces, reprit le chemin de Rome et retourna auprès de saint Pierre, qui le reçut avec une tendresse paternelle. »

L'apostolat de saint Lin à Besançon avait duré environ un an. Il n'avait pas été stérile. En quittant Besançon,

saint Lin laissa des disciples qui formèrent un noyau de chrétienté, dont prirent soin des hommes apostoliques, jusqu'à l'arrivée de saint Ferréol et de saint Ferjeux (1).

LIV

C'est dans ces termes, où respire l'antique simplicité, que Besançon raconte, depuis dix-huit cents ans, l'histoire de sa vocation à la foi. Consignée dans les plus anciens manuscrits, chartes, diplômes, rituels, martyrologes, attestée par des monuments authentiques, constamment rappelée par des usages vénérables, cette histoire a été reçue, sans contestation, pendant plus de quinze siècles.

Ajoutons qu'elle mérite toute confiance. L'eau qui est le plus près de la source est toujours plus pure que celle qui en est éloignée ; il en est de même de la tradition. La plus ancienne est la meilleure, car la vérité est toujours la première.

LV

A l'époque même de la critique à outrance, au xvi^e siècle, un manuscrit bisontin la redit avec assurance, et dans un langage dont la naïveté exclut tout soupçon de fraude, continue la chaîne de la tradition. Voici en quels termes ce document, trop peu connu, commence la chronologie des évêques et archevêques de Besançon :

(1) A Sancto Lino, primo Visuntino antistite, civitate ejecto, atque ad Romanam sedem translato, fidem faciunt parvetusti codices curatam ab apostolicis viris apud Bisuntinos rem Christianam. (Chifflet. *Vesuntio*, pars II, p. 16, edit. in-4, 1650.)

LVI

« Après la triomphante et glorieuse ascension de Jésus Christ au Ciel et mission du Saint Esprit à ses Apostres, le diable, voyant les Juifs et les Gentils se convertir et accouoître icelluy Jésus Christ, vray Dieu et homme, pour leur Messie et Sauveur, ne pouvant endurer l'avancement du royaume de Dieu promis par Daniel, suscita telle et si grieve persécution contre les appostres et disciples d'icelluy Nostre Sauveur et contre tous ceulx qui faisoient profession de la sainte religion seule voye du Ciel, qu'après le martire du glorieux diacre saint Estienne, premier martir, les bien glorieux appostres et disciples d'icelluy fils de Dieu, nostre vie, salut et justification s'escartèrent çà et là; de façon que l'an du salut du monde cinquante-quatre, et du règne de Claude, empereur romain, l'an sixième (1), et du pontificat de saint Pierre à Rome, le huitième, Lynus, Tuscaïn de nation, l'ung des septante disciples de notre Rédempteur (2), homme de grande érudition et science, arriva en la cité de Besançon, lors nommée Crisopolis, ville d'or, pour sa beauté et seigneurie des Romains, dans laquelle Onnazius, homme très riche en possessions, exerçait l'office de tribun.

LVII

« Lequel voyant Lynus habillé d'aulture façon que les Romains et la teste raze, après l'avoir interrogué et entendu

(1) Baronius donne une chronologie un peu différente; mais qui ne change rien au fond du récit.

(2) Saint Lin n'appartenait pas aux soixante-douze disciples choisis par le Sauveur lui-même. Il compte parmi les autres disciples qui furent choisis par les Apôtres, et qui exercèrent le même ministère que les premiers. (*Chron. d'Alexandrie*, p. 60.)

qu'il estoit chrestien, le conduyt et retient en sa maison humainement ; non pour zèle qu'il eust à la religion chrestienne, ains par curiosité d'entendre quelque nouveaulté de luy et des faits admirables de Jésus de Nazaretz, Roy des Juifs, duquel il avoit souventes fois ouy parler (1).

LVIII

« Et l'ayant ouy deviser et fréquenté par quelque temps, le cogneut homme si excellent, de si bon propos, sainteté de vie et salutaire doctrine, que lui conféra certaine pièce de son héritage en ladicte cité de Crisopolis ; en laquelle Lynus ediffia une petite esglise, laquelle y desdia en l'honneur de la Resurrection, pour laquelle prescher il estoit là de Dieu envoyé par saint Pierre, en l'honneur de la Vierge Marie et de saint Estienne premier martyr.

LIX

« Il y dressa des fonts baptismaux, prescha Jésus Christ, vray Dieu et homme, estre nay de la Vierge Marie, mort pour les péchés des croyans et operans justice, le tiers jour estre resuscité des morts, monté au Ciel et estre assis en mesme Majesté, gloire et puissance que le Père ; et de là debvoir venir juger les vivants et les morts, et rendre a ung chacung selon ses œuvres.

« Laquelle doctrine avec sa sainteté de vie attira plusieurs des citoyens en grande admiration, de façon que les ungs approuvoient la foi et religion qu'il preschoit, les autres la repreuvoient, disant qu'elle estoit contre les anciennes traditions de leurs majeurs.

(1) Directement ou indirectement soit à Rome, soit dans les Gaules par Archélaüs, par Pilate, par Hérode, ou par les soldats gaulois, gardes du corps d'Hérode I^{er}.

LX

« Or, comme une multitude de faulx dieulx estoient adorés en la dicte cité, pour la variété et deverses fantaisies des citoyens offroient des sacrifices à leurs grands dieulx, desquels les ydoles estoient eslevées sur des haults pilliers jetés en fonte, ce que parvenu aux oreilles de Lynus, très fervent en la foy de Jésus-Christ, pria quelqu'ung de le conduire au lieu des sacrifices, où parvenu il rédarguat très aigrement les citoyens, que tels n'estoient dieulx, mais diables, ce qu'il démontra devant tous, car faisant sa prière à Jésus-Christ crucifié, lequel il preschoit, les coulottes avec leurs ydoles tombèrent par pièces devant tous.

LXI

« De quoy grandement irrités, les prestres qui sacrifioient à ces faulx dieulx, comme loups ravissants, se jectèrent sur Lynus et le chassèrent hors la cité ; contraint de se retirer à Rome vers saint Pierre qui le reçut humainement et le constitua son successeur au siège et après avoir gouverné la chayre romaine onze ans et quelques mois(1), fut décapité par Saturnin Consul(2) par faulce accusation ; durant le Pontificat duquel il envoya plusieurs doctes et saintes personnes en la cité de Crisopolis pour réduire les citoyens et habitans en la foy chrestienne.

LXII

« Mais comme le peuple estoit de durs cerveaux, ils ne le

(1) Dates irréprochables.

(2) Le Consulaire.

purent convertir, sinon avec grande succession de temps, à cause des grandes persécutions des empereurs Néron, Domitien, Trahian, Anthonin, Albinus, Severus, Pertinax, Maximin, Dacian et Valentin, *durant le règne desquels les evesques de Crisopolis et les chrestiens estoient contraincts, pour les grandes tyrannies d'habiter aux bois, montagnes et rochers avec les bestes; lesquelles se monstroient plus humbles et affables aux bons serviteurs de Dieu que les hommes* (1). »

LXIII

De l'aveu des critiques modernes, la mission de saint Lin est attestée par tous les monuments de l'Église de Besançon. « Tous nos catalogues, disent-ils, nos manuscrits les plus anciens, nos rituels (2), une légende assez détaillée, un baptistère qui a longtemps porté le nom de saint Lin, des fonts baptismaux qu'on a mis en sa place et qui le portent encore, une chapelle érigée dans ce même lieu, et qui a, dans nos anciens monuments, le titre de Chapelle primitive, *Capella primitiva*, enfin la tradition unanime, ne permettent pas de douter qu'un de nos évêques ait porté le nom de saint Lin (3). »

LXIV

Les faits historiques se prouvent par les témoignages, et

(1) *Documents inédits sur l'hist. de la Franche-Comté*, p. 5 et suiv.

(2) Celui de saint Prothade remonte au VII^e siècle et affirme l'apostolat de saint Lin. Dans un très ancien martyrologe de l'église de Saint-Jean, on lisait : « VI. calendas decembris Romae, Lini Papae et Martyris, qui primus, post Beatum Petrum duodecim annis rexit Ecclesiam Romanam, et ante Papatum fuerat primus archiepiscopus Bisuntinensis. (*Doc. inéd.*, p. 106.) — Saint Lin figure en tête de tous les catalogues des évêques de Besançon.

(3) *Docum. inédits*, p. 108.

sont d'autant plus certains que les témoignages sont plus imposants par leur nombre, par leur antiquité, par leur uniformité, par leur constance et par le caractère des témoins.

Vous croyez sans doute que le critique, dont nous venons d'entendre les aveux, va s'incliner devant ces irrécusables autorités; et, comme l'histoire de la primitive Église n'a jamais connu qu'un saint Lin, conserver à Besançon l'insigne honneur d'avoir eu pour premier évêque, le premier Pape après saint Pierre; vous êtes dans l'erreur.

LXV

D'un trait de plume il biffe toute la tradition. Ne pouvant nier l'existence d'un évêque de Besançon du nom de saint Lin, il prétend que cet évêque n'est pas celui que l'antique Métropole a toujours vénéré. Demandez-lui quel est ce nouveau venu? D'où il sortait? Qui l'avait envoyé? Quand il est venu?

A ces questions, pas un mot de réponse. Sur quoi donc appuie-t-il ses affirmations? Sur une accusation d'ignorance et de fourberie, qu'il ne craint pas de jeter à la face de l'Église de Besançon et des autres grandes Églises des Gaules. Ignorance, pour n'avoir pas connu son origine; fourberie, pour s'être fabriqué, par vanité, une généalogie imaginaire: Pour être cru, il faut l'entendre.

LXVI

« D'où vient donc, me dira-t-on, cette tradition constante et uniforme? Pourquoi ces catalogues, ces légendes, tous ces manuscrits enfin, qui s'accordent à donner à saint Lin la qualité d'apôtre de Besançon?

« La réponse est aisée. Qu'on se rappelle un moment cette

folle prétention des plus anciennes Églises de vouloir tirer immédiatement leur origine de l'Église romaine, ou des Apôtres ou, au moins, de leurs disciples (1).

LXVII

« Il fallut la soutenir et l'appuyer sur quelque vraisemblance.

« Que firent alors quelques-unes de ces Églises ? Celles qui avaient eu des évêques du nom des disciples, prétendirent que c'étaient ces disciples eux-mêmes, et pour le persuader elles les mirent en tête de leurs catalogues. La fraude fut d'abord connue par un petit nombre de personnes intéressées à la cacher.

« Bientôt ensuite, *au milieu des siècles d'ignorance*, tout le monde l'adopta *sans contestation*.

LXVIII

« L'Église de Besançon se trouva dans ce cas (2).

« Ses premiers manuscrits s'étant perdus dans les différents ravages qu'elle éprouva, on en composa d'autres, sur des bruits populaires (3), ou sur la tradition orale de quelques personnes, qui prétendaient savoir comment les choses s'étaient passées (4).

« Saint Lin qui était réellement un de nos premiers évêques, fut *soupçonné* d'abord (5); puis, peu après, regardé, à

(1) *Folle !* c'est la question. Quand cette prétention a-t-elle commencé ? Où en sont les traces ? Accuser n'est pas prouver.

(2) Cela lui fait honneur.

(3) Comment le savez-vous ?

(4) Il paraît que vous le savez mieux qu'elles.

(5) Vous y étiez donc ?

cause de la ressemblance de nom, comme le successeur de saint Pierre.

« On le fit son disciple et le fondateur de notre Église. La *vanité* y eut peut-être autant de part que l'ignorance (1). On voulut par là illustrer l'Église de Besançon, et l'on crut pouvoir faire *ce qu'avaient fait d'autres Églises* (2). »

LXIX

Ainsi la vanité, l'ignorance, la fourberie : voilà les trois fondements de la foi de nos Églises qui se disent apostoliques ! De pareilles choses ne se réfutent pas ; on rougit seulement pour celui qui se permet de les écrire, et de les écrire sans preuves (3). D'ailleurs, les grands travaux qui ont été faits dans ces derniers temps ont prouvé sans réplique l'apostolicité immédiate de nos principales églises.

LXX

Quant à la tradition bisontine, elle a été vengée par les plus savants hommes de France et de l'étranger. Il suffit de citer Dussausay dans son grand *Martyrologe des Gaules*, résumé authentique de toutes nos anciennes traditions (4).

(1) Merci pour l'Église de Besançon.

(2) LESQUELLES ? — Les §§ LXVI, LXVII et LXVIII sont extraits des *Docum. inéd.*, p. 108.

(3) Cet auteur est dom Ferron, bénédictin, mort en 1816, maire de son village.

(4) Au 23 sept. : Natalis Sancti Lini Papae et Martyris; qui vir apostolicus Petro et Paulo aedificandae Ecclesiae magno adjumento fuit. Missusque in Galliam a Sancto Petro Vesuntionem veniens apud Onasium Tribunum hospitatus est, quem Christi notitia illustravit, etc.

Ivigné (1) : « Besançon, ville impériale, son premier évêque fut saint Lin, natif de Toscane. »

LXXI

Moroni (2) : « Saint Lin, successeur de saint Pierre, fut le fondateur de l'Église de Besançon. Une preuve, entre autres, est que la Métropole est dédiée à saint Jean-Baptiste et à saint Étienne. Cette dédicace eut pour cause les prétentions opposées des deux plus anciennes églises de Besançon, Saint-Étienne et Saint-Jean, qui se disputaient l'honneur d'être la Métropole : Saint-Étienne, parce qu'elle avait été fondée par saint Lin vers l'an 55 ; Saint-Jean, pour avoir été fondée au Mont-Cœlius, vers 350 par saint Hilaire et avoir eu un chapitre établi par saint Fruminius, un de ses successeur

Même témoignage dans Noavès (3) et dans Duchesne (4).

Terminons par ce passage de Claude Robert, le savant auteur de la *Gallia christiana* :

« Le premier évêque de Besançon fut le Bienheureux Lin, envoyé de Rome par saint Pierre auquel il succéda : *Primus vesuntionis praesul B. Linus, missus a S. Petro, Roma, postea Papa secundus.*

LXXII

Tout récemment l'Église de Besançon vient d'affirmer authentiquement sa glorieuse généalogie en élevant, pour le séminaire, la fête de saint Lin au rang de première classe, et pour le diocèse au rang de double majeur.

(1) Dans son *Dictionnaire théol.*, art. BESANÇON.

(2) Dans sa grande collection en 106 volumes, intitulée : *Dictionnaire d'érudit. eccl.*, art. BESANÇON.

(3) T. I, p. 21, et t. II, p. 238.

(4) *Hist. des Papes*, t. I, iv^e part., fol. 1653.

Nous le demandons : Si nos adversaires avaient contre notre tradition la moitié des preuves que nous possédons en sa faveur, ne triompheraient-ils pas avec assurance ? Il faut ajouter qu'aux yeux de tout homme impartial, leur triomphe serait légitime.

LXXIII

Quant à l'objection tirée de la lacune ou interrègne dans la succession des évêques de Besançon, interrègne qui s'étend de saint Lin (an 55), à saint Maximin (an 286 environ), il y a plusieurs réponses.

1° Cet interrègne a-t-il réellement existé ? Nous ne le pensons pas. Croire que, de retour à Rome, saint Lin ait complètement oublié la naissante chrétienté de Besançon, et laissé le démon maître tranquille du champ de bataille où il avait si glorieusement combattu ce serait bien peu connaître le zèle *opiniâtre* des Apôtres. Première raison pour laquelle cet abandon complet n'est pas admissible.

2° Nos plus anciens manuscrits, *pervetusti codices*, disent qu'après le retour de saint Lin à Rome, des hommes apostoliques, c'est-à-dire envoyés par les Apôtres, prirent soin de la jeune chrétienté de Besançon, et que, parmi eux, il y eut des évêques, comme le porte expressément notre manuscrit du xvi^e siècle.

3° Que le nom de ces premiers évêques de Besançon soit ou non parvenu jusqu'à nous, il importe peu. Qui connaît les successeurs immédiats de saint Thomas aux Indes ; de saint Mathieu en Éthiopie ; de saint Simon et de saint Jude en Lybie ; de saint André en Achaïe ? Cette ignorance fut-elle jamais une raison de nier l'évangélisation apostolique de ces différentes contrées ?

LXXIV

SAINT LIN A ROME.

Malgré ses nombreuses occupations, saint Lin, revenu à Rome, n'oublia pas les Gaules. Il est naturel de penser que, parmi les hommes apostoliques envoyés à Besançon, plusieurs reçurent de lui leur mission. D'un amour maternel, il aimait sa fille au berceau, et personne mieux que lui ne savait combien était importante la conversion de la capitale de la Grande Séquanie.

LXXV

C'est lui, en effet, qui baptisa le glorieux martyr saint Nazaire, un des apôtres de la Gaule Viennoise et de la région des Alpes. Pourquoi ne lui aurait-il pas indiqué le champ qu'il devait cultiver ?

Cette indication nous paraît d'autant plus probable, qu'elle rentrait dans les désirs de saint Lin ; que saint Nazaire remonta le Rhône jusqu'à Genève et étendit ses courses apostoliques jusqu'à Trèves. Côté de si près, que dis-je ! traversant la Séquanie, aura-t-il oublié la ville qu'il importait le plus de conquérir à l'Évangile ?

LXXVI

Quoi qu'il en soit, voici ce que nous lisons dans le *Martyrologe des Gaules* :

« Naissance des saints martyrs Nazaire et Celse, apôtres de la Gaule Viennoise et de la région des Alpes. Nazaire, issu d'une très noble famille romaine, eut pour père Africanus,

personnage illustre, mais imbu des croyances judaïques; et pour mère, Perpétua, baptisée par saint Pierre.

« Jeune encore, Nazaire entendait les discussions religieuses qui avaient lieu entre son père et sa mère, et ne savait de quel côté il devait pencher; mais son âme était profondément troublée.

LXXVII

« Sur les conseils de sa pieuse mère, et soutenu de la grâce, il alla trouver saint Lin, qui l'instruisit pleinement de la doctrine chrétienne et le baptisa. Peu après il partit pour la Gaule Cisalpine et vint à Milan. Au moment où, par l'ordre du tyran, il fut obligé de quitter cette ville, sa très sainte mère, qui venait de mourir, lui apparut et lui dit de passer dans la Gaule Transalpine.

« Il descendit à Genève où il prêcha l'Évangile. Sa première conquête fut le jeune Celsus qu'il prit avec lui. Tous deux se rendirent à Trèves, annonçant la bonne nouvelle, jusqu'à ce que le préfet, Anolinus, les ayant fait arrêter, ils eurent la tête tranchée (1).

On rapporte leur martyre vers l'an 68, treizième année du règne de Néron.

LXXVIII

Peu de temps après, un autre missionnaire fut envoyé dans l'est de la France, c'est-à-dire cette contrée de la Gaule Celtique dont Besançon faisait partie : ce nouvel apôtre fut saint Clair, prêtre et martyr. Sa mission suivit de près le triomphe de saint Pierre et de saint Paul : il la reçut de ses successeurs immédiats.

(1) *Martyr. Gall.*, 28 juli.

On peut logiquement conclure de ce récit que saint Lin, fondateur de l'Église de Besançon, fut porté à envoyer saint Clair dans ce pays pour y continuer l'œuvre évangélique ; et comme cette mission eut lieu peu après la mort de saint Pierre, on ne peut l'attribuer qu'à saint Lin, son successeur immédiat (1).

LXXIX

On voit que, pendant son séjour à Rome, le glorieux apôtre de Besançon ne demeura pas oisif. Par ordre de saint Pierre, il établit que les femmes seraient voilées dans l'église. Saint Paul l'avait ainsi réglé pour l'église de Corinthe, dans sa première lettre, écrite de l'Asie Mineure vers l'an 57.

Cette date coïncide à peu près avec l'époque où saint Pierre, de retour de son voyage d'Orient, avait laissé à Rome saint Lin, son coadjuteur, pendant que lui-même visiterait les chrétientés de l'Occident.

LXXX

Les protestants ont cru pouvoir se moquer de ce décret, comme étant indigne d'un évêque, à plus forte raison du Chef de l'Église. Ils ne connaissent donc ni la première lettre de saint Paul aux Corinthiens, ni les circonstances dans lesquelles ce décret fut porté.

Deux choses sont à remarquer dans les Actes des premiers Papes : le soin d'assurer l'intégrité de la foi et la vigilance sur la discipline du culte, particulièrement en ce qui tenait aux assemblées des fidèles.

(1) Hic paulo post Apostolorum Trophæa ab eorum successoribus, Roma, ad Gentium conversionem, hanc in Celticae Galliae partem Legatus. (*Martyr. Gall.* 4 nov.)

LXXXI

Les païens, qui mesuraient les chrétiens à leur aune, osaient assimiler les assemblées religieuses de nos pères aux festins de Thyeste et aux autres abominations dont eux-mêmes étaient coutumiers. Il importait souverainement de faire tomber leurs calomnies.

De là le décret disciplinaire dont il s'agit, et l'obligation imposée aux femmes d'être voilées dans les synaxes; elles le devaient pour fermer la bouche aux païens, et par respect pour les prêtres, que saint Paul appelle les anges de Dieu.

De là encore, le ministère des diaconesses, soit au baptême, soit à l'église.

De là, enfin, la séparation rigoureuse des hommes et des femmes dans le lieu saint.

LXXXII

Ce sage décret avait un autre but, ôter aux femmes l'envie de prêcher dans les églises. Les diaconesses avaient différentes fonctions, au nombre desquelles les Pères mettent le soin d'instruire les femmes, en leur expliquant ce qu'elles-mêmes avaient appris des catéchistes. Or, il était à craindre que quelques-unes s'imaginassent être associées au sacerdoce de la nouvelle loi.

LXXXIII

Cette crainte n'était pas chimérique. Sous les yeux mêmes des Apôtres le fait avait eu lieu chez les Ménandriens, les Gnostiques et les Collyridiens. Il s'est reproduit chez les Béguins et la secte protestante des Trembleurs ou Quakers.

Saint Lin, comme saint Pierre, n'avait-il pas été témoin de cette audace des femmes ? Simon le Magicien ne conduisait-il pas avec lui son Hélène, la fille aînée, disait-il, de son intelligence, par laquelle il prétendait former des anges et des archanges ? « Il fallait donc, dit Tertullien, que les femmes sussent qu'à aucune d'elles nul ministère sacré n'était permis (1) ».

LXXXIV

On sait que dès le temps même des Apôtres, le démon vint semer à pleines mains la zizanie dans le champ de l'Église. Dans les trois premiers siècles, on compta plus de *trois cents* hérésies. Une des premières fut celle des Ménandriens.

Compatriote, disciple et imitateur de Simon le Magicien, Ménandre jouait le rôle de Messie. Par ses prestiges il se donnait pour un homme-Dieu, et prétendait que le monde avait été créé non par Dieu, mais par les Anges. A ces rêveries il ajoutait certaines pratiques non moins absurdes, entre autres un baptême qui, disait-il, rendait ses partisans immortels.

Saint Lin ne se contenta pas de le condamner, il le réfuta, ou mieux il le réfuta en le condamnant. L'Écriture à la main, il lui prouva que le Dieu qui avait parlé à Moïse était le Créateur du monde ; et qu'il n'y avait rien dans les créatures qui fût digne de blâme.

LXXXV

Réfuter les hérétiques et les condamner ne suffit pas au

(1) Ut nulli earum permitteretur in Ecclesia loqui, nec docere, nec tingere, nec offerre, nec ullius virilis muneris, nedum sacerdotalis officii sortem sibi vindicare. (*De Veland. virg.*, c. ix.)

zèle du digne successeur de Pierre. Saint Lin voulut laisser aux fidèles de tous les siècles un monument d'un prix incomparable, en écrivant les *Actes de saint Pierre et de saint Paul*, c'est-à-dire l'histoire détaillée de leur martyre.

Personne, à coup sûr, n'était mieux placé pour laisser à la postérité le récit authentique des glorieux combats par lesquels les grands Apôtres avaient couronné leur admirable vie. Pourquoi faut-il que l'hérésie ait souillé de sa bave impure ces actes vénérables!

LXXXVI

Il est certain, d'une part, que l'illustre apôtre de Besançon, devenu le successeur de saint Pierre, écrivit l'histoire des derniers moments de saint Pierre et de saint Paul. Il n'est pas moins certain, d'autre part, que les Manichéens ont interpolé et falsifié le récit de saint Lin (1).

Toutefois, plusieurs parties purement historiques, et que les Manichéens n'avaient pas d'intérêt à falsifier, n'ont souffert aucune altération; telle est, par exemple, celle qui contient le récit de la fuite de saint Pierre. C'est dans les *Actes de saint Lin* que saint Ambroise l'a puisé. Le fait se trouve d'ailleurs attesté par d'autres historiens, et par des monuments encore existants (2).

LXXXVII

Nous donnons en toute confiance ce passage si intéressant des *Actes de saint Lin*. Les saints Apôtres Pierre et

(1) Scripsit res gestas Beati Petri. Brev. Rom. 2376. — Genuina illa (acta) quidem olim extitisse noscuntur... quae autem modo extant, Manichaeorum reperiuntur tincta fuligine. Bar., an. 60, n. 6.

(2) E quibus (actis) ea quae scribit mutuatus est S. Ambrosius. Bar., *ibid.*

Paul étaient depuis neuf mois enfermés dans l'affreuse prison Mamertine. Condamnés à mort, chaque jour ils attendaient l'exécution de la sentence.

Cette sentence avait causé une grande rumeur parmi les chrétiens de Rome. Toute l'Église était en pleurs. Un grand nombre de matrones, les cheveux épars, entouraient la prison. Les geôliers eux-mêmes, Procès et Martinien, reçurent le baptême. De gardiens devenus les fils dévoués des saint Apôtres, ils conjurèrent saint Pierre de se conserver pour l'Église.

LXXXVIII

« Nous vous supplions, lui disaient-ils, ministre de notre salut, de pourvoir à votre sûreté. A nous que vous avez délivrés des chaînes du démon, faites-nous la grâce de sortir de la prison où vous êtes enchaîné. » Tous les frères joignaient leurs prières et leurs larmes à celles des geôliers.

Saint Pierre, dont le cœur était plein de tendresse et qui ne pouvait voir les larmes d'autrui sans y mêler les siennes, se laissa toucher.

« Frères bien-aimés, leur dit-il, que personne ne vienne avec moi. Je changerai de costume et je sortirai seul. »

LXXXIX

La nuit suivante, après la célébration de la prière, il dit adieu aux frères enfermés dans la prison, les bénit, les recommanda à Dieu et partit seul. Il était en chemin depuis quelque temps, lorsque les bandes mises sur les plaies que lui avaient faites les chaînes se détachèrent et tombèrent à terre.

Comme il allait franchir les portes de la ville, il vit Notre-

Seigneur qui venait à sa rencontre ; il tomba à ses genoux et lui dit : « *Domine quo vadis ?* Seigneur, où allez-vous ? »

Le Seigneur lui répondit : « *Je viens à Rome pour être crucifié de nouveau.* — Quoi, Seigneur, reprit saint Pierre, vous seriez crucifié de nouveau ? — *Oui je serai crucifié de nouveau.* »

XC

Saint Pierre, sachant que le divin Maître ne pouvait plus mourir, comprit que c'était en lui, son serviteur, qu'il serait crucifié. Il retourna donc auprès des frères, à qui il raconta ce qui lui était arrivé.

Le bruit ne tarda pas à s'en répandre. Un peuple immense s'assembla autour de la prison ; les bourreaux de Néron en tirèrent le saint Apôtre et le conduisirent au Janicule, non loin de la naumachie de Néron, où il fut crucifié.

XCI

J'ai dit que l'authenticité des actes de saint Lin, en ce qui regarde la fuite de saint Pierre, est attestée par des monuments encore subsistants.

Le premier est la petite église de la *Fasciola*, dont le nom même indique l'endroit où tombèrent des pieds de saint Pierre, les bandelettes qui couvraient ses plaies.

Le second est la vénérable chapelle appelée *Domine quo vadis*, bâtie sur le lieu même où saint Pierre rencontra Notre-Seigneur.

XCII

Rien n'est plus sûr que ces traditions romaines, d'abord, parce qu'elles sont romaines, c'est-à-dire conservées sous les

yeux des Papes, au centre de l'Église mère et maîtresse de toutes les autres : ensuite, parce qu'elles sont invariables et tellement populaires que vous ne trouverez pas, à Rome, une bonne femme qui ne vous indique avec précision les lieux, théâtre de quelque action des Apôtres saint Pierre et saint Paul.

XCIII

Soit avant, soit après la mort des glorieux chefs de l'Église, saint Lin écrivit l'histoire des combats de saint Pierre contre Simon le Magicien. Il est bien regrettable que ce précieux monument de notre héroïque antiquité soit aujourd'hui perdu. Cette perte ne doit pas étonner. Chacun sait qu'à plusieurs reprises, les Césars persécuteurs firent rechercher les livres chrétiens et les livrèrent aux flammes.

XCIV

Cependant l'heure était venue où l'apôtre de Besançon, l'ami de saint Paul et de saint Pierre, le premier successeur du Chef de l'Église, saint Lin, devait recevoir, dans un glorieux martyre, la couronne de ses vertus et de ses continuel travaux. Baronius et le *Bréviaire romain* racontent en ces termes l'histoire de son triomphe :

« L'an 78 de Notre-Seigneur, la neuvième du règne de Vespasien, sous le consulat de Commode et de Priscus, saint Lin eut la tête tranchée par ordre de l'impie et ingrat consulaire Saturnin, dont il avait délivré la fille possédée du démon. Son martyre eut lieu le 9 des calendes d'octobre (23 septembre) et il fut enterré au Vatican, non loin de saint Pierre. »

« D'abord coadjuteur de saint Pierre, il monta sur le

trône pontifical l'an 67 et l'occupa onze ans, deux mois et vingt-trois jours. Pendant son pontificat il créa, dans deux ordinations faites au mois de décembre, quinze évêques et dix-huit prêtres. »

XCV

Avoir eu pour fondateur et premier évêque le premier Pape après saint Pierre est une gloire incomparable que nulle Église ne partage avec l'Église de Besançon. Noblesse oblige. Puisse l'antique cité prendre toujours au sérieux sa devise : « A Dieu et à César perpétuellement fidèle. *Deo Caesarique fidelis perpetuo!* »

Voir, pour les éléments de cette *Biographie* : S. Ignat., *Epist. ad Trallens*; Baron., an. 35, n. 201; an. 69; an. 80, n. 1; Ciacconius, *ad Anast. Biblioth.*, p. 1058, édit. Migne; Tertull. *adv. Marcion.*, lib. III; et *adv. Judaeos*, p. 164, édit. Pamel.; MM. Vatican. x. secul.; Blanchinius *ad Anast.*, p. 1050-1053 et 1055; Chifflet., *Vesuntio*, passim; *Itinerar.*, Antoni.; *Breviar. imper.*; Maurolicus, *Martyrol.*, 12 Jun. ad usum Eccl. rom. Napoli, 1572; Centuriator. Magdeburg. Cent. 1. Lib. II, c. 10; Sandini, *Vitae Pontif. vit. B. Lini*; Hegesipp. Junior, de *Excidio Hierosol.*, lib. III, c. 2; *Encyclopéd. théolog.*, art. MÉNANDRE; Bellarmin, *De scriptorib. Eccles. in Act.* S. Lini; Sirmond., t. I, p. 270; édit. Veneta; Trithem., *De Viris illustrib.*; Sixtus senensis, *Biblioth.*; *Brev. roman.* 21 Jul., etc., etc.; Duchesne, *Hist. des Papes*; Claude Robert, *Gall. Christ.*; Ivigné, *Dict. Théolog.*; Novaès; Moroni, *Diction.*; de Marca, *Epist. ad Henric. vales*; *Monuments inédits sur l'histoire de Besançon*; Henschenius, *Exercit.* iv; Dussausay, *Martyrol. Gallic.* 21 septemb.; Euseb., *Hist.*, lib. III, p. 203, édit. Migne; S. Thomas, I, 2, 9, 106, art. iv, ad. 4.; Cornel. a Lap., *in Matth. c. xxiv*; Euseb., *Hist.*, lib. II, c. 3; Petr. Cluniac., *adv. Petrobrus*, p. 770, édit. Migne; S. Iren., *adv. Haeres.*, c. xi et xiii, etc.

SAINT CLÉMENT,

SUCCESSEUR DE SAINT PIERRE.

I

Dans sa Lettre aux Philippiens, saint Paul recommande à leur charité les compagnons de ses travaux. « Je vous prie, dit-il, de les secourir, ainsi que Clément et mes autres coopérateurs, dont les noms sont écrits dans le livre de vie (1). »

II

Dans Clément, que le grand Apôtre appelle son coopérateur, toute la tradition reconnaît le Pape saint Clément, troisième successeur de saint Pierre. Qu'il ait travaillé avec saint Paul, travaillé à convertir les habitants de Philippiques; qu'il fût encore dans cette ville, continuant son glorieux ministère, pendant que saint Paul lui-même était à Rome prisonnier de Néron pour la première fois, c'est-à-dire l'an 60 de Notre-Seigneur, date de la lettre aux Philippiens, il n'y a en cela rien d'étonnant.

(1) Coloss., iv, 4.

III

Les Apôtres et leurs premiers coopérateurs ressemblaient aux nuages, qui passent avec rapidité d'un point du ciel à l'autre. Missionnaires du monde entier, les semeurs de l'Évangile devaient passer presque sans s'arrêter de l'Orient en Occident et repasser d'Occident en Orient, partout où le souffle du Saint-Esprit les poussait.

IV

Or, saint Pierre n'était pas seulement évêque de Rome : on doit dire qu'il l'était du monde entier. Obligé par les devoirs de sa charge de quitter souvent sa résidence habituelle, il pourvut au gouvernement de l'Église de Rome, en se choisissant deux coadjuteurs, saint Lin et saint Clet, qui devaient lui succéder immédiatement.

V

Afin que, dans ces temps orageux, la chaîne de la succession pontificale ne fût pas rompue, il donna aussi la consécration épiscopale à saint Clément, qui monta sur la chaire de saint Pierre, après le martyre de saint Lin et de saint Clet.

Saint Pierre, de son vivant, dit saint Épiphane, imposa les mains à saint Clément, mais il s'abstint de faire les fonctions du Souverain Pontificat, jusqu'à la mort de l'un et de l'autre (1). »

(1) *Vivente adhuc Petro ab eo manus impositionem accepisse, sed episcopatu recusato, rememoratam esse ad utriusque obitum. Haer., xxvii.*

VI

Interprète des plus anciens témoins de la tradition, Baronius conclut en ces termes : « La croyance de l'Église romaine, touchant les successeurs de saint Pierre, est donc bien fondée, puisqu'elle s'appuie sur le témoignage unanime des Pères grecs et des Pères latins. »

Lin et Clet, pendant la vie de saint Pierre et durant son absence, exerçaient comme coadjuteurs les fonctions du Souverain Pontificat, bien que Clément ait été élu et ordonné par l'Apôtre évêque de l'Église romaine.

« L'un après l'autre, saint Lin et saint Clet occupèrent le Saint-Siège environ douze ans; puis, vint saint Clément.

VII

Le *Martyrologe romain*, le canon même de la messe, le plus ancien bréviaire d'Espagne, et d'autres monuments, confirment de leur imposante autorité la tradition de l'Église romaine.

Le *Martyrologe* s'exprime ainsi : « A Rome, naissance de saint Lin, Pape et martyr, le premier qui après l'Apôtre saint Pierre, gouverna l'Église romaine. Naissance de saint Clet qui, le second après saint Pierre, gouverna l'Église, pendant la persécution de Domitien. Naissance de saint Clément, Pape, qui, le troisième après saint Pierre, exerça le Souverain Pontificat (1). »

VIII

Après la mort de saint Pierre, saint Lin régna un peu plus de dix ans, depuis l'année 67 de Notre-Seigneur, jusqu'à

(1) Bar., an. 69, n. 42.

l'année 78, où saint Clet lui succéda. A son tour le nouveau Pape, après douze ans de règne, reçut la couronne du martyre, vers l'an 91 de Notre-Seigneur.

Sur ces différentes dates, l'histoire est d'une grande précision, elle dit : « Sous le consulat d'Ulpius Trajanus et d'Acilius Glabrio, pendant que la persécution sévissait avec le plus de violence, le vingt-sixième jour du mois d'avril, Clet, le Pontife romain, reçut la couronne du martyre, après avoir occupé la chaire de Pierre pendant douze ans, sept mois et deux jours. »

IX

Il fut immédiatement remplacé par saint Clément. Le nouveau Pontife était né à Rome, dans le quartier de Monte Coelio, citoyen romain et allié à la famille impériale de Domitien. Son père s'appelait Fortunatus.

Le fondateur de l'Église de Milan, saint Barnabé, passant à Rome, y prêcha la bonne nouvelle. Le jeune Clément l'entendit et fut indigné de voir la doctrine de l'Apôtre méprisée par les philosophes.

X

Son âme pure réfléchissant sur la doctrine si laborieuse et si incertaine de l'homme, sur la manifestation du Messie en Judée et sur les miracles racontés par divers voyageurs, s'éprit de ce maître incomparable.

XI

Il logea chez lui Barnabé, se fit chrétien. Parti pour l'Orient, il rejoignit Barnabé à Césarée de Palestine, où il vit saint

Pierre. Puis il suivit saint Paul, qui l'appelle son coopérateur chez les Philippiens. Enfin, saint Pierre, après avoir choisi saint Lin et saint Clet pour gouverner l'Église de Rome pendant ses nombreuses absences, ordonna Clément évêque, et le déclara son successeur, du moins en expectative.

XII

Il ne tarda pas à l'être en réalité. Comme, en ces jours, la persécution faisait de nombreuses victimes, un des premiers soins du nouveau Pontife fut de diviser la ville de Rome en sept quartiers, et de nommer, pour chaque quartier, un notaire chargé de recueillir tous les détails concernant les martyrs de son quartier.

De ces premiers notaires datent les protonotaires apostoliques, dont une de leurs fonctions est encore celle de leurs anciens prédécesseurs. Rédigés par les notaires, les actes étaient soumis au Pape qui, après en avoir reconnu l'authenticité et la parfaite exactitude, les conservait avec soin dans les archives de l'Église.

XIII

Jamais il n'y eut, dans le monde, de collection si intéressante. Que de choses plus belles, plus curieuses, plus admirables, plus utiles les unes que les autres, elle nous aurait apprises! Malheureusement ces titres de notre noblesse chrétienne ont presque entièrement disparu. Les persécuteurs mirent un acharnement infatigable à les détruire.

XIV

Tout en conservant la mémoire des anciennes victimes,

saint Clément travaillait avec ardeur à en préparer de nouvelles. Sous le règne de Domitien, comme sous celui de Néron, toute personne qui consentait à devenir chrétienne signait son arrêt de mort : mais la crainte n'empêchait pas le Christianisme de pénétrer partout et jusque dans le palais des Césars, comme nous le dirons bientôt.

XV

Augmenter à Rome le nombre des fidèles n'était pas la seule occupation du Pape : Vicaire de Jésus-Christ, il avait l'œil ouvert sur toutes les parties de l'Église naissante. Ayant appris que l'homme ennemi avait semé la zizanie parmi les chrétiens de Corinthe, d'où il était résulté de graves divisions, le Père commun adressa une admirable lettre à ces enfants bien-aimés pour les rappeler à la concorde et à la charité.

Écrite au nom de l'Église de Rome à sa sœur l'Église de Corinthe, cette lettre fut reçue avec un respect et une docilité parfaits. On eût dit une douce rosée qui rafraîchit tous les cœurs. Afin que les enseignements qu'elle contenait devinssent pour toujours une règle de conduite, cette lettre était lue publiquement dans les églises.

XVI

Saint Clément écrivit encore plusieurs autres ouvrages. Malheureusement les hérétiques, s'en étant emparés, les ont interpolés et souillés de leurs erreurs. Néanmoins, on y trouve encore des choses très vraies et très édifiantes. Voici, entre autres, un détail que saint Clément dit avoir appris de saint Pierre lui-même : « Lorsque nous parcourions les bourgades de la Judée, s'il nous arrivait d'être pauvrement

logés, le bon maître se levait la nuit et venait voir si nous étions bien couchés et suffisamment couverts. » Quelle ineffable bonté!

XVII

Dans une conférence qui eut lieu en présence de saint Pierre, pour convertir un vieillard infidèle, saint Clément disserte sur l'idolâtrie, démontre les turpitudes et l'absurdité de la mythologie, et dit : « Les poètes y ont ajouté leurs imaginations, qui ne servent qu'à gâter l'esprit des enfants, sous prétexte d'instruction, et à fomenter le vice en le voilant d'allégories. Je ne puis comprendre comment on vénère dans Jupiter les vices qu'on exécute dans les hommes. »

XVIII

Saint Pierre répond : « Puisque vous dites que vous l'ignorez, apprenez de moi pourquoi les actions condamnables sont vénérées en lui. D'abord, comme les gentils ont commis les mêmes actions, ils espèrent être bien reçus de celui qu'ils ont imité dans ses turpitudes ; et puis, parce que les anciens ont laissé ces choses savamment renfermées dans leurs ouvrages, et décrites élégamment dans leurs vers. Et maintenant, sous prétexte d'une *érudition puérile*, quand cette connaissance est incrustée dans les esprits tendres et simples des enfants, il est difficile de l'en arracher. »

XIX

N'est-ce pas chose admirablement curieuse, qu'au lendemain de l'Ascension du Sauveur, un pêcheur de Galilée,

d'accord avec un noble Romain, saint Pierre et saint Clément, tous deux chefs de l'Église, aient posé les principes de la véritable éducation pour la jeunesse et condamné d'avance la routine païenne qui embarbouille encore aujourd'hui de son enseignement classique les cervelles des grimauds de l'université et des autres écoles?

XX

Non content d'avoir pacifié l'Église de Corinthe, saint Clément fit porter le flambeau évangélique à des contrées encore ensevelies dans les ténèbres du paganisme. La France en particulier lui doit une reconnaissance éternelle. C'est lui qui envoya dans la Gaule Septentrionale les illustres évêques à qui elle est redevable du précieux don de la foi. »

« Successeur de Pierre, dit Baronius, Clément étendait sa sollicitude pastorale à l'Église répandue dans le monde entier. Non seulement il rétablit la concorde parmi les fidèles de Corinthe, mais, encore, il ordonna un grand nombre d'évêques pour différentes contrées. C'est lui qui envoya Taurin à Évreux, Lucien à Beauvais, *Denys à Paris*, Eutrope à Saintes, Nicaise à Rouen, et d'autres encore en d'autres lieux, à mesure qu'il établissait de nouvelles Églises (1). »

XXI

C'est ainsi qu'il envoya dans les Gaules, non seulement le grand saint Denys, mais encore saint Philippe. Ce dernier prêcha dans les Gaules et dans les Espagnes. En lui donnant sa mission, saint Clément le revêtit du titre de

(1) An. 95, n. 7.

légal. Ce précieux détail nous a été conservé par saint Méthode, auteur grec des premiers siècles. « En l'envoyant, dit-il, Clément lui dit : « Partez et allez prêcher l'Évangile « dans les contrées de l'Occident; je vous donne le pouvoir « de lier et de délier, afin que l'Évangile du Christ se répande « par vous au loin et au large, et que vous méritiez de vous « entendre dire par le Seigneur : — Courage, serviteur bon et « fidèle. »

Saint Philippe était de Milan; après la mort de saint Pierre il s'attacha à saint Clément. Témoin du martyre des saints Gervais et Protas, lui-même les ensevelit et déposa dans leur tombeau le récit de leur martyre, écrit de sa main, écrit précieux qui fut trouvé par saint Ambroise lorsqu'il découvrit les corps de ces glorieux martyrs.

Malgré l'éclat de ses œuvres et les nombreuses conversions qu'il opérait, saint Clément échappa au glaive de Domitien; mais la persécution s'étant renouvelée sous Trajan, il dut, comme ses glorieux prédécesseurs, signer sa foi de la signature des martyrs.

Voici de quelle manière est racontée, d'abord en abrégé par le Bréviaire romain, et ensuite avec plus de détails par saint Siméon Métaphraste, l'histoire de sa passion. Disons en passant que Métaphraste, traité si dédaigneusement par les critiques modernes est, suivant Bellarmin, un hagiographe d'une grande autorité. Écoutons son récit.

XXII

Sous le règne de Trajan, un grand officier du palais, voyant le nombre des chrétiens augmenter de jour en jour, vint trouver Mamertinus, préfet de Rome, et lui donna de l'argent pour soudoyer parmi le peuple une sédition contre saint Clément.

La sédition eut lieu; mais, comme il arrive souvent, les séditieux eux-mêmes ne savaient trop pourquoi on en voulait au vénérable Pontife. Les uns disaient : « Il n'a fait que du bien. » Les autres répondaient : « Il est l'ennemi de nos « dieux, il détruit leur culte en disant : « Jupiter n'est pas « un dieu; Hercule est un démon; la sainte Vénus, une « impudique; la Grande Déesse Vesta, Minerve, Diane et nos « autres dieux sont l'objet de ses calomnies. Il faut qu'il leur « sacrifie ou qu'il meure! »

XXIII

A la vue de la sédition, le préfet ordonna de lui amener le Bienheureux Clément. « Vous appartenez, lui dit-il, à une famille illustre, le peuple romain ne l'ignore pas, mais vous êtes tombé dans l'erreur et ils ne peuvent le souffrir. Vous adorez je ne sais quel Christ, et vous méprisez les dieux, il faut donc renoncer à votre vaine superstition et adorer avec nous les dieux qu'ont adorés vos ancêtres. »

XXIV

Le Bienheureux Clément répondit : « Je désire que vous entendiez ma défense, et qu'on ne m'accuse pas d'après les clameurs d'une populace ignorante. Qu'on fasse donc faire silence, afin que tout homme raisonnable puisse apprendre à connaître le vrai Dieu et lui donner sa foi. »

Le préfet se tut; mais il écrivit à Trajan en lui disant : « Ce Clément est constamment poursuivi par les cris séditieux de la multitude, mais je ne trouve rien en lui de répréhensible. »

XXV

Trajan envoya le rescrit suivant : « Il faut qu'il sacrifie, ou qu'il soit transporté au delà du Pont-Euxin, dans les déserts de la Chersonèse ». Quand l'ordre de Trajan lui fut remis, le préfet cherchait les moyens d'empêcher Clément de se condamner lui-même à l'exil et il le pressait de sacrifier aux dieux.

De son côté, le Bienheureux Clément s'efforçait d'attirer le juge à la foi de Jésus-Christ et lui disait qu'il désirait plutôt l'exil que de le craindre. Le Seigneur donna tant de grâce à ses paroles que le préfet fut ému jusqu'aux larmes et qu'il dit au Bienheureux Pontife : « Le Dieu que vous servez si bien ne vous abandonnera pas dans l'exil auquel vous êtes condamné. »

XXVI

Une galère, fournie des choses nécessaires, partit du port de Rome et emmena le Bienheureux. Beaucoup de chrétiens voulurent l'accompagner. Or Clément était condamné aux mines, c'est-à-dire à extraire et à tailler des marbres.

Arrivé au lieu de son exil, il trouva plus de deux mille chrétiens, condamnés pour très longtemps aux mêmes travaux. Lorsqu'ils virent le saint et glorieux Pontife, ils vinrent à lui en versant des larmes et poussant des soupirs : « Saint Pontife, lui disaient-ils, priez pour nous, afin que nous soyons dignes de la promesse de Jésus-Christ. »

Le Bienheureux, sachant qu'ils étaient déportés pour la foi, leur dit : « Ce n'est pas sans raison que le Seigneur m'a envoyé ici, mais il a voulu m'associer à vos souffrances, afin que je vous console, en vous donnant l'exemple de la patience et de la résignation. »

XXVII

Il apprit de ces généreux confesseurs qu'ils étaient obligés d'aller chercher l'eau à six milles, environ deux lieues de distance, et de l'apporter sur leurs épaules. Aussitôt Clément leur dit : « Prions Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il ouvre une source d'eau vive aux confesseurs de sa foi; et que Celui qui frappa la pierre dans le désert du Sinaï, d'où sortirent des eaux en abondance, daigne nous donner l'eau dont nous avons besoin, afin que nous nous réjouissons de cette faveur. »

Cette prière finie, le saint Pontife tourna les yeux vers une colline sur laquelle il vit un agneau debout. Cet agneau leva le pied droit comme pour indiquer à Clément l'endroit où l'on trouverait de l'eau.

XXVIII

Le saint pensa que c'était Notre-Seigneur qui lui apparaissait à lui seul, et s'étant dirigé vers le lieu indiqué, il dit : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, creusez ici. »

Aussitôt on se mit à l'œuvre. On creusa sans succès tout autour de l'endroit précis où l'agneau s'était montré. Alors le saint prit une pioche, et d'un petit coup frappa la terre, qui était sous le pied de l'agneau. Sur-le-champ il en sortit une très belle source d'eau courante, qui forma un grand ruisseau. A tous ces chrétiens, ivres de joie, saint Clément dit : « Un fleuve rapide réjouit la cité de Dieu. »

XXIX

Au bruit du miracle, tout le pays accourut, et tous ceux

qui venaient, recevaient la doctrine de saint Clément et se faisaient baptiser. On en comptait plus de cinq cents par jour, en sorte que dans un an il s'éleva soixante-quinze oratoires, et toutes les idoles furent brisées, les temples détruits, et les bois sacrés abattus, dans un rayon de cinquante lieues. Cette augmentation miraculeuse du peuple chrétien parvint aux oreilles de Trajan. Il envoya le président Aufidianus qui fit un grand nombre de martyrs.

XXX

Voyant que tous couraient à la mort avec joie, il cessa de persécuter les fidèles et s'attacha à obtenir de saint Clément qu'il sacrifiât aux idoles. Tous ses efforts vinrent échouer contre la fermeté du saint. Appelant alors ses licteurs : « Saisissez-le, leur dit-il, conduisez-le en pleine mer et précipitez-le dans l'abîme, de peur que les chrétiens n'enlèvent son corps et ne l'adorent comme un dieu. »

A la nouvelle de cette sentence, qui fut aussitôt mise à exécution, la multitude des chrétiens accourut sur le rivage, fondant en larmes.

XXXI

Cornelius et Phoebus, disciples du bienheureux Clément dirent aux chrétiens : « Prions tous ensemble, afin que le Seigneur nous découvre les reliques de son martyr. Pendant qu'ils priaient, la mer se retira du rivage d'environ une lieue. Tous se précipitèrent sur la plage laissée à sec et trouvèrent en forme d'un temple de marbre, une demeure préparée par le Seigneur.

Là reposait le corps de saint Clément, et près de lui, l'ancre avec laquelle il avait été jeté à la mer.

Il fut révélé aux chrétiens de ne pas ôter les reliques du lieu où elles étaient ; et que chaque année, au jour anniversaire du martyr, la mer se retirerait pendant sept jours et ouvrirait un chemin libre à ceux qui viendraient les visiter.

XXXII

Il plut à Dieu, pour la gloire de son nom, qu'il en fût ainsi jusqu'à nos jours. A la vue de ce miracle extraordinaire, toutes les populations d'alentour crurent à l'Évangile, tellement qu'en cette contrée, il ne se trouve ni un païen, ni un juif, ni un hérétique. Au tombeau s'opérèrent une foule de guérisons miraculeuses.

Le jour de la fête du saint martyr, les aveugles recouvrent la vue, les possédés sont délivrés, les malades minés par les fièvres, tourmentés par les coliques néphrétiques ou par la gravelle recouvrent immédiatement la santé, en répandant sur eux ou en buvant de l'eau sanctifiée par le contact des saintes reliques.

Tout cela se fait à la louange éternelle du saint martyr, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire avec le Père et avec le Saint-Esprit, source de toute sainteté et de toute vie, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

XXXIII

Parmi ces nombreux miracles, il en est un dont le souvenir nous a été conservé par un témoin compétent. Ce témoin est le saint martyr Éphrem, évêque dans la Chersonèse, c'est-à-dire dans le pays même où le miracle eut lieu. Ce saint évêque souffrit le martyre avec huit autres évêques de la même contrée, dont les noms suivent : Basile, Eugène,

Agathodore, Elpidius, Éthérius, Capiton, Nestor et Arcadius. Le *Martyrologe romain* fixe leur fête au 4 mars.

Avant de commencer la lecture du miracle, souvenons-nous de ces deux principes élémentaires de foi et de sens commun : Rien n'est impossible à Dieu, on n'a pas le droit de nier un fait parce qu'il est extraordinaire; mais parce qu'il n'est pas bien prouvé : cela posé, écoutons le récit du martyr.

XXXIV

« Dieu est admirable dans ses saints ! que vos œuvres sont admirables, Seigneur ! c'est vous notre Dieu qui faites des merveilles. Puis-je mieux commencer mon récit que par ces paroles du Prophète, puisque j'ai à raconter un miracle qui surpasse tous les miracles ?

« Vous savez qu'à la fête du saint apôtre et martyr Clément, glorieux successeur de saint Pierre, la mer se retire pendant sept jours et laisse un chemin libre à ceux qui ont la dévotion de visiter son miraculeux tombeau, placé au milieu de la mer. Le fait est connu de tous les habitants de la Chersonèse.

XXXV

« Or, une année, il arriva qu'un pieux chrétien, accompagné de sa sainte femme et de son jeune fils, vint plein de joie visiter le temple funèbre du saint martyr. Tous ensemble ils demandèrent avec instance les bénédictions spirituelles et temporelles dont ils avaient besoin. La conservation de leur jeune enfant fut l'objet particulier des supplications du père et de la mère. Après avoir achevé leurs prières et baisé les saintes reliques ils se retirèrent.

XXXVI

« On était à la fin du septième jour et ils l'avaient oublié. Quelle fut leur frayeur, lorsque, en sortant du tombeau, ils se virent poursuivis par la mer, qui changeait rapidement le chemin du rivage en flots profonds et agités ! Leur premier soin fut de chercher leur enfant ; mais il était resté dans le tombeau, où il était impossible de rentrer.

« Ainsi Dieu l'avait voulu, afin de faire briller d'un éclat plus vif la gloire de son martyr. Ce père et cette mère crurent leur enfant enseveli dans les flots et à tout jamais perdu. On peut juger de leur douleur. Témoins de leurs larmes et de leurs sanglots, les chrétiens finirent par leur donner quelques consolations et ils reprirent le chemin de leur demeure.

XXXVII

« L'année suivante, au retour de la fête du glorieux martyr, ils se dirent l'un à l'autre : « Allons au tombeau du saint, « afin, ce qui n'est pas probable, que s'il reste quelques « de notre enfant nous puissions les rapporter ; sinon, nous « prions le saint de nous obtenir la grâce de mourir au « même lieu où est mort notre fils. Unis pendant la vie, nous « ne serons pas séparés dans la mort ».

« A peine eurent-ils pris cette résolution, qu'ils se mirent en marche et arrivèrent les premiers sur le rivage au moment où la mer commençait à se retirer. Poussés par le désir d'avoir des nouvelles de leur enfant, ils suivaient de près les flots qui se retiraient, et laissaient derrière eux la foule des chrétiens.

XXXVIII

« Arrivés au petit temple, ô miracle ! ils voient leur enfant plein de vie et sautant de joie. Aussitôt qu'ils purent parler ils éclatèrent en actions de grâces au Seigneur et au saint martyr. Puis ils demandèrent à leur fils comment il avait été sauvé, par qui il avait été conservé et nourri ?

D'une main, l'enfant montrant le tombeau, et de l'autre, celui qui était dedans, leur dit : « Après Dieu, voilà celui qui « a été mon gardien, ma vie, ma nourriture, mon défenseur « contre les monstres marins. Chaque jour il m'a nourri déli- « catement ».

XXXIX

« Ivres de joie, ravis d'admiration, ces heureux parents s'écrièrent : « Il est donc vrai, Seigneur, que vous êtes admi- « rable dans vos saints, que vous faites la volonté de ceux qui « vous craignent et que vous entendez leurs prières. Et vous, « grand saint, soyez béni, qui nous avez, contre toute espé- « rance, conservé notre fils. O grâce, ô gloire, ô puissance, « ô bonté, ô miracle ! » Après avoir ainsi prié avec larmes, ils prirent leur enfant et retournèrent chez eux, racontant partout l'étonnant miracle. »

XL

Rappelons-nous ce que nous avons dit en commençant : que rien n'est impossible à Dieu, et que le comble de l'impertinence est de nier un fait, uniquement parce qu'il est extraordinaire. Pour contester le miracle en question, il faut

drait convaincre d'ignorance ou de mensonge le témoin qui l'affirme; témoin qui était sur place, témoin évêque et martyr : Qui l'oserait et qui le pourrait ?

Voir : Surius, Vit. SS. 23 novemb.; Cor. a Lap., in c. iv, v, 4, *Ad Philipp.*; Bar., an. 95, n. 7; *Annot. ad Martyrol.* 23 nov.; *Annot. an 100*, n. 9 et seq.; an. 102, *per totum*, etc., etc.

TROPHIME

I

Le chapitre xx des *Actes* nous a fait connaître les compagnons de saint Paul dans son voyage de Jérusalem. Nous avons dit ailleurs ce qui lui arriva dans la cité déicide, les dangers de mort auxquels il fut exposé, sa translation à Césarée devant le gouverneur romain et enfin son appel à César.

Il faut maintenant faire connaître ceux qui l'accompagnèrent dans sa longue et laborieuse navigation. Le premier est saint Luc, l'historien du voyage, le second Aristarque de Macédoine, le troisième Trophime d'Éphèse. Excepté Trophime, tous arrivèrent à Rome, la cinquante-neuvième année de Notre-Seigneur, la troisième année de l'empire de Néron, sous le second consulat de ce prince et de Calpurnius Pison.

II

Trophime étant tombé malade, saint Paul fut obligé de le laisser dans l'île de Malte. Adorons ici les impénétrables conseils de la divine Providence. Débarqué à Malte, saint Paul guérit, là comme ailleurs, tous les malades qui lui furent présentés, et Notre-Seigneur ne lui permit pas de

guérir son ami le plus intime et le plus nécessaire, pas plus qu'il ne lui laissa le pouvoir de guérir son cher Timothée de ses maux d'estomac.

Preuve entre mille que Dieu n'a besoin de personne et qu'il éprouve souvent de la manière la plus douloureuse ses plus fidèles serviteurs.

Rendu à la santé, Trophime vint rejoindre à Rome son cher maître. Là se trouvèrent plusieurs amis de saint Paul : Dimas, Tite, Tychique. Étaient-ils venus sur le même navire, avec l'Apôtre, ou étaient-ils arrivés séparément? On n'en sait rien.

III

Quoi qu'il en soit, après deux ans de captivité, l'Apôtre des nations partit pour les Gaules et pour l'Espagne. Entre autres, il emmena avec lui Trophime, ordonné évêque par saint Pierre et destiné à l'évangélisation des Gaules.

IV

Notre grand *Martyrologe*, rédigé comme on doit le savoir, sur les pièces les plus authentiques et par les hommes les plus compétents, s'exprime ainsi en parlant de saint Trophime : « Saint Paul se préparant au voyage d'Espagne, prit avec lui Trophime, évêque et confesseur, disciple des Apôtres saint Pierre et saint Paul, avec Crescent qui était de retour de la commission que lui avait donnée l'Apôtre (probablement sa mission en Galatie), et Sergius Paulus et autres porte-enseignes de la foi, comme des prédicateurs très capables et très propres à commencer l'œuvre de la grâce dans la Gaule.

V

« Or, passant par la Gaule Viennoise et Narbonnaise, en se rendant en Espagne, il députa Trophime pour prendre soin de toute la Gaule, et il fut nommé évêque d'Arles, qui était alors la Rome des Gaules. On voit encore à Arles (1) la petite maison et le faubourg qui a retenu le nom de Paul, parce que l'Apôtre y logea, lorsqu'il prit la route d'Espagne. Il y a encore dans ces lieux de vieux monuments de ce passage de saint Paul qui sont assez manifestes, outre le témoignage authentique de l'ordination de Crescent pour Vienne et de Sergius Paulus pour Narbonne (2). »

VI

Au 29 juin, le même *Martyrologe* continue en ces termes : « Après Rome, maîtresse du monde, aucune région sous le ciel ne célèbre avec plus de dévotion et des hommages plus magnifiques la mémoire des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul que la Gaule, et qui prenne plus de soin d'exalter leur gloire et d'orner leurs reliques.

« Car, bien que la Gaule ne les revendique pas seule comme patrons, à l'exclusion des autres pays, puisqu'elle professe qu'ils sont tous deux les fondateurs de l'Église universelle, néanmoins, elle les reconnaît avec raison pour ses propres Pères et ses vénérables maîtres et pédagogues en la foi de Jésus-Christ, puisqu'elle les reconnaît pour auteurs de cette religion, qu'elle possède depuis le moment où l'Évangile a jeté

(1) Ceci est écrit au xvii^e siècle.

(2) *Martyrol. Gallic.* 2 vol. in-folio, par Mgr Dussaussy, évêque de Toul.

ses rayons dans le monde aux premiers jours de l'Église naissante (1).

VII

« Aussi, en reconnaissance de cet insigne bienfait, elle les prêche dans les chaires et les honore dans les divins offices comme les premiers défenseurs et conservateurs de la religion qu'elle a reçue. »

Et au 30 juin : « La Commémoraison de saint Paul, Apôtre, docteur des Gentils, le premier flambeau et illuminateur des Gaules et l'ordonnateur de ses premiers évêques : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Rufus d'Avignon et plusieurs autres évêques de la Gaule Celtique, Viennoise et Narbonnaise. »

VIII

Pour établir l'apostolat de Trophime dans les Gaules, son ordination comme évêque d'Arles et sa suprématie métropolitaine, nous avons dit que le *Grand Martyrologe des Gaules* s'appuie sur des monuments d'une autorité irréfragable.

En voici quelques-uns. Au commencement du v^e siècle, l'Église de Vienne contestait certains privilèges de l'Église d'Arles. Dix-neuf évêques appartenant à cette dernière Métropole portent la cause à Rome.

En 417, le Pape Zozime répond : « Il faut certes bien se garder de déroger sous aucun prétexte au privilège de la ville métropole d'Arles, à laquelle, *dès l'origine*, fut envoyé de ce siège, le grand pontife Trophime. De cette source ont découlé dans toute la Gaule les ruisseaux de la foi (2). »

(1) Illius quam possidet ab elucescente orbi Evangelio, fidei et Religionis authores agnoscit.

(2) Sane quoniam Metropolitanae Arelatensium urbi vetus privilegium

IX

En 450, ces mêmes évêques ou leurs successeurs, réunis en concile, écrivent au Pape saint Léon le Grand, en faveur des privilèges de leur Métropole, que l'Église de Vienne s'obstinait à contester. « Il est, disent-ils, de notoriété publique dans toutes les Gaules, et la très sainte Église romaine ne l'ignore pas, que, la première dans les Gaules, la cité d'Arles a mérité d'avoir pour évêque saint Trophime, envoyé par le Bienheureux Apôtre Paul, et que de là le don de la foi et de la religion s'est répandu peu à peu dans les autres contrées des Gaules (1). »

X

Vers 886 parut, sur le même sujet et sur d'autres semblables, la bulle du Pape Étienne VI. Le Souverain Pontife confirme la dépendance de l'archevêché de Tarragone à l'archevêché de Narbonne, établie primitivement par les Apôtres saint Pierre et saint Paul, et maintenue par les Papes (2).

Il appuie ses assertions sur les mémoires authentiques, conservés avec soin dans la bibliothèque du Vatican (3). « Au reste, continue le Vicaire de Jésus-Christ, je vais vous rap-

minime derogandum est, ad quam primum ex hac sede, Trophimus summus antistes, ex cujus fonte totae Galliae fidei rivulos acceperunt, directus est. (*Collect. Constant.* t. I, p. 938.)

(1) ... Jure enim ac merito ea (urbs Arelatensis) semper apicem sanctae dignitatis obtinuit, quae in S. Trophimo primitias nostrae religionis prima suscepit, ac postea intra, Gallias quod munere fuerat consecuta, studio doctrinae salutaris effudit. (*Inter Leoninas*, p. 182, edit. Venet. 144.)

(2) Ce qui indique la priorité de l'épiscopat de Sergius Paulus à Narbonne.

(3) Pro ut hactenus in B. Petri armario diligenter servantur reposita.

peler comment se sont passés les faits qui confèrent à Narbonne la suprématie sur l'Église de Tarragone.

XI

« L'Apôtre et le docteur des gentils, saint Paul, étant sorti de Rome et s'en allant prêcher en Espagne, selon sa promesse, prit avec lui Trophime d'Éphèse et le très prudent Sergius Paulus qu'il avait gagné à Jésus-Christ, ainsi que Torquatus, Secundus, Midalecius et quelques autres.

« Entré dans la Gaule Cisalpine, il passa par la ville d'Arles, Métropole de la province. Il resta quelque temps dans cette ville, prêchant le royaume de Dieu. Pour affermir les néophytes qu'il venait de convertir, il laissa dans cette ville Trophime qui avait été ordonné évêque par saint Pierre ; puis il continua sa route jusqu'à Narbonne.

XII

« De là il envoya Torquatus avec six autres compagnons pour prêcher en Gaule suivant l'ordre de saint Pierre. Pendant ce temps, lui-même prêchait à Narbonne avec Sergius Paulus. Sa prédication eut un grand succès, non seulement à Narbonne, mais dans les villes voisines. Il confia cette chrétienté naissante à quelques disciples et partit pour l'Espagne avec Paulus. Pressé de retourner à Rome, le grand Apôtre quitta l'Espagne avec Sergius Paulus, qu'il promit aux fidèles de renvoyer pour les consoler et les affermir, avec ordre de lui obéir en tout comme à lui-même.

XIII

« De retour à Narbonne, et ayant tout disposé pour son

voyage, il laissa dans cette ville son compagnon Sergius Paulus, lui recommandant de nourrir du lait de céleste consolation ceux qu'il avait engendrés à la foi. Tout étant ainsi réglé, après les larmes et les baisers réciproques, l'Apôtre prit sa route vers Rome et Sergius Paulus résida à Narbonne (1). »

XIV

Sans parler des intimes amis du Sauveur, Lazare, Marthe et Marie, saint Trophime, saint Sergius Paulus et ceux que nous avons nommé dans cette *Biographie*, ils ne furent pas les seuls missionnaires primitifs qui vinrent apporter dans les Gaules le flambeau de l'Évangile. Toute la tradition, parlant par la bouche de Baronius, s'exprime ainsi :

« L'an 46 de Notre-Seigneur, la seconde année du premier séjour de saint Pierre à Rome, la quatrième du règne de l'empereur Claude, les régions et les villes de l'Occident eurent pour apôtres, *envoyés par saint Pierre* : la Sicile, Pancrace, Marcion, Béville et Philippe ; Capoue, Prisque ; Naples, Aspren ; Terracine, Épaphrodite ; les habitants d'Equilium (2), Marc, différent de l'Évangéliste ; Népi, Ptolémée ; Fiesole, Romulus ; Lucques, Paulin ; Ravenne, Apollinaire ; Vérone, Euprepus ; Padoue, Proscodocimus ; Pavie, Syrus ; Aquilée, après Marc, Hermagoras.

Dans les Gaules, Limoges, Toulouse, Bordeaux et tout le pays, Martial ; Tongres, Cologne et Trèves, Materne et Valère ; Reims, Sixte ; Arles, Trophime ; Sens, Savinien ; Le Mans, Julien ; Vienne et Mayence, Crescent ; Châlons, Memmius ; Bourges, Ursin.

(1) Voir : *Vie de S. Martial*, par le P. Bonav. de S. Amable, 1^{re} part., liv. VI, p. 330 et suiv.

(2) Ville aujourd'hui détruite, à l'embouchure du Pô.

« L'Auvergne, Austrémoine ; Saintes, Eutrope ; la Germanie, Euchère, Égiste et Marcion. En Espagne, Torquatus, Ctésiphon, Second, Indalécus, Cécilius, Hésychius, Euphratius et d'autres encore.

« La tradition nous apprend encore que l'Évangile, grâce à saint Pierre, pénétra dans la Grande-Bretagne, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque, l'année précédente cette île, conquise par l'empereur Claude, était ouverte à l'Évangile (1).

XV

Dans d'autres *Biographies* nous reviendrons sur cette apostolicité primitive des Gaules et du monde, afin de faire ressortir de plus en plus l'étonnant miracle de l'évangélisation pour ainsi dire instantanée de l'univers entier. En attendant, remercions Dieu de cet immense bienfait et sachons en profiter par notre conduite. Terminons la *Biographie* de saint Trophime par la citation du *Martyrologe romain* : « A Arles, naissance de saint Trophime dont saint Paul fait mention en écrivant à Timothée, qui, établi par le même Apôtre évêque de cette ville, fut le premier à l'évangéliser. »

(1) Ann. an. 46, n. 2.

Voir : Bar. an. 46, n. 2 ; an. 59, n. 1. Cor. a Lap., in *Act. app.* xx, v. 1. Anselm., in c. xvi, *Epist. ad Rom. Ado. in Martyrol* ; Surius, Vit. SS., t. VIII, etc., etc.

CRESCENT

I

La seconde Épître à Timothée fut écrite pendant la seconde captivité de saint Paul. Suivant la tradition de l'Église de Rome, la dernière captivité de saint Paul et de saint Pierre dura neuf mois ; ils la subirent dans l'affreuse prison Mamertine, d'où ils sortirent pour aller à la mort.

L'Apôtre mande à Timothée de venir au plus tôt, parce que Luc est seul avec lui ; c'est-à-dire que Luc seul étant libre ne peut faire ses commissions et lui rendre les services dont il a besoin. « Ne manquez pas, lui écrit-il, de m'apporter le manteau que j'ai laissé chez Carpus ; surtout n'oubliez pas mes livres et mes manuscrits. »

II

Qui a vu la prison souterraine de saint Paul, comprend sans peine combien un manteau était nécessaire au prisonnier. Au vêtement indispensable pour mettre tant bien que mal son corps chargé de chaînes à l'abri du froid et de l'humidité de son ténébreux cachot, le grand Apôtre veut qu'on ajoute, pour la nourriture et la consolation de son âme, les livres divins. Admirable amour des saintes Écritures et grande leçon pour nous !

III

Dans cette Épître on trouve rapportés des faits antérieurs à la seconde captivité de l'Apôtre et on se demande pourquoi il écrit à Timothée des choses passées depuis plusieurs années et que Timothée devait certainement connaître. Voici quelques-uns de ces faits.

Saint Paul dit qu'Alexandre, l'ouvrier en cuivre, lui a fait beaucoup de mal ; que, dans sa dernière défense, personne ne lui est venu en aide, mais que tous l'ont abandonné ; enfin qu'il a envoyé Crescent prêcher dans les Gaules.

IV

Il est vrai, répondent les interprètes, ces faits étaient passés depuis neuf ans, et Timothée ne pouvait pas les ignorer, mais il ne les connaissait pas par saint Paul lui-même. Pendant ces neuf années le grand Apôtre prêchant en Espagne et ailleurs, était très éloigné de Timothée et ne lui avait point donné de ses nouvelles directement et par écrit.

Revenu à Rome pour subir sa seconde captivité et de là marcher au martyre, on comprend qu'il ait tenu à informer son bien-aimé disciple de tout ce qui lui était arrivé, soit afin de l'encourager, soit afin d'instruire les siècles futurs de ses travaux et de ses combats.

V

Étant donnée cette explication nécessaire pour bien comprendre la lettre du grand Apôtre, venons à la vie de Crescent.

Né probablement en Orient, Crescent fut un des premiers

disciples de Notre-Seigneur. Compagnon fidèle de saint Pierre et de saint Paul, longtemps il suivit pas à pas les deux grands Apôtres. Avec saint Pierre il passa en Espagne et en Afrique.

Étant arrivé à Carthage, en compagnie de quelques disciples de saint Jacques, ils prêchèrent la parole de Dieu dans cette ville, qui la reçut avec avidité et avec fruit.

Alors saint Pierre devant retourner en Orient et parcourir le reste de l'Afrique et l'Égypte, laissa à Carthage Crescent en qualité d'évêque de cette ville, ou bien de premier fondateur des Églises de cette province (1).

VI

Mais les idolâtres ayant persécuté les chrétiens, mirent à mort saint Théodore, disciple de saint Jacques, avec saint Irénée, son diacre, saint Sérapiion et Ammonius, lecteurs.

Saint Crescent fit donner la sépulture à saint Théodore et, conformément au désir exprimé par ce saint martyr, il fit transporter son corps en Galice, où il l'accompagna. Les Papes saint Léon IV et Calixte II attestent le fait.

VII

Avant de quitter Carthage, saint Crescent établit un évêque qui le remplaça sur ce siège. D'Espagne il retourna à Rome, et dans la compagnie de saint Paul évangélisa l'Asie, la Galatie, peuplée par les Gaulois, la Macédoine et l'Illyrie.

(1) (Petrus) venit Sirmium civitatem hispanico, quo in loco, cum Epaenetum constituisset episcopum, devenit Carthaginem civitatem Africae, in que Crescentem ordinavit episcopum. Metaphr. apud Bivar. in Chron. L. Dext., an. 71, n. 5.

Avec sa générosité ordinaire le grand Apôtre se sépare de ce cher disciple pour l'envoyer porter l'Évangile dans les Gaules.

C'est ce que nous apprend l'Apôtre lui-même dans sa lettre à Timothée : « Crescent est parti pour la Galatie : *Crescens in Galatiam.* » Ici se présentent deux questions : Quel est le pays désigné par le mot de saint Paul ? Dans quelles circonstances saint Crescent est-il venu y prêcher l'Évangile ?

VIII

Par la Galatie, il faut entendre la Gaule, notre chère France, la fille aînée de l'Église, qui, à ce titre, devait jouir de l'insigne privilège d'avoir pour Apôtres et pour Pères les intimes amis du Sauveur, les plus chers disciples des Apôtres, et même saint Pierre et saint Paul en personne.

Sur la prédication de saint Crescent dans les Gaules, la tradition est unanime, elle a pour témoins : saint Épiphane, saint Dorothee, Eusèbe de Césarée, Théodoret, saint Jérôme, saint Sophrone, Œcumenius et toutes les Églises orientales.

Saint Épiphane en particulier est on ne peut plus explicite, voici ses paroles. Dans ses lettres l'Apôtre dit : « Crescent est parti pour la Gaule, non pour la Galatie, comme quelques-uns le pensent par erreur, mais il faut lire pour la Gaule (1). »

IX

La même tradition est acceptée et vigoureusement défendue par l'archevêque de Marca, dans sa lettre à Henri

(1) In Epistolis suis Apostolus dicit : *Crescens in Galliam, non enim, in Galatiam, ut quidam decepti putant, sed, in Galliam, legendum est.* (In *Passer. Haeres.*, 51).

de Valois. Baronius n'hésite pas à la tenir pour incontestable. Au 27 juin, on lit dans le *Martyrologe romain* : « En Galatie, naissance de saint Crescent, disciple de saint Paul, qui, passant dans les Gaules, convertit par la parole de la prédication un grand nombre d'infidèles à la foi de Jésus-Christ. Étant ensuite retourné vers le peuple à qui il avait été spécialement donné pour évêque, et ayant affermi les Galates dans l'œuvre du Seigneur, jusqu'à la fin de sa vie, il accomplit son martyre sous Trajan. »

X

Le 29 décembre, le même *Martyrologe* s'exprime ainsi : « A Vienne, en France, saint Crescent, disciple de saint Paul, et premier évêque de cette ville. »

Baronius pense qu'il s'agit ici de la translation du saint. Quoi qu'il en soit, il résulte des données du *Martyrologe* que saint Crescent prêcha d'abord dans la province de l'Asie Mineure, appelée Galatie, parce qu'elle fut peuplée par une colonie de Gaulois ; et ensuite dans cette partie de la Gaule Viennoise ; enfin, après plusieurs courses apostoliques même dans la Gaule Belgique jusqu'à Mayence, il repartit pour sa première mission de Galatie, et souffrit le martyre sous Trajan, sans que l'histoire nous fasse connaître au juste le lieu de son martyre.

XI

Cependant la ville de Mayence, appuyée sur de nombreux et très anciens monuments, assure que saint Crescent, son premier apôtre, a été mis à mort dans son territoire.

En conséquence, cette ville lui a érigé une église remar-

quable par sa beauté, dans laquelle on lit l'inscription suivante :

*Crescentis fuit clarum sacra Pagina nomen,
Dum tibi fidus erat, Paule Beate, comes.
Inde sed occiduas Gallorum cessit ad oras,
Ut Christi prompto spargeret ore fidem.
Bisque maguntinis undenis prae fuit annis,
Et vita clarus, clarus et eloquio.
Martyrium tulit, Trajano Principe, Christi
Cum decades denas auxerat una trias.*

Voici le texte de cette ancienne inscription :

« L'Écriture a rendu célèbre le nom de Crescent, lorsqu'il était, ô Bienheureux Paul, votre fidèle compagnon. Mais il vint dans les plages septentrionales des Gaules, afin d'y répandre avec ardeur la foi de Jésus-Christ. Vingt-deux ans, il gouverna Mayence, illustre par ses vertus et par son éloquence. Enfin, il souffrit le martyre sous l'empereur Trajan, l'an 103 de Notre-Seigneur. »

XII

Nous l'avons déjà fait remarquer : ces courses incessantes des premiers missionnaires de l'Évangile, leurs passages rapides d'Orient en Occident et leurs retours non moins rapides d'Occident en Orient, n'ont rien qui doivent étonner : cette activité prodigieuse entrainé dans les conditions divines de leur apostolat. Le temps pressait ; il fallait se hâter afin de vérifier la prédiction de leur divin Maître, suivant laquelle l'Évangile devait avoir fait le tour du monde avant la ruine de Jérusalem.

XIII

Reste une seconde question à examiner : Dans quelle cir-

constance saint Crescent vint-il prêcher dans les Gaules et fonder l'Église de Vienne ? En réunissant les témoignages des anciens, on répond que saint Crescent prêcha, d'abord, avec saint Pierre en Afrique et avec saint Paul dans la Galatie orientale, et qu'il vint ensuite de Rome dans la Galatie proprement dite, située à l'Occident, c'est-à-dire la Gaule.

Suivant la chronique de saint Adon, son arrivée en France date du voyage de saint Paul en Espagne.

XIV

Or, ce voyage se rapporte à l'an 61 de Notre-Seigneur, la dix-septième de saint Pierre à Rome, et la cinquième du règne de Néron. Voici les paroles de saint Adon : « Lorsque saint Paul, délivré de sa prison de Rome, alla en Espagne, il laissa Trophime à Arles et Crescent à Vienne pour y prêcher l'Évangile. »

Dans les *Antiquités* de l'Église de Vienne se trouve une lettre du pape Paul II à Charlemagne, où il est dit que cette Église eut pour fondateur et pour maître saint Crescent, collègue des Apôtres.

XV

La prédication du saint évêque ne fut pas stérile. Loin de là ; dès le II^e siècle, on voit l'Église de Vienne marcher l'égal de l'Église de Lyon, fournir d'illustres martyrs pendant la persécution de Marc-Aurèle et signer la lettre admirable que les chrétiens d'Occident adressèrent à leurs frères d'Orient, pour les informer des glorieux combats des athlètes de la foi.

XVI

L'Église catholique est toujours la même. Les relations envoyées en Europe par nos missionnaires du monde entier, ne sont autre chose que la continuation de cette fraternelle correspondance de nos Pères des premiers siècles. Que leur foi et leur charité soient les invariables modèles de leurs enfants!

Voir : Bar., an. 59, n. 10; an. 61, n. 2 et 3; Id. *Annot. ad Martyr.*, 4 jun. et 29 decemb.; Bivar. *Comment.* an. 41, n. 5; Cor. a Lap., in II, ad Timoth. iv, 10; M. Maistre, p. 404 et suiv., etc., etc.

SAINT DENYS, DAMARIS ET HIÉROTHÉE

I

Poursuivi par les juifs de Thessalonique, saint Paul fut obligé de quitter précipitamment la ville de Bérée, où il avait été bien accueilli. S'étant embarqué, il aborda au port d'Athènes. C'était l'an 52 de Notre-Seigneur, la dixième année de l'empereur Claude, sous le consulat de Caius Antistius et de Marcus Suillius. Sur l'invitation des philosophes athéniens, il se rendit à l'Aréopage, où il prononça l'immortel discours que tout le monde connaît, ou devrait connaître.

II

Les *Actes des Apôtres*, chapitre xvii, verset 32 et suivants, nous apprennent quel fut l'effet de ce discours : « Lorsqu'ils eurent entendu parler de la résurrection des morts, quelques-uns se moquèrent; d'autres dirent : « Nous vous écouterons sur cela une autre fois. » Ainsi Paul sortit du milieu d'eux. Mais quelques-uns, s'attachant à lui, crurent : parmi eux était Denys, l'Aréopagite, et une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. »

III

L'Aréopage, qui signifie *Champ de Mars*, était le lieu où se réunissaient, trois fois le mois, les grands juges d'Athènes, nommés aréopagites. Ils connaissaient surtout des causes criminelles et rendaient leurs jugements pendant la nuit, afin de n'être pas témoins des larmes des condamnés. Leur intégrité passa quelque temps pour être irréprochable. Suivant saint Chrysostome, saint Paul y fut appelé non pour enseigner la divine doctrine, mais pour s'entendre condamner à mort, comme ennemi des dieux ou perturbateur de la tranquillité publique (1). Saint Paul y rencontra les trois sortes d'auditeurs dont la race est éternelle : les moqueurs, les indifférents et les âmes de bonne volonté. Au nombre des dernières furent saint Denys, Damaris et Hiérothée.

IV

Il savait que Denys n'était pas un simple membre de l'Aréopage, mais qu'il en était le président. Une circonstance particulière le disposait à écouter favorablement le grand Apôtre. Comme plusieurs philosophes grecs, Denys avait été chercher la science en Égypte, réservoir bourbeux il est vrai, mais néanmoins réservoir précieux des traditions venues de la Palestine.

Le 25 mars, vers midi, de l'an 34, il se trouvait en Égypte, dans la ville d'Héliopolis, avec un autre philosophe nommé Apollophane. Là, tous les deux furent témoins de l'éclipse de soleil qui eut lieu à la mort de Notre-Seigneur. Dans

(1) *Ad Arcopagum duxerunt Paulum, non ut quippiam cognoscerent, sed ut punirent, et supplicii afficerent: ibi enim capitalia exercebantur judicia. Ap. Cor. a Lap., in Act. xvii, 19.*

ses lettres à saint Polycarpe et au même Apollophane, Denys raconte le fait, pour eux alors incompréhensible et pour tous scientifiquement inexplicable.

V

Il dit : « Nous étions ensemble à Héliopolis ; comme toi, j'avais environ vingt-cinq ans, lorsque, à la sixième férie, vers la sixième heure, le soleil fut tout à coup couvert de ténèbres épaisses. Nous nous trouvâmes nous-mêmes dans la nuit. La frayeur qui nous saisit était d'autant plus grande que nos connaissances des astres nous démontraient l'impossibilité d'une éclipse de soleil à cette époque.

« Vers la neuvième heure, le soleil recouvra peu à peu sa lumière. Je te demandai alors : « Apollophane, le plus « savant des hommes, que penses-tu de ces prodiges ? » Tu répondis une parole qui ne s'effacera jamais de ma mémoire : « Mon cher Denys, c'est le bouleversement des choses di- « vines. » Et je m'écriai : « Tu as raison : ou le Dieu de la nature « souffre, ou la machine du monde se détraque : *Aut Deus « naturae patitur, aut machina mundi dissolvitur* ».

« Je notai avec soin le jour et l'année. Plus tard, voyant que les prodiges concordaient avec l'enseignement du divin Paul, j'ai embrassé la vérité. Délivré des liens de l'erreur, je professe maintenant la vérité et je te la communique. »

VI

Saint Denys nous apprend qu'il avait vingt-cinq ans, à la mort de Notre-Seigneur. Or, le grand Apôtre vint prêcher à Athènes, la dix-neuvième année après la Passion, ou la cinquante-deuxième année depuis la naissance du Sauveur. Saint Denys avait donc quarante-quatre ans lorsqu'il se con-

vertit. Pendant trois ans il demeura à l'école de saint Paul, et fit de tels progrès que sa sublime connaissance des divins mystères a fait et fera toujours l'admiration des siècles.

VII

Consacré évêque d'Athènes par saint Paul lui-même, il propagea merveilleusement la foi dans cette ville, plus difficile qu'aucune autre à convertir. Avec son cher maître, il monta à Jérusalem et assista aux funérailles de la Sainte Vierge. De retour à Athènes, il écrivit une lettre de consolation à saint Jean, exilé dans l'île de Pathmos. Dans cette lettre, de l'an 97 de Notre-Seigneur, et la quatorzième de Domitien, il prédit à l'Apôtre bien-aimé sa prochaine délivrance. Elle eut lieu, en effet, deux ans après, sous le règne de Nerva.

VIII

De retour à Éphèse, saint Jean envoya saint Denys à Rome, auprès du pape saint Clément. A son tour, saint Clément confia au saint évêque d'Athènes l'apostolat des Gaules. Accompagné de Rustique et d'Éleuthère, il se rendit à Paris qu'il évangélisa avec un grand succès. Après de longs travaux et de grandes souffrances, il signa de son sang, comme c'était alors l'usage, la vérité de ses prédications. Lui et ses compagnons furent mis à mort sur une colline voisine de Paris qui, à raison de ce fait, porte encore aujourd'hui le nom de Montmartre, *mont des Martyrs*.

IX

C'était sous le règne d'Adrien, l'an 119 de Notre-Seigneur : le vénérable pontife était âgé de cent vingt ans. A sa mort

eut lieu un miracle inouï, qui ne contribua pas peu à l'affermissement de la foi. La tête du saint venait de tomber sous les coups du glaive. Le saint se baisse, la prend entre ses mains et la porte comme en triomphe, pendant plus d'une demi-heure, aux chants des anges qui célébraient la victoire du martyr sur la mort et sur le tyran (1).

X

Les *Actes des Apôtres* nous disent qu'une femme nommée Damaris et plusieurs autres se convertirent au discours de saint Paul devant l'Aréopage. Qui était Damaris? Puisque l'historien sacré, toujours si sobre de détails, a cru devoir la nommer, il faut que Damaris ait été une femme plus qu'ordinaire. En effet, saint Jean Chrysostome nous apprend qu'elle était la femme de saint Denys, le prince de l'Aréopage : *Areopagita vero ille supersticiosissimae urbis illius Civis, nonne ex sola ejus concione, cum uxore sequutus est eum* (2)?

Denys et Damaris, deux magnifiques poissons, retirés de

(1) Nous ne nous étendrons pas davantage sur saint Denys, dont M. Davin, chanoine de Versailles, a donné une vie qui ne laisse rien à désirer.

La certitude de son apostolat à Paris et l'authenticité de ses ouvrages sont maintenant hors de doute. Il faut avoir eu l'audace des critiques jansénistes et gallicans pour les nier. En le faisant ils s'insurgeaient contre la constante tradition de la France. En voici un exemple : *Saint-Louis des Français* est une église de Rome, bâtie par la France à la fin du xvi^e siècle. Elle est dédiée à la Sainte Vierge, à saint Denys l'Aréopagite, apôtre de Paris, et à saint Louis, roi de France.

Voici un second fait. Il y a quatre ans, on présenta au Saint-Père le Propre du diocèse de Paris. La leçon de saint Denys laissait encore du doute sur la personnalité de saint Denys l'Aréopagite, comme apôtre de Paris. Pie IX répondit : « L'Église ne connaît qu'un saint Denys ; saint Denys l'Aréopagite, apôtre de Paris ; » et Sa Sainteté a fait refaire la Légende.

(3) *De Sacerdot.*, lib. IV, p. 504, app. t. I, p. prior., edit. Gaume.

la mer ténébreuse du paganisme, dans la capitale même de l'incrédulité ; quel beau coup de filet ! A cela, cependant, ne se borna pas le succès de la pêche apostolique.

XI

Parmi les autres convertis que le texte divin se contente d'indiquer, il en est un, célèbre entre tous, dont la tradition, gardienne jalouse de nos gloires chrétiennes, a conservé le nom : c'est Hiérothée. Dans son livre des *Noms divins*, saint Denys regarde Hiérothée comme son maître ; il lui donne les plus grands éloges, et croit devoir se justifier de ce que, après lui, il se permet d'écrire sur les sciences divines.

« J'ai besoin, dit-il, de me justifier. Hiérothée, mon illustre maître, ayant merveilleusement écrit sur la théologie, on peut demander pourquoi je traite de la même matière, comme si ses ouvrages ne suffisaient pas ? Je réponds que s'il avait expliqué en détail toutes les parties de la science, jamais je n'aurais été assez insensé pour croire que j'aurais été plus habile que lui, ou pour faire un ouvrage à côté du sien, en répétant les mêmes choses. C'est une injure que j'aurais faite à mon maître et à mon ami, à cette sublime intelligence, de qui, après saint Paul, j'ai appris ce que je sais.

XII

« Mais s'étant contenté d'exposer les principes généraux de la science, il nous a donné le soin, à nous instituteurs des esprits vulgaires, de développer en détail et d'expliquer avec méthode et dans un langage convenable, les profonds mystères entrevus par sa haute intelligence. »

Ailleurs, il le déclare supérieur à tous les docteurs, il le place au premier rang après les Apôtres. Un pareil éloge de la part de saint Denys, qui passe pour le plus sublime de nos théologiens, nous donne la mesure de la science et du génie de Hiérothée. Malheureusement nous n'avons plus les ouvrages de ce maître incomparable.

XIII

Qui était Hiérothée, et où avait-il puisé ces connaissances suréminentes? Tous les historiens espagnols, Pineda, Villegas, Marieta, Morales affirment que Hiérothée était originaire d'Espagne, qu'il se rendit à Athènes dans l'intention de s'instruire, et qu'au lieu des sophistes grecs, il eut le bonheur de trouver saint Paul, à l'école de qui il puisa la merveilleuse science dont lui fait honneur le Grand Aréopagite.

Les commentateurs grecs de saint Denys reconnaissent eux-mêmes que leur Père Hiérothée était Espagnol. Après un séjour assez long, soit à Athènes, soit dans la Grèce à la suite de saint Paul, il revint dans sa patrie, afin de faire part à ses compatriotes des lumières de l'Évangile.

XIV

Est-ce là qu'il mourut, ou revint-il finir ses jours à Athènes? Il semble, d'après la rédaction du *Martyrologe romain*, que cette ville fut le lieu de sa mort comme elle avait été le lieu de sa naissance à la vérité.

Au 4 octobre, le *Martyrologe* s'exprime ainsi : « A Athènes, naissance de saint Hiérothée, disciple de saint Paul. »

D'accord avec les Latins, les Grecs célèbrent le même jour la fête de l'illustre docteur. On lit dans leur *Ménologe* :

« Naissance de notre saint Père Hiérothée, du nombre des Aréopagites qui, avec le Grand Denys, furent instruits par saint Paul. Après la vie la plus sainte, il s'endormit dans le Seigneur. »

XV

S'il est vrai que Hiérothée mourut à Athènes, il ne l'est pas moins qu'une partie de ses reliques furent apportées en Espagne. Voici l'intéressant détail que nous apprenons du savant Bivarius, longtemps procureur général des Cisterciens, près le Saint-Siège (1).

« En revenant de Rome, dit-il, où j'avais achevé mes *Commentaires sur la Chronique de Lucius Dexter*, j'arrivai en Espagne et m'arrêtai dans le monastère de notre ordre, à Sandoval, diocèse de Léon. Je me mis à examiner avec le plus grand soin les chartes, les reliquaires et les authentiques des reliques.

« Je découvris qu'on y conservait la tête de saint Hiérothée : Telle était la tradition des anciens. En effet, le chef sacré se trouvait bien parmi les reliques, mais l'authentique n'existait pas. Il me vint en pensée d'ôter le voile soigneusement lié avec des bandelettes, dans lequel était enveloppée, depuis des siècles, la vénérable tête. Peut-être, me disais-je, l'authentique est-il dans l'intérieur.

XVI

« Et voilà, grâce à Dieu, qu'un petit parchemin extrêmement vieux, long de la moitié d'un doigt, avec une partie du crâne, apparaît aux regards de l'abbé et de tous les reli-

(1) Bivar mourut en 1636.

gieux, portant ces mots grecs : κεφαλὴν Ἱερόθεου (*tête de Hiérothée*). Une immense joie s'empara de tous. En action de grâces d'un si grand don, l'abbé ordonne une procession solennelle et fait célébrer la messe en l'honneur du saint docteur, le jour même de l'Invention, qui fut le 5 avril 1625, fête de saint Isidore.

« Tous ces détails rendent probable le retour de Hiérothée, d'Athènes en Espagne, et la fondation par lui de l'Église de Ségovie. Il est de plus vraisemblable, qu'au temps de l'invasion des Sarrasins, les chrétiens vinrent cacher les précieuses reliques dans le monastère de Sandoval, situé au pied des montagnes du diocèse de Léon. »

XVII

Il faut que la France ait été l'objet de la prédilection toute particulière de Notre-Seigneur, pour qu'il lui ait envoyé, dès les premiers jours de l'Église naissante, ses plus intimes amis, Marthe, Marie et Lazare; puis saint Denys, le plus illustre disciple du grand Apôtre. Ce glorieux privilège, la France en fut redevable au titre de fille aînée de l'Église; qui lui était réservé de toute éternité.

Noblesse oblige. Pendant bien des siècles, la France répondit admirablement à sa mission. Toujours elle eut, plus qu'aucune autre de ses sœurs, des prières, du sang et de l'or au service de Dieu son père et de l'Église sa mère. De leur côté, Jésus et Marie lui ont continué leur particulière affection.

XVIII

A cette affection, plus forte que la mort, la France doit d'avoir conservé la foi, malgré tous les efforts de l'enfer

pour la lui ravir. Depuis quatre-vingts ans surtout, la conservation de la foi, en France est un miracle évident comme le jour. Malgré ses fautes et ses défaillances, la France est encore la source la plus féconde des grandes œuvres catholiques : la Propagation de la foi, l'Œuvre apostolique, la Sainte-Enfance, et la mère admirable des prêtres, des religieux et des religieuses missionnaires dans le monde entier.

O France! nation sublime, si tu savais te comprendre!
O Gallia, magnum nomen, si intelligas te!

Voir : Bivar., *Comment. in d. Detr.* an. Christ. 41, n. 3, p. 210, edit. Migne; Bar., an. 288, n. 314; an. 127, n. 121, 122; Id., an. 263, n. 6, 7; an. 291, n. 13; an. 537, n. 22, etc.; Id, Annot. ad Martyrol. 9 octob., Id., 4 octobre; Cor. a Lap., in *Act.* xvii, 34 et suiv., etc.; M. Davin, *Vie de S. Denys*, etc., etc.

SERGIUS PAULUS

I

Aux *Actes des Apôtres*, chapitre XIII, versets 4-12, on lit : « Paul et Barnabé, envoyés par le Saint-Esprit, allèrent à Séleucie, et de là firent voile vers la Chypre, et quand ils furent arrivés à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des juifs et ils avaient Jean pour leur servir d'aide et de ministre.

« Après avoir parcouru toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un juif magicien et faux prophète, nommé Barjésu, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme prudent. Celui-ci, ayant fait venir Barnabé et Paul, désirait entendre la parole de Dieu. Mais Elymas, le magicien, car c'est ce que signifie ce mot Elymas, leur résistait, cherchant à détourner le proconsul de la foi.

II

« Or, Saul, le même que Paul, rempli de l'Esprit-Saint, et regardant Elymas, dit : « Homme plein de toute ruse et de toute perfidie, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur?

« Et maintenant, voilà la main du Seigneur sur toi ; et tu

« seras aveugle et tu ne verras point le soleil, pendant un « temps. » Et aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent, et, allant çà et là, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Alors le proconsul, voyant ce miracle, crut et admira la doctrine du Seigneur. »

III

Nous voici sur les pas de l'infatigable Apôtre des nations. Pour nous orienter, faisons d'abord connaissance avec les lieux où il va nous rendre témoins d'une de ses plus glorieuses conquêtes.

D'Antioche, alors capitale de la province proconsulaire de Syrie, Paul, accompagné de Barnabé se rendit à Séleucie : c'était l'an 46 de Notre-Seigneur et la quatrième de l'empereur Claude.

IV

Séleucie fut la première capitale du royaume de Syrie. Elle dut son nom à son fondateur Séleucus Nicanor, un des généraux d'Alexandre. Située dans une position avantageuse, sur la rive droite du Tigre, elle acquit rapidement une grande importance. Comme tant d'autres gloires, sa gloire a passé. De Séleucie il ne reste aujourd'hui que des ruines. Elles se voient aux environs de Bagdad et sont connues sous le nom arabe de Al-Madaïn.

V

Après avoir déposé dans ce sol, qui plus tard deviendra fertile, la semence évangélique, Paul et Barnabé firent voile vers l'île de Chypre, aujourd'hui la Kibris des Turcs.

Placée dans la Méditerranée, entre l'Asie Mineure et la Syrie, l'île de Chypre est célèbre dans l'antiquité, par la richesse de ses produits, par le courage de ses habitants, hélas ! et par le culte de Vénus, à qui les trois principales villes, Amathonte, Paphos et Idalie étaient consacrées, c'est-à-dire indignement prostituées.

Les Romains, commandés par Caton, s'emparèrent de l'île de Chypre, l'an 65 avant Notre-Seigneur et en firent une de leurs provinces proconsulaires. A partir de ce moment, elle devint le séjour de plusieurs familles romaines.

VI

Arrivés dans l'île, les deux Apôtres commencèrent leur mission par Salamine, sur la côte orientale. Par suite des révolutions des siècles et des peuples, cette ville a perdu jusqu'à son nom et s'appelle aujourd'hui Porto-Costanza. Ici comme ailleurs, Paul et Barnabé commencèrent par annoncer l'Évangile aux aînés de la famille humaine, les enfants d'Israël, répandus depuis les conquêtes d'Alexandre sur toute la face du globe. Le fruit de leur prédication était trop souvent une répulsion opiniâtre, prélude des châtimens terribles dont Dieu devait bientôt frapper ce peuple endurci.

VII

Abandonnant les synagogues de Salamine, les deux missionnaires se rendirent à Paphos. Cette ville, aujourd'hui Bafa, était, comme Éphèse, Corinthe et d'autres cités de la Grèce, remplie d'infamies sacrées. Elle avait, entre autres, un célèbre temple à oracles et était la résidence du proconsul. A l'arrivée de nos Apôtres, ce proconsul était Sergius Paulus,

personnage également célèbre dans l'histoire profane et dans l'histoire sacrée.

VIII

Comme son nom l'indique, Sergius Paulus était Romain d'origine. Il appartenait à la *gens Sergia*, une des plus anciennes de Rome, puisque Virgile lui assigne pour auteur un des compagnons d'Énée (1). Quoi qu'il en soit, on voit cette famille patricienne figurer dans l'histoire dès les premiers temps de la Ville Éternelle.

IX

Lucius Sergius Fidenas, deux fois consul, est demeuré célèbre par la sanglante victoire qu'il remporta sur les Vétiens. Un de ses descendants, Marcus Sergius, sert comme tribun militaire dans l'armée de Scipion, où il se fait remarquer par sa force extraordinaire. Puis vient ce Cneus Sergius Silus, accusé par Metellus Celer et condamné pour avoir voulu corrompre une matrone.

X

Il serait long de citer les autres membres plus ou moins connus de la *gens Sergia*. Mais on ne peut passer sous silence le fameux Catilina. Lucius Sergius Catilina fut le chef de cette conspiration que Cicéron a grandie au-dessus de nature, et dont l'issue fut l'étranglement des conjurés dans la prison Mamertime.

A la même famille appartenait Cneus Sergius Aurata, con-

(1) *Sergestusque, domus tenet a quo Sergia nomen.* (Aeneid., lib. V.)

temporain de César, et qui dut son surnom à sa passion pour les poissons dorés. Sybarite de premier ordre, il fut l'inventeur du parc aux huîtres, dans le lac Lucrin, au golfe de la voluptueuse Baïa. De cette source, qui ne fut pas toujours pure, était sorti le proconsul dont la sainteté devait, en quelque sorte, compenser les fautes de ses aïeux.

XI

Cet enfant de bénédiction naquit en Chypre, sous le règne d'Auguste. Comme son père, il fut appelé Sergius Paulus. Le surnom de Paul était venu à sa famille de Paul-Émile, vainqueur de Persée, qui avait obtenu du sénat que tous ses descendants s'appelleraient Paul.

La tradition rapporte que Eustorgia, mère du jeune Sergius, était une femme accomplie et qui prit un soin particulier de son fils. Celui-ci, envoyé à Rome pour ses études, se distingua par sa conduite et par ses succès. Il fixa l'attention de l'empereur Claude, qui plus d'une fois mit à profit la rare prudence de ce jeune homme, et bientôt le renvoya en Chypre, en qualité de proconsul.

XII

La prudence dont le jeune Sergius avait fait preuve à la cour de l'empereur, ne l'abandonna pas dans le gouvernement de sa province. Saint Luc lui rend témoignage qu'il se distinguait surtout par cette vertu. Pour un homme raisonnable, le premier effet de la prudence est de le porter à connaître la vérité, afin de l'embrasser et de sauver son âme. Dans ce but, le jeune proconsul fait venir Paul et Barnabé, prédicateurs, disait-on, de la parole du vrai Dieu. Malheureusement Sergius, suivant l'usage d'un grand nombre de païens,

avait auprès de lui un magicien nommé Elymas, qui était comme l'oracle familial du proconsul.

XIII

Cet Elymas était juif d'origine. A l'exemple du fameux Simon de Samarie, qui s'appelaient la *Grande Puissance de Dieu*, celui-ci s'était donné le surnom de Barjésu, *fil du Sauveur*, sans doute à cause de ses guérisons vraies ou prétendues. Comme saint Pierre eut à combattre Simon, saint Paul eut la même lutte à soutenir contre Barjésu. Il est certain qu'à cette époque rien n'était plus commun que les magiciens, diseurs d'oracles et faiseurs de prestiges. C'étaient les hommes du démon, opposés aux hommes de Dieu. Le même fait se retrouve encore aujourd'hui dans tous les pays idolâtres.

XIV

Sentant bien qu'il allait perdre son crédit, Elymas s'opposait à l'entrevue, et, quand elle fut décidée, il ne négligea rien pour obscurcir la vérité aux yeux du proconsul. Saint Paul lui répondit par un argument qui mit fin à la discussion. Il frappa le magicien de cécité temporaire : juste châtement de celui qui s'efforçait de retenir les autres dans l'aveuglement.

On croit qu'à l'exemple de Simon de Samarié, le magicien se convertit; mais qu'étant, comme Simon, retourné à son vomissement, il mourut dans l'impénitence finale : tant il est difficile, écrit un grand théologien, de ramener à Dieu les misérables qui sont en commerce avec le démon.

XV

A la vue du miracle, Sergius Paulus renonça sincère-

ment au culte des faux dieux et demanda le baptême. Ce fut l'an 46 de Notre-Seigneur, la quatrième année de l'empereur Claude. Les généraux et les empereurs romains avaient coutume d'ajouter à leur nom celui des nations qu'ils avaient vaincues. Nous voyons les uns s'appeler *Numidique*, *Africain*; les autres, *Parthique*, *Asiatique*, *Germanique*. Ainsi, pour immortaliser sa glorieuse conquête, le grand Apôtre prit le nom de Paul, au lieu de Saul qu'il avait eu jusque-là.

XVI

Elle fut noble, en effet, moins encore par la qualité du personnage que par la fidélité avec laquelle il correspondit à sa vocation. Ayant mis ordre aux affaires de son gouvernement, Sergius Paulus abdiqua le proconsulat et devint le disciple dévoué du grand Apôtre. Laissé en Chypre avec le titre d'évêque, il prit soin des chrétientés naissantes avec un zèle, une prudence et une modestie qui lui gagnèrent tous les cœurs,

Lorsqu'il apprit que saint Paul était conduit à Rome pour paraître au tribunal de César, Sergius s'y rendit de son côté afin d'adoucir la captivité de son Père et au besoin partager ses souffrances. C'était au mois de mai de l'an 59 de Notre-Seigneur et la troisième année de Néron.

XVII

La cruauté de ce premier persécuteur de l'Église rend parfaitement croyable ce que rapportent de notre saint les actes tirés d'anciens manuscrits et cités par les Bollandistes. On y lit : « Dans le temps qu'un prince sacrilège poursuivait avec fureur les chrétiens et mettait leurs corps en pièces, on remarqua entre les généreux confesseurs notre évêque

Paul : vaillant soldat qui rendit gloire à son chef devant la multitude, sans en craindre les menaces.

XVIII

« Rien ne put ébranler le courageux athlète, ni la faim, ni les mépris, ni les tourments les plus affreux. On déchira son corps, on lui arracha les ongles des doigts et on le meurtrit de coups. Une foule de confesseurs cueillirent la palme du martyre, sans avoir souffert autant que Paul. Dieu voulait sans doute lui conserver miraculeusement la vie, pour qu'il devint la lumière de nos contrées, et procurât à nous et à nos descendants les bienfaits de la vocation à l'Évangile. »

XIX

En effet, l'Apôtre des nations rendu à la liberté, après une captivité de deux ans, songea sérieusement à exécuter le dessein qu'il avait formé d'aller évangéliser les Espagnes (1). Il partit de Rome et traversa les Gaules en prêchant l'Évangile. Pour affermir son œuvre, il laissa au milieu de nos provinces méridionales quelques-uns des zélés missionnaires qui l'accompagnaient : Trophime à Arles, Crescent à Vienne, Sergius Paulus à Narbonne.

XX

Grâce à l'étude désintéressée de nos monuments primitifs, ce voyage de l'Apôtre en Espagne et ses prédications dans la Gaule Méridionale sont désormais hors de doute. Attestés

(1) Ad Rom., xv, 28.

par saint Épiphane, Théodoret, saint Jérôme, saint Chrysostome, Bède le Vénérable et par toute l'ancienne tradition des Églises espagnoles et gauloises, le *Martyrologe romain* les confirme.

Au 22 mars, il dit : « A Narbonne, dans la Gaule, naissance du Bienheureux Paul, évêque, disciple des Apôtres, et suivant la tradition, le même que le proconsul Sergius Paulus, qui, baptisé par l'Apôtre saint Paul, fut laissé par lui à Narbonne, et ordonné évêque de cette ville, lorsqu'il se rendait en Espagne. »

XXI

Bien que nommé évêque de Narbonne, saint Sergius ne s'arrêta pas immédiatement dans cette ville. Il vint d'abord à Béziers, où il prêcha avec un grand succès et construisit plusieurs oratoires destinés à la célébration des saints mystères. Le bruit des merveilles qu'il y opérait s'étant répandu jusqu'à Narbonne, où le culte des idoles était en grand honneur, les habitants, curieux de l'entendre, lui envoyèrent une députation pour le prier de venir leur annoncer sa doctrine.

XXII

Le saint accueillit favorablement leur demande et, ayant ordonné Aphrodisius évêque de Béziers, il se rendit à Narbonne.

Colonie romaine, Narbonne était alors la première place d'armes des Romains et la capitale de la province Narbonnaise. Le nombre de ses habitants, ses relations avec les étrangers étaient autant de moyens d'étendre au loin le règne de l'Évangile. L'évêque, proconsul de Jésus-Christ, y

arriva le 22 mars de l'an 61 ou 62 de Notre-Seigneur la cinquième ou la sixième année de Néron.

XXIII

Telle est la ténacité de la tradition, qu'aujourd'hui encore, après dix-huit siècles, le 22 mars et le 11 décembre, jour où l'on célèbre la mort du saint, tout le pays présente un spectacle qui rappelle les anciens jours de foi.

A ces deux époques, la ville de Narbonne et les contrées environnantes s'empressent de payer à leur saint patron le tribut de leur reconnaissance, de leur impérissable amour.

XXIV

Ces jours-là, la vaste église de Saint-Paul ne peut contenir la foule qui s'y presse depuis les six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Un pareil empressement est d'autant plus remarquable que depuis longtemps les fêtes du 22 mars et du 11 décembre, ne sont pas annoncées dans les paroisses qui avoisinent Narbonne, et néanmoins elles continuent d'offrir à ces solennités une foule de pieux pèlerins.

On fait même, à cette occasion, une remarque importante, parce qu'elle confirme l'ancienne tradition sur les prédications de saint Sergius, c'est que le 22 mars la plus grande affluence des étrangers vient des lieux qu'il a dû traverser pour se rendre à Narbonne.

XXV

L'église actuelle de Saint-Paul, objet de tant de vénération, a été, suivant la tradition narbonnaise, bâtie sur l'emplacement de l'oratoire que le saint fit élever à la Sainte

Vierge. Non loin de là est une place qui porte encore le nom de *place des Infidèles*, et une rue appelée *rue Sainte*.

La même tradition explique ces dénominations singulières. Elle rapporte que les habitants de la petite place résistèrent d'abord aux prédications de saint Paul, tandis que ceux de la rue Sainte s'y montrèrent dociles, en embrassant immédiatement le christianisme.

XXVI

Toutefois la résistance ne fut pas de longue durée. A peine dans la ville, le saint autorisa sa mission par un miracle éclatant. Le gouverneur de Narbonne venait de mourir, laissant un fils possédé du démon. Le saint le délivra et lui conféra le baptême ainsi qu'à sa mère. Ce miracle détermina la conversion d'une foule de païens doublement touchés des vertus de l'homme de Dieu et de sa puissance miraculeuse.

Bientôt la ville changea de face. Les temples des faux dieux furent abandonnés ou détruits, et sur leurs ruines s'élevèrent plusieurs églises, entre autres un oratoire à Marie, probablement le premier qu'ait porté le sol gaulois.

XXVII

Le zèle de saint Sergius ne put être contenu dans l'enceinte de sa ville épiscopale ni même dans les limites de la province narbonnaise. A l'exemple de la plupart des évêques de la primitive Église, il quitta momentanément son siège pour faire de nouvelles conquêtes. Il partit pour l'Espagne, qui avait été le premier but de son voyage. Saint Paul y prêchait alors et tout porte à croire que c'est par ses ordres que Sergius vint seconder ses travaux.

XXVIII

La tradition qui fait foi de ces prédications a pour garants, entre tous, saint Léandre et saint Isidore de Séville, saint Julien de Tolède, saint Braulion de Sarragosse. Les témoignages de ces illustres archevêques sont confirmés par une Bulle du Pape Étienne IV, adressée à Selve, évêque de Barcelone, et déposée aux archives de l'archevêché de Narbonne, où elle se conservait encore au xvii^e siècle.

Enfin le *Martyrologium* d'Espagne résume ainsi cette belle tradition : « Saint Paul Sergius, disciple des Apôtres, vint en Espagne avec l'Apôtre saint Paul, et annonça l'Évangile à Cordoue, à Barcelone et dans la plupart des villes de la province (1). »

XXIX

Le souvenir de cette mission s'est perpétué de siècle en siècle, et au témoignage des auteurs de la *Gallia christiana*, il était encore tellement vivace au xvii^e siècle, qu'on voyait, à certains temps de l'année, une foule immense de fidèles accourir de toutes les parties de l'Espagne à Narbonne, heureuse dépositaire du corps de saint Sergius.

De là vient que la métropole de Narbonne a toujours tenu un rang très distingué, non seulement parmi les Églises des Gaules, mais encore parmi les Métropoles d'Espagne.

XXX

Garcias Loisa, auteur de la collection des conciles de ce royaume, en donnant la circonscription des sièges épisco-

(1) Tamasius Salazar, *Martyrol. hispanic.*

paux, place Narbonne au troisième, au deuxième et même quelquefois au premier rang des six villes métropolitaines de cette nation. C'est pour cela que les anciens bréviaires du rite mozarabe contenaient une mémoire spéciale de saint Paul de Narbonne, évêque et confesseur.

XXXI

Les succès combinés des deux Paul furent tels que les autorités s'en émurent et prirent la résolution de chasser tous les ouvriers évangéliques. Une inscription païenne semble avoir été faite exprès pour les immortaliser : « A Néron, César, Auguste, pour avoir purgé la province des brigands et de ceux qui enseignaient aux hommes une nouvelle superstition. »

XXXII

Obligé de quitter l'Espagne, le grand Apôtre repassa en Italie. Il emmena avec lui saint Sergius, qui revint visiter l'île de Chypre. Il y était encore lorsque saint Paul fut décapité. Averti en songe par le grand Apôtre de repasser dans les Gaules et dans l'Espagne, saint Sergius s'embarque aussitôt et aborde en Italie, accompagné de deux diacres, Étienne et Rufus. Il entre à Rome, dédie un oratoire à son maître, fait confirmer sa mission et repart pour Narbonne.

XXXIII

Continuant sa route par terre, il arrive à Carrare, où il guérit le fils d'une veuve aveugle, en reconnaissance de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée. L'éclat de ce miracle met la ville en mouvement. Le saint se voit obligé de pro-

longer son séjour, et a le bonheur de convertir la moitié des habitants.

Le procureur Sapritius fait appeler le thaumaturge, et lui demande qui il est. Sergius refuse de lui révéler son illustre naissance et ses glorieux antécédents. « Je suis, dit-il, apôtre du Christ et disciple de saint Paul décapité. »

Là-dessus, Sapritius le fait jeter à la mer avec ses diacres. La mer les respecte. Le procureur ordonne de les conduire en prison, attribuant le respect de la mer à quelque puissance magique. Sapritius est frappé de mort ; le peuple délivre les prisonniers et se convertit.

XXXIV

De Carrare le saint se dirige vers Pavie, l'antique Ticinum. Cette ville devient sa noble conquête, et en prépare une autre, dont Embrun fut le théâtre. Là était un temple de Neptune, principale divinité de la ville. Le saint l'abat ; et, à la place de l'usurpateur, il fait reconnaître le Maître légitime.

Continuant sa marche triomphale, le proconsul de Jésus-Christ arrive à Orange où il passe trois mois.

Là vient le réclamer une première députation des Narbonnais. Avant de quitter cette ville il lui donne un évêque et fait élever un oratoire à la sainte Vierge et à saint Jacques.

XXXV

Touché de la démarche des Narbonnais, le saint se remet en route, entre dans Arles, où il dédie une église à saint Pierre, et ordonne plusieurs prêtres. Le batelier qui lui fait traverser le Rhône se noie dans le fleuve. Le saint le res-

suscite, le baptise et, sur le lieu même du baptême, dédie un oratoire à la Résurrection.

Au bruit du miracle, les populations voisines étaient accourues et avaient demandé à embrasser la foi, en priant le saint de demeurer au milieu d'elles. A toutes les instances semblables, souvent réitérées sur son passage, il répondait : « J'appartiens aux Narbonnais ; *Narbonnicus datus sum.* »

XXXVI

Arrivé à Béziers, le saint rencontre une seconde députation de ses chers Narbonnais. Il rentre dans leur ville où il fut reçu comme un père. Après avoir consolidé et étendu le règne de Jésus-Christ, l'infatigable évêque visite Toulouse, opère de nombreuses conversions, ordonne plusieurs prêtres, repasse en Espagne et revient à Narbonne.

XXXVII

Trois apparitions successives de l'Apôtre, son Père et son maître, lui annoncent sa fin prochaine. Il profite des derniers jours de son apostolat pour ordonner évêques ses deux fidèles diacres Étienne et Rufus. Il désigne le premier pour son successeur à Narbonne, le second pour occuper le siège d'Avignon.

Ce fut le dernier acte de sa vie. Bientôt après il rendit doucement son âme à son Créateur dans son église même, où il était en prières, et où il fut inhumé au milieu des larmes de ses enfants spirituels. Sa bienheureuse mort arriva le 11 décembre, l'an 100 de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit louange et gloire aux siècles des siècles. Amen.

XXXVIII

Le souvenir de l'illustre Romain, de proconsul devenu apôtre, évêque, missionnaire, confesseur de la foi, sauveur des peuples, ne s'est jamais perdu dans les pays où passa ce bienfaisant météore. A leur honneur, il faut dire que les Narbonnais ont, encore aujourd'hui, tant de confiance dans son intercession qu'ils l'invoquent dans toutes leurs afflictions, et que son nom suffit souvent pour leur inspirer à la mort les sentiments les plus chrétiens.

Il n'est pas rare non plus d'entendre dans les maisons et quelquefois au milieu des rues, cette invocation : « Mon Dieu ! Saint Paul ! » qui marque combien le nom de l'apôtre de la contrée est encore populaire, malgré l'affaiblissement de la foi et l'empire des intérêts matériels.

Les restes du saint apôtre de Barcelone demeurèrent dans le lieu où ils avaient été déposés, entourés de la vénération des fidèles et du respect des siècles.

Jusqu'à l'époque de la révolution française, ce précieux trésor fut la gloire incomparable de Narbonne. *Surget et Paulo pretiosa Narbo*, avait chanté Prudence, et cette pensée était devenue l'écho des générations chrétiennes.

Aux jours néfastes dont nous parlons, le corps sacré du proconsul de Chypre fut indignement profané par un autre proconsul. Voici le procès-verbal authentique de cet odieux sacrilège. Nous le rapportons tout entier à cause de son importance dans la question des reliques de notre saint.

XXXIX

« L'an de la naissance de Jésus-Christ 1795 et le onze du mois de décembre, dans l'église de la paroisse Saint-Paul de la ville de Narbonne, département de l'Aude,

« Étant évêque dudit département, Guillaume Bezaucelle, par la grâce de Dieu et l'élection des fidèles dudit département ;

« Étant marguilliers de ladite paroisse : Pierre Carpentier, Marie Lafourdie, Antoine Thiers, Jean Passet, Jean Ozeau, André fils et Joseph Crouzet, Pierre Rieusset, André Durand et Jean Noyer, mandataires de cette église ;

« Nous, Jean-Pierre Durand, prêtre et curé de cette paroisse cathédrale, Saint-Just et Pasteur, et premier vicaire du vénérable susdit évêque, assisté de notre cher confrère Guillaume-Louis Trémolière, prêtre, vicaire épiscopal dudit évêque, et curé de ladite paroisse Saint-Paul ; de notre cher confrère Jean-Paul Destaville, prêtre et aussi vicaire épiscopal ; de notre cher frère Joseph-Paul Réveillon, prêtre attaché à ladite paroisse Saint-Paul, et environné d'un concours immense de fidèles de cette ville et des alentours ;

« Avons procédé à la relévation des reliques du glorieux saint Paul, premier évêque de Narbonne, sur la prière qui nous en a été faite par les fidèles qui ont désiré rétablir et exposer dans la même église et sur le même autel à la vénération du peuple chrétien, les précieux ossements du corps de leur Père dans la foi, que leur piété et leur zèle avaient enlevés aux ennemis du culte catholique, qui en voulaient faire la proie des flammes.

XL

« A cet effet, après nous être assuré de la piété, de l'attachement à notre sainte religion, et des moyens par lesquels les fidèles qui nous ont apporté les reliques du glorieux saint Paul se les étaient procurées, tous les fidèles rassemblés dans ladite église nous ayant rendu un bon témoignage et confirmé la vérité de tout ce qu'ils nous ont dit

à ce sujet, ayant vu d'ailleurs avec quelle décence ils les avaient tenus pendant qu'ils en étaient dépositaires, nous avons jugé avec toute l'assemblée que les ossements qui nous ont été remis étaient véritablement les reliques de saint Paul, premier évêque de cette ville.

XLI

« En conséquence, nous avons béni la châsse où ces reliques ont été déposées après ladite bénédiction, et nous avons fait placer ladite châsse sur le grand autel du chœur de ladite église, au même endroit où son corps, miraculeusement conservé dans toute son intégrité pendant plus de quinze cents ans, avait été constamment exposé à la vénération des fidèles et dont Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait cessé de manifester la sainteté par un grand nombre de miracles qui se sont opérés dans cette église par son intercession, en faveur de tous ceux qui ont avec foi invoqué sa puissante protection.

XLII

« Et encore sur la demande des fidèles de constater dans le présent procès-verbal la violence qui fut faite pour enlever de cette église le corps du glorieux saint confesseur, il a été dit et reconnu par l'assemblée que ce fut le 10 du mois de mars de l'année dernière, 1794, qu'un représentant du peuple français, nommé Milhau (1), en mission à l'armée des Pyrénées Orientales, revêtu de pouvoirs illimités, de la secte de

(1) Suivant l'usage ordinaire de tous les *incorruptibles* adorateurs de la déesse Raison, Milhau était accompagné, à Narbonne, d'une prostituée, nommée Victoire, qu'on vit, quelques années après, attachée au carcan sur une des places de Toulouse.

Calvin, furieux contre le culte catholique, les honneurs qu'on y rend aux saints et à leurs reliques, abusant des pouvoirs qui lui étaient confiés, entreprit ledit jour de faire enlever et jeter dans les flammes la châsse et corps de saint Paul, la plus belle relique qui fût dans le monde, tant à cause de son antiquité que de l'intégrité de la miraculeuse conservation dudit corps.

XLIII

« Pour y réussir il ordonna, sous peine de mort, à tous les citoyens composant la garde nationale de cette ville de se rendre à deux heures du soir dans l'église de Saint-Just et Pasteur, qu'on avait enlevée au culte catholique, pour en faire un temple dit de la Raison, avec défense d'en sortir, jusqu'à nouvel ordre, sous la même peine.

« Et dès que la garde nationale fut rassemblée audit lieu, il envoya un détachement considérable de troupes, qui investirent l'église Saint-Paul. Et le nommé Tarteron, autre calviniste, qui commandait lesdites troupes, entre dans l'église avec un nombre de soldats affidés, fait briser la châsse à coups de hache et enlever le corps du saint pour le jeter dans les flammes.

XLIV

« Mais les soldats catholiques qui s'y trouvèrent, les femmes et leurs enfants s'empressèrent, au premier bruit, d'accourir et enlevèrent, malgré tous les dangers, tout ce qu'ils purent. De là viennent les débris des ossements, habits pontificaux, bois de châsse et même les morceaux de marbre, qui ont été apportés, et que nous avons exposés, aujourd'hui 11 décembre 1795, à la vénération des fidèles, et avons si-

gné le présent procès-verbal avec tous les prêtres ci-dessus mentionnés et les marguilliers de cette paroisse, lequel verbal a été fait double, l'un pour être déposé dans ladite châsse et servir de titre authentique de la vérité des reliques qui y sont déposées et l'autre pour être remis à notre vénérable évêque. »

Suivent les signatures.

XLV

Les parcelles du corps de saint Paul échappées aux flammes et dérobées à la fureur de l'impiété furent mises dans une châsse faite sur le modèle de l'ancienne et placée, comme autrefois, sur le tabernacle du maître-autel de son église, où elles sont toujours l'objet du culte ardent, non seulement des habitants de la ville, mais des alentours et même des pays voisins.

XLVI

La haine féroce des révolutionnaires de 93 et de 1871 contre les églises catholiques, contre les reliques des saints, contre les prêtres, remplit l'âme de douleur et de crainte.

Néanmoins le fidèle y trouve une preuve éclatante de sa foi.

D'où vient que tous les impies, révolutionnaires d'autrefois et d'aujourd'hui, n'en veulent qu'au catholicisme, tandis qu'ils laissent en paix les protestants, leurs ministres et leurs temples; les juifs, leurs rabbins et leurs synagogues; les mahométans, leurs marabouts et leurs mosquées? La réponse est facile : ils savent d'instinct que le catholicisme

étant la Vérité, lui seul est leur ennemi. Leur haine est la mesure de leur foi.

ON NE CROIT QUE CE QU'ON CRAINT, ET ON NE CRAINT QUE CE QU'ON CROIT.

Voir : *Onomasticon Romanum*, litt. P.; Petrus de Natat., *Catalog.*, lib. I, c. 60; Brév. de Carcassone, 11 décembre; Jacques de Lusignan, *Hist. de Chypre*, c. 13; Cor. a Lapid., in *Act.* XIII, 2; S. Hier., *Epist. ad Philemon.* in *Act.* XIII; Baron., an. 36, n. 10; Id., an. 59, n. 4; *Vie de S. Sergius Paulus*, par Denos, docteur en théologie de l'univ. de Toulouse, 1650; *Acta SS.* 22 mars; M. Probitaille, *Vie de S. Paul Serge*, p. 21 et suiv.; Ambr., *Morales*, lib. IX, c. 11; Brev. Tarraconeus; L. Dexter, *Chronic.* an. 64 et 66; Bernard Adon, *Chroniques*; *Archives de la maison de ville de Narbonne*, 3 col., feuille 31; Odéric Vital, *Hist. Eccl.* lib. 2.; Lucius Marinacus Siculus, *De rebus Hispaniae*, lib. IX; Vie de S. Théodard, à la Biblioth. de Toulouse; *Martyrol.* d'Usuard, de Notker, de Bède; S. Adon, arch. de Vienne, dans son livre des *Fêtes des Apôtres*; *Martyrol. Rom.*, 22 mars. Collection Doat, à la Bibl. impériale, Paris, depuis le vol. 47 jusqu'au vol. 58; *Ibid.* les manuscrits, 2838, 5302, 5304, 5308, 5575, de l'ancien fonds latin, etc.

ARTÉMAS, ZÉNAS

I

L'an 58 de Notre-Seigneur, la quatorzième année de saint Pierre à Rome, la deuxième année du règne de Néron, sous le consulat de Quintus Volusius et de Publius Cornelius Scipion, le grand Apôtre avait quitté l'île de Crète, pour passer dans la Grèce. Comme l'infatigable missionnaire se disposait à porter l'Évangile dans toutes les contrées qui séparent la Grèce de l'Illyrie, il fait part de son projet à son cher Tite, demeuré dans l'île de Crète.

II

Au dernier chapitre de sa lettre, il lui donne un ordre, malheureusement trop oublié de nos jours. « Jugez, lui dit-il, celui qui est hérétique, après un premier et un second avertissement, sachant qu'un tel homme est perverti, et qu'il pêche, étant condamné par sa propre conscience.

« Après que je vous aurai envoyé Artémas ou Tychique, hâtez-vous de venir près de moi à Nicopolis, parce que j'ai résolu d'y passer l'hiver. Envoyez, devant, Zénas le Jurisconsulte et Apollon, ayant soin que rien ne leur manque. Que nos frères apprennent aussi à être les premiers à pratiquer les bonnes œuvres, lorsque la nécessité le demande, afin qu'ils ne demeurent point stériles. »

III

L'ordre donné par l'Apôtre de fuir les hérétiques peut paraître sévère, il n'est que juste. Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Ce proverbe est éternellement vrai. L'expérience de tous les jours prouve que la fréquentation des mauvaises compagnies est un grand danger. Or, il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que celle des hérétiques.

Comment ne serait-il pas plein de périls, le commerce avec des personnes qui nient ce que nous croyons et qui sont en état de révolte permanent contre l'Église? D'ailleurs, cette exclusion, ou, si on veut, cette excommunication de l'hérétique, repoussé du commerce des catholiques, est de nature à le faire rentrer en lui-même et à préparer son retour au bercail. Qui oserait alarmer saint Paul, et en remonter à l'Apôtre des nations?

IV

Nicopolis, où saint Paul se proposait de passer l'hiver, aujourd'hui *Prévésà Vecchia* était une ville de l'Épire. Son nom qui signifie *ville de la Victoire*, lui fut donnée par Auguste, en mémoire de la bataille navale d'Actium, livrée près du promontoire de ce nom, et dans laquelle il remporta une victoire décisive sur Antoine et Cléopâtre.

V

Avant de parler d'Artémas, considérons la charité de saint Paul. Nous y trouverons un précieux trait de mœurs des premiers chrétiens. En père plein de sollicitude, il veut que rien ne manque aux deux voyageurs qu'il demande, Zénas

et Apollon. L'évêque de Crète, Tite, était plus riche de vertus que des biens de la fortune : saint Paul ne l'ignore pas. Aussi veut-il que les juifs pourvoient aux frais du voyage.

Tel est donc le sens de sa recommandation : « Vous me direz, mon cher Tite, que vous êtes pauvre et que vous ne pouvez subvenir aux dépenses du voyage : je le sais. Avertissez donc les frères d'exercer la charité à l'égard de ces ministres du Seigneur. Dites-leur qu'il ne suffit pas de croire, mais qu'il faut encore pratiquer de bonnes œuvres, et se montrer dévoués envers leurs maîtres dans la foi. »

VI

Les paroles de l'Apôtre ne furent pas un vain son. Rien n'est plus connu que la charité des premiers chrétiens et l'empressement fraternel avec lequel ils exerçaient l'hospitalité. Entre mille nous en avons un exemple dans le fait suivant.

Un auteur païen, Lucius, rapporte que le fameux imposteur pèlerin se faisait passer pour chrétien et même pour prédicateur, certain d'être reçu, hébergé, nourri par les chrétiens, et même accompagné par eux de village en village. Aussi, continue l'historien, il marchait toujours, comme un personnage respectable et respecté, entouré de charitables chrétiens.

VII

Suivant la tradition, Artémas était un des soixante-douze disciples choisis par Notre-Seigneur. Cette glorieuse qualité fait comprendre la confiance que saint Paul avait en lui, puisqu'il l'envoie en Crète, afin de tenir la place de saint Tite, lorsque le digne évêque serait venu à Nicopolis rejoindre son maître.

Artémas devint évêque de Lystres, ville importante de l'Isaurie, sur les frontières de la Lycaonie. Là le vrai et dévoué disciple de Notre-Seigneur déjoua les artifices du démon, détruisit son règne et établit celui du divin Maître.

VIII

Quand on parle du règne du démon dans le paganisme, il ne faut pas entendre seulement l'action souveraine que Satan exerçait sur les âmes, par les passions qu'il fomentait, mais son action matérielle par les prestiges qu'il opérait et par les oracles qu'il rendait. Le monde était plein de ces temples à oracles. Témoin oculaire, Tertullien nous dit que le globe en était encombré : *Oraculis stipatus orbis*.

IX

Des processions innombrables se succédaient continuellement à Delphes, à Délos, à Préneste et dans cent autres villes de l'Orient et de l'Occident. Les plus grands personnages dans la guerre, dans les lettres et dans la philosophie, se faisaient un devoir de venir consulter les oracles. Des temples splendides étaient élevés au démon, de riches offrandes et de nombreux sacrifices proclamaient sa puissance et la reconnaissance de ses adorateurs.

X

Satan ne change ni ne vieillit. A l'heure qu'il est, il continue de régner matériellement chez toutes les nations idolâtres de l'Afrique, de l'Océanie et des autres parties du monde. A qui devons-nous de n'être pas ses esclaves? Au Christianisme! A qui devons-nous le Christianisme? Après Notre-

Seigneur, nous le devons aux Apôtres, aux martyrs, à tous ces infatigables missionnaires des premiers siècles, qui, au péril de leur vie, au prix de leur sang, parcourent l'Orient et l'Occident pour semer la vérité et remplacer le règne du démon par celui du Rédempteur.

XI

Et il y a aujourd'hui des hommes, en grand nombre, qui attaquent le Christianisme, qui l'insultent, qui voudraient l'anéantir. Ingrats qui oublient ce qu'ils doivent au Christianisme! forcenés qui s'acharnent à démolir un édifice qui, en tombant, les écraserait sous ses ruines, eux et la société tout entière! Plaignons-les et prions pour eux!

XII

Les deux envoyés demandés par saint Paul sont, comme nous l'avons vu, Zénas et Apollon. Ce dernier nous est connu pour un homme très éloquent et très versé dans la science des Écritures. Zénas, qui est ici nommé pour la première fois, était un jurisconsulte habile. Ainsi le grand Apôtre voulait avoir près de lui deux hommes capables de défendre la doctrine chrétienne contre les juifs et contre les gentils. L'histoire ne nous a conservé aucun détail sur saint Zénas. Les traditions orientales le font évêque de Diospolis ou Lydda, en Palestine. Consolons-nous; sa vie cachée en Dieu nous sera révélée au jour du Jugement, et une fois de plus, nous bénirons ceux qui furent les zélés coopérateurs des apôtres dans l'évangélisation du monde.

ÉLECTA

I

La seconde Épître de saint Jean l'Évangéliste commence par ces mots : « L'Ancien ou le Prêtre *Senior*, à la dame Électa et à ses enfants, que j'aime dans la vérité, et non pas moi seul, mais aussi tous ceux qui connaissent la vérité. »

Avant de faire la *Biographie* d'Électa, il nous semble utile de donner quelques détails sur les trois Épîtres de saint Jean, et sur le nom d'Ancien ou de *Senior* qu'il prend en écrivant à Électa.

II

La première lettre de saint Jean est une lettre catholique, c'est-à-dire une circulaire adressée à tous les chrétiens d'un pays et non à une personne en particulier. Quels sont les chrétiens auxquels écrit le disciple bien-aimé? La tradition transmise par les premiers Pères de l'Église, et acceptée par Baronius, nous apprend que c'est aux Parthes que la lettre est adressée.

III

D'abord, la suscription, qui se lisait encore au commencement de l'Église, ne laisse aucun doute à cet égard : elle

était ainsi conçue : « Jean aux Parthes, *Joannes ad Parthos* ». Une faute de copiste l'aura laissé tomber et de là le doute sur la direction de la lettre.

IV

Ensuite, il faut savoir qu'à l'exemple des autres Apôtres, saint Jean était un infatigable missionnaire ; il avait parcouru l'empire des Parthes, qui renfermait alors la Perse et une partie de l'Asie Septentrionale, peut-être même une partie de la Chine.

Il était donc naturel que, retiré à Éphèse après son exil de Pathmos, il écrivit à ses enfants, soit qu'eux-mêmes lui aient demandé un souvenir, soit qu'il y fût porté à raison des circonstances, pour les prévenir contre les hérésies naissantes d'Ébion et de Cérinthe.

V

La seconde lettre est adressée à Électa, et la troisième à Caius, dont nous parlerons en son lieu. En écrivant à Électa, le disciple bien-aimé s'appelle *le Vieux* et même le « Plus Vieux ». Pourquoi ? Parce qu'il était fort âgé ; parce qu'il était le dernier survivant des Apôtres ; parce qu'il surpassait en âge tous les évêques de l'Asie.

VI

Qui était Électa ? Électa était une grande dame, recommandable entre toutes par sa foi, par sa charité, par sa fortune. Ministre de Jésus-Christ dans sa famille, elle le faisait régner sur ses enfants et sur tout ce qui l'entourait.

De là le nom que lui donne l'Apôtre, et qui veut dire

choisie, « femme d'élite » ; mais son vrai nom était *Drusia* ou *Drusiana*. Par ses vertus et par ses largesses, elle était comme la mère de l'Église de Corinthe, alors dans toute sa splendeur.

VII

Lorsque saint Jean, revenu de Pathmos, faisait son entrée à Éphèse, il rencontra le convoi d'Électa qu'on portait en terre. Cette chère disciple était morte de douleur en attendant le retour de son père bien-aimé.

Outre ses parents, une foule de pauvres, de veuves, d'orphelins l'accompagnaient en pleurant.

VIII

L'Apôtre s'arrête, ordonne de déposer le cercueil et d'ôter les bandelettes qui enveloppaient le corps ; puis, à l'exemple et au nom de son bon Maître au tombeau de Lazare, il appelle Électa, lui commande de se lever, de retourner à sa maison et de lui préparer à manger. Électa obéit, et comme si elle sortait, non des bras de la mort, mais du sommeil, elle accomplit les ordres du disciple bien-aimé. Ce miracle, qui détermina un grand nombre de conversions, eut lieu en 105, la quatrième année du règne de Trajan.

IX

A la fin de sa lettre, saint Jean dit : « Les fils de votre sœur Électa vous saluent. » Ainsi les deux sœurs portaient le même nom. Il n'est pas rare de voir, dans les familles nombreuses, plusieurs enfants qui portent le même nom :

ainsi deux Jean, deux Pierre, deux Marie, deux Marguerite. L'habitude de vivre avec eux empêche de les confondre.

Tel est donc le sens des paroles de saint Jean : « O Électa, qui êtes la mère des fidèles dans l'Église de Corinthe, les fils de votre sœur, qui est comme vous, Électa, femme d'élite, dans l'Église d'Éphèse, d'où je vous écris, vous envoient leurs salutations. »

X

Ces paroles montrent la politesse, l'affabilité, la charité de l'Apôtre de la dilection. Il ne se contente pas de saluer Électa seulement en son nom ; il lui envoie les souvenirs affectueux de ses neveux.

Comparez cette formule à celle qui termine les lettres païennes, vous verrez que la charité, la fraternité, fruit du Christianisme, sont absentes de leur correspondance. Dans leurs lettres comme dans leurs discours et dans leurs livres, l'onction manque totalement, et c'est là un défaut capital.

On voit que la société païenne était moins une famille qu'une agrégation d'individualités, maintenue en corps par la force ou par l'intérêt.

XI

Comme dit saint Paul, les païens, en général, n'avaient pas de cœur : *Sine affectione*. D'une part, le despotisme dans l'État et dans la famille ; d'autre part, l'esclavage de la femme, de l'enfant, des trois quarts du genre humain, étaient incompatibles avec l'esprit de charité. On sait de quelle manière les pauvres et les malades étaient traités ; on sait encore que le patriotisme farouche, qui n'était autre chose que l'égoïsme national, formait la base du droit des gens.

XII

Grâce au Dieu fait homme, qui s'est appelé charité : *Deus charitas est*; qui a aimé le monde jusqu'à mourir pour lui; qui a résumé toutes les lois dans ce précepte : « Aimez-vous les uns les autres », que saint Jean ne cessait de redire jusque dans son extrême vieillesse. Le monde devenu chrétien a vécu de charité. Ce principe d'une fécondité incomparable a couvert la face de la terre de merveilles, créé les plus douces relations et, autant que le permet l'épreuve du temps, allégé le fardeau de la vie.

Restons fidèles à cet esprit et craignons plus que toutes choses, d'entendre dire de nous : *Il est sans cœur*. C'est le blâme le plus humiliant qui pourrait nous être infligé car, image de Dieu qui est charité, l'homme n'est rien que par le cœur.

Voir : Serrarius, *in hunc loc.*; S. Ambr. in Ps. 36; Clem. Alexand.; L. Dexter., *Chron.* an. 100; Cor. a Lap., in II, Joan. 1 et 13, etc.

CAÏUS

I

La troisième Épître de saint Jean commence ainsi : « L'Ancien, le Prêtre, à mon très cher Caïus, que j'aime dans la vérité. Mon bien-aimé, je prie Dieu que toutes vos affections et votre santé se trouvent aussi bien que votre âme. »

Nous avons déjà dit pourquoi saint Jean s'appelle le prêtre, l'Ancien, le Vieux, le Plus Vieux. Prêtre, parce qu'il l'était, ordonné par Notre-Seigneur lui-même, et le Père des prêtres et des évêques par lui consacrés; le Vieux, à cause de son grand âge qui approchait de la centième année, et qui le distinguait de tous les autres prêtres ou évêques, dont il était le patriarche tant de fois vénérable.

II

Quel était Caïus, si tendrement aimé de saint Jean et digne de recevoir une lettre de celui qui, par un privilège unique, avait reposé sur le sein du Sauveur?

A cette question nous répondons par la tradition espagnole. Elle nous paraît non seulement la plus belle, mais la plus suivie et la plus concordante. Ses défenseurs sont Lucius Dexter, dont l'autorité, quoi qu'on en dise, n'est pas à dédaigner, et le savant Hélécas, archevêque de Sarragosse.

III

Cette tradition s'exprime de la manière suivante : « L'an 70 de Notre-Seigneur, le quatorzième du règne de Néron, dans l'Arabie Heureuse, dans la ville de Sessania des Adrumètes, martyr des trois mages, Gaspard, Balthasar et Melchior, qui adorèrent le Christ. Vers ces temps-là descendit en Asie, saint Jean surnommé le Théologien. C'est de là qu'il écrivit sa lettre à son cher Caïus.

« Cet heureux Caïus était fils du centurion du Calvaire, successeur de saint Barnabé sur le siège de Milan, qui baptisa les illustres martyrs Gervais et Protas et mourut en paix, après avoir beaucoup souffert dans la persécution de Néron (1). »

IV

Suivant la tradition, le centurion du Calvaire eut deux fils : Caïus et Démétrius. Le premier, auquel saint Jean adresse sa lettre et dont il loue en ces termes l'admirable charité : « Mon bien-aimé, vous agissez en vrai fidèle dans tout ce que vous faites pour les frères, et particulièrement pour les pèlerins, qui ont rendu témoignage à votre charité en présence de l'Église; et vous ferez bien de les assister dans leurs voyages d'une manière digne de Dieu. »

L'Apôtre adresse les mêmes éloges à Démétrius : « Tout le monde rend un témoignage favorable à Démétrius, et la vérité elle-même le lui rend; nous le lui rendons aussi nous-même, et vous savez que notre témoignage est véritable. »

(1) Mediolani S. Caii episcopi, discipuli B. Barnabae apostoli, qui SS. Gervasium et Protasium baptizavit, et multa in persecutione Neronis passus, in pace quievit. *Martyrol. Rom.*, 24 nov.

V

Après avoir loué la charité des deux frères envers les chrétiens voyageurs, qui ne voulaient rien accepter des gentils, saint Jean blâme vertement Diotrèphès qu'on croit avoir été un évêque d'Espagne et qui se permettait de critiquer le saint Apôtre et de maltraiter les pèlerins qui se rendaient en Espagne.

VI

Comme son divin Maître, le disciple bien-aimé s'anime d'une sainte indignation contre le coupable : « J'aurais peut-être écrit à l'Église, mais Diotrèphès, qui aime à tenir le premier rang, parmi eux, ne nous reçoit pas. C'est pourquoi, si *je vais chez vous*, je lui ferai connaître le mal qu'il fait, en répandant contre nous des discours malins. Et comme si c'était encore trop peu pour lui, non seulement il ne reçoit pas les frères, mais il s'oppose à ceux qui voudraient les recevoir, et les chasse de l'Église. »

VII

Où habitait Caïus? Quels sont les pèlerins dont parle saint Jean? Quel est le pays où il espère aller lui-même? Caïus habitait l'Espagne d'où il était originaire, et, suivant la tradition espagnole, de la ville de Malaga. Les pèlerins venaient en foule vénérer le corps de saint Jacques, premier apôtre de ce catholique pays. Saint Jean promet bien d'y venir aussi. « J'aurais, dit-il à la fin de sa lettre, beaucoup de choses à vous écrire, mais je n'ai pas voulu vous écrire avec une plume et avec de l'encre, car j'espère vous

voir bientôt et nous parlerons bouche à bouche. Saluez nommément les amis. »

VIII

Saint Jean serait donc venu en Espagne. De très fortes conjectures militent en faveur de cette opinion. Outre le désir qu'il manifeste de faire ce voyage, nous savons que le disciple bien-aimé, dévoré de zèle pour son bon Maître, n'est pas demeuré immobile dans cette petite partie du monde appelée l'Asie Mineure. Apôtre, il était, comme ses collègues, le missionnaire du monde entier.

Ainsi, nos monuments sacrés nous apprennent qu'il prêcha dans la Phrygie; qu'il évangélisa l'immense pays des Parthes dont la Chine faisait alors partie, et qu'il pénétra jusqu'aux Indes. Ce dernier fait s'est trouvé consigné dans de très anciennes archives, trouvées par les Pères Jésuites, et dont il est fait mention dans leurs lettres, écrites des Indes, en 1555.

IX

Il n'est donc pas étonnant que saint Jean soit venu en Espagne. On peut même dire qu'il avait deux motifs personnels de visiter cette contrée. Il était le frère de saint Jacques dont le corps reposait dans cette terre arrosée de ses sueurs. Les catholiques d'Espagne étaient pour ainsi dire sa famille, et tous devaient désirer ardemment de voir le frère de leur vénérable Apôtre. On ne peut douter que saint Jean n'éprouvât un désir analogue.

X

De plus, son cœur si aimant devait être inondé de bonheur

en revoyant le miraculeux sanctuaire dont nous allons parler.

Voici ce que nous apprend la tradition la plus irrécusable. La Très Sainte Vierge était à Éphèse avec saint Jean. La divine Mère veillait sur les Apôtres dispersés aux quatre coins du monde, et savait miraculeusement ce qui se passait dans leurs différentes missions. Ses regards, on n'en peut douter, se portaient avec une affection particulière sur le frère bien-aimé de saint Jean, qui travaillait en Espagne.

XI.

Un jour donc de l'an 37 de Notre-Seigneur, elle prend saint Jean avec elle et se fait transporter, par les Anges, en Espagne. Ils arrivent sur les bords de l'Èbre, près de la ville de Sarragosse. Saint Jacques y était en prières, pendant la nuit. Comme les bergers de Bethléem, il entend la voix des anges qui chantaient : *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum* : Salut, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous !

XII

Au même instant, la divine Mère, rayonnante de lumière, apparut sur une colonne de marbre magnifique (*pilar*), et s'adressant à l'Apôtre lui dit : « Jacques, mon fils, voici le lieu où, par vos soins, je veux que vous éleviez un sanctuaire en mémoire de moi. C'est principalement en ce lieu que, par mes prières, la vertu du Très-Haut opérera une foule de miracles, surtout en faveur de ceux qui m'invoqueront dans leurs nécessités.

« Cette colonne demeurera ici jusqu'à la fin du monde, et il y aura toujours des chrétiens dans cette ville. Regardez

d'ailleurs cette colonne sur laquelle je suis, c'est mon Fils et votre Maître qui l'a fait apporter d'en haut par les mains des Anges. »

XIII

J'ai dit que cette tradition est irrécusable et j'ajoute sans hésiter qu'elle est plus certaine que tous les faits de César, dont personne ne doute. Sans compter les plus anciens monuments espagnols, les bréviaires, les missels, les livres liturgiques de la plus haute antiquité, plus de trente auteurs de tous les pays rendent hommage à cette belle tradition.

Parmi eux on cite un grand nombre d'évêques, plusieurs rois et deux papes, en particulier Calixte III. Né dans le royaume de Valence, non loin de Sarragosse : nul témoin plus compétent pour juger du fait.

XIV

Or, dans la Bulle donnée à Rome le 9 des calendes d'octobre 1456, il s'exprime ainsi : « L'église du Pilar est la première entre toutes qui ait été érigée sous le vocable de la Bienheureuse Vierge Marie. C'est dans ce sanctuaire que la Sainte Vierge, étant encore sur la terre, apparut sur une colonne à saint Jacques le Majeur, à qui elle commanda de lui élever cette église, où s'opèrent d'innombrables miracles (1). »

(1) *Ecclesia prima inter caeteras sub vocabulo B. Mariae : in qua dicta B. Maria, antequam ad Coelos assumeretur, B. Jacobo Majori in columna apparuit. In ibi infinita miracula divina Providentia dietim fiunt.*

XV

C'est donc avec pleine raison que le savant Martin de Villari fait ce bel éloge du sanctuaire de Notre-Dame de la Colonne : « La tradition unanime de toutes les Églises, surtout de la grande province où elle est érigée, les approbations plusieurs fois réitérées de ses pontifes, assignent, sous le rapport de l'ancienneté, de l'excellence, de l'origine, à Notre-Dame del Pilar, le premier rang parmi toutes les églises du monde.

XVI

« Ainsi la ville de Sarragosse peut vraiment et à bon droit se glorifier d'avoir, non seulement en Espagne, mais dans l'univers entier, possédé la première un monument sacré de la foi catholique, monument érigé par la main des Anges sur l'ordre de la Très Auguste Mère de Dieu, pendant qu'elle était encore sur la terre, avec la coopération de l'Apôtre saint Jacques le Majeur, Apôtre et cousin du Sauveur (1). »

Ajoutons qu'avec Saint-Jacques-de-Compostelle, *Nuestra Señora del Pilar* est encore aujourd'hui la grande dévotion de l'Espagne.

(1) *Obtinet enim (ecclesia de Pilari) ex receptissima omnium Ecclesiarum praesertim istius amplissimae provinciae traditione, a Pontificibus suis non semel approbata, inter omnes ecclesias mundi vetustatis, excellentiae originis primatum : atque ideo Caesaraugustina vere et ac jure gloriam potest se primam non solum in Hispania, sed in universo orbe catholicae fidei, fidem et aram tenuisse et extitisse : quae Angelicis manibus jussu Sacratissimae Reginae Virginis Dei Genitricis, dum adhuc in humanis ageret, auctore S. Jacobo Majore, Christi apostolo consobrino, erecta fuit. Monita Matriti, an. 1605.*

XVII

Quellé fut la fin de Caius, l'ami particulier de saint Jean ? Où et comment mourut-il ? A toutes ces questions, dont la réponse serait pour nous d'un si grand intérêt, la tradition et l'histoire sont également muettes.

Grande leçon d'humilité ! Dieu a voulu que la vie d'un grand nombre de ses plus illustres serviteurs fût ensevelie dans un oubli perpétuel. Apprenons nous-mêmes à ne pas chercher la gloire devant les hommes ; car, dit le Saint-Esprit, ce qui est un honneur aux yeux des hommes est souvent une abomination devant Dieu : *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum* (1).

Ici finissent nos *Biographies évangéliques*. Si imparfait qu'il soit, puisse ce long et laborieux travail n'être pas inutile. Notre but serait atteint s'il faisait revivre, surtout dans les jeunes âmes, à qui l'avenir appartient, la foi des premiers siècles. Au milieu des terribles dangers qui les menacent, seule elle peut les sauver, en les rendant victorieuses d'un monde qui, par son esprit, ses blasphèmes, ses hostilités, ses doctrines et tous les genres de séductions, a tant de rapport avec le monde païen, au milieu duquel vécut les grands hommes dont nous avons essayé de retracer la vie, les souffrances, les travaux et les vertus : *hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra* (2).

(1) Luc., xvi. 15.

(2) Joan., i, v. 4.

Voir : Cor. a Lap. in III, ep. Joan. ; et Comment. Bivar. in L. Dextr. an. 34 et an. 70, ubi multa, *Histoire de N.-D. del Pilar*, etc.

TABLE

AVIS DE L'ÉDITEUR.....	v
Saint Étienne.....	1
Gamaliel.....	11
Ananie.....	28
Saint Philippe, saint Prochore, saint Nicanor, saint Timon, saint Parménas.....	37
Tabitha.....	55
Le centurion de Césarée.....	64
Arétas.....	84
Hérode Agrippa l'Ancien.....	89
Marie, mère de Marc et Rhode.....	105
Jean, surnommé Marc.....	112
Agabus.....	118
Simon le Noir, Lucius de Cyrène, Manahen.....	123
Silas.....	132
Tite.....	147
Priscille et Aquila.....	162
Timothée.....	169
Lydie.....	183
Jason et Sosipater.....	186
Apollon, Éraste, Gaïus, Aristarque.....	196
Épaphrodite.....	205
Évodie, Syntyque.....	212
Épaphras.....	216
Démas, Nympha, Archippe.....	220
Sylvain.....	225
Hyménée, Alexandre.....	233
Carpus.....	238
Tychique.....	245
Eutyclus.....	251
Félix.....	254

Drusille	263
Festus.....	268
Hérode Agrippa le Jeune.....	281
Bérénice.....	290
Les grands persécuteurs de Notre-Seigneur et des Apôtres.....	296
Publius.....	306
Pudens.....	311
Phœbé.....	317
Philémon et Onésime.....	326
Crispus, Sosthène et Gallion. — Sénèque et les chrétiens de la cour de Néron.....	336
Marie, Perside, Julie, Olympiade, Andronique, Junias, Amplias, Urbain, Stachys, Narcisse, Apelles, Rufus.....	349
Hérodion, Azyncrite, Phlégon.....	360
Hermas.....	365
Lucius, Tertius, Quartus.....	371
Patrobas, Hermès, Philologue.....	378
Phigelle, Hermogène, Onésiphore.....	382
Simon le Magicien.....	387
Saint Lin, premier apôtre et premier évêque de Besançon, premier successeur de saint Pierre.....	403
Saint Clément, successeur de saint Pierre.....	448
Trophime.....	466
Crescent.....	474
Saint Denys, Damaris et Hiérothée.....	482
Sergius Paulus.....	492
Artémas, Zénas.....	513
Électa.....	518
Caïus.....	523

ÉTUDE (1)

SUR

M^{GR} GAUME

SES ŒUVRES — SON INFLUENCE — SA POLÉMIQUE

Parmi les représentants de cette grande école catholique dont M. de MAISTRE fut le véritable père et le maître réel, il en est un qui nous semble devoir fixer l'attention des nouveaux venus dans l'arène où nous l'avons vu si longtemps et si vaillamment figurer, dans de brillantes passes, avec des armes nouvelles qui nous resteront pour continuer ses bons combats.

La famille à laquelle appartient ce puissant polémiste aura marqué dans les annales religieuses du siècle. On le rappelait justement à l'occasion de la mort du regretté chanoine GAUME, l'auteur de plusieurs publications exégétiques et pieuses fort estimées; les GAUME ont tenu à honneur de suivre une ligne aussi droite qu'inflexible qui leur assure l'estime

(1) Par M^{sr} ANT. RICARD.

reconnaissante de tous ceux qui savent apprécier la constance et la fermeté dans les convictions, en un temps où les meilleurs ont connu de si étranges défaillances. Les éditeurs catholiques de ce nom, frères de l'éminent prélat auquel nous consacrons cette étude, ont donné eux aussi de rares exemples, en se préoccupant surtout dans leurs entreprises, quelquefois colossales, toujours remarquables, des grands intérêts de la cause à laquelle leur illustre frère a donné tant d'éclat.

I

M^{SR} GAUME aura eu, selon nous, et comme nous espérons le démontrer par un rapide examen de ses œuvres grandes ou petites, le mérite de bien s'être rendu compte de la maladie de son temps. D'autres ont cherché à diriger le mouvement antireligieux, pour lui faire prendre une ligne de traverse qu'ils espéraient ramener au droit sentier, comme si des négations de principe pouvaient jamais conduire à des affirmations.

Mieux avisé fut, dès son premier ouvrage, l'auteur du *Catéchisme de Persévérance*, dont dix éditions successives ont affirmé le succès rapide et constant.

Le siècle niait le surnaturel. M^{SR} Gaume s'est proposé d'attaquer l'ennemi de front. Il opposera, suivant l'heureuse expression d'un éloquent dominicain, « le radicalisme des affirmations au radicalisme des négations. » La méthode des concessions lui semble fatale à l'intégrité de la doctrine, inutile même au succès de l'apologiste catholique, indigne de la sincérité de nos convictions. Cette règle de

conduite apologétique restera inflexible dans ses mains, du premier jour de sa virilité aux jours encore radieux de sa vieillesse sacerdotale.

Il la montra, dans toute sa netteté loyale, dès les premières pages de ce *Catéchisme de Persévérance*, que tous nous avons lu avec tant d'attrait dans notre jeunesse pour le relire, comme un modèle et un guide, quand nous avons été chargés d'enseigner les autres (1).

On a dit de cette grande œuvre qu'elle était un tableau complet de la religion sous toutes ses faces dogmatiques, morales, historiques, disciplinaires, liturgiques et symboliques. Mais on n'a pas assez fait remarquer ce qui en constitue, croyons-nous, le plus réel mérite.

La notion du surnaturel, selon la doctrine si lumineuse et si vraie de l'évêque de Tulle, doit rouler uniquement, quand on veut l'exposer dans sa belle théologie, sur la centralisation qu'exerce la figure de JÉSUS-CHRIST sur tout le plan divin des créations. En exposant la doctrine, M^{sr} GAUME n'a garde de manquer à cette règle, et son œuvre pourrait s'intituler : *Le Rayonnement de Jésus-Christ dans la Religion*.

Divers auteurs ont tenté de reprendre en sous-œuvre cette entreprise ; leurs travaux, remarquables à divers titres, manquent de cette unité, et, partant, de cet intérêt qu'assure au

(1) « La doctrine du *Catéchisme de Persévérance*, a dit M^{sr} DONNET, archevêque de Bordeaux, est puisée aux meilleures sources. Le style de cet ouvrage est clair, attachant, vif et pénétrant. Le plan en est vaste et embrasse à la fois l'histoire du christianisme et des ordres religieux, l'exposition des dogmes, l'explication de la morale, des sacrements et des cérémonies de l'Église. La méthode employée par l'auteur est celle qu'ont suivie avec tant de succès les Pères grecs et latins, celle enfin que FÉNELON et plusieurs grands évêques désiraient qu'on fit revivre parmi nous. »

Catéchisme de M^r. GAUME la pensée-mère qui en a dicté le plan et le développement.

Nous la retrouvons, cette même pensée féconde et admirable, jusque dans ces petits livres qui devaient initier à la grande exposition de la doctrine catholique et qui sont heureusement devenus classiques entre tant de mains. Nous voulons parler de l'*Abrégé du Catéchisme de Persévérance*, arrivé à sa trentième édition; du *Catéchisme des Mères*, et du *Petit Catéchisme des Mères*, délicieux petits ouvrages qui suffiraient, comme aurait dit Gerson, à assurer la reconnaissance de l'Église à leur auteur.

L'éloquent évêque de Poitiers l'a fait ressortir, ces jours-ci, avec une vigueur d'exposition incomparable; la grande plaie du siècle, c'est l'envahissement du Naturalisme, cette erreur perfide et féconde que le Concile du Vatican a cru devoir tout d'abord atteindre et frapper.

Cette conviction, qui avait inspiré l'exposé complet et la doctrine surnaturelle dans le *Catéchisme de Persévérance*, porta M^{SR} GAUME à étudier de plus près, et avec quelques développements, les points où l'attaque du Naturalisme lui parut le plus nuisible, et où il lui semblait utile de réveiller les notions de la foi dans toute leur netteté et sans ambages. Voyons sur quels sujets le zélé prélat fit porter l'attention du clergé et des catholiques.

II

Nous avons compté sept ouvrages de M^{SR} GAUME, où cette tendance particulière se révèle avec le plus d'évidence, bien

que, nous ne cesserons de le dire, elle soit la pensée-mère de toutes ses œuvres.

Un mot seulement sur chacun de ces sept livres.

Il est dans l'auguste Trinité des personnes divines, une personne dont le culte, négligé du grand nombre, serait pourtant digne d'attirer aujourd'hui surtout la dévotion des catholiques réfléchis.

Déjà, de son temps, où l'on vivait pourtant d'une vie de foi robuste et profonde, le grand docteur de la scholastique se plaignait de la négligence des chrétiens à adorer le Saint-Esprit. Cette adorable personne de la Sainte-Trinité est en effet comme un *Dieu inconnu*, pour le grand nombre. Ses opérations, son rôle dans la création et dans la sanctification des âmes, sa mission sont trop peu appréciés, parce qu'ils sont trop peu médités.

A une époque où l'Esprit du Mal, singe de Dieu, suivant l'énergique expression de Tertullien, s'efforce de faire prévaloir son action sur celle de l'Esprit du Bien, un *Traité du Saint-Esprit* répondait donc à un véritable besoin. Avec sa grande et belle intelligence des choses divines, notre éloquent écrivain nous en a donné un qui satisfait largement à ce besoin. De l'aveu de tous, le *Traité du Saint-Esprit* est un des ouvrages les plus savants, les plus utiles, et sous le rapport de la forme comme sous le rapport du fond, les plus remarquables de notre temps.

Attaquée de toutes parts, obscurcie par toute sorte de manœuvres, l'illumination surnaturelle, que l'Esprit de Dieu donne à la raison humaine, se doit de lutter contre l'envahissement des ténèbres.

C'est par les actes de foi que les tentations contre la foi se dissipent, et non point par des recherches qui relèvent beaucoup trop de cette superbe à laquelle Dieu résiste et refuse sa grâce. Singulier phénomène que M^{SR} GAUME a établi d'une manière irréfutable dans son livre d'or, le *Credo*.

Chrétiens qui vacillez dans la foi, âmes que le doute voudrait envahir pour en faire ses victimes, suivez le conseil qui vous est si éloquemment donné, réfugiez-vous dans le *Credo*. C'est le château fort dans lequel, aux heures du péril, vous trouverez un asile sûr, d'où vous pourrez braver toutes les attaques de l'ennemi.

Gardez-vous également de ne point estimer à son haut et sublime prix la religion dont le *Credo* est le symbole. Elle est la seule vraie ; car toutes les autres prétendues religions ne sont que des formes de l'esprit d'erreur, lequel n'a aucun droit au respect ni aux ménagements de la vérité.

Parce qu'elle est la seule vraie, la religion du *Credo* catholique a les promesses de la vie présente et les promesses de la vie future ; M^{SR} GAUME le démontre avec beaucoup de lucidité et de talent en son bon petit traité de la *Religion dans le Temps et dans l'Éternité*.

Cette religion n'a pas seulement un symbole ou formule de croyance, elle a un signe plus sensible encore, puisqu'il est un composé non seulement de paroles, mais d'un acte extérieur.

Ce signe, que les premiers chrétiens avaient en si grande vénération, que les siècles de foi mêlaient à tous les actes de la vie civile et domestique, n'est plus, de nos jours, estimé à sa haute valeur et à sa merveilleuse efficacité.

C'est là un des fruits du Naturalisme dans la piété ; c'est un des résultats les plus chers à l'esprit mauvais qui le redoute comme un ennemi invincible. Rappeler les âmes à cette pratique et les éclairer sur son but providentiel, c'était rendre aux temps troublés que nous traversons le service signalé que leur a rendu le docte auteur du *Signe de la Croix au XIX^e siècle*.

A côté du Signe de la Croix, avec lui presque toujours, vient se placer un autre ennemi redouté de Satan, et dès lors nécessairement fort négligé à une époque où le père du mensonge a été assez habile pour faire nier son action infernale et jusqu'à son existence, autrefois affirmées par tant d'évidentes manifestations.

L'*Eau bénite*, au XIX^e siècle, si peu connue, si peu prisee par rapport aux temps où elle constituait l'élément principal des pratiques chrétiennes, aura trouvé sa vengeance et sa défense dans l'éloquent opuscule dont nous venons de citer l'intitulé. Comme le *Credo*, ces deux derniers ouvrages ont été honorés par PIERRE IX des Brefs les plus flatteurs, qui en montrent toute l'importance.

Le Christianisme s'affirme par le Credo, par le Signe de la Croix, par l'usage de l'Eau bénite ; il s'affirme aussi par la fidélité à garder un des jours de la semaine au service de Dieu. Dans sa lutte à outrance contre le Christianisme, la Révolution n'eut garde d'omettre l'attaque de cet acte de foi permanent, passé dans les mœurs des peuples chrétiens.

Sans oser contester le principe, elle contesta l'application et substitua la décade au dimanche, comme le socialisme communiste substitua plus tard le lundi au premier

jour de la semaine pour le repos de l'ouvrier, toujours en haine de la révélation et de la foi. *La Profanation du Dimanche*, héritage de la Révolution satanique, est, dans un ouvrage qui n'a point vieilli et qui porte ce titre, jugée et condamnée, comme elle le mérite, par M^{SR} GAUME.

Nous ne finirons pas cette nomenclature sans attirer toute l'attention des admirateurs de notre écrivain sur l'un de ses livres, peut-être le plus intéressant, et à coup sûr l'un des plus remarquables. Sous son titre un peu étrange : *la Vie n'est pas la Vie*, il présente à tout homme soucieux de son avenir les considérations les plus éloquents, les plus pressantes exhortations, les déductions les plus ingénieuses.

On peut ne pas admettre à l'égal d'un dogme, — et ce n'est point d'ailleurs l'intention de l'auteur, — toutes les conséquences de ces déductions, mais on ne peut s'empêcher d'y voir les meilleures études ou divinations sur ce que doit être la vie du Ciel, seule vie véritable et digne de notre amour. Là, tout est surnaturalisé, là surtout, nous oublierons les divergences d'idées et de méthodes qui nous divisèrent ici-bas.

III

Ceci nous amène à toucher un des côtés les plus célèbres de la vie militante de M^{SR} GAUME. Nous ne referons pas cette histoire, qui ne sera du reste bien jugée que dans quelques années, quand auront disparu de la scène du monde les acteurs qui y prirent part, en y mêlant les passions qui laissent toujours percer par quelque bout l'infirmité de la nature humaine.

Mais elle nous semble avoir, du côté de M^{sr} GAUME au moins, toute sa genèse dans sa haine contre le principe révolutionnaire qui tend à devenir aujourd'hui le maître du monde.

Cette haine, cette sainte colère du fils de lumière contre l'envahissement de la nuit, éclate, dans toute son énergie, à travers ces 12 volumes que la postérité étudiera avec soin, pour avoir la philosophie de l'Histoire de la période révolutionnaire, où nous avons le malheur de vivre.

L'éloquent auteur d'une brochure qui a justement fixé l'attention des esprits réfléchis et élevés, au sortir de la dernière guerre, le Père Caussette le disait, dans son étude sur Dieu et les Malheurs de la France : « Révolution, cela veut dire que Dieu c'est le mal, que la propriété c'est le vol, que l'anarchie c'est l'ordre, que les peuples sont faits pour la République, non la République pour les peuples, et que sur la ruine de tous les principes, de toutes les croyances, du bon sens outragé et de la nature indignée, une forme de gouvernement, une abstraction politique doit devenir l'objet de l'idolâtrie universelle.

« Ainsi entendue, la Révolution, c'est la mystique du satanisme, c'est la reconstruction du monde sens dessus dessous ; c'est la marche de l'humanité la tête en bas ; enfin, c'est un embrassement sanglant de l'orgueil et de la convoitise se rencontrant au milieu d'un chaos, sans Dieu pour recommencer la fécondation du néant. »

M^{sr} GAUME a étudié *la Révolution*, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Il en expose, avec une rare vigueur de dialectique, la généalogie, le travail de reconstruction ou

plutôt de destruction religieuse, sociale, philosophique, littéraire, artistique. Il étudie les caractères, les effets et les origines du Voltairianisme, du Césarisme, du Protestantisme, du Rationalisme et la prétendue Renaissance qui leur donne le jour.

Par la force des preuves, par l'érudition choisie, par les aperçus lumineux qui le distinguent, cet ouvrage rappelle la hauteur de vue et la fermeté de coup d'œil des de MAISTRE et des DONOSO CORTÈS.

Déjà, dans un ouvrage malheureusement épuisé depuis plusieurs années, l'ardent adversaire de la Révolution avait raconté *l'Histoire de la société domestique* chez tous les peuples, afin de montrer l'influence du Christianisme sur la famille. Ici, le sujet s'agrandit, et il s'éclaire par le contraste des ténèbres et de l'influence désorganisatrice de cet anti-christianisme qui a nom la Révolution.

L'action révolutionnaire de la Renaissance sur l'éducation ne pouvait manquer d'attirer les regards d'un historien aussi attentif.

Il la fouilla avec une sollicitude pleine d'angoisses. Frappé de l'influence du paganisme sur la Renaissance, ne se dissimulant point qu'elle n'était au fond qu'une résurrection de l'idolâtrie, puisqu'elle tendait à replacer le démon sur des autels moins grossiers peut-être, mais à coup sûr non moins ennemis du vrai Dieu, il songea à saper ce paganisme dans l'action que lui assurait la perfection relative des formes littéraires, au moyen desquelles les auteurs païens inoculaient ses doctrines et son esprit dans les jeunes intelligences.

On se rappelle les tempêtes que souleva l'apparition du *Ver rongeur*. Appuyé sur des faits incontestables, l'auteur y montrait les ravages du Paganisme dans l'éducation et par l'éducation dans la Société.

Comme conséquence, il proposait une prompte réforme, sans laquelle il annonçait que l'Europe irait aux abîmes. Il n'a été que trop prophète.

Faussement traitée d'exagération, la réforme demandée consistait à introduire largement l'élément littéraire chrétien dans les études classiques et à expurger sévèrement les auteurs païens qu'on croirait pouvoir laisser entre les mains de la jeunesse, enfin à enseigner chrétiennement les auteurs païens.

On s'étonne à bon droit de l'opposition violente qui fut faite à des demandes si raisonnables ; mais la réforme proposée heurtait trop de préjugés pour ne pas rencontrer de nombreux adversaires. Les objections vinrent de toutes parts, mais avec une aigreur, une animosité de ton qui en trahissaient la faiblesse.

Dans les *Lettres à M^{sr} Dupanloup*, publiées au fort de la lutte, M^{sr} GAUME en fit justice avec un calme et une solidité qui, au jugement des maîtres, font de cette publication un modèle de polémique.

Cependant, pour une raison qu'il est inutile de rappeler ici, l'Épiscopat français était divisé sur la réforme demandée. Le Souverain Pontife intervint, d'abord par la circulaire du cardinal Antonelli, et plus tard par l'Encyclique *Inter multiplices* du 21 mars 1853.

Dans cet acte solennel, PIE IX consacre la thèse de

M^{SR} GAUME, et, pour lui donner un témoignage public de sa bienveillance, il élève le courageux écrivain à la plus haute prélature romaine.

Cette lutte orageuse a eu trois résultats incontestables : la nécessité des auteurs païens pour former des littérateurs chrétiens, de l'état de dogme où elle était, a passé à l'état de problème ; l'expurgation des auteurs païens a été faite avec plus de soin ; les auteurs chrétiens sont entrés dans un bon nombre d'établissements dont jusqu'ici les portes leur avaient été fermées.

Pour rendre pratique une réforme si désirable, notre infatigable prélat a publié une collection fort estimée de *Classiques chrétiens*, latins et grecs, et deux volumes de *Prosateurs* et de *Poètes profanes* soigneusement expurgés, suivant les prescriptions du SAINT-PÈRE.

IV

Ces travaux, plus que suffisants pour absorber la vie d'un homme, n'ont pas épuisé le riche fonds de science et de talent que M^{SR} GAUME a mis au service de la vérité. L'œil aux aguets, comme la sentinelle dont parle Isaïe, il n'a cessé, depuis le commencement de sa carrière littéraire et militante, de regarder dans la nuit du Naturalisme et de la Révolution. De là, diverses œuvres de polémique sociale, qu'il est temps d'examiner avec quelque soin.

« Les idées gouvernent, a justement remarqué l'éminent évêque de Poitiers dans sa récente instruction synodale sur la première constitution dogmatique du concile du

Vatican, les idées gouvernent et commandent les actes.

« Or, parce qu'il y a encore une société, et que même, après qu'elle a méconnu Dieu, trahi Dieu, expulsé Dieu, la société est obligée, sous peine de mort, de s'attribuer et d'exercer des droits divins, par exemple d'affirmer certains principes, d'établir des lois, d'instituer des juges, de se protéger elle-même par des armées, enfin d'opposer des digues à ce qu'elle nomme encore le mal, et que d'autres appellent le bien, attendu que c'est la satisfaction d'un besoin naturel, d'une vie naturelle, de cette nature enfin qui est le vrai et l'unique divin; à cause de cela, et en haine des éléments conservateurs qu'elle est forcée de retenir, la société naturelle se voit en outre à toutes les agressions dont l'ordre surnaturel avait été le point de mire.

« A son tour, elle est la grande ennemie, la grande usurpatrice, le grand tyran, le grand obstacle qu'il faut renverser et détruire à tout prix : société politique et civile, société même domestique, car les deux sont fondées sur la stabilité du mariage qui est pour la nature un joug intolérable, sur l'hérédité qui est une violation manifeste de l'égalité naturelle, et enfin sur la propriété qui est le vol par les individus d'un bien appartenant par nature à tous.

« Et ainsi, conclut le grand évêque, de négation en négation, le naturalisme conduit à la négation des bases mêmes de la nature raisonnable, à la négation de toute règle du juste et de l'injuste, par suite au renversement de tous les fondements de la société. »

Hélas! sous de beaux noms, sous de fallacieux prétextes, ces erreurs sociales ont trouvé, même de la part de certains

catholiques, une complicité que la constitution conciliaire a flétrie énergiquement.

M^{SR} GAUME l'avait fait remarquer à ceux qu'égarèrent les séduisantes données du libéralisme. Pour le démontrer, il faudrait citer ici le plan des diverses brochures politiques du profond polémiste.

Elles s'inspirèrent toutes des exigences de l'actualité, comme *La Situation, l'Europe en 1848*; mais elles allèrent toujours plus loin, et rien n'est frappant comme la prophétie de ce volume si bien intitulé: *Où allons-nous?* écrit dès l'an 1844, sept ans au moins avant les événements qu'il annonçait. Aussi, comprenons-nous que l'auteur ait eu une douloureuse satisfaction, l'an dernier, à intituler la seconde partie de son œuvre: *Où en sommes-nous?* Le Pape a loué, avec effusion ce dernier travail, qui nous semble le résumé le plus fidèle et le plus complet des leçons de la Providence à notre malheureux pays.

La plupart de ces brochures, dont la première surtout était épuisée depuis longtemps, ont été réimprimées en un volume trop modestement décoré du titre d'*Opuscules*, car, on vient de le voir, ce sont de vraies œuvres de maître, et, à notre avis, l'une d'elles peut compter parmi ses chefs-d'œuvre.

V

La première constitution dogmatique du Concile du Vatican n'a été, pour ainsi dire, que le prélude de cette grande constitution qui sera la plus belle gloire de ce Concile devant la postérité. Après avoir condamné les erreurs mo-

dernes contre la foi catholique, les Pères tournent leurs regards vers le siège romain, vers cette chaire apostolique, interprète et gardienne infallible de la vraie foi.

En luttant contre le naturalisme, l'éminent athlète dont nous racontons les glorieux combats n'a eu garde d'oublier Rome. Rome!... Elle fut grande cette ville, dans son passé. Mais combien plus grande elle a été, depuis que Pierre, sur l'ordre de l'Esprit-Saint, en fit le centre de l'Église.

M^{SR} GAUME a décrit avec amour et avec foi *les Trois Rome*. Il nous a fait descendre dans la Rome souterraine par sa belle *Histoire des Catacombes*, qu'on relit avec plaisir et toujours avec fruit même après les savants travaux de Rossi et de ses vulgarisateurs français. Quant aux *Trois Rome*, il suffit d'en dire ce qu'en a dit l'écrivain qui, avec Gerbet, aura eu le plus droit de juger les ouvrages sur Rome : « Fruit d'un travail intelligent et d'une vaste lecture, dit « M. Louis Veillot, en parlant de cette œuvre de M^{SR} GAUME, « cet ouvrage est le plus complet. C'est le vrai guide reli- « gieux dans Rome et dans l'Italie. »

VI

Nous voici au terme de cette étude. Ce qui nous reste à énumérer est dans toutes les mains, c'est le fruit de ce côté du talent de M^{SR} GAUME, qui a popularisé son nom parmi la jeunesse, les communautés et les personnes pieuses.

Le surnaturel dans la piété. On sent que le pieux prélat est heureux de s'y arrêter, comme dans un élément qui lui est familier. Il s'y complaît, soit qu'il s'agisse de la dévotion

à Jésus enfant (*Bethléem*); de la dévotion aux souffrances du divin Maître (*Horloge de la Passion* et *Histoire du bon Larron*); de la préparation à la première communion (*le Grand Jour approche*), ou de l'action de grâces après cet heureux jour, dont il a tant contribué à exalter les faveurs ineffables (*le Seigneur est mon partage*); du sacrement de Pénitence (*Manuel des Confesseurs*); des souvenirs bibliques les plus appropriés aux besoins de la piété contemporaine (*Judith et Esther*); de la vie d'une petite esclave martyrisée dans des circonstances horribles pour la nature (*Suéma*), ou des merveilles de l'apostolat catholique (*Voyage du P. Horner*).

Il conviendrait sans doute de s'appesantir sur chacune de ces délicieuses productions, vrais bijoux composant un écrin presque complet pour servir à l'ornement spirituel d'une âme chrétienne. Mais la plupart de ces volumes sont dans toutes les mains. Traduits dans presque toutes les langues connues, ils ne comptent plus le nombre de leurs éditions. Nous le constatons avec une véritable joie; car l'étude des œuvres de M^{SR} GAUME est l'une des études les plus profitables que l'on puisse faire à notre époque.

Heureux les écrivains qui auront su, comme M^{SR} GAUME, tenir l'impiété et l'hérésie à longueur de lance, tout en édifiant les bons et en raffermissant les faibles!

M^{SR} ANT. RICARD

Prélat de la Maison de Sa Sainteté.